

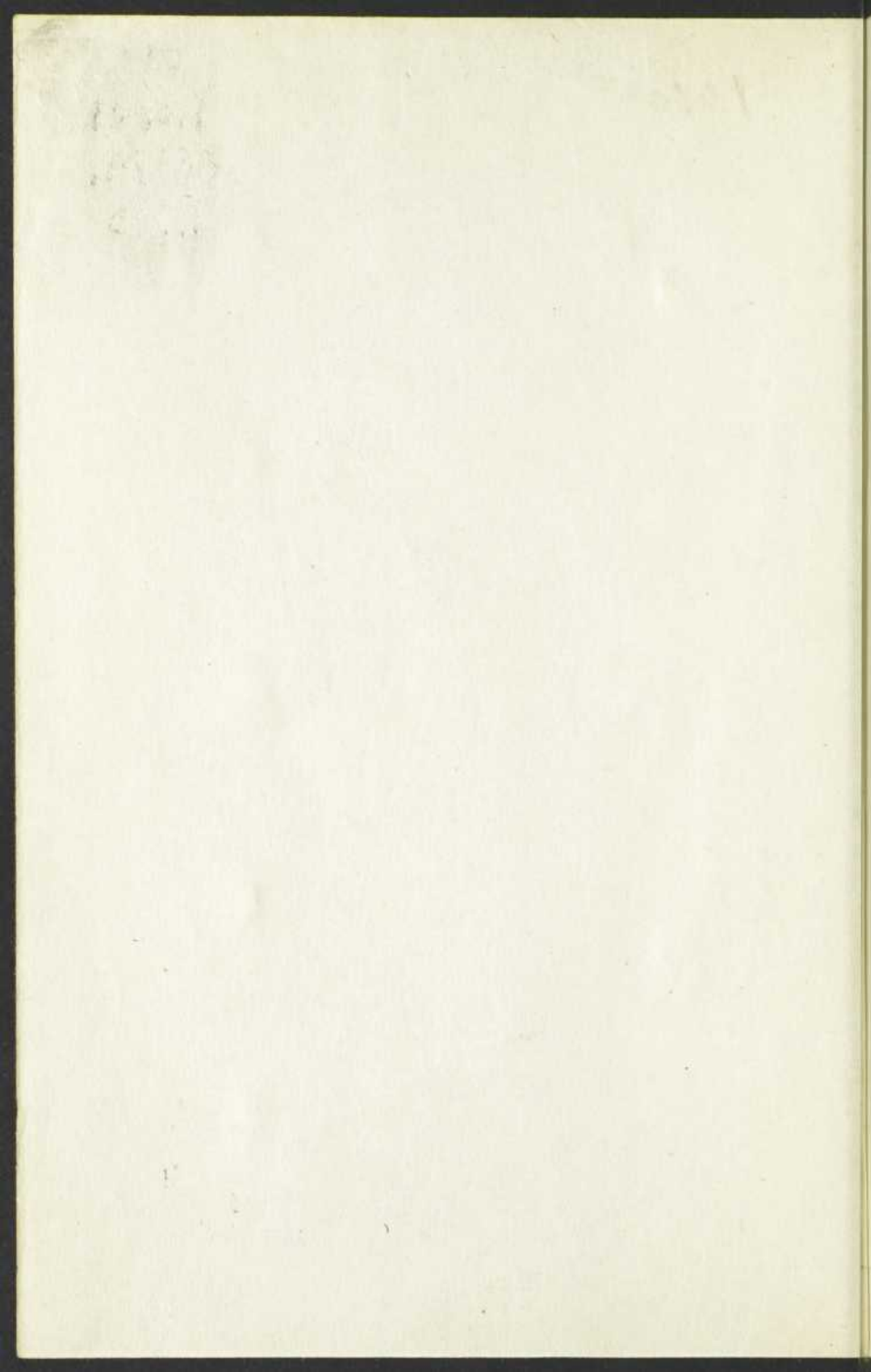


Bibliothèque Nationale du Québec



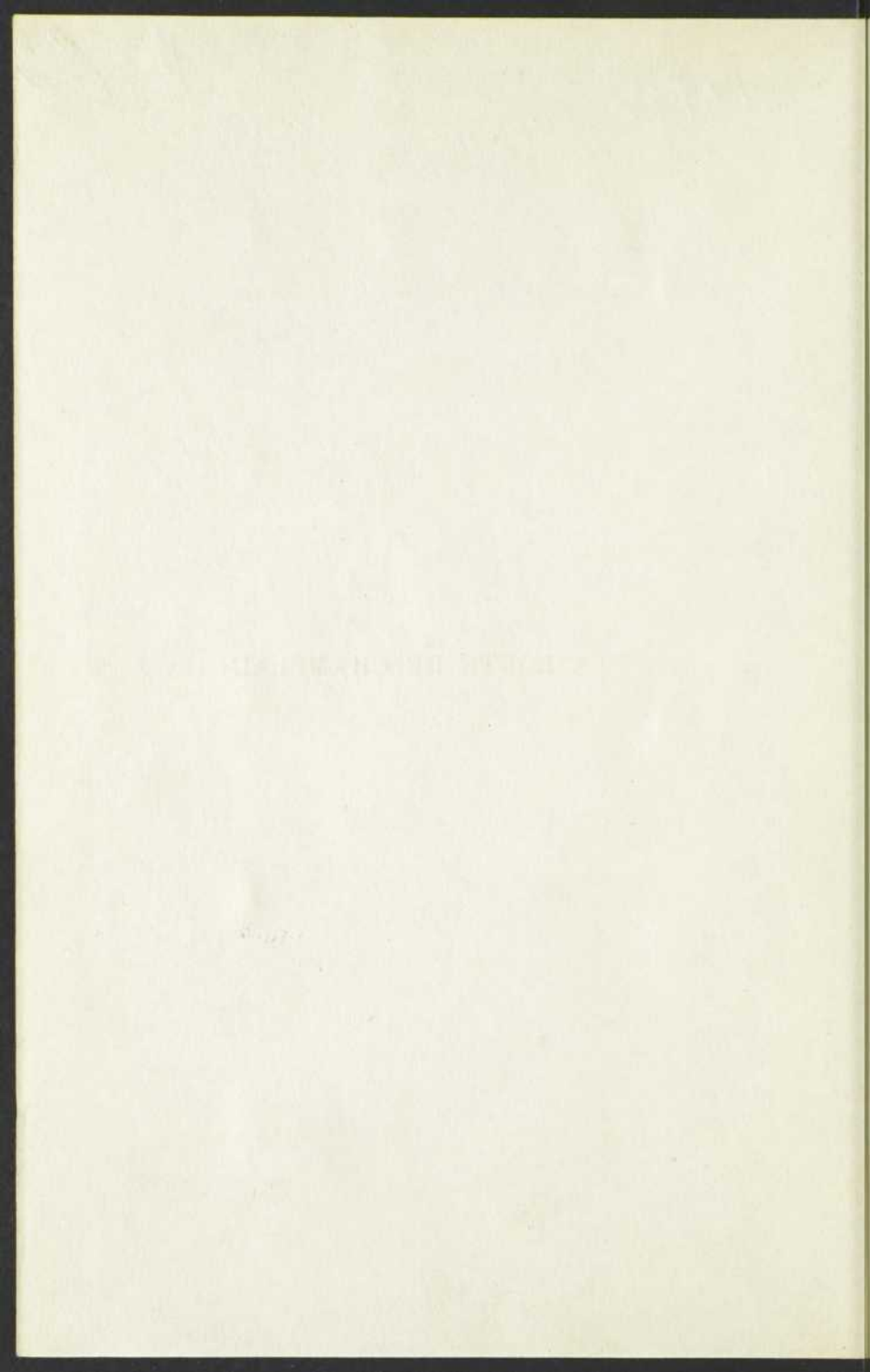
PS
8525
D69
C414
EX. 2





LA ROUTE DE CHAMPLAIN





LA ROUTE
DE
CHAMPLAIN

UNIVERSITÉ DE SUDBURY
SUDBURY, ONTARIO

(Traduction de "The Champlain Road", publié
originellement en anglais)

Par

FRANKLIN DAVEY McDOWELL

Traduit de l'anglais par

GEORGES PANNETON, S.A.C.E. de Paris.



TORONTO
The Macmillan Company of Canada
LIMITED
AT ST. MARTIN'S HOUSE.

QUÉBEC
Louis - Alexandre Bellisle, Editeur
4 RUE ST-JACQUES.

COPYRIGHT CANADA

par

THE MACMILLAN COMPANY OF CANADA LIMITED

Tous droits réservés. — aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation de l'éditeur; exception faite pour les citations de courts passages dans des critiques publiées dans des revues ou des journaux par des chroniqueurs.

PS

8525

D694C4

1939

F

1942



Imprimé au Canada par

LA SEMAINE COMMERCIALE ENR.,

2 et 4, rue St-Jacques — Québec.

PREFACE

La tragique histoire de la Huronie est de celles dont la singularité semble, aux yeux des historiens, phénomène insolite, hors de leurs préoccupations. Son rapide accomplissement dans le temps, son fond mystique et l'isolement de son cadre géographique du centre d'attraction des événements humains, se conjurent pour en obscurcir le sens.

Elle est indélébilement associée, aujourd'hui, au souvenir douloureux des héroïques missionnaires Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Gabriel Lalemant, Charles Garnier et Noël Chabanel qui, avec les frères coadjuteurs Isaac Jogues et René Goupil, âmes vouées à la mission, frère Jean de la Lande, tous martyrisés au pays des Iroquois, près d'Auriesville, N.Y., ont donné à l'Eglise Catholique romaine les seules canonisations que le calendrier des saints recèle à la gloire des Etats-Unis et du Canada.

Les Relations des Jésuites offrant l'unique document de référence sur les causes essentielles du déclin et de la disparition de la Huronie, il est assez compréhensible que les historiens en soient venus à considérer la période huronienne sous le seul aspect d'une épopée religieuse et non, comme il convient, sous le signe d'une grande aventure historique.

La possession de la Huronie par les missionnaires jésuites fut relativement courte, mais l'oeuvre de la

mission qu'ils y avaient fondée est acquise à la postérité. Les Jésuites y instituèrent une ferme expérimentale, la première du genre, et créèrent une organisation sociale propre à doter les autochtones des principes fondamentaux de vie morale, d'hygiène et de gouvernement politique. Ils établirent un plan national d'éducation mentale et physique. Ils esquissèrent même une ébauche nettement caractéristique d'un protectorat militaire, prodrome d'une expansion, en fait, de la Huronie et de sa transformation en empire. Les astucieux Iroquois présentant le péril pour eux, d'une Huronie militarisée, s'acharnèrent, de toutes leurs forces coalisées, à la détruire.

La conquête de la Huronie offre maints aspects lumineux et attachants. Ce fut, pour l'euro péen, l'occasion, peut-être funeste, d'observer l'une de ces rencontres inouïes entre deux races à peine sorties de la gangue animale et accessibles encore aux seules notions sociales du tatouage et du talisman souverain. L'extermination de la race huronne, en coïncidence avec la cessation de la lutte, apparaît comme un événement unique dont toutes les phases, fait étrange, ont été consignées dans l'histoire par de véridiques témoins.

J'ai fait, des dernières années de cette lutte épique, l'arrière plan de mon roman, parce que s'y découpe l'homme primitif dans toute sa férocité et sa versatilité. Celle-ci fut le signe funeste des Hurons. Sans ce défaut, ils eussent peut-être arraché la victoire au destin adverse.

En reconstituant cette période d'histoire je ne laisse pas d'être frappé par certaines anomalies et même de ce que les historiens authentiques appellent des défauts majeurs. Je sais très bien que le mot Huronie n'a

cours que depuis peu; que la baie Nottawasaga ne porta ce nom que jusqu'à l'envahissement du pays du Pétun par les Iroquois, et que Hodenostoni est le vrai nom des Iroquois, que les Hurons désignaient par le mot inarticulable Hotinnokiendi. Quant à la lettre du Père Jean de Brébeuf, elle fut écrite par lui en 1636, au village huron de Ihonatiria, où il fut le premier supérieur de la mission, et non quelque douze ans plus tard, ainsi que je l'écris dans ce roman.

Si j'ai pris quelques libertés de ce genre, je me suis attaché, pourtant, à reconstruire cette période de l'histoire de l'antique Huronie dans son ambiance vraie. Je sais fort bien que le portrait que je fais des valeureux missionnaires en noir n'est pas au gré de Francis Parkman et je n'en tiens que plus pour ma correcte interprétation. Hommes de haute culture venus dans un monde sauvage pour une noble cause, ils n'attendaient aucune compensation terrestre. D'où l'enchaînement, en Huronie, de leur tragique existence éphémère à leur spirituelle vie future, par un lien normal contre lequel les sévérités que Parkman a permises à sa plume restent injustifiables.

Il me tarde d'adresser, ici dans cette préface, un reconnaissant hommage au Révérend Ronald MacKinnon, S.J., Recteur du noviciat de Saint-Stanislas, pour l'aide précieuse qu'il m'a accordée; au Révérend John Penfold, S.J., historien de la province du Haut-Canada, pour la peine qu'il a prise de lire et de corriger mon manuscrit; au Révérend T.J. Tally, S.J., directeur du Sanctuaire des Martyrs pour son inlassable dévouement et ses conseils. Il me faut aussi exprimer ma gratitude à feu le Révérend Arthur Edward Jones, S.J., jadis archiviste du collège Sainte Marie de Montréal. J'ai puisé largement dans son ouvrage : "Wentake

Eken" ("Le pays qui fut l'Huronie"), ainsi que dans celui de feu le Révérend Père Julien Paquin, S.J., "La Tragédie de l'Ancienne Huronie". Je dois m'acquitter également de ce que je dois aux "Relations des Jésuites", et à l'oeuvre de Parkman: "Les Jésuites en Amérique du Nord" à laquelle j'ai emprunté quelque peu.

Au Sanctuaire des Martyrs est échu l'héritage spirituel du fort Sainte-Marie. Presque trois cents ans après son abandon, l'Ordre retourna au lieu sanctifié par le sang et l'héroïsme des martyrs. De lustre en lustre d'autres pages se sont ajoutées à son histoire. Des colons blancs pénétrèrent en Huronie. Sous leur hache, les forêts se muèrent en fermes, en villages et en villes. Le chemin de fer y pénétra jusqu'au pied du fort Sainte-Marie. La Huronie, enfin, franchissant les étapes du progrès, devint grand empire indien aux farouches solitudes, colonie de pionniers, puis centre touristique du territoire de la Baie Georgienne dont les lacs et 30,000 îles naguère refuges des Hurons fuyant devant les Iroquois vainqueurs, font maintenant de cette région historique un centre d'attraction estivale recherché pour ses beautés naturelles autant que pour le moderne raffinement de son agglomération.

En 1936 l'Ordre acquit de la Compagnie de chemin de fer Canadien National bon nombre de fermes du vieux fort, comprenant les hauteurs de la redoute d'où les Pères Jésuites faisaient le guet et veillaient sur la Huronie. L'église du Sanctuaire des Martyrs s'y érige, aujourd'hui, en vivant hommage à leurs vertus civiques et à leur sacrifice. Qu'il nous soit permis, incidemment, de regretter, par souci patriotique, que le réseau Canadien National ne se soit pas rendu acquéreur des ruines du vieux fort pour les joindre aux trois cents acres de terrain achetés pour le Sanctuaire des Martyrs.

Il y a une génération, à peine, les murs et les bastions du fort Sainte-Marie émergeaient encore à quatre pieds du sol. Advint une ère d'expansion industrielle qui nécessita la construction d'une route parallèle au chemin de fer, et partant, celle d'un pont sur la rivière Wye. Les directeurs des travaux rasèrent inexorablement les ruines du fort pour y ériger deux massifs piliers d'énormes pierres. Un ancien pasteur de la Légion de Woboskene devant cette entreprise sacrilège prophétisa: "Ce pont ne sera jamais utilisé". La prophétie s'accomplit: le projet en cours fut irrévocablement abandonné. Mais bastions et murs sacrés du fort Sainte-Marie gisent à présent sans relief et ruineux, triste témoignage d'un matérialisme vandale, d'une terre-à-terre humanité. L'impondérable, l'irréel habitent ces vestiges, un odorant souvenir du passé les enveloppe. Toute la poésie, toute la grandeur âpre du pionnier y rôde; toute l'âme du colon avec sa fièvre d'immensité, son vouloir exalté de mystérieux accomplissements y plane encore. Visée haute et volonté d'agir: essentielles vertus d'évolution, vital principe d'une civilisation pétrie des souffrances et des joies du passé. Le fort Sainte-Marie en est le symbole universel autant qu'une commémoration nationale. Il ne coûterait que peu de le reconstituer comme tel, par patriotique déférence. Le Sanctuaire des Martyrs, surgi de ses fondations en serait le gardien. Aucun monument du souvenir national ne serait, plus que le Fort, l'objet du culte et du respect de la nation.

Le grand souffle qui créa fort Sainte-Marie le couvre encore; le même immortel esprit erre sur ce mausolée.

NOTES EXPLICATIVES

LA ROUTE DE CHAMPLAIN, rameau septentrional des trois routes menant de la Nouvelle-France à la Huronie; celle précisément que prit Samuel de Champlain en 1615 pour se rendre au pays huron. Partant de Québec, elle longeait le Saint-Laurent jusqu'à l'embouchure de l'Ottawa qu'elle suivait en amont jusqu'à un point du lac Nipissing où elle traversait d'une rive à l'autre vers la rivière Française dans laquelle se creusait une baie, appelée aujourd'hui baie Georgienne. C'était une route circulaire d'environ 700 milles de portage et de voies navigables; la seule que les Iroquois n'eussent pas invinciblement bloquée.

LA PISTE IROQUOISE, ancien sentier des Algonquins, emprunté par Champlain et ses alliés hurons lors de leur descente en pays iroquois en 1615. Cette piste suivait les lacs Kawartka et les cours d'eau vers la baie de Quinté ou le débouché du Trenton, sur le lac Ontario. Les Iroquois la tinrent longtemps fermée.

LA ROUTE FLUVIALE DE TORONTOKEN, qu'empruntèrent le Père Jean de Brébeuf et d'autres missionnaires hurons à leur voyage chez les Neutres; elle constituait une chaîne de rivières coulant au sud, du lac Simcoe à la baie de Toronto.

LA HURONIE, ou pays des Indiens Hurons; péninsule de la région de la baie Georgienne, aujourd'hui comté de Simcoe, province d'Ontario. Le nom huron exact était Wentake, qui traduit l'isolement géographique du pays et veut dire "Terre à part"; de là Huron, nom de l' Wentake ou "Peuple de la Terre à part".

LE FORT SAINTE-MARIE I, centre administratif et habitation des missionnaires jésuites chez les Hurons sur la rivière Wye à quatre milles environ de Midland, Ontario. Erigé en 1639, abandonné et brûlé en 1649 à la suite de la débandade des Hurons lors des incursions iroquoises.

LE FORT SAINTE-MARIE II. — bâti en 1649, en terre chrétienne, à l'extrémité septentrionale de la baie Nottawasaga. Abandonné et brûlé dans l'intervalle de douze mois. La Huronie disparaît.

LA MISSION CHEZ LES HURONS, en comprenait trois: la mission des Apôtres à la nation du Tabac ou Pétun, occupant le territoire à l'ouest de la rivière Nottawasaga jusqu'au lac Huron; et la mission des Anges au pays des Neutres, embrassant ce qui forme aujourd'hui le sud-ouest de l'Ontario et la péninsule de Niagara. Cette mission fut dissoute à cause des hostilités indiennes à l'égard des missionnaires.

LA FAMILLE HURONNE comprenait les Hurons proprement dits, les Neutres et la Confédération des Cinq Nations, ou les Iroquois. Les quatre formant les Hurons proprement dits étaient: la Corde, chef-lieu Teanaostaiaë ou "Sentinelle de la rivière", et le centre missionnaire de Saint-Joseph II; l'Ours, chef-lieu, Ossossane, c'est-à-dire: "Où les épis ondulent", et le centre missionnaire de la Conception; le Rocher,

chef-lieu Kakiakwe, ou "l'Endroit de la pêche à la lance"; et le centre missionnaire de Saint-Jean-Baptiste; et "Au delà de Morass", chef-lieu Saint-Louis (pas indien) attenant au centre missionnaire de Saint-Ignace.

LES JESUITES MARTYRS:

En Huronie:

Le Père Antoine Danier, nom indien : Anwennen, tué à la prise de Tianaostake, le 4 juillet 1648. Le Père Jean de Brébeuf, Ekon, pris à St-Louis, mort aux pieux à Saint-Ignace le 16 mars, 1649. Le Père Gabriel Lalemant, captif avec le Père de Brébeuf, à Saint-Louis, mort aux pieux, à Saint-Ignace, le 17 mars 1649.

CHEZ LES PETUNS:

Le Père Charles Garnier, Oaraka, tué à la mission de Saint-Jean, à la prise d'Etharita, le 7 décembre 1649. Le Père Noël Chabanel, tué par un renégat huron sur la rivière Nottawasaga, à son retour au fort Sainte-Marie II, le 8 décembre 1649.

AU PAYS DES IROQUOIS:

Le Père Isaac Jogues, Ondessone, qui avait dirigé la construction du Fort Sainte-Marie I, pris sur la route de Champlain, en retournant en Huronie en 1642; s'échappa, après avoir enduré d'horribles tortures, pour retourner chez les Iroquois afin d'y fonder la mission des Martyrs. Il fut tué au village mohawk de Ossernenon (près d'Auriesville, N.Y.) le 18 octobre 1646. Le frère coadjuteur René Goupil, captif avec le Père Jogues, sur la route de Champlain; tué à Ossernenon, le 19 octobre 1646.

AUTRES PERSONNAGES:

Le Très Révérend Jérôme Lalemant, Père supérieur de la Mission au Canada, siège à Québec.

Le Très Révérend Paul Ragueneau, Aondekete, dernier Père Supérieur de la Mission chez les Hurons 1644-1650.

Le Père François le Mercier, Kakiose, adjoint au Père Supérieur.

Le Père Pierre Chastelain, Arioo, directeur spirituel.

Le Père Joseph Bressani, chargé du transport par bateau entre la Huronie et Québec sur la route de Champlain. Torturé et mutilé par les Iroquois, 1644. Son évason fut facilitée, la même année, par des marchands hollandais de Fort-Orange, aujourd'hui Albany, N. Y.

Godfrey Plantagenet Bethune, Sontakwa, capitaine des mousquetaires, aux forts de Sainte-Marie.

Annaotaka, chef guerrier de la tribu de la Corde et fameux guerrier de la Huronie.

Tokatwen, chef guerrier de la tribu de l'Ours.

Arakwa, "le rayon de soleil" fille d'Annaotaka.

Atondo, sous-chef guerrier de la tribu de la Corde à Saint-Ignace.

Enons, sous-chef guerrier de la même tribu à Tianaostake.

Onaotaka, chef guerrier de la tribu au-delà du Morass, à Saint-Louis.

Tarontas, chef guerrier de la tribu du Rocher, habitant au village d'Angoutenc ou "Ville au-dessus du Torrent", ou chutes, depuis l'abandon de la capitale de la tribu, Kakiakwe, au début du printemps 1648, à cause des attaques toujours menaçantes des Iroquois et de la dispersion de la tribu dans d'autres villages hurons moins exposés aux attaques.

Awintwen, chef guerrier de "l'Unique maison blanche", sous-tribu de celle de la Corde, avec chef-lieu

à Skanonwenrat, nom huron de cette sous-tribu et centre missionnaire de Saint-Michel.

Diana Stanley Woodville, Hinowaiia, revendiquée par les Iroquois comme la fille d'Agreskwi, ou "Fille du dieu de la guerre".

LES IROQUOIS

Ou les Cinq Nations confédérées comprenant les Mohawks, les Oneidas, les Onontagas, les Cayugas, et les Senecas, occupant, de l'est à l'ouest, dans l'ordre ci-dessus, un territoire couvert, aujourd'hui, par l'Etat de New York. Les Cinq Nations furent encore subdivisées en huit tribus. Leur nom exact en indien était: Hodenosoni ou "Peuple de la Grande Maison."

LES ALGONQUINS, race indienne très disséminée, composée de plusieurs nations y compris les Abenakis, les Montagnais, les Nipissings, les Ojibwas, et occupant un territoire qui, en en excluant celui des Hurons, s'étendait des provinces maritimes jusqu'aux bords, environ, des grands lacs de l'Ontario.

Les lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, d'insérer ici les considérations suivantes que nous transmet M. G. Panne-ton sur l'orthographe des noms indiens dont M. McDowell a émaillé "La Route de Champlain".

Cher Monsieur Belisle,

Il est judicieux à vous de penser à faciliter le plus possible aux lecteurs de "La Route de Champlain", la lecture et la prononciation des noms indiens que M. McDowell a employés avec un rare bonheur dans son livre.

Je cède donc bien volontiers à votre instigation d'adopter Agniers au lieu de Augnianeeron; Hodenosoni au lieu de Haudenasaunee. Je le fais avec d'autant plus d'empressement que j'ai sous les yeux l'exemple qu'en offre une étude (1) de M. Aristide Beaugrand-Champagne sur les croyances iroquoises.

Quant aux autres noms, assuré du consentement de l'auteur, et soucieux de me conformer, en ce qui concerne leur orthographe, aux données les plus certaines, j'ai de nouveau fait appel à l'obligeance et aux lumières de M. Beaugrand-Champagne, docte en la matière comme on sait; et voici les quelques indications qu'il a bien voulu prendre la peine de me donner de vive voix.

Ces notes de phonétique indienne, circonscrites à quelque vingt noms contenus dans "La Route de Champlain", visent l'orthographe aux nombreuses variantes, légalement admises, du reste, qu'en présentent les documents administratifs (livres bleus, etc), et qui procède de l'analogie phonique en anglais ou en français.

1° Le son *w* des Iroquois et des Hurons (de la même famille) fut d'abord figuré par *ou* et par le chiffre 8 dont la prononciation (huit) rendait, approximativement du moins, le son ou suivi de ceux de *a*, de *e*, ou de *i*.

(1) *Cahier des Dix* no 6.

M. Cuoq, l'un de ceux qui contribuèrent à fixer les règles grammaticales et phonétiques de la langue indienne, l'écrivait comme ses devanciers: 8 aou.

Après la conquête anglaise, la prononciation du *w* étant devenue plus familière aux français, M. Cuoq l'adopta en remplacement du 8.

2° Le son *d* existait en algonquin, mais non en iroquois, non plus que *u*, *p*, *l*, et la chuintante *ch*, souvent substituée à *k* par défaut... d'ouï (comme Jacques Cartier disait, de façon savoureuse, par défaut de langue). On en peut incidemment déduire que Jacques Cartier lui-même, en 1535, en notant le mot Hochelaga, fit vraisemblablement double erreur phonique quant à *l* et à *ch*. Le préfixe *o* et la suffixe *aga* sont exacts: le premier était la phonation évocatrice de terre, de territoire, en surface et en profondeur; le second était celle qui évoquait l'endroit, où, le lieu de. Il s'ensuit que, selon M. Beaugrand-Champagne, pour être conforme aux règles établies par M. Cuoq, Hochelaga devrait plus plausiblement s'écrire "Okewaga". Ce nom ainsi orthographié revêt une plénitude de sens à laquelle concourent les syllabes significative *o* et *aga*.

3° a) La graphie française de l'iroquois comporte des accents; mais ceux-ci se réduisant généralement à l'accent aigu sur *e*, leur emploi, une fois donné cette explication, devient inutile.

b) Il n'y a pas de diphthongue en iroquois. Toutes les lettres se prononcent.

La sonorité *ke* désignait l'étendue plane, la plaine. *Kentucky* semble avoir pour origine Kentake.

Ka indiquant d'où, où; d'une certaine taille, d'une certaine dimension.

Kentucky pourrait venir de Kaentake.

Le genre masculin n'était attribué qu'à la divinité.

Iia voulait dire beauté. Il ne saurait faire *ia*, à moins que ce ne soit par une complaisance discutable, comme pour Hinowaiia.

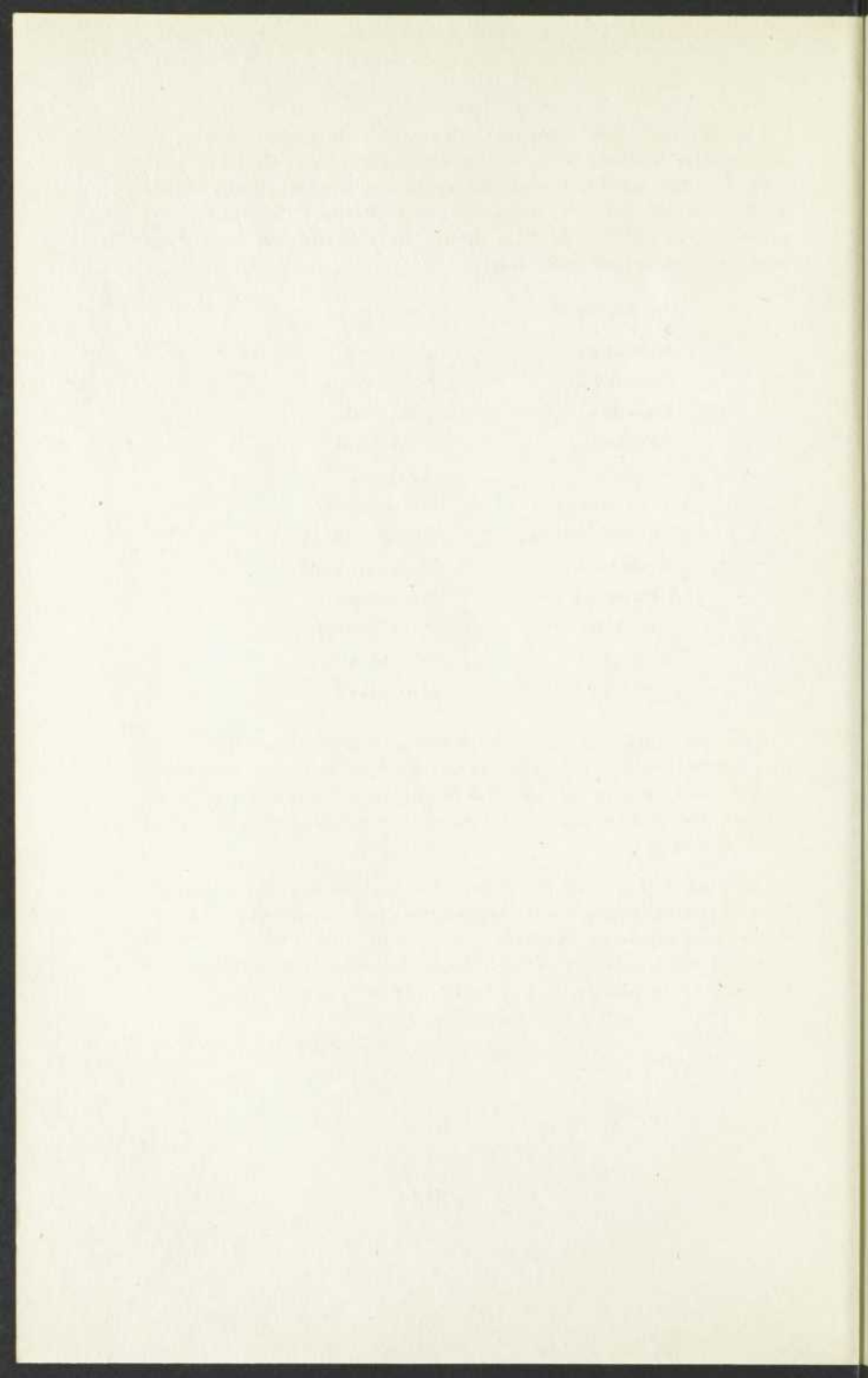
Ces particularités appuyées d'exemples de grammaire et de dictionnaire indiens sont de nature, semble-t-il, à nous guider; à nous garder même de certaines contestations. Elles nous incitent donc à présenter aux lecteurs les noms des personnages indiens de "La Route de Champlain" sous l'aspect morphologique que voici:

<i>Restaurés</i>	<i>Anglais</i>
Kakiakwe	Cakiaguë
Sontakwa	Sondaqua
Isiarakwi	Isiaraqui
Areskwi	Agreskouï
Arakwa	Arakoua
Tokatwen	Thodatouan
Skanonawenrat	Scanonaenrat
Wabokene	Waubashene
Okwawata	Aoakrawata
Arenkiwen	Arendiwans
Wentat	Owendas
Wentake	Owendaka

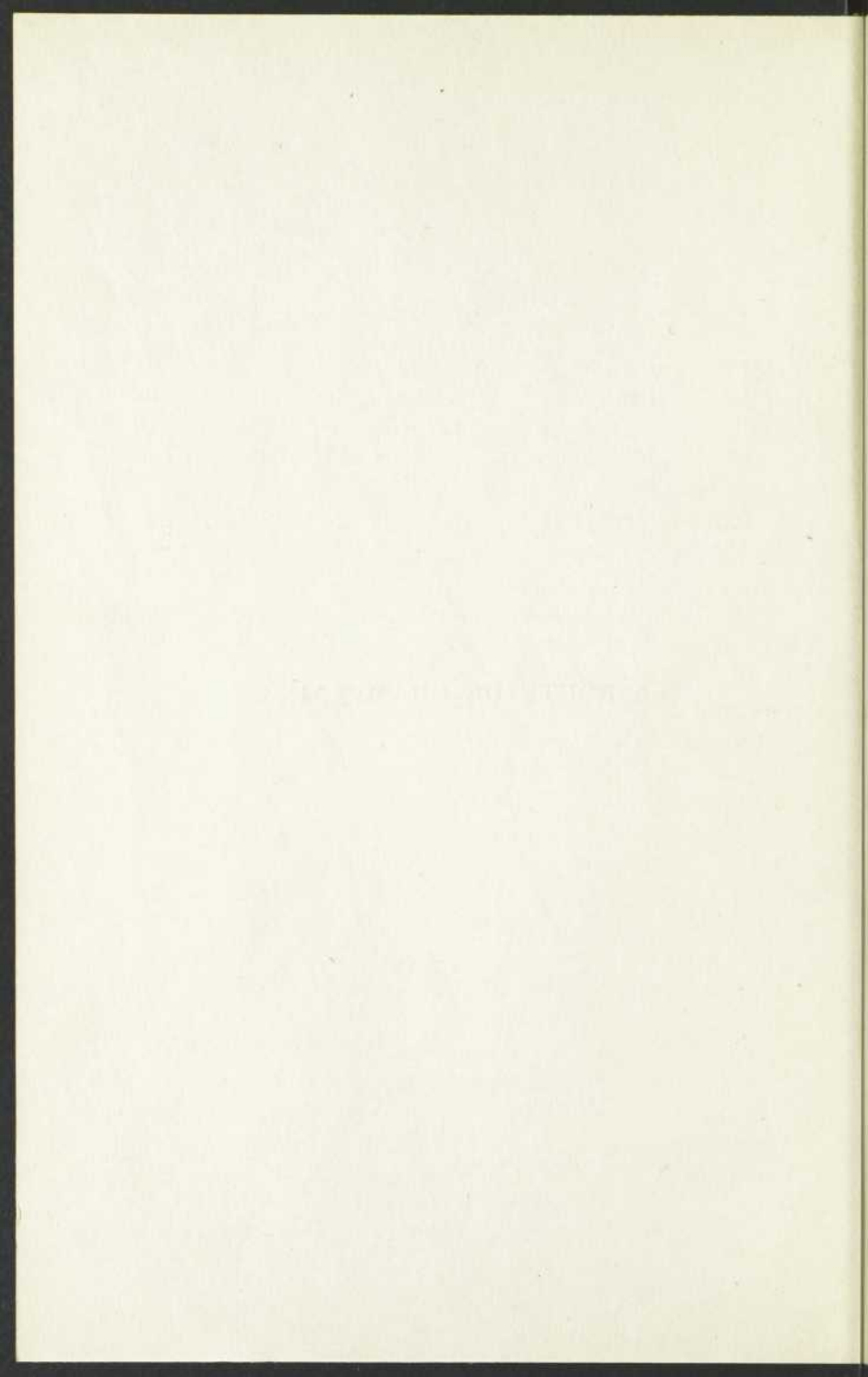
Ainsi restaurés en leurs physionomies authentiques, ces noms ne s'incrument que plus vivants encore dans le drame historique et romanesque à la fois de "La Route de Champlain", pour en animer d'un pittoresque relief et de coloris plus vifs le climat et le réalisme.

Qu'il me soit permis d'adresser ici un hommage de gratitude à M. Aristide Beaugrand-Champagne, vice-président de la Société Historique de Montréal, pour son aide généreuse dans cette mise au point et cette documentation orthographique que nous avons le plaisir de présenter aux lecteurs.

Georges PANNETON.



LA ROUTE DE CHAMPLAIN



I

LE vieux pin, solitaire altier, sur la crête de l'avant-poste dressait son buisson de piques en défi aux météores brûlants ou glacés qui, un siècle durant, avaient dévasté la région du lac Isiarakwi et de la baie de Matchedash.

Parce qu'il dardait ses racines aux couches profondes de leur Huronie, les Hurons appelaient ce géant esseulé Skarontat.

Du socle de ce titan, par un matin, le quatrième, de juillet 1648, un prêtre de noir enrobé, fixé au centre d'un monde chevauchant de forêts, de vals et de rocs, scrutait l'horizon. Dans le disque bleu de cet univers écrasant, le pin Skarontat cabrait son inflexible et puissante stature. Roide, tel un mat de légendaire nef, il était la Colonne d'Hercule de l'Empire des Hurons.

D'un affectueux réflexe de la main, le Révérend Paul Ragueneau carassa l'écorce rugueuse du vénérable colosse. Borne ou repère, qu'était, au juste, Skarontat? Pour le Jésuite missionnaire il était autre chose.

Sa survivance et sa puissance physique, conquêtes d'un obscur et farouche instinct contre l'adverse nature, en faisaient, à ses yeux, le symbole de l'indestructible royaume de la croix s'étendant jusqu'aux confins du continent sauvage confié à son apostolat.

Supérieur de la Mission chez les Hurons, le Père Ragueneau ne pouvait concevoir éphémèrement l'édification d'un domaine dans le Nouveau-Monde. Les

bastions et les murs de pierre, les palissades et les ouvrages avancés du fort Sainte-Marie témoignent de la stabilité dans le temps dont sa pensée obstinée voulait doter la Mission.

Et le fort Sainte-Marie fut dès sa création le siège administratif des centres missionnaires de la Compagnie de Jésus ainsi que l'avant-poste stratégique des colonies de la Nouvelle-France, sur les rives lointaines du fleuve Saint-Laurent.

De quelle flamme brillait le regard du Père Ragueneau en contemplant le faisceau de croix blanches serties au faite des quadrangulaires superstructures en troncs d'arbres des Cinq bastions; la poterne à tourelle; la résidence à l'intérieur du fort; l'église en bois, aux postes avancés, consacrée à saint Joseph!

L'ensemble des bastions, dans la vaste plaine, rutilait de soleil sous un ciel pur, à l'arête infinie d'une rampe dévalant jusqu'à l'avant-poste, à trois cents pieds au-dessous.

Le Père Ragueneau sursauta au cri rauque d'un aigle, sans détourner, à peine, ses yeux rivés d'étonnement à l'horizon septentrional où les étincelantes coulées d'émeraude de la baie de Matchedash filtraient, ondoyantes, à travers les profuses îles d'enchantement et l'estompe des futaies, pour se fondre, à dix lieues, sur l'éther vapoureux en une sidérante féerie.

Le Supérieur s'emplit les yeux de la splendeur du sillage d'or d'un soleil matutinal montant de l'immense nappe à la rivière coulant paisible devant les plateaux, du lac à la baie.

Là finissait la route de Champlain, la longue et sinueuse voie du lac: rivière et portage entre Québec, au ceinturon de roc, capitale de la Nouvelle-France, et le fort Sainte-Marie, capitale officieuse de la Huronie.

Le Père Ragueneau soupira en tapotant machinalement une aspérité du roc. Il se reportait, par la pensée, à l'été de 1615 où Samuel de Champlain, fondateur et gouverneur de la Nouvelle-France, ayant traversé sept cents milles de forêts inexplorées, et franchi des torrents écumeux, de Québec en Huronie, avait, en une heure fatidique, lié la fortune de la colonie française à celle des Hurons.

Champlain n'était jamais retourné chez les Hurons; mais, le long de la route de Champlain et dans les coeurs Iroquois haineux de tout ce qui était français ou huron, on gardait vivace le souvenir de ses intrépides explorations.

Or l'expédition punitive de Champlain au pays des Cinq Nations fédérées, au sud des grands cours d'eau de l'Ontare, avait été repoussée avec pertes; le grand explorateur et ses alliés vaincus avaient dû battre en retraite et chercher, dans les forêts du nord, un abri où panser leurs blessures.

Hélas! Il ne fallut aux Iroquois triomphants que le cours d'une génération pour barrer à jamais la route de Champlain. Le fort Sainte-Marie, ses missionnaires, ses civils et ses détachements de mousquetaires furent contraints à la reddition du fort aussi implacablement que s'ils eussent été assiégés par une armée de guerriers des cinq nations vociférant sous leurs murs.

Chaque pouce de cette terre de la Huronie était cher au Père Supérieur, il en aimait les douze centres missionnaires avec chacune de leurs chapelles en écorce, et, de chacun des vingt villages il affectionnait jusqu'à la grossière estacade. Il y vivait depuis dix ans, chef aimé, en simple missionnaire. Il y finirait ses jours, espérait-il, au service de la Croix. La nature avait

admirablement façonné la Huronie en protectorat de la Nouvelle-France. Les Hurons appelaient leur empire *Wentake* ce qui veut dire : « terre à part », habile tournure pour décrire une grande étendue de territoire coupée presque à son sommet par la naturelle barrière des monts bleus. Evocation de la frontière sud, cause des soucis qui avaient creusé la belle et robuste figure du Père Ragueneau, son front haut encadré de boucles grises s'échappant de sa calotte noire. C'est que tout le long de la frontière les hordes iroquoises rôdaient avec leurs tomahawks et leurs brandons, tandis que toute ingéniosité restait à court de moyens de protection contre leurs sournoises attaques.

Le Père Supérieur passa sa main sur sa joue rose et rasée de près ; ses doigts glissèrent à sa moustache grise et court-taillée qui hérissait ses lèvres charnues spirituellement en surplomb au dessus d'un menton puissant et glabre. Il pivota prestement au bruit de pas précipités ; se ressaisit, souriant, non sans une pointe d'appréhension, en apercevant un jeune officier basané, en petite tenue bleue de mousquetaire, filant vers les hauteurs du pays. « Tiens ! Godfrey ! Pas souvent qu'on vous voit à la redoute ! Que se passe-t-il ?

— Quelque méfiance, mon père ». — Le capitaine Godfrey Plantagenet enleva son bonnet de castor, à plumes et à larges bords ; d'une main moite il essuya son visage ruisselant. — « Le sud me tracasse ; les Iroquois en force, à ce qu'on dit, se sont mis en branle » . . .

Le Père Ragueneau embrassa du regard la vaste superficie du fort ensemencée de blé et de foin, ses pâturages où paissaient le bétail et les moutons. — « Une terre si fertile et si riche ! murmura-t-il. — Et notre seule route vers Québec est fermée ! » — Il se tut

puis, montrant la baie, d'une voix grave il continua : « Il y a huit jours, j'ai expédié le Père Bressani et sa flottille de 150 guerriers avec ordre de forcer le blocus iroquois. Le père Bressani, les mains mutilées, le corps lacéré, vivant témoignage de la férocité des Iroquois. J'ai peur, cette fois, de les avoir tous envoyés à la mort, pire encore... au pieu et au petit feu. Dites Godfrey ? »

Godfrey songeait à Annaotaka, chef des 150 Hurons qui accompagnaient le père Bressani. Païen impénitent, au facies tordu par un rictus féroce tatoué à l'aiguille; avec ses six plumes d'aigle saillant d'une touffe de cheveux hirsutes en travers de son crâne têtue, du front à la nuque, Annaotaka était bien ce qu'il paraissait : un guerrier, et jaloux de sa valeur. « Annaotaka, dit Godfrey, ne craint ni les Iroquois ni Hinowaiia.

—Hinowaiia ! Le « Petit Tonnerre » des Hurons. Les Iroquois la réclament comme la fille de leur dieu de la guerre, Areskwi. En vérité elle est le fruit du mal, venu sur terre ! » Le Père Ragueneau s'affaissa sur un banc au pied du pin géant, et fixa, pensif, le flot large de la rivière, en contrebas.

—Il nous faut veiller émit Godfrey. Les Iroquois ont attaqué à l'est et au sud. A l'est, ils ont détruit Kontarea, près du lac Konkiking. Nous les avons fait reculer au sud; mais que s'est-il passé? Le grand village de Kakiakwe, à côté du lac de la Pêche à la lance, a disparu; trop exposé aux attaques. Tianaostakwe est la nouvelle frontière. Et les Iroquois sont revenus avec du renfort. Si seulement nous avions de plus intelligents chefs, tels qu'Annaotaka et Tokatwen; ainsi que des femmes comme Arakwa, pour surveiller les sentes ! »

« Arakwa ! » La figure du Père Supérieur se rembrunit à ce nom. Il en détourna son esprit pour de plus impérieux problèmes. « Il faut que la flottille se fraye un chemin vers Québec et en revienne. Il nous faut, de toute urgence, des armes : des têtes de haches, de longs couteaux, et des pointes de fer pour les flèches. Il faut armer les Hurons et nous avons besoin de poudre et de plomb pour nos hommes. Le moment critique est arrivé ».

« Si nous allions n'en pas sortir victorieux... » Il ne finit pas sa pensée. Pendant que, nerveux, ses doigts solides pétrissaient de leur pulpe épaisse la serge élimée de sa soutane, ses yeux fixaient, par dessus les murs du fort Sainte-Marie, les lucarnes de la grande habitation carrée, en troncs arrimés.

C'était sa Maison de Sainte-Marie, la "demeure de paix" des missionnaires à laquelle, trois fois l'an, ils revenaient tremper leur force dans la méditation, le calme et la prière.

Le Père Ragueneau se dressa tout debout. « Non ! il ne peut être dans les décrets divins que cela disparaisse ! » Profération de son coeur ulcéré : « Nous resterons et triompherons. Ce fort est la forteresse du Christ en terre païenne, le rempart de la Nouvelle-France contre les Iroquois que les populations chrétiennes, toujours plus fortes, finiront par vaincre. »

Ses yeux, instinctivement, se fixèrent à la ligne de frontière en danger dissimulée derrière une banquise de nuages gris, de sombre présage, accumulés au sud. Il aperçut une fumée blanche qui s'éleva en volutes, puis se dissipa. Le Père Supérieur, pris d'angoisse, s'écria : « Avez-vous vu la fumée, au sud ? »

Godfrey se tourna — « Je ne vois rien, mon Père. Ce sont peut-être de blanches condensations des va-

peurs de la montagne, souvent en d'épaisses nuées? »—
« Cela se peut », fit le Père Ragueneau, un instant calmé. « Pourtant, je repense toujours à la vision du Père Brébeuf, à l'immense et sombre croix planant du pays des Iroquois jusqu'au-dessus de la Huronie: "De taille, disait-il alors, à nous crucifier tous?"

—Eh oui !... Il y a huit ans de cela, mon père.

—Et la situation n'a fait que s'aggraver. Je crois mes craintes fondées ». Le Père Ragueneau s'affaissa sur le banc, le regard anxieusement fixé sur l'horizon, au sud.

Godfrey se renfrogna. Les paroles du Père Ragueneau venaient de le troubler, certes. Il connaissait mieux que personne le péril qui menaçait la Nouvelle-France. Si la Huronie venait à être morcelée, les Iroquois masseraient leurs forces sur les colonies de Québec, des Trois-Rivières et de Ville-Marie. L'île de Montréal, avant-poste de moins de six ans d'existence, n'était encore qu'un précaire essai de colonisation; et, la première colonie étant écrasée, les deux autres sombreraient dans le sang et la flamme. Son regard s'arrêta sur les terrains en friche de la rive sud où le maître-constructeur Charles Boivin et ses hommes abattaient de jeunes ormes pour renforcer les palissades du fort; puis, sur le maquis ombreux des bois allant jusqu'à la baie de Nottawasaga.

Sur le rivage de celle-ci, à trois lieues, se trouvait le village d'Ossossane, séjour de Tokatwen, chef ardent de la tribu de l'Ours, ne le cédant en courage qu'à Annaotaka, chef de la tribu de la Corde. Avec ce dernier à la tête de 250 guerriers en un point quelconque des confins en aval de la rivière Ottawa, pour y ouvrir la route de Champlain, Tokatwen était une garantie de la résistance huronne contre l'invasion

iroquoise. Mais, à la frontière sud son efficacité restait plus problématique. Le système communal du gouvernement de la Huronie était si inopérant que toute délégation de pleins pouvoirs à l'un de ses chefs, même aux heures les plus critiques était impossible. Godfrey maudit secrètement la stupidité des Hurons.

Il dépeignait la Huronie telle qu'il l'avait vue: villages aux palissades sans défenses, maisons allongées, en écorce, aux toits contigus et aboutissant à un point central, à ciel ouvert; emblèmes des tribus grossièrement peints au-dessus de la porte d'entrée: celui de l'Ours, de la Corde, du Rocher ou Peuple d'au-delà du Morass; kyrielle de fillettes riant et flânant dans les sentiers putrides; vieilles femmes broyant des grains, accroupies dans l'immondice; des marmots nus se vautrant dans la poussière et la fange. Telle était Teanaostaiæ, Gardienne de la Rivière, le plus important village de la Huronie. Puis la hautaine silhouette d'Arakwa, fille d'Annaotaka, Arakwa, signifiant le rayon de soleil, et qui, vêtue d'un wampum blanc dans les solennelles circonstances distribuait des richesses, au-delà des rêves de l'avarice...

Il revécut en souvenir, un cynique pli aux lèvres, sa dernière entrevue avec elle. Il la revoyait immobile devant lui, cette libre enfant de la forêt, de galbe parfait, aux chairs modelées, vibrante de tumultueux émois. Pour elle, Godfrey Bethune, capitaine des mousquetaires du roi c'était: Sontakwa, l'Aigle, l'esprit supérieur, le guerrier au jugement de qui se soumettaient les grands chefs; et ses yeux brillaient d'admiration et de désir. Godfrey ressentait la subtile perversité de ces brûlantes flammes. L'homme blanc était un appât irrésistible pour l'indienne; aussi lui faisait-elle


la part généreuse dans ses amours de fauve. Le seul souvenir des admirateurs, des favoris de l'heure propice, parant Arakwa de la splendeur de son blanc wampum, lui suffit pour juger à fond de la moralité des filles de la Huronie.

Arakwa n'était pas la libertine qu'on traite avec indifférence. Produite de l'indiscipline nationale elle n'était mieux, en tout cas ni pire que quiconque de sa païenne tribu. Godfrey comprenait parfaitement le caractère huron, sa force et ses faiblesses... Arakwa lui paraissait la somme totale des forces caractéristiques les meilleures et les pires du Huron. Il la savait capable de combattre jusqu'à la mort contre les Hode-nosoni, ou peuple de la Grande Maison, comme s'appelaient les Iroquois; mais il savait qu'elle lutterait aussi farouchement contre son propre pays, pour la plus fantastique lubie. Il décida sur le champ qu'il lui faudra faire disparaître Arakwa impitoyablement dès le moment venu. Elle était l'une des deux femmes à surveiller étroitement à cette heure critique. L'autre était une mystérieuse figure dont l'ombre s'était abattue sur la Huronie comme une peste noire. Les Hurons l'assimilaient au retentissant cri de guerre des Iroquois et chuchotaient son nom Hinowaiia ou Petit Tonnerre. Godfrey ne savait si elle était de chair et d'os, ou simple figure de terrifique légende. Aucun Huron vivant ne l'avait jamais vue; aucun n'en eût pu dire quoi que ce fût. Des histoires couraient dans tout le pays sur son origine et son pouvoir surnaturels; les sorciers hurons clabaudaient qu'elle était soeur d'Etienne Brûlé, interprète de Samuel de Champlain, et qui fut assassiné par la tribu de l'Ours en 1634. Pour venger sa mort, affirmaient les sorciers, Hinowaiia se fit esprit et survola le pays en répandant des germes

de peste et des fléaux. Elle était donc, disait-on, l'alliée déclarée de l'ennemi héréditaire; fille à la peau de bronze, ses yeux et ses cheveux brillaient d'un feu solaire, et rien n'apaiserait jamais sa haine vengeresse, que la race ne soit radicalement exterminée.

Godfrey jura intérieurement contre cette jobarderie huronne. Il ne ressortait rien de ces bobards, sauf qu'on les tenait des Algonquins. De ces futiles ragots on avait bâti les pires sortes de cataclysmes dont la féroce Hinowaiia devait sadiquement affliger la Huronie. A son avis, tous les Algonquins de quelque rameau qu'ils fussent de leur souche commune, Outawais, Nipissings, Ojibwas ou autres des nombreuses lignées; tous sans exception, n'étaient que de fieffés menteurs aussi notoirement, ou peu s'en faut, que les Hurons eux-mêmes. Les Outawais et les Nipissings, à la fois avaient été chassés de leur pays de gibier vers le dédale des cours d'eau de Muskoka, l'année précédente, quand la Route de Champlain avait été fermée. Pour pallier leur déchéance et leur fuite, ils avaient répandu le mythe d'Hinowaiia... tout s'expliquait ! Godfrey tressaillit. Il venait de percevoir un faible appel de la sentinelle à l'estacade de la rivière. Le Père Supérieur indiqua du doigt l'extrême pointe du terrain en friche. A l'instant, un messenger, la tignasse en broussaille piquée de quatre plumes, d'un bond souple et allongé dont il franchissait les distances, surgit de la piste d'Ossossane « Un messenger de Tokatwen, païen, mais sûr ». Le Père Ragueneau fronça les sourcils. — « Allons à sa rencontre au débarcadère », fit Godfrey, « Morbleu, j'aurais préféré que ce fût Tokatwen lui-même ».

II

ONTAKWA », dit le jeune messenger, sans plus de préambule, tout pénétré de la seule importance du message qu'il apportait, « le grand chef guerrier Tokatwen entend la voix de Hinowaiia, de la terre des Hodenosoni.

—Ils habitent pourtant loin l'un de l'autre: sept jours de trajet entre leurs premiers villages », fit Godfrey, incisif.

—La voix se rapproche. On entend le « Petit Tonnerre » à chaque aurore ». Pas un muscle de la face tatouée ne bronchait.

—Les oreilles peuvent entendre de faux bruits, aussi bien que ce qui n'est pas dans la forêt de la nuit ».

—Il ne faisait pas nuit, il n'y avait pas de forêt; les oreilles qui entendaient ne pouvaient se tromper », répondit-il, avec la sûreté de mémoire du messenger indien, répétant les phrases dictées par son chef, Tokatwen.

—Les yeux du propriétaire de ces oreilles voient-ils le « Petit-Tonnerre » ? l'ont-ils contemplée comme on voit distinctement un ennemi devant soi? » interrogea Godfrey, sceptique.

Le jeune messenger marmonna un « non » embarrassé, sous le regard fixe et soupçonneux de Godfrey qui, satisfait, le renvoya d'un mot aimable et d'un remerciement.

« Tokatwen, dit-il, a entendu des voix quelconques. Rien de vrai ni digne de foi. Hinowaiia, c'est clair, n'est qu'un mythe, une supercherie.

— Je n'en suis pas si certain », répliqua le Père Ragueneau. « Cette croyance doit se rattacher à quelque fait. Les Algonquins prétendent avoir vu cette diablesse aux cheveux d'or, au sardonique pouvoir de les pousser au crime. Ils la disent formidablement escortée de surhommes. — Une coalition, quoi! une coalition infernale contre nous !

— « Il nous faut absolument en démontrer l'inanité, faire bonne justice de cette fumisterie.

— « Elle n'en est pas une pour les Hurons », fit le Père Supérieur, qui se mit à monter lentement l'échelle conduisant au saillant de la place d'armes.

— « Je voudrais bien pouvoir l'approcher! si elle existe » lui répliqua vivement Godfrey en escaladant l'échelle pour le rattraper sur le rempart. « Si, par bonheur, les Hurons renonçaient à leur niaise superstition pour s'unir mieux à nous, quelle correction nous pourrions administrer aux Iroquois !... Qu'ils nous en laisseraient tranquilles pour longtemps, allez, au moins une génération.

— « Je ne vois pas qu'on y puisse rien faire. Les Sorciers exercent sur eux leur maléfique influence et nous poursuivent de leur implacable haine. Nous ne pouvons que nous en remettre à la divine volonté et essayer de toucher le coeur des Hurons ». Sur ces mots le Père Ragueneau se dirigea mélancoliquement vers la courtine du rempart où la palissade, s'incurvant, formait flanc d'escarpe au fossé.

La taille bien découplée du jésuite se profilant dans le vide frappa le regard de Godfrey à l'instant où il le rejoignait; et cette vision emplît l'âme du capitaine

d'un sentiment réconfortant d'espoir et de sécurité pour l'avenir de la Mission. Il savait qu'on ne pourrait jamais imputer la chute éventuelle de la Huronie à l'inintelligence ou à la lâcheté dans l'effort et dans la lutte, mais uniquement au défaut d'armes et de ressources contre la ténacité de l'ennemi. Le Père Ragueneau personnifiait le chevalier de la foi, tout comme le Père Jean de Brébeuf, Père Supérieur de la Mission, lui aussi, naguère, au temps des débuts, du défrichement. Au Père de Brébeuf avait succédé le Père Lalemant, dans ce temps même Supérieur de l'Ordre en Nouvelle-France, l'Ordre ayant son siège à Québec. Son sens aigu d'organisateur avait saisi le danger de la décentralisation de la Mission du camp huron et avait rendu à ses sections éparses une unité administrative concentrée au fort Sainte-Marie.

Le Père Ragueneau avait pris la direction de la mission huronne à l'avènement du Père Lalemant au siège de l'Ordre et en conformité avec un récent décret fixant à trois ans au maximum l'exercice de la charge du supérieurat de la mission huronne. Godfrey savait que l'heure de la retraite pour le Père Ragueneau était proche, et il y pensait en se félicitant de la conversation qu'il venait d'avoir, le matin même, avec le Père de Brébeuf qui l'avait mis au courant de la requête adressée, de sa propre initiative, au Supérieur Général pour le maintien en fonction du Père Ragueneau. « Il est vraiment un excellent Supérieur. Il est parfait à tous égards; il n'a pas son égal ici, et peut-être n'y en aura-t-il jamais. La Mission lui est reconnaissante de l'avoir gouvernée avec tant de prudence et de fermeté, sans rigueur pourtant. » Tel était le ton de la lettre.

Ce tribut d'hommage à celui qu'il considérait comme son père, comblait de satisfaction le coeur de Godfrey.

Il contemplait affectueusement la silhouette de noir drapée, quand, à l'instant même, le Père Supérieur proféra, les lèvres crispées: « Des intrus indiens nous arrivent. J'en aperçois aux avant-postes, en face aux doubles palissades, au fossé; tous l'air suspect des félons. » Puis il pensa au Père de Brébeuf qui venait de passer, en route pour Saint-Ignace, et au Père Daniel se dirigeant vers Saint-Joseph, juste la veille; et au vénérable Père Jogues, l'architecte, le constructeur des fortifications. Oh! son horrible martyre au poteau des supplices iroquois: doigts brûlés avec raffinement jusqu'à la première ou la seconde phalange... et combien pis encore! Un vrai martyr de la foi!

« Que ne suis-je aussi au milieu de mes frères et partageant avec eux tous les dangers. »

Il leva les yeux vers les blockhaus des deux bastions près du bassin intérieur d'atterrissage, puis aux avant-postes où se trouvait la blanche église de Saint-Joseph près du réfectoire indien et de l'hôpital; enfin vers une fenêtre de comble grillagée où se trouvait d'un côté sa cahute d'avant-poste, de l'autre, le dispensaire du pharmacien Joseph Molère dont les potions étaient fort appréciées de tous, sauf des païens les plus incurablement obtus.

—« Un prisonnier ! » constata gravement le Père Ragueneau, « un prisonnier entouré de pierre et de chêne.

—« Mon père », rectifia Godfrey, « c'est un général qui commandait ses forces en pleine bataille défensive. Il y a six ans, la Huronie comprenait toute la péninsule large de dix lieues, et profonde de douze. Elle est maintenant réduite presque de moitié. Tianaostake est...

—« Notre mission de Saint-Joseph ! », interrompit brusquement le Père Ragueneau. « Sa prise serait inadmissible. Le Père Daniel et vous surveillez les défenses. Si ce que j'ai vu était de la fumée, cela ne pourrait venir de Tianaostake; elle résisterait à toute attaque.

—« Pas à une attaque brusquée, ce qui est stratégiquement logique, d'ailleurs, à un tel endroit. Annaotaka est parti avec les meilleurs guerriers. Mais Enons est un sous-chef ambitieux. J'ai averti le Père Daniel d'avoir à le surveiller ».

Le Père Daniel avait inspiré à Godfrey une réelle admiration dès l'arrivée à la Mission Saint-Joseph établie à la ville frontière importante de Tianaostake. La figure mince, la peau tendue sur les maxillaires, la bouche tracée au cordeau, il avait une allure martiale. Il était le digne frère du vaillant capitaine Charles Daniel dont le nom était le mot de passe des grandes et aventureuses expéditions maritimes de l'ancien et du Nouveau-Monde. La tonte sévère de son crâne et de son menton, l'excavation de ses yeux noirs et brillants s'harmonisant au galbe austère de son corps ocre burinaient ce missionnaire en symboie du croisé, comme son frère était l'emblème des vertus du marin du roi. Chaque jour lui réservait quelque miracle, et, en maintes occasions, par divine intervention contre son plus profond désir, contre le noble rêve de sa vie, la couronne du martyr lui échappa.

« Le Père Daniel m'a parlé de l'intérêt que prend Enons à notre doctrine, » dit négligemment le Père Supérieur. « Le Père Daniel ne le croyait pas sincère. Il ne lui prêtait que calculs et arrière-pensées sectaires... » S'arrêtant court en apercevant la haute stature en soutane noire qui tournait les bastions gé-

maux. — « Voilà, dit-il, le Père Chastelain, de retour. Nous avons à nous entretenir de beaucoup de questions ».

Godfrey suivit des yeux les deux prêtres cheminant, l'air rasséréiné, vers leur habitacle de Sainte-Marie. Le directeur spirituel de la Mission chez les Hurons, Pierre Chastelain exerçait son ministère dans les douze villages dépendant du fort. Ses randonnées apostoliques de cinq ou six lieues, sans compagnon sur la route infestée de ramas iroquois, ne laissaient pas de l'inquiéter; car l'on ne vivait pas en sécurité en Huronie.

III

LES deux prêtres avaient à peine atteint leur habitation qu'un grand cri retentit au double bastion. La cloche de l'église carillonna l'appel à tous les artisans. Godfrey en regardant au sud aperçut dans la rivière deux canots luttant de vitesse.

Du plateau il franchit d'un bond la palissade et tomba de 18 pieds de haut sur le sol, juste à l'instant où le Père Ragueneau sortait en hâte de l'habitation avec le Père Le Mercier, adjoint au Supérieur.

Godfrey leur cria de toute sa voix ce qu'il venait de voir. Le Père Ragueneau le fixait muet d'angoisse. La mince figure du Père Le Mercier blêmit davantage, son corps anguleux se roidit et ses bras s'élevèrent vers le ciel en un frémissement d'horreur.

Tous trois se précipitèrent au bassin intérieur d'abordage au moment où, d'un moulinet de pagaies, les canots glissaient dans les douves. Deux Hurons en débarquèrent trébuchants, tremblants, épuisés.

« Nous arrivons de la « terre de mort » exhala l'un d'eux en esquissant dans le vide un geste d'affliction.

— « Tianaostake, le gardien de la Rivière ! Ekokin-tastsawen, l'endroit où l'eau est refoulée, ne sont plus ».

L'autre gémissait, haletant : « Les rayons du soleil sont comme du sang qui coule sur nous ».

— « Saint-Joseph détruit par les Iroquois ! » — La voix du Père Ragueneau vibra comme un métal. « C'est

cela que vous me dites? » — « Oui, ô Aondekete, et l'autre village aussi. Les Hodenosoni nous sont tombés dessus ». — « Ils sont sortis de la forêt, tout d'un coup, ajouta le second, comme si la lune de la mort était dans son plein au firmament, et la tribu des Cordes se dispersa errante sur la terre des ombres ».

Godfrey interrompit brusquement: « Quelles nations ont attaqué ? » — « Nous avons reconnu les guerriers Agniers », répondit tristement l'un d'eux.

—« Les Mohawks ». Godfrey n'aperçut point la réaction hostile des Hurons à cette question à brûle-pourpoint.

—« Anwenden! qu'est-il devenu, lui ? » En prononçant ainsi le nom huron du père Daniel, la voix du Père Supérieur était étrange, sans timbre. A ce point que le Père Le Mercier le regarda, figé d'étonnement.

—« Nous ne savons rien de lui, on nous a dit qu'il était à Tianaostake.

—« Ce que je craignais ». La figure du Père Ragueneau était blanche comme la chaux. — « Attendez donc ici, reposez-vous et mangez. Nos gens vous donneront ce dont vous avez besoin ».

Lentement il s'avança vers la cour, les lèvres bougeant sans articuler un son, faisant de vains efforts pour exprimer la douleur de son coeur. — « Antoine Daniel. La glorieuse couronne du martyr qu'il appelait de ses prières lui a été donnée. Et moi je vis ici sans danger », soupira-t-il.

« Non, il ne me sied pas de geindre; il nous appartient à tous, plutôt, de nous rendre dignes d'un si splendide sacrifice. La Huronie a été sanctifiée par le sang d'un homme saint et courageux, tout comme le monde fut racheté par le sang de Celui qui mourut sur la

croix. Non, ne nous plaignons pas. — Ah! vous êtes là Godfrey ! »

Godfrey et le Père Le Mercier avaient vu les messagers accroupis contre la palissade, les yeux rivés sur la terre nue ainsi que des guerriers qui pleurent. Godfrey observa le Père Supérieur, un pli d'inquiétude au front. — « Avec votre permission, mon père, dit-il, je vais emmener Philippe Chastillen et Louis Desfosse, et je verrai ce qu'on peut faire ».

Le Père Le Mercier insinua vivement: « Il nous faut agir avec la plus extrême prudence. Les Iroquois sont sans doute en nombre. Saint-Joseph était une ville de deux mille habitants, de plus de deux cents familles ». « Il nous faut des renseignements », ajouta-t-il. Il porta à son menton un poing crispé. — « N'usez de violence aucunement, Godfrey, mais apportez-moi des nouvelles du père Daniel.

—« Je serai prudent, monsieur. J'ai idée que les Mohawks sont en fuite. Je peux donc, sans danger, m'absenter du fort. Il va m'être possible de rassembler les chefs de la Corde, et leur donner une correction retentissante.

—« Faites comme vous l'entendez », répondit le Père Ragueneau. « Je ne puis imaginer qu'une aussi forte position puisse d'emblée être emportée d'assaut.

—« Bêtise crasse! pas de sentinelle à son poste, probablement, dit fébrilement Godfrey. Il alla houspiller les deux soldats et leur commanda: « Endossez vivement la tenue de piste. Allez, ouste ! »

L'uniforme de mousquetaire, depuis longtemps n'était plus en usage pour la forêt. Le bleu et argent de l'officier, et le bleu et blanc des simples soldats pouvaient en imposer aux Indiens; mais c'était inepte décoration dans les bois sauvages, Godfrey leur avait

substitué les mocassins, les molletières, la culotte, les jambières de cuir, la casquette de cuir résistant aux broussailles et à l'humidité de l'épaisse forêt. Il donna l'ordre au sergent, Robert Lausier, de prendre le commandement du fort.

—« Prudence! Il y va de la vie! » fut l'avertissement qu'il donna à Philippe et à Louis. — « Pas les mousquets sans un commandement contre un, deux ou trois Iroquois; les longs couteaux seulement. Vous manquerez peut-être votre coup, au lancer sur un mur à dix pas; mais à une distance double vous toucherez dans le mille ». Il fourre une paire de pistolets dans sa ceinture, change son fourreau argent contre un de cuir; boucle son ceinturon d'épée, et le voilà prêt.

Les Hurons surgirent à son arrivée au bassin intérieur et leurs yeux pétillèrent à la vue des deux compagnons.

—« Nous allons essayer de causer un peu avec les gens de la « Maison Grande », dit sèchement Godfrey. Vous, prenez Louis dans votre canot, je vais partir avec Philippe dans l'autre ».

Leur trajet contournait la rive est du lac Iriaragui. Godfrey ne pouvait qu'admirer chez les Hurons, leur faculté de récupérer vite leurs forces; leur capacité d'efforts sans la moindre trace de fatigue sur leurs traits ni dans leur allure. A la courbe sud du lac, ils firent le portage de leurs canots vers une rivière large où ils se lancèrent, emportés par un rapide courant. A quelque distance de la principale piste qui menait à Teanaostaiaë, le chef huron fit un signal en élevant la main, et pointa vers la rive. Les canots furent soigneusement dissimulés sous les branchages, et, aussi silencieusement qu'ils étaient venus, ils se faufilèrent en tapinois dans une sente épineuse et profonde. En

contraste avec la luminosité de la rivière sous le ciel clair, ils crurent pénétrer dans les éternelles profondeurs des lugubres futaies où péniblement fuserent des rais de lumière à travers les voûtes feuillues. Ils s'enfoncèrent, à pas de chèvre dans ce chaos jonché de scorie et de schistes coupants, aux fondrières mortelles, aux meurtriers dédales semés d'insidieux affleurements sous la repoussante moisissure d'une fibreuse mousse vert-pus. La piste brusquement s'effondra jusqu'au bord d'un cours d'eau qu'elle contournait, et, au moment où le groupe cerclait un profond étang, le chef fit un signe de la main. Par saccades, de deux doigts il dégagea les rugueuses lianes enchevêtrées et obstruant une cavité pleine d'eau bouillante. Près d'un piquet, à proximité, au bord des parois déclives, un feu brûlait autour d'un amas de pierres. Le Huron indiqua, du doigt, un tas de vêtements de femmes; puis des boursofflures écarlates sur le sol. Il en toucha une, et, observant l'enduit laissé sur ses doigts: — « Frais! » sembla-t-il déduire mystérieusement. Il descendit le sentier.

Godfrey avait opiné d'un coup d'oeil de connivence. — « L'étuve », confia-t-il à voix basse aux soldats. « Les Indiennes sont venues ici prendre un bain de vapeur. Dans un trou creusé de leurs mains, et au moyen de pierres chauffées, elles ont fait bouillir de l'eau. Puis, ayant étendu des tuniques sur des pieux, elles se sont assises dessous pour y transpirer. Elles se sont ensuite jetées dans l'étang: suprême revivification pour qui en subit la réaction ». Se tournant vers le Huron qui, à quatre pattes scrutait le sentier, il interrogea: « Combien? »

— « Deux jeunes filles, trois Agniers ». Et montrant le sud-est le Huron dit: « Elles vont rejoind-

dre la grande piste Hodenosoni. Nous allons à leur rencontre par là, à une demi-lieue d'ici ». Du doigt il décrivit un arc de cercle ; puis pressant dans sa main sa hachette, il eut un sourire sardonique.

Godfrey hocha la tête, et lui dit comminatoire : « Tra-vaille au couteau. Laisse la hachette à moi et à mes soldats. Et, pointant le doigt vers les soldats : « Nous allons prendre chacun un Iroquois. Lance ton couteau et tues-en un à chaque coup. Ne t'inquiète pas. On ne sait combien il y en a dans la forêt ».

Ils se laissèrent glisser sans bruit le long du sentier. En chuchotant, Godfrey dicta son plan au chef huron dans sa langue. L'Indien marqua d'un grognement son acquiescement. « Il y a un talus surplombant la piste, à un tournant brusque, là-bas. Un bon poste de lancement, de la brousse ; nous nous arrêterons là ».

Le sentier allait en se rétrécissant jusqu'à une foulée de cerf. Les gros troncs de la forêt se resserraient et dans l'épaississement du fourré le soleil filtrait à peine. Des nuées d'insectes dansant en folles girations férocement piquaient faces et mains. Quel ouf ! quand le groupe de Godfrey put atteindre une hauteur, s'y arrêter en s'y accroupissant derrière un hallier épineux. Le chef huron s'éloigna en douce et d'une touffe de buissons grappus, à l'écart, leur fit signe de la main. Godfrey, apercevant la piste immense à quelques pieds au dessous, murmura : « Idéal ! » Il écouta, la main à l'oreille, fit quelques pas en avant ; puis retourna vite se mettre en place. « Juste à temps », dit-il en un souffle, aux soldats. « Deux filles en avant, et trois Iroquois derrière. Toi, Philippe, prends le plus proche, et toi, Louis, celui du centre. Je vais m'occuper du troisième. Rappelez-vous ! Visez au coeur, ou au cou. Un jet de couteau ; pas plus ! »

Les Hurons guettaient, impatients tout ce temps de dégaîner leur long couteau de chasse. Très bien équilibré, la lame affilée en tranchant de rasoir, c'était une arme mortelle entre les mains d'un adroit lanceur. Les Mohawks ayant détruit deux villages de la Corde, se louaient d'une illusoire sécurité et leurraient leur réelle situation de subtiles et sadiques descriptions prémonitoires des tortures réservées aux captifs, qu'ils ponctuaient, par anticipation, de violents coups de manche de hache. Godfrey, alors, perçut nettement les lamentations d'un captif et les jurements de défi d'un autre.

—« Et ces jolis doigts, ô fille de chefs », s'esclafait un Iroquois, « coupés un par un avec une coquille de clovisse. Ah! que tu vas te tordre et hurler de douleur !

—« Toi, le guerrier! » cria une voix d'Iroquoise acidulée de haine, « un jour le soleil me verra fouler aux pieds ta face, et te cracher dans les yeux ».

On entendit le son sourd et écrasé du bois frappant la chair. Deux fois encore; puis le cri strident d'une femme. — « Je vais t'apprendre le respect! » grinça un soldat. « Tu m'appartiens, tout ton corps est à moi. Je le brûlerai, un jour, à petit feu, qui le dévorera comme un serpent dévore un crapeau.

—« Ce serait encore mieux que de te souffrir », vint la rétorque vomissant le mépris.

L'écho retentit de coups redoublés. Godfrey balbutia, suffoqué: « Arakwa ! »

C'était bien elle qui débouchait du tournant de la sente, nue comme en sortant de l'étuve; tête baissée. Derrière, tenant une tresse de cheveux dans la main suivaient leurs vainqueurs, le corps barbouillé aux vives couleurs de guerre, faces hideusement striées de

sang coagulé d'autres victimes. Ils plaisantaient avec un troisième guerrier attardé de quelques pas en arrière. Par intervalles, des coups de manche de hache assénés de temps en temps dans le dos et sur les épaules des captives, les forçaient à renverser la tête.

« Allons » chuchota Godfrey. Les Iroquois ahuris virent trois bras émerger d'un treillis de verdure en agitant des couteaux flamboyants dans l'air. Puis, plus rien. Godfrey enjamba les taillis, rengaina son couteau, et s'arrêta, plein de satisfaction devant les corps gisant inertes. « Bel ouvrage ! Je peux bien m'en vanter », se dit-il in petto, et il coupa aux femmes les pampres qui leur liaient les mains dans le dos.

Arakwa tourbillonnait sur un corps qui se tordait sous ses pieds.—« Tu vois, fils de chienne ! criait-elle. Comme je te l'ai promis, je te saute sur la face, là... je te labore le nez de mes talons, et je te l'écrase, là... et je me penche pour te cracher dans les yeux, là... et... là.

« Adorable fille des bois », dit Godfrey, d'une voix étouffée, et il jeta un coup d'oeil méprisant à l'autre femme accroupie sur ses hanches et qui braillait en se balançant d'arrière en avant. Arakwa se leva et lui donna un maître coup de pied en lui criant : « Assez de tes lamentations, fille de rate ».

« Et toi, ô Sontakwa, mon aigle vaillant ». Elle lui décocha un sourire radieux et toutes les flammes brûlantes de ses yeux en lui tendant les bras ; et minaudant, ensorceleuse, elle dit : « Regarde-moi, ne suis-je pas belle ? Regarde ! Ne désires-tu pas mon corps ? et tous mes charmes ? »

Godfrey sentit le feu monter à ses joues. Il se sentait rougir comme la baie de l'églantier d'automne.

« Emmène », dit-il au compagnon, « cette pie jacas-

sante se laver les épaules et le dos. Toi, nettoyée de tout ce sang, habille-toi et rejoins-nous. Nous allons à Tianaostake ».

— « Par le chemin de traverse à quelques pas plus bas dans le sentier, je te rejoindrai comme tu le veux; car où tu iras, je m'y rendrai aussi, pour te consoler ». Arakwa fit un signe impérieux à sa compagne.

Godfrey, haussant les épaules en les voyant partir: « Cela eût pu être pire » se dit-il. Il considéra Chastillen et Desfosses. Leurs figures rondes de mastocs étaient impassibles. — « Vous m'avez l'air près d'éclater. Si vous avez envie de pouffer allez-y, c'est le moment car plus tard... »

Comme il se retournait du côté des deux Hurons, il aperçut les scalpes sanguinolants accrochés à leurs pagnes. Il leur dit seulement: « Est-ce vrai ce chemin de traverse ? » — Ils grommelèrent quelque chose d'affirmatif.

Tianaostake était leur but et le sort advenu à leurs familles était leur hantise.

Ce chemin de traverse en question était un raccourci utile, dans certains cas d'urgence. Recouvert d'herbes rampantes et de broussailles, il serpentait autour des gouffres béants et longeait des côtes à pic où des arbres rabougris poussaient au petit bonheur des crevasses; les insectes y tourbillonnaient sans répit, harcelants et piquants. Godfrey et les deux Hurons s'y étaient à peine engagés qu'ils étaient rejoints par Arakwa et sa compagne, toutes deux vêtues de tuniques de daim fermées à la taille par une languette, et chaussées de mocassins de même tyle. Arakwa s'approcha de Godfrey et lui dit: « Es-tu content que je sois revenue si vite ?

— « C'est que tu seras plus en sûreté avec nous.

—« Je suis en sécurité toute seule. Ces bois sont à moi.

—« Je pensais qu'ils étaient aux Iroquois.

—« Nos guerriers ne savaient pas les Hodenonsi si près. Ils sont morts à présent », dit-elle sans émotion. Elle ajouta sur le même ton : « Tu vois, j'ai mis ma robe comme tu me l'avais dit. Sans cela j'aurais ceint seulement mon wampum ; je l'ai dessous, du reste. Dis que je suis bonne fille ». Elle dissimula un rire espiègle et son insidieuse afféterie en baissant la tête. Il lui lança un coup d'oeil, et excédé lui dit : « Te rends-tu compte que ta ville a été rasée, ton peuple massacré et que tu n'es sauvée, toi, que par miracle ? » « Les morts sont morts. Ils passent à présent le Ekarenniondi, le roc immuable, la borne sinistre à l'entrée du séjour éternel des Hurons, le Royaume des ombres ». Je leur avais dit de veiller ; je les avais avertis. Hawk, mon esprit gardien, m'avait parlé et m'avait dit que le feu rouge allait réduire Tianaostake en cendres grises. Mais Enons, le fou, n'a pas voulu m'écouter. Mon père, lui, est parti à Tetaton-tarie, la ville de la « grande petite eau », à contre coeur, mais il y alla toutefois. »

Godfrey se demandait comment Tokatwen avait eu vent de cet avertissement secret à Arakwa ; car il avait la certitude que l'avis que le chef des Ours lui avait envoyé au fort Sainte-Marie émanait d'abord d'Arakwa. En bon païen Tokatwen devrait croire forcément à la voix de Hawk comme à celle de son propre esprit gardien de l'Ours. Sans doute l'oracle annonçant l'arrivée de Hinowaiia suivie de la destruction du pays sera tombé dans l'oreille d'un avant-courrier de Tokatwen, et ainsi, sera-t-il parvenu au fort Sainte-Marie.

« Et tu n'es pas attristée de la disparition de ta tribu ? » — Il s'arrêta pour la fixer. Elle, impavide : « Nous pouvons rebâtir la ville. Il n'y a plus d'insensés et les femmes enfanteront plus de guerriers. Il y a d'autres tribus. Nous irons chez les Hodenosoni et les Maisons longues avec leurs guerriers brûleront en grand nombre ».

Déterminé surtout à lui marquer l'étendue de son malheur : « Tes perles et tes wampums, tout est perdu », dit-il.

— « Non, sauvés, cachés dans un tronc d'arbre. Si Enons est fou, je ne suis pas folle.

— « Que vas-tu faire, maintenant ? » lui demanda-t-il, assez indifférent. « Tu vas chercher tes frères, ta famille ?

— « Il y a plusieurs lunes que les Hodenosoni ont expédié mes frères au Royaume des morts ». Elle se rapprocha encore de lui, plus abandonnée, le sourire étincelant de la blancheur de l'ivoire et de l'ardeur du désir : « Je reste. Maintenant, je... suis à toi.

— « Impossible. Tu appartiens à ton peuple ; c'est à lui que tu dois retourner ».

Ce fut alors une furie soudaine : « Tu me chasses ! Moi Arakwa, fille d'Annaotaka ! Tu me repousses du pied comme une chienne perdue et affamée !

— « Point, j'essaie de te montrer comment, en fille d'un grand chef, tu dois te comporter ».

Elle fulgura, cette fois, de dédain — « Sale ouimch-tigouche, hypocrite.

— « Homme des bateaux de bois, hein ! » dit Godfrey, entre les dents. « Tu te sers mal des mots des Aokrawata. Trouves-tu que j'ai l'air de débarquer des bateaux de bois ? » — Il s'épongea la figure du revers de la main ; les yeux égarés au loin sur la fron-

daison ondoyante de la Vallée de l'eau froide, la gorge amère de l'injurieux surnom Algonquin que cette fille enragée venait de lui servir.

—« Ah! tu voudrais que je dise au peuple de ma tribu que Sontakwa m'a prise pour femme ; que je reste maintenant avec lui ? » Elle fonça menaçante.

—« Non. J'ai dit que tu devais aider ton peuple à se relever comme ferait ton père, s'il était à ta place.

—« Et tu vas leur dire que Sontakwa est venu chercher Arakwa ; qu'elle est sa femme ; qu'il la prendra chaque soir dans ses bras.

—« Ignores-tu donc qu'un désastre effroyable est arrivé ; que la plus grande ville de la Huronie est anéantie et que le pays au sud n'a plus de frontière ! »

Arakwa fit tourner dans sa main la hachette iroquoise. — « Elle me vient de celui qui m'a battue, et qui est mort. Il faut que la dette du sang se paie. Je vais me mettre à la tête de nos guerriers, comme le « Petit Tonnerre », et je brûlerai cette femme.

Brusquement suffoqué Godfrey répéta : « Petit Tonnerre ! — de la blague ! »

Arakwa leva les yeux sur Godfrey, tenant des deux mains le manche de sa hache. L'opale de ses yeux noirs luisait de feux verdoyants et rouges. — Elle dit :

—« Tu traînes cette femme à ta suite ?

Il rabroua : — « J'ai autre chose à faire. Elle n'existe pas.

—« Vraiment ! » Arakwa se tut. La hache tomba à côté d'elle. Puis ses yeux sous leurs longs cils noirs cherchant ceux de Godfrey : « Petit Tonnerre » était ici, aujourd'hui. Il faut que je la brûle ».

L'étrange et surprenant accent de conviction d'Arakwa provoqua ce machinal réflexe de Godfrey : « Comment sais-tu ? »

—« Sans l'aide d'une oki les Hōdenōsoni n'auraient jamais pris Tianaostake.

—« Si c'est une oki comment peux-tu la tuer ? » répartit Godfrey avec un ironique sourire que dissimulait à Arakwa l'épais buisson bordant la piste et par-dessus lequel il regardait.

—« Il y a des gens qui tuent de grands esprits » dit-elle simplement. « Ton fils du Grand Esprit a été tué. Je brûlerai Hinowaiia ! »

Il voulut en finir catégoriquement.

—« Elle n'existe pas, et elle n'était pas ici.

—« Elle y était », fit Arakwa en esquissant, avec sa hachette, un signe de dénégation. « Que vais-je dire aux membres de ma tribu ?

—« Demande-leur comment tu peux leur être utile ?

—« Sans rien dire de mon Sontakwa. Sans dire que je suis sa femme ?

—« Tu retardes », dit Godfrey de guerre lasse. « Nos deux morales ne concordent pas.

—« Il y a l'ondaki et la ouimchtigouche. Je n'aime pas l'ondaki, trancha Arakwa.

—« Ta race appelle les robes noires les ondakis parce que, dis-tu, ils sont dans le secret des esprits. Ils sont dans le vrai : le principe chrétien.

—« Je ne suis pas chrétienne, proféra-t-elle avec énergie, et tu n'es pas dans ton pays, mais dans le mien. Tu dois suivre la loi de mon pays.

—« Nous le ferons bien voir à ceux de ta race.

—« Qu'ont fait les ondakis pour nous ?

La colère luit dans ses yeux. « Ils nous ont apporté la mort, la maladie et la famine ; puis ils ont ensorcelé nos haches pour qu'elles ne frappent plus juste.

—« Ta bouche vomit le mensonge » éclata Godfrey, exacerbé. « Tu répètes ce que t'ont dit les arenkiwen.

Tu sais fort bien que la moisson est toujours abondante au grand fort de pierre et que l'hiver dernier la moitié des gens de ta tribu serait morte de faim si nous ne les avions nourris.

—« Nos esprits ne sont pas comme les vôtres. Les nôtres seuls savent ce qu'il nous faut.

—« Piètres esprits que les vôtres » cingla-t-il, impitoyablement — « quelques imaginaires okis qui, dites-vous, rampent dans un trou, végètent sur un banc de pierre ou dans une chute d'eau.


—Ils ont protégé notre race bien avant l'arrivée de vos prêtres; et nous étions puissants et forts en nombre ». Et, lui jetant un coup d'oeil de biais: « Tu m'instruiras peut-être de tes esprits, moi à présent ta femme.

—« Je ne suis pas un ondaki. Je suis guerrier; et puis je n'ai pas dit que tu étais ma femme ».

Elle soupesa sa hache dans sa main, « Moi, Arakwa, la fille d'Annaotaka, le grand chef guerrier, je ne suis donc pas digne du grand Sontakwa.

—« Ce n'est pas ce que j'ai dit. Tu fausses mes paroles ». Le ton cassant cette fois de Godfrey produisit son effet. La perverse indienne proféra, dédaigneuse: « Après l'aboiement du renard, le hurlement du loup ». Puis elle s'effondra morne, dans un mélancolique silence.

IV

OUS la chaleur torride de l'été, une touffe maligne de tiges verdâtres, toutes feuilles étio- lées et inertes, retombant en pleureuses sur un magma fumant de cendres, de choses et d'os carbonisés, voilà tout ce qui rappelait d'un village de la tribu de la Corde, les champs d'épis ondulant jusqu'à la courbe du profond ravin. C'était tout ce qui restait, à peine la demi-lune d'une fauchée, de ce qui était naguère Tianaostake.

La tête penchée, Godfrey cheminait vers un monticule fumeux qui avait été un bastion résistant, en troncs d'arbres. Rien, maintenant, que la braise qui crépite. Au tournant, un ravin disparaissait brusquement dans le lit d'un torrent écumeux, à cinquante pieds de profondeur au creux même d'un vallon grandiose. De l'est à l'ouest et au sud, à perte de vue, jusqu'à la voûte azurée de l'horizon, il étalait sa splendeur. Une pensée sillonna le front de Godfrey. — Une seule explication à ce désastre: l'inertie, la torpeur des victimes elles-mêmes. Il jeta un regard oblique vers Arakwa. Elle était muette de stupeur dans « son » monde anéanti. Il aperçut les visages blêmes des soldats, ahuris, des yeux exorbitants d'incompréhension. Seuls les guerriers hurons gardaient une stoïque impassivité. Pas un tressaillement de muscle ne trahissait leur émotion. — Un angoissant silence planait, que seuls les gémissements de l'autre

femme brisaient. Arakwa la secoua, et, se retournant, donna à sa compagne un bon coup de manche de hache. La femme se tut, suffoquant de chagrin refoulé.

Godfrey parcourut la longueur d'une profonde tranchée devant une rangée de souches grignotées par le feu. Il constata comme le feu dans sa furie horrible dévore tout sur son passage. C'était forcé: maisons d'écorce, meubles, fourrures, et la chaleur qui faisait de la ville une torche qui n'attendait qu'une étincelle pour s'enflammer. En levant la tête, il vit Arakwa qui s'avançait. « La sentinelle s'est laissé prendre, les yeux fermés.

—« Nos guerriers étaient à la chasse, les autres étaient à la recherche des Hodenosoni.

—« A leur retour, ils verront où les brandons ont pris feu.

—« Et toi, combattant, tu te tenais à l'abri derrière les murs de pierre pendant qu'on massacrait ma race et qu'on brûlait ma ville ». Le sarcasme de Godfrey faisait trembler de rage la voix de la Huronne.

—« Il me semble t'avoir rencontrée par hasard, dans la forêt ». Du coin des lèvres, c'était caustique.

—« Je ne me cachais pas derrière les murs.

—« Moi non plus, autrement, ces doigts-là, à toi, seraient en train de pourrir maintenant sur le sol. Suis-moi ! » Il l'entraîna à l'endroit où des monceaux de cendre pénétraient à l'intérieur sur un trajet de cinq verges. — « Ici était la porte: et les palissades étaient si hautes que les guerriers ne pouvaient, en sautant, en atteindre le sommet ». — Il montra du doigt un gros monticule où luisait et vacillait un feu mourant entre des troncs gisant pêle-mêle. — « Un des six bastions fit-il. — Quatre hommes seulement

auraient pu le défendre contre quarante. — Vois-tu à présent, ce qui s'est passé ?

—« Point de guet. Tes ondakis ont ensorcelé nos guerriers.

—« Que le Grand Esprit me donne la patience de t'endurer ». Il n'en continua pas moins, cassant: — « Nous avons essayé d'enseigner aux Wentake à se défendre. Vous ne voulez pas qu'on vous aide: vous deviez être tôt ou tard massacrés. Tes guerriers sont aussi cabochards que toi, naturellement ! »

Cette fin injurieuse échappa à Arakwa, distraite soudain à la vue d'une dizaine de fugitifs débouchant de la forêt. Godfrey, voyant le soleil très bas à l'horizon, cria à Desfosses: « Il nous faut passer la nuit ici ». Les cendres sont encore trop chaudes pour faire des fouilles. Comme il n'y a pas assez de maïs battu pour nourrir tout le monde, je pense qu'il serait bon de tirer un coup de mousquet maintenant. Dans ce tumulte quelque ourson effrayé se sera vivement fourré dans un arbre sans oser en décoller. Va; avec deux Indiens, Philippe, tâche d'en attraper un ».

Louis accueillit d'un sourire homérique cette occasion d'agrémenter de viande fraîche l'insipide sagamite. Cet ordinaire de Huron ne disait rien à la garnison du fort Sainte-Marie. Pas appétissant vraiment cette pâtée de maïs écrasé et bouilli sans sel, si parcimonieusement rehaussée de morceaux de poisson ou de viande séchés; et d'une consistance, d'une épaisseur !... Godfrey partageait le dégoût de Louis pour la sagamite. Il congédia les soldats d'un signe de tête et attendit l'arrivée des fugitifs.

Ils arrivèrent, hommes et femmes, secoués de frayeur. A leur vue Arakwa garda un dédaigneux silence.

Godfrey les interrogea. « Quand les Hodenosoni ont-ils attaqué ?

—« A l'heure où sonna la cloche de Anowennen. Ils arrivèrent par la forêt, comme le torrent débordant d'une grande inondation. Nous n'avons pas eu le temps de nous défendre et les portes étaient ouvertes. Ils immobilisèrent quelques-uns d'entre nous et nous tailladèrent. — Regarde ! » L'indien montra en même temps une longue déchirure de son crâne pelé d'où le sang suintait à travers un pansement de feuilles médicinales.

—« Et Anowennen, lui, qu'est-il devenu ?

—« J'ai vu Anowennen se sauver en courant de la bonne annonkia vers les portes », répondit une femme.

—« Tous étaient fous. Anowennen alla droit où les Hodenosoni attaquaient, en nous criant de fuir, pour être saufs. Les vieux, ne pouvant courir se groupaient autour de lui, tombaient à genoux et le suppliaient de les sauver. Il retourna encore à l'anonkia ».

Une autre Indienne ajouta, impulsive: — « Il y avait une foule de vieux, de vieilles et d'enfants dans l'annonkia. Ils réclamaient l'eau protectrice et Anowennen la répandait sur tous avec un linge. Je l'ai entendu dire : « Frères, nous serons aujourd'hui au ciel. Alors, j'ai entendu un grand cri et j'ai appris que c'était les Hodenosoni qui nous envahissaient. J'ai couru de l'autre côté, j'ai enjambé la palissade et j'ai fui.

—« J'ai vu Anowennen tomber », dit avec une sorte de fierté un guerrier grisonnant, une balafre rouge en travers des emblèmes tatoués de sa poitrine. — « Il est sorti d'Annonkia pour aller au-devant des Hodenosoni et se planta devant eux, dans sa robe blanche.

Sa figure brillait comme si un feu eût brûlé en lui. Une pluie de flèches le couvrit. Une balle de mousquet le frappa au-dessus du coeur. J'ai vu se déchirer sa tunique. Il tomba. Les Hodenosoni se ruèrent sur lui, leurs haches levées. Je n'en ai pas vu davantage parce que, ayant abattu l'Iroquois qui venait sur moi, j'ai fui ».

Godfrey s'en alla. Il vivait en pensée, avec le Père Daniel, ces sanglantes minutes de carnage. Sombre vision ! Que de victimes livrées à la hache ou au poteau de torture, à une mort trop lente à mettre fin à leurs lamentations de douleur et d'agonie. Un seul rayon de lumière au dessus de cette noire horreur : celui de la piété et du courage surhumains de l'héroïque prêtre, à l'heure la plus sublime qui soit, celle du martyre. Qui plus que Godfrey pouvait saisir et comprendre la grandeur du sacrifice du Père Daniel ? Chaque Huron sain et sauf devait la vie à son calme courage. La haine des Iroquois contre les robes noires se ravivait à la vue du héros, glorieux en son vêtement d'apôtre. Ils n'eurent de cesse qu'il eût rendu le dernier souffle. Ils se ruèrent alors avec une frénésie jalouse sur son corps sans défense, pour l'écorcher et s'asperger de son sang vif. Ils ne cherchèrent d'autres victimes, qu'ils eussent jeté ses restes informes aux flammes de l'église embrasée. Sinistre répit où nombre de fugitifs purent mesurer la valeur d'une seconde, entre la vie et la mort. Le Père Daniel n'était plus que du passé. Ses cendres se confondaient avec celles de sa chère église. Mais son souvenir ne devait jamais périr. Il est enchâssé dans les reliquaires qui renferment et exaltent ce que l'humanité comporte de plus beau et de plus noble.

Accablé de pensées Godfrey s'assit sur un tronc

d'orme à la lisière des blés. Une voix profonde lui parla tout à coup à l'oreille. Sa tête se releva, ses doigts agrippèrent le manche de la hanche, avec la rapide violence de l'automate. — « Voilà, Sontakwa, dit la voix, comme s'afflige le guerrier, silencieux dans sa douleur et ses pensées de revanche ».

Il reconnut Wentake. — « C'est vrai; l'heure des règlements de comptes viendra ». Puis il aperçut Philippe et Louis qui revenaient portant deux cuissots d'ours. — « Bonne Chasse !

—« Tel que l'avait dit le Capitaine, dit Louis, souriant, un fol ourson grimpa au haut des arbres et resta là...

—« Et, bien des gens de la Maison longue danseront le pas de la mort à nos âtres ». Les Hurons ignoraient cette invitation de soldat.

—« En attendant, mangeons », fit Godfrey coupant court à ses prédictions de vengeance. — « Et que font ceux-là là-bas ? » Il montrait du pouce les fugitifs rassemblés en désarroi autour d'Arakwa.

—« Ton esprit est profond et audacieux, ô Gardien de la Rivière », dit le second guerrier, en approuvant. —« Tu n'as que les yeux de la haine, sinon tu nous aurais vu leur donner à manger ».

Arakwa, à pleine voix, haranguait les survivants. Elle lançait: — « C'est de là qu'ils sont venus, comme des loups, pendant que nous étions endormis. Et alors ? » D'un mouvement tombant, de la main, vers ce qui n'était plus qu'un tas de cendres, Tianaostake, elle ponctuait: — « Nos frères, nos soeurs et nos amis, en grand cortège, tristement foulent la terre des Ombres ».

Puis les doigts levés vers le ciel: — « Seuls les Okis savent où ils vont. Croyez-vous que je me suis esqui-

vée ! » Elle fendit le col de sa tunique pour montrer les coups et les coupures sur son dos et sur ses épaules. « C'est Sontakwa qui m'a sauvée ». Ses doigts esquissaient doucement une trajectoire vers l'endroit où il était assis près du feu, et ses yeux rencontrant son regard, luirent de toute la furie qui la consumait. « Souvenez-vous, ô peuple, souvenez-vous de ce que firent nos ennemis ; puis agissons ainsi que les Wendats agiraient. Notre plus grande ville a été livrée aux flammes et aux haches. — Où sont nos guerriers poursuivant les Iroquois ? Qu'est devenu Enons, le chef qui conduisait, comme conduisait Annaotaka ? Demandez-lui, demandez-leur pourquoi ils ont fui quand arrivèrent les Hodenosoni. S'ils cherchaient le combat, c'est ici qu'ils l'auraient trouvé. Allons-nous comme la tribu de la Corde, tout subir sans représailles ? Demandez à Enons et ses guerriers, quand ils reviendront, ce qu'ils en pensent ! »

Elle s'arrêta brusquement, à bout de force, vaincue par l'émotion. Sans hâte, elle rajusta sa robe ; et s'avançant vers Godfrey : — « Hinowaiia était ici, affirmat-elle, ceux qui l'ont vue sont là ». Godfrey bondit. « Qui l'a vue ? Qui l'a vue paraisse ! » — Le ton mordant, la dureté métallique de sa voix saisirent Arakwa. Elle le regarda d'abord gravement, puis éclatant de rire : « Sontakwa au coeur de granit ! » cria-t-elle ; et stridulante, en appelant deux des fugitifs elle répétait : « Ils sont sortis des arbres quand le soleil plongeait derrière les pins ». Un guerrier flétri, les traits bleus de son tatouage coulant dans les plis creusés par les années, s'approcha. Arakwa lui demanda : « Parle, vieux, de la sorcière Hinowaiia ! »

Le vieillard, à cette apostrophe, secoué par la peur, à peine, dans un regard, eût-il pu laisser voir quelque

ressentiment. — « J'étais près des érables au bord du ravin, quand j'entendis les cris de guerre. Il n'y avait qu'un refuge: le feuillage épais des arbres. J'ai grimpé. Du sommet j'ai pu voir la fille aux cheveux d'or vêtue de plusieurs wampums, exciter les guerriers à combattre.

—« Ses traits? — sa figure ? » intima Godfrey.

—« Le feu rouge et or du soleil flambait dans ses cheveux, et sa peau était de bronze. Le Grand Esprit l'envoie détruire notre pays. Elle est escortée de gardes aussi nombreux que les doigts de ma main.

—« Les Cinq... Nations Confédérées, un garde par nation », railla à voix basse, Godfrey; puis tout haut: « Supercherie que cela. Qu'est-ce que tes yeux ont vu encore ? »

—« Supercherie ! » J'ai vu... » Sa voix, mollie, chevrotait le mensonge. — « C'est un esprit du mal qui répand sur nous ses sortilèges. Mes yeux n'ont pu voir sa figure, ils sont trop obscurcis par l'âge. Mais ce que mon esprit sait c'est qu'un guerrier de Tianaostake sur trois a disparu ».

Godfrey dans un haut-le-corps: « Impossible! Tes yeux te trompent ».

—« C'est vrai ». La voix de la femme tremblait. « Autant de maisons que tous les doigts de mes deux mains, ont été vidées de force. On nous a chassés avec de grands coups. Combien titubaient et mouraient en chemin ! Je me suis échappée en hâte. D'autres ont pu faire de même. Mes yeux n'ont pas vu ».

Godfrey ne disait mot. Non seulement Tianaostake avait cessé d'exister, et avec elle Ekiontastsawen, mais toute la tribu des Cordes, sauf cinq cents retenus en captivité, a été décimée. De même la frontière sud

de la Huronie. Des Cordes, il ne restait que Saint-Ignace. — « Ce « Petit Tonnerre », dit-il pesamment, tes yeux l'ont-ils vu ?

—« Une fois, et de loin. Ses cheveux flambaient comme du feu et sa peau était comme l'or du soleil.

—« Et sa figure ?

—« Mes yeux ne l'ont pas aperçue.

—« Tu vois, Sontakwa, intervint Arakwa, crieurde, Hinowaiia existe vraiment !

—« Oui, à ce point, dit-il, narquois, que vous vous recroquevillez tous à sa seule pensée ».

Arakwa trépigna de dépit et regagna sa tente.

Les groupes de chasseurs et de scalpeurs s'égaillaient à la recherche des cendres éteintes de leurs villages, entraînant derrière eux, dès l'aube, les vestiges titubants de leur race. Ils allaient, calmes l'un devant l'autre, comme font instinctivement les vivants en présence des morts. Femmes et enfants gémissant tout haut; guerriers prostrés, les yeux mi-clos devant le large fossé qui, naguère, renforçait les lices. Godfrey traversa le fossé, louvoyant vers les restes calcinés de l'église. Il assista, impassif pourtant, par force d'âme, à cette scène sur la place où les soldats avec entrain, et sur le lieu même de l'église consumée, plantaient des pieux.

Rien n'avait été épargné par le feu. Godfrey n'en manifestait point de tristesse extrême, l'incinération étant, à ses yeux, la plus simple manière de se débarrasser des victimes. Un guerrier s'approcha de lui. — « Ah, Tokatwen ! » Avec un plaisir visible dans son regard, Godfrey venait d'apercevoir le chef guerrier de la tribu de l'Ours. Tokatwen avait la face rouge et violacée de rage. De sa hachette il frappait son crâne tondu, où, dans une touffe de cheveux raides

s'agitaient, burlesques, les six plumes d'aigle de son rang.

—« Je suis venu avertir la tribu des Cordes, tout comme je vous ai envoyé un messenger pour vous avertir aussi. Je suis venu en personne, moi Tokatwen, parce que le besoin en était plus grand. Mon frère, Annaotaka, était allé à Te Iatontarie avec ses guerriers, et ceux qui sont restés derrière sont comme des femmes devenues folles. S'ils étaient restés vigilants à leurs postes leurs haches auraient été rouges et non blanches; leurs coeurs se réjouiraient au lieu de souffrir.

—« Cela devait arriver » répondit machinalement Godfrey.

—« Le Petit Tonnerre » dit Tokatwen, les dents serrées, « nous envoûte et fait de nous des enfants. Qui peut lutter contre un oki ?

—« Je ne suis pas, en cela, de coeur avec toi, ô chef, » Godfrey atténuait le ton irrité de ces paroles d'un certain air de déférence. Vous découvrirez, j'espère, la duperie dissimulée sous ce nom.

—« Cela se peut », admit le chef en s'avançant en pleins champs. « Mais... les Hodenosoni ne sont jamais vaincus quand elle les conduit.

—« Godfrey corrigea: « Conduit-elle vraiment, ou la conduit-on ? »

L'arrivée d'un jeune Indien exécutant de cérémonieux salamalecs coupa la réponse de Tokatwen. Les cinq plumes dodelinant au-dessus d'une épaisse chevelure tombant au-dessous des reins en quatre lourdes tresses donnaient à ce messenger un air « hiérarchique » et élégant à la fois. Tokatwen lui jeta un regard de travers. « Je venais vous prévenir de bien garder vos palissades, ô Enons, commença le person-

nage et je ne vois ni palissades ni personne pour les garder ».

Le nouveau-venu venait de faire entendre ce reproche d'une voix rude et chaque mot avait été entendu par les deux cent cinquante survivants rassemblés. Enons tressaillit de rage. Le rang de Tokatwen et le prestige de Godfrey purent comprimer l'hilarité générale. Il eut peine à réprimer sa fureur. « Je me suis élancé, avec mes guerriers, contre les Hodenosoni ; et Hinowaiia nous a ensorcelés. » Il sembla attendre une réponse du chef ; et, déçu, continua plus énergiquement. « Nos maisons sont brûlées, mais nous les érigerons de nouveau ».

Sur un ton de conseil Tokatwen dit : « Pas ici ». Cet endroit est maudit. Les âmes des vieux et des jeunes, trop faibles pour traverser Ekarenniondi vers la terre des ombres, seront là pour vous accuser de leur mort.

Enons grattant d'un doigt sa joue enduite de peinture, jeta un coup d'oeil sur le groupe qui l'entourait : « J'y pense, Totiri, le grand arenkiwen pourrait invoquer les esprits et nous donner des conseils ».

Le sorcier décati entendit bien la proposition. Il l'accueillit mal. Car il avait nulle envie d'exercer son art sous le regard sarcastique de Godfrey. Suant de défiance il déambula vers un coin jonché de feuilles, s'y accroupit, ses jambes décharnées dressant leurs genoux noueux à la hauteur de ses joues creuses. En équilibre sur son séant, il fixait les feuilles. Il fixa pendant quelques minutes. Soudain, une bestiole noire parut, agita ses antennes et s'envola se mettre à l'abri du tas. Totiri tomba à la renverse, les mains crispées à la terre, et les jambes secouées d'un tremblement saccadé. Les survivants retenant leur souffle pressentaient qu'il allait parler. Enfin il se calma ; essuya

l'écume de ses lèvres et s'assit. Il se mit à parler sur un souffle aigu et strident.

—« En esprit, je me suis élevé haut dans l'aronkia, le séjour des Ombres. J'ai vu Ekarenniondi, et, au-delà, la rapide rivière que nous devons tous traverser. Puis, j'ai vu Ataentsic, celui qui s'occupe de nos âmes et qui nous donne la vie et nous l'abrège même si nous ne l'écoutons pas. Il me vit et vint avec moi sur la terre. Il vint sous la forme d'un insecte, de sorte que nous puissions le voir et comprendre combien nous sommes petits à ses yeux. Alors il me dit : « O Totiri, le plus grand des arendiwans, tu connais mes désirs comme aucun ne les connaît dans tout l'Wentake. Je vais te donner la bonne parole. Tu la passeras à ma race et lui diras de se laisser conduire par Sontakwa. »

Totiri se dressa de toute sa taille, tige verticale au milieu de statues de muscles et de chairs adustes. Il fixa Godfrey d'un regard étincelant de triomphante malice. Il leva ses deux bras au ciel, et proclama : « Ainsi parle le grand Ataentsic de son séjour élevé de l'aronkia, où je me suis transporté en esprit ».

Godfrey considéra Totiri avec sang-froid. Il vit le piège. Le sorcier, non sans finesse, plaçait les responsabilités sur lui. Si sa décision était mal accueillie, Godfrey pressentait que son prestige en serait amoindri ; dans le cas contraire, c'est Totiri qui remportait la palme de bon auspice. Dans les deux conjectures, l'astucieuse manoeuvre de Totiri tournait à son bénéfice.

Godfrey avec un fier sourire leur dit : « Mon coeur me parle d'une belle prairie près des eaux de l'Isiakwi. Le sol y est fécond pour le blé, riche en bois et en riz sauvage pour la chasse ».

Arakwa saisit vivement l'occasion de dire : « L'Esprit a été juste et sage. Les paroles de Sontakwa sont belles ».

Tokatwen fit entendre un grognement approbateur qui se grossit de celui de tous les survivants. — Mais Enons épiait la foule. Rarement chef huron visa au despotisme. Ses décisions et ses actes reflétaient l'opinion publique. — Enons exprima son approbation : « L'Esprit a bien conseillé. Sontakwa va nous indiquer notre nouvelle patrie ».

A travers la foule qui se dispersait, Arakwa se glissa jusqu'à Godfrey. Avec un sourire perfide elle insinua : « N'ai-je pas su déjouer Totiri ? Son dessein de te perdre ?

— « Ton coeur est généreux.

— « Mon coeur ne souffrirait pas que ce paquet d'os desséchés tourne en dérision « mon » Gardien de la Rivière. — Par quelque belle nuit je le ferai tuer ». Godfrey eut la bouche ouverte pour réprover tant de criminelle vertu ; mais il pensa qu'elle pourrait, un jour, le servir. Il fit diversion : « Et où sont tes wampuns ? »

Elle lui décocha un sourire de ravissement, et se précipita vers la forêt.

Le déplacement d'un village indien, même d'une grande ville, d'un site à un autre était opération facile. Toute agglomération huronne déménageait au moins une fois en dix ans, pour diverses causes dont l'épuisement du sol (dû aux pratiques primitives et brutales de culture), les épidémies, par défaut d'hygiène n'étaient pas les moindres. D'autre part, la construction de leurs maisons en écorce n'était pas difficile, et les objets familiers, vêtements en fourrure, peaux, poterie grossière faisaient maigre volume. Quand un village était détruit par le feu, la migration s'en trouvait toute simplifiée encore. Les survivants de Tianaos-take, donc, après un frugal repas matinal d'un sagma-rite, comme rarement ils en consommaient dans la

forêt, aidés des guerriers tirèrent leurs canots de leur cachette et se disposèrent à partir. Arakwa, sans y être invitée embarqua dans le canot réservé à Tokatwen et à Godfrey, sans jeter un regard à Enons qui, renfrogné et seul dans sa barque l'attendait. — « Coeur de lapereau » mâchonna-t-elle, « ses pieds devraient être à la poursuite des Hodenosoni et non dans la direction opposée ». Comme elle voulait s'emparer d'une pagaie, Godfrey gronda sourdement. Parée de wampuns et d'un collier de verroterie, elle lui évoquait à cette minute, par l'onduleux grouillement des muscles des épaules jusqu'à la taille, l'harmonieuse souplesse du fauve.

Il n'était que d'un périple sur la rivière de l'Eau froide vers Wabokene et la baie Matchedash; d'un simple circuit en aval, propre à enrayer par diversion, le dispersement du reste des survivants. Un fort courant emportait la flottille. C'était un dur boulot. Godfrey se défit jusqu'à la ceinture et, le torse nu, se mit à pagayer. Arakwa, tournant la tête, lui montra, par-dessus l'épaule une hilare admiration pour son buste tanné et velu, ses muscles saillants en tores de filin.

Les deux Hurons, ainsi que Philippe et Louis, le rejoignirent. Expédiés d'un adieu glacial par Arakwa, ils prirent le raccourci vers le fort Sainte-Marie. Tortueuse route d'eau et de portage. A certains endroits, les arbres se déjetaient de la rive, et faisant voûte rendaient l'air chaud irrespirable et mortel, sauf pour les myriades d'insectes mordants et piquants. Les pénibles portages à travers les buissons d'épines accrochants et déchirants aggravaient encore les souffrances de ce voyage.

Aussi, avec quel plaisir, ils atteignirent enfin les boueuses rives d'Isiarakwi.

V

LE Père Supérieur attendait Godfrey dans la baie intérieure; tragique figure à l'ombre du double bastion. En un clin d'oeil, et sous quelque émotion vive sa figure se chargeait de dix années de plus. Posant sa main sur l'épaule de Godfrey: « Mon ami, dit-il, ne me racontez encore rien. Accompagnez-moi seulement ».

A pas lents, franchissant la porte nord et la cour, ils parvinrent à l'entrée de l'habitation. Le Père Supérieur, sans voir le coup d'oeil de faction de la sentinelle ni son salut d'ordonnance, abstrait par le chagrin, entra dans la grande salle au plafond haut, en poutres, et aux murs de chêne fumés par les bûches de pin et les torches; il s'assit courbé, dans la chaise à haut dossier, au centre d'une longue table à tréteaux. Il dirigea, du geste, Godfrey vers le banc en face de lui, resta silencieux un moment; il s'humecta les lèvres pour parler. Il pensa tout haut plutôt: « Il conviendrait que le Père Le Mercier et le Père Chastelain fussent présents; et puis, qu'on nous apportât, de l'office, un rafraîchissement. »

Le Père Le Mercier ne tarda pas. Les commissures affaissées de sa bouche marquaient l'amertume des soucis. Ils n'échangèrent pas une parole jusqu'à l'arrivée du Père Chastelain. Pierre Chastelain, directeur spirituel de la mission huronne, confesseur des

membres de l'Ordre, et conseiller personnel et officiel du Père Supérieur, était homme de grande culture et de valeur intellectuelle. La complexion hâve de l'ascétisme et de la piété profonde, aussi bien que la pureté de ses traits n'échappèrent pas à Godfrey. Le Père Supérieur tout en lui indiquant une place sur un banc à sa gauche, tandis que le Père Le Mercier prenait place à sa droite, parla d'une voix sourde: « La nouvelle est mauvaise comme nous le craignons. J'ai attendu pour la faire connaître, que nous fussions tous réunis. Godfrey, indifférent à l'entrée du domestique apportant et déposant un plateau garni sur la table et se retirant sur le bout des pieds, se lança dans sa communication. Le Père Ragueneau regardait par la fenêtre sans vitre et couverte, en hiver, d'une simple baudruche. Godfrey devina que tout en écoutant, il avait l'esprit saisi du contraste entre la massive poterne de pierre qu'il apercevait et la porte désertée de Tianaostake. Le Père Le Mercier, immobile sur sa chaise, semblait taillé dans la pierre, les yeux fixés sur Godfrey. Le Père Chastelain s'était affaissé, les coudes sur la table, la tête entre les mains. Telle était la scène quand Godfrey conclut: « Voilà l'histoire mon père, comme je l'ai reconstituée d'après ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu ».

Le Père Supérieur tourna les yeux à l'extrémité de la table où le Père Daniel, aux conférences périodiques des missionnaires s'assoyait. Ses yeux y errèrent, emplis de tristesse. « Cette place, sa place, il n'y reviendra plus; nous ne le verrons plus sur terre ». Il soupira. On a dit que le sang des martyrs est la semence de l'Eglise, et que les missions huronnes n'avaient pas reçu cette preuve de la faveur divine. Le

sang de l'un de nos plus fervents a été répandu selon la volonté de Dieu et à son service. Nos coeurs n'en sont pas moins lourds de chagrin ».

Le Père Chastelain leva la tête; ses yeux pleuraient. « Cette Hinowaiia est vraiment une enfant du démon. Notre mission a reçu un grand coup. L'oeuvre du Père Daniel est complètement détruite ».

Le Père Supérieur refoula un instant son propre chagrin. Il redevint le roc portant le fort Sainte-Marie. Les rides de l'âge même s'effacèrent comme l'obscurité se dissout aux rayons du soleil. Ses yeux s'éclairèrent de la lumière mystique de son âme résolue. Il aperçut le Père Le Mercier, les yeux rivés aux planches raclées de la table de sapin. "Godfrey, je l'avoue à ma courte honte, avait une compréhension plus juste que moi de la situation. Mon coeur se berçait de l'illusion que ce malheur ne pouvait arriver. Il n'entretenait pas d'espoir et il avait raison". Ses doigts, crispés au rebord de la table, étaient exsangues. "Nous sommes sans défense au sud, advenant une marche obligatoire des survivants au nord".

Le Père Le Mercier fit observer : « On peut compter sur le clan de l'unique maison blanche, à Skanonawentat. Le Père Chaumonot y a établi la grande mission de Saint-Michel, avant d'être transféré à Osso ssane. C'est à un peu plus d'une lieue, au nord et à l'ouest, de Tianaostake. »

Godfrey opina dans ce sens. Son admiration pour le Père Le Mercier était mêlée de quelque étonnement devant cette frêle charpente, cette figure blafarde, ces épaules rentrées, ce corps malingre, chétif couvercle d'un inépuisable réservoir d'énergie. Il fallait, en fait, à l'adjoint du Supérieur, une puissance irrésistible comme la sienne, pour remplir ses multiples tâches,

en dépit des courtes heures du jour; assumer toutes les responsabilités de toute l'organisation, de l'observance des règlements et des lois à l'entretien de la résidence. Les blessés et les malades étaient de son ressort de même que la gestion de l'hôpital. Il était le comptable général et en cette qualité, il visait tous reçus et débours de la mission. Il était en outre le conseiller personnel du Père Supérieur. Maintes fois Godfrey avait fait fond sur cette réserve d'énergie que constituait le Père Le Mercier, sous le poids d'une telle responsabilité doublement accrue depuis la fermeture de la Route de Champlain et la destruction de Tianaostake.

« C'est affaire de diplomatie avec les Iroquois, dit le Père Ragueneau. A l'épée ils sont passés maîtres, ils frappent au coeur et c'est la mort sans phases. Ne pourrions-nous persuader les gens de Tianaostake de se rétablir à la frontière sud?

—Pas à présent, mon père, répondit Godfrey. Tokatwen et moi, nous les avons rassemblés, mais c'est tout ce que nous pûmes faire. Ils n'ont plus foi ni courage. Ils ne jurent que par Hinowaiia, leur déesse de malheur.

—Cependant n'abandonnons pas tout espoir. Je ne suis pas homme de guerre. M'est avis, toutefois, que si nos ennemis sont des suppôts du diable, nous devons user, pour nous défendre, de toute arme à notre disposition. Je ne pense pas que les Iroquois nous attaquent encore en force cette année. Hypothèse roborative pouvant nous inciter à nous préparer, à rallier les Hurons à la cause de la défense solidaire. Il faut qu'ils adhèrent; ils adhéreront. La vie de cette mission, la sécurité de cet avant-poste, tout, dit le Père Supérieur, avec un accent de croissante angoisse, tout dépend de ce succès ». Et son geste enveloppant comprenait la mai-

son de Sainte-Marie, ses fermes et les immenses lieues de la triple mission huronne, la mission des Saints en Huronie; la mission des Apôtres, à la nation du Tabac; et la mission des Anges au pays des Neutres, croisade en robe noire de la Croix et de la Couronne. S'étendant de l'île algonquine du Grand Manitoulin, sur le bord septentrional du lac Huron, aux chutes bouillantes de l'Wenkiara, sur la rivière des Neutres entre les grandes eaux de l'Ontare et de l'Erié et partout où la souche huronne prenait racine. Les yeux du Père Ragueneau s'embaaient à la pensée des vastes horizons qu'embrassait son esprit; et son optimisme était réfléchi. Il n'en voulait pour preuve que leur contre-attaque décisive et sanglante à l'incursion iroquoise de l'automne précédent.

« Dont les Iroquois se souviennent, confirma Godfrey sur le ton grave. Occupés ailleurs à harceler les Algonquins au-delà de l'Ottawa et du Nipissing, et à protéger leurs flancs en vue de nous attaquer, ils se rappelaient la leçon de l'année passée ». Godfrey se pencha : « Il y avait deux groupes guerriers iroquois, l'un venant de la Route de Champlain, tout droit du Nipissing vers le sud. L'autre montait la piste des Iroquois. Ils se rencontrèrent aux Détroits, à l'embouchure du Couchiching et se coalisèrent pour attaquer Tianaostake ».

« Deux années! » — « Le sentier iroquois! » Ces deux détails rendirent le Père Ragueneau songeur. A l'arrière-plan sur le sentier iroquois, il pourrait se trouver un chapitre complètement désastreux pour le prestige français et pour les armes huronnes. Il connaissait trop bien l'histoire dans ses moindres détails. Le 8 septembre 1635, Champlain et ses alliés indiens quittèrent la Huronie sur cette piste pour aller châtier les Cinq Nations. Pleins d'espoir, ils passèrent les Détroits,

cette nappe d'eau reliant ce que les Français appelaient le "Petit lac" et les Algonquins Couchiching, se dirigeant vers Wentaroni, le lac de la pêche à la lance des Hurons. De là, ils pénétrèrent dans la région des lacs et des canaux connus sous les noms de Kawartka, le Royaume des Eaux vives, et les Pays heureux, jusqu'à l'endroit où ils se jetaient dans l'Ontare, et alors épousaient en ligne parallèle la rive allant au Saint-Laurent. Du côté opposé, la terre des Onontaka, centre géographique de la Confédération des Cinq Nations, s'ouvrait devant eux. Champlain et ses alliés les Hurons envahirent ce domaine et le voyage se termina bursquement dans l'effusion de sang et le carnage. Depuis ce jour fatal, tard en octobre, le Royaume des Algonquins, des Eaux vives et des Pays heureux furent un désert de mort; et la route elle-même fut connue sous le nom de Sentier ou Piste des Iroquois, en commémoration d'une défaite, ou d'une victoire, l'une et l'autre foudroyantes.

« La Route de Champlain envahie comme la Piste des Iroquois! s'écria le Père Supérieur. Toute la Huronie est vulnérable partout où il plaira aux Iroquois de l'attaquer.

« Il nous faut à tout prix effectuer le rapprochement étroit des Pétuns et des Neutres sur un plan général de défense.

—Les Pétuns ne sont que des planteurs de tabac, argua le Père Le Mercier. Ils continueront à cultiver et à en faire le négoce avec les Iroquois, en offrande de propitiatoire aux okis de leur rite païen; et les Neutres se croiront en sécurité. Les Iroquois ont eu peur des attaquer à cause des immenses dépôts de silex du pays des Neutres. Ils entretenaient une paix qui leur assurait la fourniture de flèches et de têtes de lances. Actuellement, les Hollandais leur vendent des mousquets et

du plomb, sans requérir le silex. Non, conclut-il d'un hochement pessimiste, les Pétuns et les Neutres vont dormir sur leurs deux oreilles tant que les Iroquois ne se mettront pas à les bouffer à petites bouchées; après avoir englouti les Hurons, cela va sans le dire.

—La faiblesse des Hurons, ajouta posément le Père Chastelain c'est leur manque de prévoyance et leur intolérance de l'autorité. Le père n'a aucune autorité sur l'enfant et le chef n'en a que de nominale sur le guerrier. Il nous faut les amener à la coopération pour la défense commune, particulièrement en vue de la survivance de la race. Les Hurons sont braves dans la lutte, une fois échauffés; à preuve, leur dernière victoire.

—La gloire en revient à une tribu, celle de la Corde, rectifia Godfrey, et à leur chef Annaotaka, que le plus hardi hésite toujours à pousser trop à bout. »

Le Père Ragueneau admit qu'il était redoutable et féroce: « Je crois qu'il tuerait sa propre fille, Arakwa, si elle s'opposait sérieusement à ses plans. Jusqu'à présent il est le seul chef qui ait remporté une victoire durable; et à son retour, gare!

—Les Iroquois attaquent sournoisement, mon père. Témoin Kontarea, jadis la plus grande ville de la Huronie.

—Une ignoble ville d'où la tribu du Rocher chassa nos missionnaires, dit le Père Chastelain.

« Car les sorciers nous font toujours la guerre et ils sont particulièrement en force à Kontarea. Il y a aussi Taenkatentaron, la ville du Mat sec, où se trouvait notre première mission Saint-Ignace. L'hiver dernier seulement, le Père de Brébeuf a fait transférer cette dernière à une lieue au nord en raison des meilleures défenses naturelles qu'il y trouvait. Ce déplacement fait ressortir le peu de soin qu'on avait apporté au

choix des sites de protection. Le nouveau Saint-Ignace est une de nos meilleures défenses.

« Le déplacement de Kakiakwe avait plus d'importance. Cette autre grande ville de la tribu du Rocher était le siège de notre mission Saint-Jean Baptiste. La situation de Kakiakwe, à la lisière de la Piste des Iroquois, si exposée aux attaques, la rendait intenable.

—Il y a quatre mois environ, dit gravement le Père Supérieur.

—Nous devons, il me semble, reprit le Père Le Mercier, avec quelque nervosité, nous attacher d'abord à coaliser les tribus huronnes. Il nous sera toujours loisible, plus tard, de travailler à l'unification des deux nations huronnes. »

Godfrey fit aussitôt remarquer que les Hurons étaient passés de 30,000 à 12,000 âmes en une génération.

—Par la maladie plus que par la guerre, nota le Père Le Mercier. Résultat de leurs sordides habitudes païennes. Même actuellement les tribus réunies ne pourraient donner que 1,500 guerriers, si jamais elles s'unissaient. Les Iroquois ne dépassèrent jamais le nombre de 2,500, encore leur en faut-il réserver pour la garde des frontières et pour la chasse. Somme toute, ne reviendront en Huronie que mille guerriers, s'ils y reviennent.

—Les Pétuns sont barbares et cruels, observa tristement le Père Chastelain.

« Le Père Garneau m'a donné quelques exemples de leurs moeurs révoltantes au cours de la guerre qu'ils firent à la Nation du feu, les Algonquins. Après la prise de la ville, ils brulèrent sans pitié près de cent des meilleurs guerriers. Aux vieillards, ils arrachèrent les yeux et coupèrent les lèvres, et dans cet état

les abandonnèrent à leur triste sort. Je les tiens pour plus sauvages que les Iroquois.

—Les Hurons et les Neutres ne valent pas mieux, ajouta Godfrey. Nous aurions tôt fait de mater les Iroquois s'il nous arrivait de France quelques régiments du roi.

—Impossible ! fit le Père Ragueneau, avec les troubles intérieurs et internationaux, et la pénurie du trésor.

—Si seulement le roi n'avait pas fait certain malencontreux cadeau à madame de Guercheville, se lamenta Godfrey, nous pourrions, avec les Puritains, faire alliance pour rosser les Iroquois. »

Le Père Supérieur se redressa, en lançant un regard étonné au capitaine. Le Supérieur-adjoint et le directeur spirituel se sentaient mal à l'aise. Godfrey les regarda avec sang-froid. Il venait d'effleurer un sujet volontairement tenu dans l'oubli : la tentative avortée de Louis XIV, une génération auparavant, de créer un vaste empire spirituel de la Croix dans l'Amérique du Nord, par donation fictive à une favorite de la cour, de pays s'étendant de la Floride au Saint-Laurent, lequel empire devant être doté d'un régime théocratique en vue de la conversion des indigènes au catholicisme. Magnifique conception, théoriquement, que d'unir ainsi l'Eglise à la Couronne ; mais, en pratique, d'une réalisation chanceuse, par les difficultés nouvelles qu'un tel projet de colonisation créait à la combattante colonie de la Nouvelle-France.

Le Père Ragueneau, les yeux en arrêt sur ses puissantes mains répétait : « Malencontreux cadeau ». Puis : « Le ressentiment de l'Angleterre et de la Hollande se conçoit. Les anciennes blessures de races se rouvrent. Pourtant la Nouvelle-France, prise par les Anglais, deux fois nous est rendue par eux ; et aujourd'hui

d'hui, nous nous les aliénon's par méfiance et fanatisme politique ». Il hochait la tête en lançant un coup d'oeil à Godfrey comme pour scruter sa pensée intime. « Croyez-vous qu'une alliance avec les Puritains contre les Iroquois serait d'un effet décisif ?

—Ce serait, à mon avis, la seule logique, mon père. Mais je crains fort qu'on ne la puisse réaliser.

—Ah, ces guerres, ces jalousies entre nations ! proféra le Père Chastelain, en frisottant sa barbe rare et grisonnante, qui sait s'il n'est pas à craindre que tous ces nouveaux Anglais ne se retournent contre nous, comme les Virginiens, en 1615, saccagèrent l'Acadie ; ou en 1628 quand l'odieux Kirk et son pirate de frère s'emparèrent de Québec et mirent en péril toutes les richesses de la colonie.

—Et la Nouvelle-France nous fut encore une fois rendue, mon père, dit Godfrey, souriant. Il regardait le Père Supérieur. Si je me rappelle bien, mon père, à la reddition de Québec, l'on vous emmena en Angleterre comme prisonnier.

—Notre Ordre, Godfrey, en a vu bien d'autres, Argall, de la Virginia et Kirk ont emmené nos Pères en captivité. Ainsi, Charles Lalemant, notre premier Supérieur et frère de notre actuel Supérieur, fut emmené en Angleterre. A son premier retour, il fit naufrage deux fois, et n'échappa chaque fois que miraculeusement à la mort. Le Père de Brébeuf en compagnie d'autres Jésuites pris à la chute de Québec, connut les affres des cachots d'Angleterre. »

Le Père Chastelain, en lissant machinalement sa barbe, interrompit : « Je me suis souvent demandé quelle pouvait être la cause de l'âpre haine des Iroquois pour les Hurons. Ils sont de la même famille. . .

—On ne sait, répondit mélancoliquement le Père

Ragueneau. C'est une animosité héréditaire dont l'origine se perd dans le souvenir. Comme une faute oubliée que ses funestes effets continuent de perpétuer.

—Il nous faut donc rester seuls? interrogea le Père Le Mercier.

—Toute la difficulté est là, père, répondit Godfrey. Les Hurons sont un groupe de tribus indépendantes, dénuées du sens de l'unité nationale. Les Iroquois forment une ligue des nations, au sens le plus exact du mot, et une coalition indivisible dans le combat. Avant une attaque, la position de chacun des chefs est indiquée par des pieux fichés en terre et selon les mouvements que le grand chef imprime à ces pieux tous les guerriers se meuvent comme en un vrai combat. Souvent, les plus faibles des Cinq Nations, les Onedias ou les Onontakas, fournissent les commandants suprêmes dans une campagne.

—Les Hurons ne manquent pas de courage. Ils ont repoussé les Iroquois l'automne dernier, plaïda le Père Chastelain.

—Victoire minime entre tant de défaites, répartit Godfrey. N'oubliez pas le vieux dicton qui est que les Iroquois sont les nobles de la forêt; les Hurons, les bourgeois, et les Algonquins, les paysans ou les pauvres. Les Iroquois ont l'élan, le commandement. »

Le Père Le Mercier leva les yeux. « A présent nous ne pouvons faire grand'chose. Quand Annaotaka et ses guerriers reviendront de Québec, les Hurons se seront peut-être remis de leur frayeur.

—Annaotaka, insinua âprement le Père Chastelain, est un païen invétéré. Nous n'en pouvons rien faire. Je le considère comme incurablement funeste à notre tâche.

—Païen oui; mais combatif aussi, contredit le Supérieur-adjoint. S'il allait insuffler aux Hurons une mentalité nouvelle, quelle aide et quel renfort pour nous! »

Le Père Supérieur, laconiquement ruina ce faux espoir : « Nous ne pouvons demander à Annaotaka que de pousser son peuple à rebâtir son village. En attendant, il leur faut s'installer à l'endroit que lui a assigné Godfrey et il convient, me semble-t-il, que nous conférions à leur réhabilitation le prestige de "Nouvelle" mission. Le Père Chastelain ne peut assumer de tâches supplémentaires. Le Père Garnier revient pour quelques jours de la mission des Apôtres, et nous allons prolonger son congé pour lui permettre d'assumer les responsabilités de l'oeuvre présente.

—Je conseillerais, mon père, que nous nous gardions de rien faire qui donne au village un caractère de permanence. Nous voulons qu'ils retournent dans le Sud. »

Le Père Ragueneau, interloqué, regarda son capitaine; car le conseil venait de Godfrey, qui continuait : « Ils vont insister sur la nécessité d'une protection par palissade et il nous faudrait acquiescer. Ils doivent passer ici dans trois heures environ. Il nous faut aucunement les encourager à rester. »

Le Supérieur-adjoint s'empressa de seconder Godfrey. « Nous avons abrité les affamés et les miséreux durant l'hiver, au nombre, souvent de 6,000, mais nous ne l'avons pas fait en été. S'ils allaient s'arrêter, en ce moment, ils ne repartiraient plus; et il ne resterait pas un porc ni un poulet, c'en serait fait de notre cheptel. Ayons en effet la fermeté de ne pas créer un précédent ».

Le Père Supérieur acquiesça d'un signe de tête et dit : « Une seule chose importe. Godfrey accompagnera le Père Garnier, avec les deux soldats qu'il avait

emmenés à Tianaostake (ils connaissent maintenant la plupart des survivants) à leur arrivée à la prairie. Nous enverrons, immédiatement après eux, un radeau portant huit jours de provisions qu'on va sortir tout de suite de la réserve et faire descendre aussitôt vers Isiarakwi. Je vais envoyer les deux Hurons, compagnons de Godfrey, à la rencontre du groupe, et les mettrai au courant de ce qui a été convenu. Ils pourront dire que je viendrai, plus tard, les saluer.

—Voilà les seules mesures à prendre, dit le Père Le Mercier en se levant. En été une horde d'Indiens serait comme un fléau de sauterelles. Nos champs et nos troupeaux seraient anéantis. Je vais donner au plus vite les instructions relatives au radeau de provisions. »

Godfrey, nerveux, trépignait à sa place.

Le Père Supérieur le regarda curieusement pendant que le Père Le Mercier s'esquivaît en hâte. L'ombre d'un sourire s'esquissa aux coins de ses lèvres et son regard s'éclaira de la pensée qu'il allait formuler à Godfrey et qu'il ne voulait pas blessante : « N'avez-vous pas eu quelques ennuis avec Arakwa ? »

—Elle est à surveiller, mon père, mais c'est Totiri surtout qui me préoccupe. Tarakwa a des raisons quelconques de le haïr. Il pourrait bien y avoir entre eux quelque grabuge.

—Je n'avais pas pensé à ce sorcier, dit le Père Ragueneau devenant soudain très grave. Il pourrait être, en effet, un réel danger. Vous recevrez de bons conseils du Père Garnier, qui, vous le savez, connaît à fond la mentalité indienne, ce qui est une ressource inespérée pour toute solution aux difficultés qui peuvent survenir. Quand à Arakwa, je vous laisse en juger seul. »

En écoutant ce propos Godfrey se sentit pris d'un vague pressentiment. . .

LE Père Garnier et Godfrey attendaient sur la plage en contre-bas d'Isiarakwi. Devant eux, les eaux basses, tavelées du morillon des fonds de riz sauvage, s'étendaient à une périphérie de deux lieues; derrière, la plaine courait à une soixantaine de pieds se rompre au dévers d'un ravin. C'était là le site du nouveau village que portait Godfrey en son esprit. En le lui faisant contempler, il révélait au prêtre, par les éclairs de son regard, l'enthousiasme profond de son cœur.

Charles Garnier jouissait de l'estime de tous en Huronie. Aux yeux de ses confrères du fort Sainte-Marie, c'était un saint descendu sur terre. Sa silhouette élancée et sa figure glabre évoquaient l'éternelle jeunesse; ses yeux brûlants reflétaient l'ardente foi dont son âme était embrasée; cette foi qui le soutenait dans sa tâche épuisante et lui inspirait les réalisations concrètes de ses rêves mystiques. Godfrey lui jeta un coup d'oeil rapide et eut un mouvement de tête avec, au front, un plissement inquiet.

Il savait que l'imberbe Garnier passait pour beau chez les Hurons et que cette estampille, au regard des toutes jeunes femmes de la tribu de la Corde, était plus prestigieuse que la soutane, pour laquelle elles manquaient, par trop violemment, de respect. Le calme et juvénile prêtre n'était pas homme dont on pût à coup sûr, douter. Il parlait leur langue avec la vigueur et

l'aisance d'un orateur disert, et sa voix douce pouvait se faire d'airain pour dénoncer le mal. Godfrey, désireux de lui éviter à tout prix des contretemps, résolut de s'en ouvrir en toute confiance au chef Tokatwen pour qu'il s'employât à répandre dans son peuple la certitude que le Père Garnier était un grand ondaki de la nation des Tabacs et qu'on devait l'entourer de déférents égards.

Tout-à-fait ignorant des mesures assurant sa tranquillité d'esprit, le Père Garnier étudiait soigneusement l'emplacement du village indien pourvu de tant d'avantages naturels pour sa défense. Il aperçut tout à coup le radeau, en vue. « Il faut nous préparer à décharger les provisions ».

Godfrey avait indiqué un lopin de terre près du rivage. Trois rameurs et deux soldats firent diligence au déchargement et arrimèrent les sacs de blé écrasé en un rempart miniature propre à détourner les instincts pillards des Hurons. A chaque extrémité, un pieu fut fiché en terre et réuni à l'autre par une traverse solidement fixée par cordage, et sur laquelle, pour protéger hommes et vivres, on jeta en sautoir une forte toile huilée. Les rameurs avaient à peine repris le chemin du retour au fort que la flottille des canots naviguait dans le lac.

La fatigue du voyage se voyait sur les traits de chacun. Arakwa elle-même marchait les épaules déprimées. Godfrey chercha Tokatwen. Il lui expliqua la présence du Père Garnier et établit sommairement un système de rationnement de la population. C'était tout simple en soi; les habitants devaient être divisés d'après le nombre des maisons qu'ils avaient jadis occupées, et deux représentants de chaque maison retire-raient la quantité de nourriture nécessaire. Excellent système de répartition; mais effectivement doulou-

reux pour les réfugiés. Car il étalait cruellement à la conscience de tous, les formidables pertes subies par chaque famille. Bien souvent, dans une maison de dix feux il ne restait plus qu'une ou deux personnes; dans combien d'autres, plus une seule.

Arakwa s'avança, lasse, vers Godfrey. Le déracinement de sa tribu lui remplissait l'âme de toute l'âcreté des amères plantes. « O Esprit Maître, semblait-elle invoquer, les Hodenosoni seront six fois châtiés pour leur crime. »

Godfrey, distraitement, approuvait de la tête. Le Père Garnier affairé au milieu des enfants, les bénissant et les baptisant, attirait son attention. L'état d'esprit chagrin où se trouvaient les Hurons en faisait un terrain propice aux manoeuvres pernicieuses de Totiri. Arakwa, avec un sourire malicieux, dit à Godfrey: « Tu as amené avec toi l'ondaki sans barbe. Pour moi? »

Tiré de ses pensées, il la rabroua: « Père Garnier est l'un des grands chefs de la mission. Il n'est pas venu ici pour lorgner les femmes.

—Mais je l'ai remarqué, moi, O Sontakwa.

—Le Père Garnier est un homme du grand Esprit, non une cible aux flèches de tes païennes »! Et, d'une voix courroucée: « Il est venu aider et encourager les tiens dans leur malheur.

—Cela ne concorde pas avec les paroles de sagesse sorties de la bouche de Totiri.

—C'est qu'il ment, alors.

—Ton imberbe ne m'a pas fait une bonne impression. J'ai observé que le poil n'a jamais encore poussé sur sa face. Il n'a pas encore été coupé par le tranchant affilé d'un couteau de chasse. Alors, j'ai regardé, plutôt, mon Sontakwa, et mon coeur m'a dit: « Voici un homme, un guerrier, non un mâle sans poil ». Elle

se tourna, avec un sourire voluptueux, vers la lune qui montait à l'horizon.

« Je n'ai pas l'esprit à écouter tes affaires de cœur », dit Godfrey en l'empoignant brusquement par les épaules pour la faire pivoter en face de lui. « Pour la dernière fois, qu'a dit Totiri ? »

—Ah! tu es un homme! Regarde, je tremble comme une feuille sous ta poigne, et mon sang est brûlant comme un rayon de soleil, ainsi qu'on m'appelle. » Elle restait devant lui, toute vie et tout désir bouillonnant dans chacune de ses veines.

Godfrey rougit et se détourna. Elle lui cria : « Mon Sontakwa, je vais tout te dire. Totiri a dit que les ondakis avaient ensorcelé le pays et que les okis s'étaient retirés de la race qui les abritait; et que la race serait anéantie si elle ne chassait pas les robes noires.

—Non, il y en a encore. Totiri dit qu'un autre ondaki, ce waraka (elle employait le nom indien du Père Garnier) est venu parmi nous sans être invité; qu'il va construire une autre maison de sorciers et ensorcèlera le nouveau village. Alors, les okis ramèneront les Hcdenosoni pour nous punir. »

Godfrey vit le piège tendu par Totiri pour détruire le Père Garnier et l'influence entière de l'Ordre. Il usa d'un expédient de dernier recours. Il se retourna sur elle, subitement, furieux : « Tu n'as pas tout dit. Tu as autre chose à dire.

—Rien de ma bouche, cria-t-elle avec surprise.

—Tu n'as pas raconté que Totiri veut ma mort, et que le soleil ne luira pas sur le pays tant que je vivrai. »

Les yeux de l'Indienne s'agrandirent et flamboyèrent. Toutes les passions se réveillèrent en un faisceau rouge : « Quoi, ce serpent, il a osé te faire cela, à toi, à mon grand Aigle ! »

—Oui », — Et l'accusation de Godfrey n'était pas absolument fausse. Totiri et lui étaient des ennemis de longue date.

« Il faut que me renseigne, fit-elle d'une voix rauque. Ne t'effraie pas.

—Je ne crains rien. Totiri ne compte pas pour moi, assura-t-il négligemment, en ricanant.

—Tu es un homme, O Sontakwa. » Elle se dirigea, crispée de rage, vers un angle de la prairie où les ombres s'amoncelaient ainsi qu'un brouillard noir couvre la terre.

Le Père Garnier revenait à ce moment, avec un besoin intense de s'épancher de ses déceptions, profondément perplexé : « Je croyais que le Père Daniel avait fait oeuvre excellente à Saint-Joseph et, pourtant, ces gens agissent en vrais païens. Nous avons beau les secourir de notre mieux, jusqu'à les nourrir, ils semblent manifestement vivre dans la plus grande méfiance de nous.

—La peur, essaya de tempérer Godfrey, les aveulit sans doute. Il le disait sans conviction.

—Je crois bien qu'il y a autre chose; quelque chose de sinistre.

—Nous pourrons mieux juger la chose au matin, mon père. Si vous voulez bien, j'examinerai cela demain.

—Faites-le, capitaine, à tout prix, dit-il; » et il se retira au camp pour faire ses dévotions.

Godfrey s'assit le dos aux sacs de blé moulu et resta le regard attaché aux étoiles. Les moustiques le harcelaient mais il restait réfractaire à de telles contingences. Il n'avait pas la moindre pensée que le Père Garnier pût se formaliser de ses esquives. Si la vérité avait été connue le prêtre aurait insisté pour que To-

tiri fût confronté, et les arenkiwen, finauds, auraient amené le peuple, surexcité, à accepter pour vraies les accusations. Godfrey ne prit aucune décision, de toute la nuit; sauf à laisser toute l'affaire aux soins d'Arakwa et de ne jouer qu'un rôle d'observateur désintéressé.

L'idée que ce parti pût jamais valoir au Père Garnier une unanime condamnation, ne lui traversa même pas l'esprit. A l'astuce, il opposait l'astuce.

Au matin, les pires craintes du Père Garnier se confirmaient. A peine une vingtaine d'Indiens à la messe. Il contempla tristement la file de ceux qui retirèrent leur ration. « Je suis convaincu, maintenant, dit-il, que la sorcellerie est à l'oeuvre. Il va falloir instruire le cas.

—Si vous n'y avez pas d'objection, mon père, je m'en occuperai moi-même. Je connais presque toute la tribu.

—Cela sera peut-être le mieux, en effet. Je vais écrire mon rapport et voir à une ou deux chose... »

Godfrey partit à la recherche de Tokatwen et d'Enons pour discuter l'ordre du jour. Il avait fait à peine quelques pas, qu'il vit les guerriers s'assembler en demi-cercle autour des deux chefs. En avant, Totiri, en personne, gesticulait frénétiquement. Au moment où il levait les bras au ciel, un porteur de hache se dressa devant lui, arme flambloyante au bout du bras. C'en fut fait de l'envoûtement de Totiri.

La rapidité de ce procès, foudroyant d'exécution et d'effet, éberlua Godfrey. C'était contre tous les usages hurons. Il savait que dans toute accusation de sorcellerie, les anciens entendaient la preuve et le verdict était long à rendre; que l'on ne notifiait au prévenu ni le chef d'accusation ni le jugement pris. Le procès

de Totiri n'était donc conforme à la coutume que par son exécution. Obsédé par tous ces faits, Godfrey ne trouva pas le moment opportun de voir les chefs, et se retira.

Il attendit qu'hommes et femmes se fussent dispersés dans les bois pour abattre les jeunes arbres dont ils faisaient la charpente de leurs maisons, ou dépouiller les gros arbres de leur écorce pour en faire un revêtement. Il attendit... jusqu'à ce qu'il aperçût de minces lames de feu lécher la pointe du gazon, en vue de nettoyer l'endroit de la nouvelle construction, puis machinalement se dirigea vers le rivage. Tokatwen s'y trouva aussi. En suivant des yeux le progrès des flammes, il dit à Godfrey, en pointant le doigt au centre de la prairie: « Regardez les langues rouges qui dansent à l'endroit où gisait Totiri. »

Godfrey était tout ahurissement. Le corps avait été si rapidement enlevé qu'il n'y avait rien vu. « Il est maintenant alourdi de grosses pierres, enfoui sous les pins — et Tokatwen conclut : c'était un homme mal-faisant qui s'entretenait avec les mauvais esprits.

—Vous dites vrai, O Chef, dit solennellement Godfrey, sa bouche était perfide.

—Il importe peu si les esprits mauvais parlaient contre les ondakis ou les hommes venant de Te Iatontarie; mais quand Totiri osait médire de notre frère Sontakwa, alors nous le tenions pour un sorcier, et nous l'avons fait disparaître vivement de peur qu'il ne jette un mauvais sort sur le nouveau village. »

Tokatwen dit cela simplement, comme il aurait commenté un banal incident de la vie. Godfrey n'ignorait pas ce que ces paroles comportaient de flatteur pour lui. Il rougit de fière satisfaction et tendit la main.

« Je ne trouve pas de mots pour te remercier de l'honneur qu'on m'a fait, O Tokatwen. J'ai le coeur gros et ma voix s'étrangle d'émotion ».

La face brune du chef s'éclaira de contentement. « C'est bien, ô Sontakwa, tu es guerrier, je le suis aussi, et nous avons un même esprit ». Il leva la tête : c'était Enons qui venait vers eux. « Ma tâche est faite, ici. Je retourne maintenant vers mon peuple. Mon frère Annaotaka ne peut pas dire que je n'ai pas fait de mon mieux pour lui. » Il leva cérémonieusement la main en signe d'adieu et partit.

« Le sol est purifié comme au feu du soleil se purifie l'aronkia au dessus de nous. » Enons expédiait ainsi Totiri et ses affaires. « C'est bien pour que le nouveau village se bâtisse. Vous indiquerez l'endroit de votre maison de magie.

—C'est aimable à toi, O Enons, de me donner ce privilège. Je dois te dire que je ne suis qu'un guerrier, pas un ondaki. Si tu me dis que je peux en parler à Waraka, je serai très content.

—Mon coeur est un avec le tien. Nous commencerons à construire les remparts en attendant que nous sachions la volonté de Waraka. »

Godfrey acquiesça d'un sourire qui rarement adoucissait ses lèvres : Enons venait de lui dire que les remparts s'élèveraient. Qu'ils fussent renforcés au fossé et aux avant-gardes par des palissades, il était intempestif de le lui demander. Il lui fallait attendre, et s'opposer adroitement contre l'érection de fortes défenses, comme il le devait. Avec cette préoccupation en tête, il se rendit chez le Père Garnier qu'il trouva aux prises avec le papier et la plume d'oie.

« Ah, capitaine, je vous ai vu parler avec le chef. Vous devez maintenant connaître la cause de nos ennemis !

—Oui, père. C'était le sorcier Totiri.

—Un méchant » — Soigneusement il posa une pierre sur la page écrite et se levant : « Il faut que je le fasse comparaître tout de suite.

—Il a été exécuté ce matin. »

Les yeux brûlants du Père Garnier s'assombrirent jusqu'au noir de la fumée d'un feu neuf. Il regarda fixement Godfrey comme quelqu'un à bout de résistance. « Il n'y a pas lieu de m'appesantir sur ce qui a été fait, si louable qu'en fût le motif. Une âme non repentante a paru au tribunal suprême. J'aurais dû être averti de ce procès. J'aurais pu sauver cette âme.

—J'en ignorais tout moi-même jusqu'à ce que tout fut accompli, dit brièvement Godfrey. C'était un che-napan. Il voulait vous faire tuer.

—Ma vie importe peu, répondit sèchement le Père Garnier. C'est à Dieu d'en disposer comme Il l'entend.

—Il faut penser aux vivants. Enons veut que vous choisissiez l'emplacement de l'église.

—Quelle prévenance que cette concession du chef ! Je vais y voir sans tarder.

—Le Père Supérieur attendra que je me présente à lui. Si vous y consentez, je le prierai de nous envoyer le maître constructeur Boivin pour ériger l'église et notre logis ».

Avec quelle joie intérieure, on le devine, le Père Garnier souscrivit cette requête !

LE Père Supérieur travaillait dans son cabinet d'été. Le soleil, à son couchant, y versait le flot d'or de ses rayons par la fenêtre grillagée, quand le Père Ragueneau, détachant ses yeux de la table de travail où il était assis, se leva pour accueillir d'un regard et d'un signe affectueux le capitaine Godfrey.

« Assoyez-vous là, mon fils », lui dit-il, en indiquant un banc.

Il était souriant; mais son regard, se heurtant, en se levant, aux barreaux de fer de la fenêtre, s'attrista.

Godfrey comprenant : « C'est nécessaire, mon père, sans cela les Hurons envahiraient l'apothicairerie ». Il soulignait ceci d'un mouvement de tête vers la cloison des deux pièces.

« C'est malheureusement vrai. Rien d'erronné, je suis sûr, dans le rapport que vous allez me faire des événements.

— Tout va normalement, mon père. »

Le Père Supérieur jeta un fin coup d'oeil à son capitaine, puis en épongeant la sueur de son front : « Je sais que vous avez bien des choses à me dire, dit-il; allons aux lices, il doit y avoir de la brise. »

Le Père Ragueneau appuyé aux souches pointues

de la cabane, silencieux, regarda, un instant, la rivière. « Oui, il fait plus frais ici ; il y a un peu plus d'air. Maintenant, faites-moi votre rapport. D'après ce que vous m'avez dit vous n'avez pas eu de grandes difficultés à vaincre. J'en suis agréablement surpris.

—Je crains, alors, mon père, de vous avoir involontairement déçu. Je vous ai relaté les incidents qui se sont terminés par l'exécution de Totiri. Malheureux, mais nécessaire !

—J'appréhendais tout cela, dit tristement le Père Ragueneau. On ne peut déraciner un peuple impunément. Il y a des natures ainsi faites que loin d'être adoucies par l'adversité, elles se hérissent et s'endurcissent. Je ne sais... Godfrey ; mais je crains que que vous n'ayez commis une faute.

—Je ne le pense pas, mon père. Quelque chose de mal a été supprimé. Car, à mon avis, Totiri tenait le sort de notre entreprise dans ses mains. Son influence eût pu ruiner toute notre oeuvre. Tokatwen a vu juste en frappant.

—Il ne m'appartient pas de juger l'affaire. Vous en avez assumé toute la responsabilité. Je ne sais ce que j'eusse fait moi-même, en pareil cas. Vous vous êtes comporté en soldat. » Le Père Supérieur, comme qui refait, en souvenir, un long voyage, parlait doucement. « Quand j'ai insisté pour votre fixation, ici, Godfrey, il y a longtemps sur les bords du lac Champlain, je voyais un puissant soldat à l'oeuvre, un moderne Godefroy de Bouillon d'une nouvelle croisade contre le mal. Voilà pourquoi, et j'ai lieu, je pense, de m'en féliciter, j'ai encouragé vos naturelles dispositions pour les armes. Vous serez, pour la Nouvelle-France, quand vous vous y installerez dans vos propres domaines, une forteresse morale. » Godfrey avait à faire en-

core cinq ans de service comme capitaine de mousquetaires, ce qui, dès lors, lui devait conférer un rang dans la noblesse de la Nouvelle-France.

—Qu'ai-je fait de grand, monsieur? interrogea Godfrey, avec un accent de lassitude. J'ai essayé de mettre les Hurons en mouvement, de les unir en vue de leur légitime défense contre les Iroquois. Ils restent inertes, comme en proie aux affres d'un cauchemar.

—Non pas, reprit le Père Supérieur, en portant la main à son volontaire menton. C'est, plutôt, la léthargie du désespoir. J'ai lu le désespoir dans leurs yeux aussi nettement que dans ceux de votre mère, le jour où je vous vis tous deux au camp des Abenakis. »

Les lèvres de Godfrey se serrèrent. Sa pensée l'emportait à douze années en arrière. Il n'était plus un officier de sa très Chrétienne Majesté, Louis XIV de France. Il était un enfant du fond des bois vivant misérablement.

Il revit la cabane de gros troncs, le dur défrichage. . . sa mère à côté du puits au moment où une fille du voisin lui faisait le triste message, en sanglotant. . . la figure douloureuse de sa mère tâchant de le rattraper, lui saisissant la main et s'enfonçant avec lui dans la sombre forêt, dangereuse. . . il la revit glisser et s'écrouler dans la boue des ornières, au printemps. "Pour échapper au poteau de la flagellation".

— Il épanchait l'amertume de son coeur. — Un bon voisin secourut sa mère quand son père fut tué en train d'abattre un arbre et parce que les fanatiques de Salem ne comprenaient pas la charité chrétienne.

« Paroles d'amertume, mon fils reprocha doucement le Père Ragueneau. Sans les magistrats voyant le mal où il n'était pas, et condamnant au fouet un bon voisin pour avoir aidé votre mère, à temps perdu, à ses

travaux de ferme, vous ne seriez pas, aujourd'hui, capitaine des mousquetaires en Nouvelle-France.

—La fille du voisin avertit ma mère, juste à temps! continua Godfrey perdu dans ses souvenirs. Nous passâmes un mois chez de bons Indiens; grande aventure pour moi, mais au-dessus des forces de ma mère. Elle voulait se rendre à Amsterdam et de là en Angleterre; nous sommes partis, plutôt, à la traite des fourrures, en plein hiver. Et maman si peu résistante...

—C'est justement au centre de traite que je vous ai trouvés tous deux. Les Abenakis campaient à côté de la tribu iroquoise. »

Godfrey fit résonner la palissade d'un coup de ses phalanges. Ce jour inoubliable!... l'arrivée des traitants français et un personnage en robe noire avec eux... Celui qui, maintenant était le Père Supérieur des missions chez les Hurons, et qui, alors était en voyage benévole chez les Mohaws... ses yeux perçants cherchant la mère et le fils, son paiement de leur rançon en poudre et en grains de plomb... et sa mère, la figure inondée de larmes de gratitude pour la bonté du Père Ragueneau, et dressant tout droit son frêle petit corps, en criant d'une voix étouffée : « Vous êtes bon, vous êtes un chrétien. Je fuis les ignobles fanatiques, je renie leur doctrine et je vous suis; je ne serai plus longtemps avec mon fils; vous serez bon pour lui ».

Une douce lueur adoucit le gris-bleu dur des yeux de Godfrey, à la vision soudaine, dans sa pensée, d'un petit cimetière sur les bords du Saint-Laurent. Là, sa mère avait trouvé le repos que la vie lui avait toujours refusé. Dans le cours d'une année, elle avait dépéri et trépassé, le laissant en tutelle à sa bienfaitrice, la Compagnie de Jésus.

« C'était une brave femme, Godfrey, dit tranquillement le Père Ragueneau, et sa vaillance se perpétue en vous. Les Abenakis vous ont cédés vous et votre mère; mais que n'ai-je pu acheter aussi. . .

—La petite Diana Woodville, monsieur.

—Oui, la petite Diana. Je ne l'oublierai jamais. Une simple enfant, beaucoup plus jeune que vous, et une bonne catholique. Je me demande toujours comment les Iroquois l'acquissent, et pourquoi ils refusèrent toute rançon.

—J'ai joué avec elle, les quelques jours que nous fûmes ensemble, dit Godfrey. Je crois qu'elle venait de la Virginie. Quand elle voulut me raconter son histoire, le chef l'éloigna brusquement. Je ne l'ai jamais revue seule.

—Elle avait, évidemment, à ses yeux quelque importance. J'ai offert tout ce que je pouvais pour l'acheter. Il grommela qu'il lui fallait en référer au Conseil des Sachems. Le Père Ragueneau toussa, goguenard. Si seul un conciliabule des grands chefs pouvait en disposer, le cas relevait donc de la seule Confédération. Pauvre enfant! Elle était si sensible et si gracile! Elle est morte sans doute.

—Oui, certainement, si fragile elle n'aura pu vivre plus d'un an, dans la malpropreté d'un village indien. Elle est morte et c'est mieux. »

Le Père Supérieur tapant du bout du doigt sur le pieu pointu du parapet, comme pour rappeler son interlocuteur à l'ordre : « Il ne nous appartient pas de juger, Godfrey, bien que son existence, si elle avait vécu, eût été certainement un martyre. Ne parlait-elle pas l'iroquois?

—D'une certaine façon, monsieur.

—Les enfants apprennent vite une nouvelle langue.

Avez-vous entretenu votre anglais ?

—Oui, monsieur, grâce à vous, et l'occasion le le parler ne manquait pas à Québec, avec les officiers qui avaient servi à l'étranger. Et vous savez que je maniais assez bien la rapière.

—On m'a dit que vous êtes un épéiste hors ligne, dit le Père Ragueneau en dissimulant un malin sourire. Et puis vous parlez iroquois et huron.

—Le dialecte mohawk, mon père. Couramment, non grammaticalement; je l'ai appris en fréquentant les Iroquois. Le huron n'était pas difficile. Ils sont de la même famille que les Iroquois et toutes les nations huronnes ont un dialecte très facile à comprendre.

—Ah, oui; mais nous nous écartons de nos urgentes questions. »

Godfrey exposa en détail les progrès atteints dans la construction du nouveau village et conclut en demandant que le maître constructeur Boivin avec ses ouvriers fussent chargés d'aller construire l'église et la cahute.

—Mais, nous devrions ériger nous-mêmes nos constructions, affirma le Père Supérieur. Dans une période aussi critique que la nôtre, nous ne saurions procéder autrement. »

Le laïc Charles Boivin fit donc son entrée à Isiarakwi à la tête d'une petite flottille de canots, face rubiconde, engoncée dans un corps court et épais; il était atteint d'hilarité chronique; car le souci, chez lui, se transformait en vigueur. Ses longs et forts bras plantaient la pagaie dans l'eau et c'était le signal d'un branle-bas général des ouvriers avec lui.

Le maître constructeur désapprouva le plan dans sa totalité. Il restait beaucoup à faire à l'intérieur du fort : palissades à renforcer; une tonnelle de cèdre à

raser, pour supprimer un dernier abri à l'Iroquois rampant; le fossé et les mares à creuser. Maître Boivin approuva avec enthousiasme les instigations du capitaine de mousquetaires; et, quant à l'idée de se libérer de ces tâches essentielles pour alléger les Hurons de celle strictement restreinte à la construction d'une église, elle lui sembla une aberration pure; il eut un ronflement de dégoût ponctué d'une violente poussée au large, à en donner au bateau la danse de Saint-Guy.

Le contremaître charpentier Jean Guiet, du dernier des canots, faisait distinctement une grimace réprobatrice. Il ne partageait visiblement pas les vues du maître Boivin. Abattre de jeunes plants et monter une église en écorce ne lui semblait que divertissement badin comparé à la grosse tâche de préparer des troncs d'ormes pour les palissades. Il lorgna complaisamment les bûches et les haches coupantes. Le contremaître Guiet était décidé à bien employer son congé.

Maître Boivin salua le Père Garnier d'une froide révérence; il n'était aucunement attendri du plaisir manifeste des prêtres à son arrivée. Godfrey repéra soudain Enons arpentant la frontière ouest du village. « Ah, mon frère », dit le chef, avec une distante cérémonieosité, « je considérais les défenses. Une double palissade avec des tours à chaque extrémité, pourrait-on trouver rien de plus fort ? »

—Je n'ai pas à me prononcer, ô chef. Vous êtes passé maître ès art de la guerre, temporisa plaisamment Godfrey.

—Nous sommes égaux comme guerriers, nous ne saurions avoir deux pensées et une seule langue pour nous exprimer.

—Vous avez de la générosité, ô chef de me demander mon avis », dit Godfrey feignant l'indifférence. « J'ai bien une pensée mais une faible voix.

—Sans la voix, je ne puis connaître la pensée.

—Ma pensée est que les Hodenosoni sont loin et qu'ils ne reviendront qu'après la pleine lune des neiges. Il faut que la tribu des Cordes mange; or vos champs sont éloignés et seront dorés bientôt. Un fossé profond et haut, un ouvrage avancé de terre suffiront, jusqu'aux pluies du printemps. Les palissades n'ont pas sauvé Tianaostake.

—Il y a beaucoup de sagesse dans tes paroles, dit Enons. Il ne faut pas que notre peuple souffre de la faim. Je vais aller prendre avis des vieux ».

Godfrey alla jeter un coup d'oeil à l'emplacement de la nouvelle église. Les charpentiers et les manoeuvres peinaient énergiquement chacun à sa tâche. La charpente était presque terminée. Des attroupements se formaient. Les Indiens s'émerveillaient de la rapidité des travaux. Cette ouverte admiration publique chatouillait l'humeur vaniteuse de maître Boivin et l'emplissait d'une suffisante fierté. Ce travers bouffon du maître constructeur amusait fort le capitaine. Godfrey n'en constata pas moins que le village prenait nettement une tournure définitive. Et il résolut de retourner au fort Sainte-Marie.

Le Père Supérieur reçut Godfrey avec un calme empressement. Il était assis à la table dans la grande salle, avec le Père Mercier à sa droite et le Père Chastelain à sa gauche. Il y en avait un troisième, le Père Chabanel, qui avait assisté le Père de Brébeuf à la mission de Saint-Ignace. Sa présence dans cette salle le surprit; car il n'était pas membre du Conseil.

Godfrey flaira quelque chose d'anormal. Il jeta un coup d'oeil pénétrant au Père Chabanel. Toute sa vie tragique de missionnaire s'évoquait à son esprit.

Trente six ans seulement, et missionnaire en Huronie depuis 1645 ; la souffrance morale et physique avait creusé ses sillons dans la figure d'intellectuel du Père Chabanel. Il avait enseigné les belles-lettres, en France ; il y avait acquis du renom. Mais en Huronie, il se montra si réfractaire à l'étude du huron, qu'il ne pouvait guère au bout de trois ans, se tirer d'affaire dans une simple conversation. Ce lui fut une amère humiliation et son malaise mental s'accroissait d'une instinctive aversion pour la vie indienne. Les habitations enfumées, la nourriture malpropre, et les moeurs répugnantes des indigènes outrageaient sa sensibilité. A chaque instant l'envie le prenait de laisser là la mission et de retourner dans les milieux cultivés d'Europe ; et c'est par un voeu de servage incessant chez les Hurons qu'il répondit à l'appel intérieur de ses affinités. Sans espoir d'être jamais utile, jamais que d'une médiocre collaboration, le Père Chabanel a vécu un perpétuel martyr et ce caractère se lisait dans une lueur particulière de son regard, indice certain des qualités foncières du coeur et de l'esprit.

Godfrey fut subitement rappelé à la réalité présente, en entendant le Père Supérieur dire de sa voix profonde : « Je suis heureux que vous soyez venu plus vite que vous ne pensiez, capitaine ».

Godfrey, d'une respectueuse inclination de tête lui signifia sa propre satisfaction et continua de prêter l'oreille à la conversation que tenait le Père Chabanel.

« Cette histoire de Tianaostake », disait-il, juste à ce moment, « cette histoire que je tiens du Père Su-

périeur confirme la vision que, par privilège divin, le Père de Brébeuf eut quelques nuits auparavant ».

Les trois prêtres, l'oreille tendue, suivaient avec la plus vive attention. Godfrey, lui, se redressa sur son banc. Son tempérament, par des traits caractéristiques aussi différents de ceux de ses co-associés d'origine latine que la lune l'est du soleil, était froidement analytique; et tout en acceptant les doctrines de l'intervention miraculeuse, ou de la prédestination, son esprit, en mainte conjoncture que les missionnaires tenaient pour surnaturelle, ne voyait que cause naturelle. Non qu'il fût plus sceptique ni moins pieux; il n'était que d'une différence fonctionnelle de l'esprit entre un individu élevé dans une atmosphère intellectuelle, puis transplanté au sein des primitives forces de la sauvegerie, et celui qui, issu de la pure et brutale nature y fut inconsciemment allaité de ses mystérieuses lois. C'est donc avec une aussi sincère attention que Godfrey écoutait, penché, lui aussi parfois, le récit du Père Chabanel.

« Le miracle eut lieu en notre église de Saint-Ignace », narrait le Père. « Le Père de Brébeuf était seul, en méditation profonde, quand, tout-à-coup, l'autel se changea en une haute montagne qui, aussitôt, s'éleva jusqu'à un point où la voûte du ciel parut crevée à son sommet, tandis que sa base couvrait le village.

« La montagne, en sa partie inférieure, était peuplée de saints et de saintes au-dessus d'eux, tous de blanc vêtus et la figure radieuse en adoration de la Reine des vierges, resplendissante à l'empyrée sur un trône d'or. Le rayonnement de sa gloire était si éclatant que de cette intense et sublime clarté qui venait d'i-

n timer miraculeusement son âme, ses yeux restèrent éblouis pendant plusieurs heures.

—Il était vraiment saint, murmura le Père Chastelain. Dieu lui a conféré le rare privilège de contempler sa sainte Mère et les saints.

—Instant de béatitude, continua-t-il à mi-voix, la Sainte Vierge Marie, Reine des martyrs, et tous les saints étaient rassemblés par Dieu pour recevoir l'âme du martyr, le Père Daniel; car, à cette heure même, les Iroquois conduits par l'esprit du mal incarné, Hinowaiia, se concentraient à Saint-Joseph. »

Le Père Supérieur, jusque là songeur et silencieux, se leva avec un visible effort et dit : « J'ai fait venir ici le Père Chabanel, malgré le fardeau de sa tâche à Saint-Ignace. Il relèvera le Père Garnier au nouveau village, demain »; et après un long soupir, il ajouta : « C'est au prix d'excessives prélibations sur nos maigres ressources, de leur épuisement total, peut-être, qu'il nous faudra achever notre oeuvre; mais il est de notre grand devoir de le faire ».

VIII

LE maître constructeur Boivin revint avec enthousiasme à sa tâche de renforcer les palissades. En présence des ouvriers suant à l'épointage des pieux de la triple palissade en voie de construction, il fit au contremaître charpentier Guiet, cette sentencieuse remarque : « Nous construisons une grande forteresse de la foi au pays huron ; sachons bien qu'elle ne peut être plus forte dans son ensemble, ni en aucune de ses parties, qu'elle ne l'est à son point d'attaque le plus faible. Qu'on ne laisse, par conséquent, rien au hasard. »

A quoi le contremaître Guiet, ainsi que tous les ouvriers, applaudirent. Tous, prêtres et laïcs, s'appliquaient à la tâche avec une piété et un zèle identiques. Il est douteux que dans toute la chrétienté on pût trouver assemblée de travailleurs plus unanimes dans le renoncement et l'effort pour le seul triomphe concret, sur terre, de leur idéal.

La vie, au fort Sainte-Marie, où la ressemblance des jours faisait l'identité des semaines, était un contradictoire hommage à l'Auteur du merveilleux chaos où elle se déroulait lente, régulière, ordonnancée. Le réveil et les matines avant l'aube, c'était celle des prêtres. A l'aurore, l'appel caverneux et retentissant à la messe, signal premier de toute l'activité diurne, c'était celle de la cloche au ventre écussonné, en ronde-bosse, des armes de France ; et bête curieuse des « touristes »

hurons. Le maître cordonnier, Christophe Regnaut, et le chantre Jacques Levrier tapaient sur la forme et le trépied dans leur boutique de savetier. Le frère coadjuteur Louis Gauber, lourd de poids et de barbe, noueux de muscles, trimait à sa force, comme le frère coadjuteur Pierre Masson, un as dans le bâti, passait dans son atelier de tailleur, de la coupe au piquage, et du hersage au bêchage dans son jardin du saillant, pour finir à l'église en prenant soin de Dieu. L'apothicaire Joseph Molère, toute corpulence comprimée dans les cloisons du dispensaire de demi-lune, ou dans l'exigu réduit de l'habitation, bordé de cornues, de mortiers et de balances, élaborait d'étranges potions, telles que l'annedda, décoction de feuilles de l'arbre de vie et d'un topique du scorbut; sans compter ses infailibles orviétans contre les lieux communs de la morbidité humaine : la dysenterie, l'influenza et le rhumatisme. Le soir, il s'étalait béatement sur le plus gros banc de la salle du commun, ou, turlurant, de sereine euphorie, il potassait de nouveaux électuaires pour le frère coadjuteur Ambroise Rouet, involontaire reclus de l'infirmerie.

Hors les murs, d'autres labouraient, soignaient les bêtes, et, au battage, flagellaient le grain, l'écalaient, le rentraient à la grange, où le meunier, Jacques Caulmont, surveillait la mouture. A l'intérieur du fort Sainte-Marie, même à l'extérieur, besognaient une cinquantaine de manoeuvres laïques, d'aides, gars et soldats gagés, tous, à l'exception des derniers, sous la direction du métayer Nicolas Montreuil.

Les fonctions de Godfrey, sans être mouvementées, n'étaient pas dénuées d'importance. Chaque jour apportait ses charges : la surveillance du guet; l'exercice du mousquet à diriger en plaine; le lancement du couteau à arbitrer, etc.

Il fallait mettre du temps et de la tête à la réfection des parapets et c'est à cette tâche que les échalassiers, manipulateurs de bûches et de maillets s'échinaient et suaient à manoeuvrer au treuil les gros troncs et à les enfoncer solidement dans le sol.

Arakwa, à deux reprises et sous différents prétextes, fit son apparition à l'avant-poste, alors que chaque fois, Godfrey était retenu ailleurs par ses charges. A une troisième visite, elle rôda, à dessein, autour du potager du frère coadjuteur Masson, semé de choux et de verdure. Le maître entrepreneur Boivin revenait à pas pressés du dispensaire où il avait dû parlementer avec le potard Molère pour lui faire donner quelque médecine à l'un de ses ouvriers, malade. Il jeta un coup d'oeil en passant, à la jeune indienne sommairement vêtue d'une peau de cerf, et fila son chemin ; mais Arakwa lui avait emboité le pas. Maire Boivin, surpris, mécontent, grommela : « Que fais-tu ici ? » Elle le regarda avec des yeux furibonds en disant : « Je veux voir Sontakwa ».

—Impossible. Il s'entretient avec Aondekete. »

A cette réponse sèche en baragouin huron, elle se raidit sur le bout des pieds. Pour la troisième fois, elle venait au fort pour recevoir le même affront. « Je veux voir Sontakwa. Va le lui dire, espèce de tonneau à longs bras ».

La tête du maître constructeur s'enfonça encore plus dans ses épaules : « Tu n'es qu'une sale gueuse. Va-t-en. »

—Idiot ! Fainéant qui fait semblant de faire quelque chose. Va te mettre des cercles dans les cheveux et un collier sur la poitrine ». Elle tourna sur ses talons en lançant ce paquet à maître Boivin qui ne pouvait que bégayer de rage.

L'apothicaire Molère venait de détendre ses deux cent cinquante livres de graisse à la porte du dispensaire et déjà à moitié rentré tentait, de son boudin de bras, par-dessus sa panse, d'atteindre le bouton. Tout chez Molère était redondant, sauf en hauteur; mais même cette déficience en l'arrondissant encore, achevait d'en faire un monceau de graisse animé. Arakwa lui tomba dessus, yeux noirs étincelants, tous feux dehors, en disant : « Approche, vieille dinde farcie. Il faut que tu me trouves Sontakwa ».

Molère était sensible à toute allusion à sa taille. En secouant la poignée violemment, cramoisi, il dévisagea l'intruse, menaçant. Un huron volubile stridula dans cette voix haut-perchée si souvent l'apanage des pléthoriques : « Est-ce à moi que tu parles, vilaine chouette!

—Oui, gros mirliton sifflant; va me chercher mon Sontakwa ». Elle tapait du pied.

—Va le chercher toi-même. — Il te faudrait une bonne fessée ». Il fulminait des yeux. Elle le lui rendait en dédain : « J'aurais plaisir à te faire fondre à petit feu au poteau ».

Le potard, pourpre, suffoquait de colère, et de sa bouche ouverte sortait un râle sibilant.

« Tu as un serpent dans le ventre, c'est ce qui le fait si gros ». Alors, prise d'une terrifiante réminiscence : « J'ai autrefois connu un arenkiwen magicien, et il disait qu'il avait un serpent dans le ventre. J'ai besoin d'un magicien ».

L'ahurissement de l'apothicaire fit place à la colère. Il balbutia : « Un magicien! pourquoi veux-tu un magicien?

—Tu veux donc m'aider, ô grand magicien ».

L'indienne se transfigurait.

« Alors sois polie, désagréable fille.

—Pour toi, avec cette voix de squelette dans un grand sac! Pourquoi? »

Son veston de cuir et sa culotte en étaient secoués de l'indignation de sa personne offensée. Une pétarade de renâclements jaillissait de son gros nez enfoui dans le fossé médian des deux joues ponceau et rotondantes.

« Tu vas éclater, prends garde!

—Foin de ce que tu dis, insolente païenne, f... le camp » glapit-il, exacerbé.

—Si tu savais ce que ce lieu me répugne! — Où est Sontakwa?

—Derrière le mur de pierre. Il est occupé, tu ne l'auras pas, va-t-en chez-toi! » Et l'apothicaire s'éloigna en traînant les pieds et soufflant d'exaspération.

« Et le serpent dans son ventre. J'oubliais » pensa tout-à-coup Arakwa, et elle lui cria : « Viens m'aider, tu le peux, ô père des magiciens ».

Molère, le potard, était jaloux de son renom de dispensateur d'efficaces décoctions. L'implicite compliment de l'insistance d'Arakwa le flattait.

« Après tout, elle n'est qu'une grossière païenne », se persuadait-il, tout bas, et s'arrêtant :

« Eh bien! quoi? Sois brève et cesse de m'insulter.

—Totiri, par magie, tuait les gens à distance » commença-t-elle.

Molère éclata : « Je ne tue personne. Je guéris les gens ». Il se gourmait d'une juste indignation.

« Je veux aussi les aider, grosse charge sur les pied », dit-elle, dépitée. « On ne t'a pas enseigné à écouter. Quand tu veux tuer quelqu'un à distance, tu le fais petit, en terre, tu lui plantes des aiguilles dans le corps et tu lui fends la tête avec une coquille d'huître. Les aiguilles sont les flèches, la coquille d'huître, une hache, et il meurt.

—Horreur! — pure sorcellerie! » Il trépignait de révolte.

—Je ne veux pas tuer. J'ai fait un homme en terre. J'ai mis des fleurs sur lui, avec du blé moulu et un wampum. Je veux qu'il revienne à moi ». Et, avec un intense regard à Molère elle dit : « Il n'est pas venu.

—Pourquoi ne vas-tu pas le chercher? »

L'apothicaire se laissait gagner par le sentiment. Constatant la ressemblance de la figurine, il eût souhaité que le capitaine des mousquetaires ne fût pas insensible à pareille liberté, et il réitéra : « As-tu peur d'aller le trouver?

—Il est ici, et j'y suis aussi, seulement mes yeux ne le voient pas. Tu peux me faire une forte médecine pour mettre sur mon petit homme et me le ramener.

—Tu es folle, s'écria-t-il, il n'y a pas de magie qui tienne. C'est un démon qui t'habite. Va-t-en!

—Tu parles comme une femme folle et tu ressembles à une femme enceinte. L'enfant sera un fou gras. » Elle partit marchant à pas comptés, tête haute, les yeux injectés comme l'ondakiara, la pierre rouge.

L'apothicaire, sinistre, brandit un poing menaçant vers la païenne; puis se détournant, continua son chemin.

Du parapet des palissades de la rivière, Godfrey aperçut, par hasard, Arakwa arpentant les pâturages dans la direction d'Isiarakwi. Il tourna les yeux vers le Supérieur-adjoint qui contemplait le fort avec la tendresse qu'on ressent pour un ami fidèle et éprouvé. Il en admirait l'enceinte aux contours massifs. Un mur de douze pieds d'élévation en pierre, surmonté d'une palissade de quatre pieds en forte maçonnerie menaçait l'est en direction de la forêt sur une longueur de cent trente-cinq pieds. Il était protégé par des bastions quadrangulaires à chaque bout et au centre par

une poterne en pierre de quatre faces, avec surélévation en saillie et à meurtrières. Un second écran de pierre non taillée faisait face au nord et joignait le bastion de garde de l'entrée à la tour de la rivière, soit une longueur de quatre-vingt-cinq pieds. Au dessous, sur le front de la rivière, en retrait de cent cinquante pieds de la rive, était le fossé de 10 pieds, protecteur des lices formées de quatre rangs de gros poteaux pointus en ligne serrée, du bastion de la rivière au fossé d'eau qui séparait les ouvrages du fort. Au point de jonction de la tranchée et du fossé d'eau, les palissades s'incurvaient en flquant le fossé de la route, vers le bastion, côté est, construit pour soutenir à la fois le fort et les avant-postes. Le regard placide du Père Le Mercier rendait tacitement hommage à l'habileté stratégique des maçons, amenés spécialement de France pour faire le plan et construire le fort Sainte-Marie. Par l'érection de doubles-bastions, au tournant des deux palissades, on devait non seulement dominer le fossé d'eau et le bassin d'atterrissage du redan, mais constituer en même temps un obstacle inexpugnable pour l'ennemi assaillant les défenses d'avant-garde.

Il jeta un coup d'oeil sur la cour où les ouvriers s'affairaient à leurs tâches quotidiennes, entraient dans le bâtiment en bois, en ressortaient. Construit de troncs d'arbres de cent pieds de long, équarris à la hache, ce bâtiment aux grandes cheminées en pierre, s'élevant à chaque bout du toit à la française orné de dix lucarnes à gable, était la principale habitation de la mission des Hurons, les quartiers généraux de la garnison ; un lieu de retraite et de méditation pour les missionnaires, et pouvait abriter plus de quatre-vingts hommes.

Le Père Le Mercier plissa le front à la vue des gouttelettes de sueur perlant sur ses mains et jusqu'aux

poignets de sa soutane noire. Puis, ses pensées allèrent au Père Supérieur, transpirant aussi là-bas, dans un cabinet maigrement aménagé, devant une table chargée des rapports de la Mission.

Son regard, par dessus les croix des superstructures et les toits à nervures des bastions, contempla la grande croix de l'église Saint-Joseph près de la palissade est du bastion pentagone. Cette église en troncs taillés à la hache était digne de porter le nom du saint patron de la Mission. Il suivit les palissades avancées et leurs contreforts en terre, jusqu'à l'angle lointain où ils se perdaient à cent vingt-cinq pieds du point le plus éloigné du fossé de garde entre le fort et la redoute.

Le Père Le Mercier oublia ses soucis en une lueur d'honnête fierté à la vue de la splendide réalisation qu'il avait devant lui. Les Jésuites, se dit-il, avaient construit en vue d'une persévérante colonisation, et l'on ne devait pas parler de leurs efforts du même accent que de cette minable Nouvelle-Amsterdam, colonie à bois de Fort-Orange, au pays Iroquois où l'on troquait mousquets et plomb avec les Iroquois pour des fourrures, à la honte des Hollandais et au grand détriment des Hurons. Il éprouva un pincement de coeur à la pensée qu'il ne se trouvait point d'autre forteresse comme celle de Sainte-Marie sur tout le continent ouest de Québec et de Boston en Nouvelle-Angleterre. Alors sa vue embrassa plusieurs arpents de terre labourée, semée de blé, d'orge et de pois ; et de prairies où paissaient bétail et moutons, cochons fouissant avec délice à l'ombre des magnifiques ormes montant tout près des murs du fort, tandis que les poulets grattaient consciencieusement auprès du fossé et des puits.

Le Père Le Mercier se rappelait le temps encore peu éloigné où tout ce paysage n'était que prairies sau-

vages et forêts vierges. Il y avait cinq ans à peine que la Huronie et la Nouvelle-France invulnérables aux attaques avait abattu le premier arbre. La guerre et sa menace constante avaient nécessité la concentration de la Mission huronne en une forteresse centrale de la foi; et de cette idée naquit le fort Sainte-Marie, refuge de l'heure du danger pour les alliés indiens, et centre administratif du protectorat en projet qui devait rendre la Huronie et la Nouvelle-France invulnérables aux attaques de l'ennemi iroquois.

Formidable effort de colonisation, en fait, que cette tentative de réalisation du rêve de Champlain que la défense première de la Nouvelle-France soit, non sur le Saint-Laurent, mais à 700 milles à l'intérieur, et que la religion, l'ordre social et les armes ouvrent côte à côte pour le triomphe de la croix et de la Couronne.

Le site choisi comme clef de voûte de l'édifice d'un empire était admirable. Le Père Le Mercier ne se lassait pas, dans sa conversation et dans sa correspondance, de faire valoir de côté descriptif de l'entreprise. Loin des populeux villages indiens, le fort Sainte-Marie se trouvait là où les trois routes vers la Huronie se déployaient comme des nervures d'éventail, la route de Champlain à l'Est, la piste des Iroquois, presque en ligne droite vers le Saint-Laurent et la voie d'eau Torontoken au Sud. Le Père Le Mercier pinçait les lèvres en pensant à ces deux routes du sud; elles avaient été fermées aux Français pendant des années, et elles portaient des noms iroquois. Un seul nom huron s'y trouvait mêlé, celui d'Isiarakwi, axe des trois routes. En évoquant sa dernière visite à cette ville, il éprouvait malgré lui un vague malaise. C'est que, littéralement traduit, le nom signifiait "Rayons de soleil dansant sur les eaux". Mais le Supérieur-adjoint voyait

que les rayons du soleil se transformaient en longues et luisantes libellules, qui fondaient sur les eaux basses et les touffes de riz sauvage comme des avant-coureuses ailées de la mort.

Cette analogie ne pouvait échapper à l'esprit circonspect du Père Le Mercier. Elle lui rappelait l'important village de la Corde, Saint-Ignace où le Père de Brébeuf avait sa mission du même nom. Après la destruction de Tianaostake, la frontière sud s'était déplacée vers Saint-Ignace, à deux lieues de Sainte-Marie même. Le Supérieur-adjoint, en jetant un coup d'oeil circulaire, frémissait; un danger imminent lui semblait suspendu au dessus du fort et de toutes ses vastes dépendances. L'indignation éclata dans sa voix : « Quelle carence! Ces Hurons agissent en déments, en ingrats. Leur imbécilité a fait leur malheur et le nôtre ».

Il se tourna vers Godfrey dont les yeux reflétaient les douloureuses pensées. « Nos efforts, l'argent de nos bienfaiteurs si prodigieusement dissipés pour eux. Nous les affranchissons de leurs superstitions païennes, nous leur enseignons à faire pousser deux épis de blé où il n'en poussait qu'un; nous leur montrons la propreté, la civilisation chrétienne. Les épidémies de peste qui les décimaient chaque année sont arrêtées, et ils n'écoutent pas cependant notre doctrine. Nous leur avons appris à construire des fortifications et ils n'en ont cure quand elles sont élevées ». Ses lèvres se pincèrent : « Comment ne pas en être révolté? »

Godfrey, en détournant la tête risqua : « Il faudrait aux Hurons plus de chefs comme Annaotaka et Tokatwen pour leur mettre du plomb dans la tête et les forcer à l'obéissance. Même Arakwa vaut mieux que beaucoup de chefs, particulièrement ce Shastaretsi

qu'ils tiennent pour un grand chef, et qui sauve sa précieuse peau en courant se cacher dans quelque île lointaine au lieu de se coaliser avec tout son peuple et combattre jusqu'au dernier souffle.

—Shastaretsi est chrétien, interrompit brièvement le Père Le Mercier, Arakwa est une odieuse païenne.

—Elle est belliqueuse, et nous avons besoin de guerriers.

—Opinion de soldat; admissible, du reste. Vous connaissez la situation plus à fond que moi, je l'avoue. Mes occupations m'empêchent, malheureusement, de visiter à loisir les différents centres missionnaires. Je sais que. . . » Le Supérieur-adjoint hésita, « que le Père de Brébeuf déclarait Arakwa l'une des païennes les plus déterminées qu'il leur fût donné de trouver sur leur chemin, pour leur malheur; intraitable, truculente et aussi féroce que pût l'être Hionwaiia elle-même.

—En tout cas Arakwa et Annaotaka n'ont pas peur des Iroquois », insista Godfrey à travers l'écran des saules devant lui. « Je connais Rayon de Soleil très bien, allez. Elle est très convenable, en somme, pour une indienne, et son bizarre esprit est surtout hanté de l'extermination des Iroquois; ce qui n'est pas pour me déplaire, vous pensez bien.

—Le Père de Brébeuf l'analysait sans ménagement ». Le Père Le Mercier appréhendait que leur propos ne déviât : « Il disait qu'elle nous pourrait être d'un grand secours, si elle le voulait. Au-delà des tribus de l'Ours et du Rocher, notre influence a si peu d'appui! . . . Particulièrement les Ours, les plus grands et les meilleurs guerriers de la Huronie, dont, sans eux, les Iroquois n'eussent fait, depuis longtemps, qu'une bouchée.

—Influents aussi, ceux de la Corde, et nombreux! Pour bien faire, il nous faudrait avoir leur appui d'a-

bord; puis nous prémunir contre l'hostilité de cette jeune Indienne ». Le Père Le Mercier, en disant cela regardait Godfrey, d'un oeil méditatif.

Godfrey, toujours en regardant vers la rivière, répondit : « Annaotaka est un chef puissant. Et il est loin de nous être hostile. Il a fait mettre à mort, récemment, comme sorcière, cette arenkiwen qui faisait tant de mal. Arakwa, pour sa part, en a fait autant, il y a quelque temps ».

La figure du Père Le Mercier se durcit. « Deux actions déplorables; des humains expédiés dans l'autre monde, la conscience chargée de péchés.

—Elle l'eût été bien plus encore, s'ils avaient continué de vivre, dit philosophiquement Godfrey. De vrais démons sur terre. Annaotaka et Arakwa en les faisant disparaître savaient bien de quel danger ils nous débarrassaient.

—Ils avaient, sans doute, d'autres raisons pour le faire, fit catégoriquement le père. Mais cette jeune femme, reprit-il, le Père Brébeuf est d'avis que si on la mariait à un Français, cela pourrait servir à notre oeuvre. Cette tactique est, du reste, dans les vues du gouverneur, qui la trouve propre à renforcer la colonie.

—Il y a bien parmi nous, un soldat ou deux que cette étrange créature ne repousserait certes pas. Autant épouser une hyène ». Mais se ravisant, Godfrey ajouta, non sans une certaine conviction : « Pourquoi ne pas la mettre dans les bras de quelque trafiquant marron si souvent en délicatesse avec la loi? Ca lui ferait peut-être du bien à ce gremlin.

—Pas charitable à vous, capitaine », corrigea aussitôt le Père Le Mercier. « Ces traitants sont une perpétuelle source de désagrément, même un réel danger pour notre prestige! Heureusement qu'il nous arrive

d'en arrêter quelques-uns avant qu'ils n'aient commis leurs méfaits.

—Nous nous appliquons à donner l'exemple de vrais chrétiens, et ces bandits, après avoir odieusement volé les Indiens, leur enlèvent leurs femmes. Non pas que les Hurons fassent grand cas de leurs femmes, ce sont les pires brutes qui soient; mais ils ne souffrent pas qu'on les dupe ». Puis, quelque peu provoquant, en se tournant vers le Supérieur-adjoint : « J'espère, dit-il, qu'on ne fait pas courir le bruit que je pourrais épouser Arakwa.

—Pas une seconde, se hâta-t-il de le rassurer, le Père Supérieur ne s'arrêterait à pareille rumeur. Je ne voulais qu'attirer votre attention sur ce sujet. Il nous serait possible, peut-être, de la marier à quelque soldat ou quelque traitant de bonne réputation.

—J'en tiens tout de même pour un chenapan de traitant; comme puniton sévère ». Avec un hochement de tête, le Supérieur-adjoint : « Vous me paraissez, Capitaine, dit-il, plus versé dans les affaires d'armes que dans les questions d'âmes.

—Pardon, je m'intéresse parfaitement à celles des chefs de la Corde, repartit le Capitaine, caustique. Enons est un politique. Atondo, à Saint-Ignace, sans être supérieur, est plus malin et vraisemblablement plus dangereux.

—J'ai justement conseillé au père de Brébeuf d'avoir un oeil sur Atondo, dit le Père Le Mercier, songeur. Je crois que c'est par animosité contre Annaotaka, non par conviction qu'il se rapproche de notre doctrine. Il pense par cette tactique, s'assurer notre soutien.

—Combinard, pas combattant, fit Godfrey gogue-nard.

—Situation inouïe! » avoua le Père Le Mercier avec amertume. « Gens plus préoccupés de leurs petites zizanies et de leurs intrigues que de la sûreté de la nation. La paix et l'amitié ne sont-elles pas, pourtant, les seuls préservatifs contre les misères humaines? Cette famille huronne : Hurons, Pétuns, Neutres, Iroquois, même branche d'un même arbre, s'entre-tuent, se massacrent entre frères. L'homme traîne le fratricide atavisme de Caïn à travers les générations. Mais, je m'attarde trop; et il y a tellement à faire! »

IX

LA fraîcheur du soir rappelait les jours de septembre, et les pensées de Godfrey n'étaient de plus en plus hantées que de l'arrivée prochaine de la flottille partie de Québec. Celle-ci apportait un petit canon de bronze que l'on devait amener par la longue route de Champlain, et hisser dans la tour à la poterne, au-dessus des grandes grilles blindées, pour plus de sûreté.

Godfrey se réjouissait d'avance du retour du père Bressani et l'attendait impatiemment avec ses canots. Le Père Supérieur l'attendait aussi, mais le coeur serré; car à lui incombait le pénible devoir d'apprendre à An-naotaka et ses guerriers le massacre de la tribu corde, à Tianaostake.

L'heure qu'il redoutait arriva. Le Père Le Mercier, du haut de la tour du guet, signala la nouvelle et l'armadille de cinquante sept canots fit son entrée aux cris sauvages et aussi retentissants qu'une fanfare de trompettes annonçant le retour d'une armée victorieuse. Le Père Supérieur, escorté du Supérieur-adjoint et du conseiller spirituel, prit sa place coutumière au bassin d'atterrissage intérieur. Godfrey, à la tête de ses huit soldats, au moment où le canot "amiral" pénétrait dans la baie, donna un bref commandement en tirant son sabre. Les huit mousquets pointés en l'air pétaradèrent le salut. Une silhouette, à tête balafrée, lestement sauta à terre; c'était celle du Père Bressani que suivaient quatre missionnaires. Leurs noms distinctement prononcés à mesure qu'on les présentait au

Père Supérieur, parvenaient à l'oreille de Godfrey qui se montrait plus particulièrement ravi à la vue de huit soldats équipés, parmi les vingt-six Français composant les passagers de la flottille et combien plus encore en apercevant la lueur du galbe de bronze d'un canon.

Le Père Ragueneau redressa les épaules, geste familier. Le moment tragique était venu d'apprendre à Annaotaka et ses guerriers la destruction de Tianaostake. Le chef fièrement s'approcha suivi de ses guerriers. La peinture de la victoire maculait les faces et les torses tatoués ; et des scalps iroquois encore sangui-gnolants pendaient à la ceinture de leurs pagnes. Le Père Ragueneau, à la vue de ces signes de victoire, leva les mains, en signe de deuil.

« O grand chef, et vous guerriers qui, par votre bravoure et l'efficacité de vos armes, avez ouvert le chemin vers la grand'ville sur le Roc ; qui avez chassé l'ennemi comme le vent emporte la paille, vous ne savez pas que la torche de mort s'est allumée pendant votre absence. Guerriers, je dois vous dire la vérité. Tianaostake n'est plus ; votre frère en robe noire n'est plus parmi les hommes. Beaucoup d'entre vous sont partis au royaume des âmes, d'autres furent emmenés en captivité ou au supplice. Le peuple de Tianaostake s'est retiré vers les eaux d'Isiarakwi où une nouvelle aonkia a surgi des cendres de l'ancienne. Le chagrin étreint mon coeur en vous disant ce que je dois vous dire. En guerriers vous avez écouté, en guerriers vous allez souffrir tout comme je souffre ».

Pas un tressaillement ne trahit chez Annaotaka la farouche colère qui lui déchirait l'âme. Pas un mot durant ce discours. Tout à coup, il éclata en un timbre sonnante comme le roc sous ses pieds. « O Aontekete, tu as remporté haut la main le trophée de la victoire. De

noirs nuages éclipsent le soleil. Mais que tu as bien fait de parler d'homme à homme; et d'homme à homme nous te comprenons. Nous allons maintenant à la source de notre chagrin. Le jour viendra où nous nous retrouverons, alors que nos cœurs seront moins gros de peine et que nous l'aurons mérité. Adieu! »

Cette nuit là, la joie était moins grande au fort Sainte-Marie. Les nouvelles du monde extérieur étaient arrivées enfin à cet avant-poste éloigné de la Nouvelle-France. Par la fermeture de la route Champlain, la Huronie s'était trouvée coupée du reste du monde pendant deux ans. On dévorait avec avidité les lettres de France, dont quelques-unes dataient de trois ans; et ensuite il y avait les potins de Québec et de Ville-Marie à détailler, les derniers décrets du chevalier Charles Huolt de Montagenet, gouverneur de la Nouvelle-France; les vues du très Révérend Jérôme Lalemant, Supérieur de la Mission au Canada; les aventures de Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, fondateur et gouverneur militaire de Ville-Marie de Mont-Réal; et les marchandises en montre dans les boutiques. Point de sujet de papotage qui ne fût indigne des oreilles avides, ni d'histoires qu'on ne pût raconter sans soulever des débats dans la garnison de fort Sainte-Marie; car là où des hommes vivent sans contact avec la civilisation, les événements de cinq ou dix ans restent aussi frais à l'esprit que ceux de la veille.

Comme la garnison potinait aux quartiers laïcs, le Père Supérieur réunit les prêtres dans la grande salle, et Godfrey, prié d'y assister, prit place au bout de la table. La figure du Père Ragueneau était grave : « Je n'ai pas à parler longuement du grand malheur que sont pour nous la perte de Tianaostake, ainsi que la mort du Père Daniel. Or, le Père Lalemant a écrit de

Québec que le Père Isaac Jogues, il y a deux ans, a reçu la couronne du martyr au pays des Iroquois, et que ceux-ci tuèrent aussi le Père Jean de la Lande ».

Il se renversa sur sa chaise en fixant ses mains. « Dieu a voulu que notre oeuvre fût consacrée par le sang de quatre martyrs : les Pères Jogues et Daniel, les frères coadjuteurs René Goupil et Jean de la Lande. Je n'ai pas eu l'heur de connaître ces membres. Le frère Goupil était en route pour venir prendre la direction de l'hôpital, ici, quand il fut capturé, avec le Père Jogues; il souffrit les mêmes tortures que celles infligées au Père Jogues durant sa première captivité. Il y a six ans de cela, et, il a plu à Dieu d'épargner le Père Jogues pour l'honneur et le bénéfice de notre oeuvre ».

Godfrey se souvenait très bien de la silhouette frêle et de la nature timide du Père Jogues, homme d'une profonde humilité. Il se rappelait aussi comment il était venu en Huronie douze ans auparavant, alors âgé de moins de trente ans et prêtre depuis quelque sept mois à peine. Sous son habile direction le fort Sainte-Marie avait pris forme et force. A peine trois ans après son achèvement, le Père Jogues était tombé dans l'embûche iroquoise d'une flottille de ravitaillement venant de Québec, et fait captif, en même temps que René Goupil, notoire chirurgien parisien venu au fort Sainte-Marie pour prendre la direction de l'hôpital. Le Père Jogues aurait pu s'échapper, car le hasard d'un accident avait voulu qu'il restât caché dans un fourré de roseaux; et le champ de la liberté lui était donc large ouvert. Rapide à la course, il eût pu dépister le plus agile poursuivant; il ne se laissa donc capturer que par idéal pur et par un sens irréfragable du devoir.

Que de choses encore, de faits sans liaison Godfrey se rappelait — le voyage au pays mohawk, « les souffrances physiques presque intolérables » avait dit le Père Jogues ; car sur lui et le frère Goupil fondit la fureur de la haine iroquoise. Et ils excellaient à inventer des tortures. Seule l'angoisse du feu lent au poteau leur fut épargnée, et dans ces jours de tourment il leur semblait qu'ils étaient au Calvaire, identiques à ceux qui étaient au pied de la Croix. La petite hache mit fin aux souffrances de René Goupil, mais ce fut par miracle que le Père Jogues fut épargné : des Hollandais le ravirent à ses bourreaux, le firent monter en contrebande à bord d'un de leurs bateaux qui le conduisit en France où il fut accueilli par la reine Anne d'Autriche. Or étant retourné dans le Nouveau-Monde, il y trouva sa gloire dernière.

La pensée pleine de ces choses Godfrey observait les nouveaux missionnaires et son regard se tournait le plus souvent vers le Père Gabriel Lalemant.

Neveu de deux supérieurs des Missions au Canada, le très Révérend Charles Lalemant, et le très Révérend Jérôme Lalemant, actuellement à Québec, il marchait sur les traces de ses oncles. A trente-neuf ans, pourtant, ses traits délicats, encadrés d'une barbe coupée courte, lui gardaient un air juvénile encore. Mais dans la lueur forte de ses yeux d'équerre on devinait la trempe d'une volonté qui soutenait, dans les plus dures épreuves, ce corps émacié. Voilà un homme, se dit Godfrey, qui côtoiera le martyr plutôt que de reculer d'un pas dans la voie résolument choisie.

Godfrey eut un soubresaut. Il se redressait, tiré de sa coupable distraction par le bruit des doigts du Père Ragueneau frôlant sa moustache drue. Le Père Supérieur de son oeil vif avait remarqué l'absence de

Godfrey, mais ne faisant mine de rien, il avait continué à lui parler.

« Je me rappelle très bien le Père Jogues comme si je ne l'eusse vu que depuis six heures et non six ans. » La voix du Père Supérieur était empreinte d'une émotion profonde. « Sa bonne physionomie, sa force de caractère et son indomptable volonté reflétaient l'âme du vrai serviteur de Dieu. Il n'y a pas lieu d'insister sur sa capture à son voyage de retour de Québec, et sur les tortures que lui infligèrent les féroces Iroquois. Le Père Bressani, ici. » Le Père Supérieure, à ce moment, fit un mouvement aimable de la tête vers le missionnaire à la figure balafré et couturée, une main presque impotente d'avoir été lacérée au couteau, les doigts brûlés ou écorchés aux coquilles d'huîtres. « Le Père Bressani endura les mêmes tortures que le père Jogues, et je sais très bien que pas un pouce de son corps n'est exempt de marques de tisons ou de couteaux. Et tout comme le Père Jogues durant sa première captivité, il dut sa délivrance aux Hollandais qui payèrent rançon pour lui, le comblèrent de bontés.

Le Père Bressani inclina la tête. « Je ne mérite pas pour lui, le comblèrent de bontés. »

—Il est bon, à cette heure, de rappeler ces choses », répondit le Père Supérieur, catégoriquement. « Vous et le Père Jogues, vous avez reçu du Saint-Père la permission exceptionnelle de célébrer la messe, malgré les mutilations que les Iroquois ont infligées à vos corps et à vos mains. Ainsi que le Saint-Père disait : « Il serait injuste qu'un martyr du Christ ne pût boire le sang du Sauveur ».

Le Père Ragueneau alors, se penchait de manière émouvante, les bras tendus vers lui. « Vous revenez maintenant avec le Père Bressani, d'un autre voyage,

semblable à celui où vous fûtes capturé. Lui, est parti, dès le début de juin sachant pleinement que les Iroquois avaient fermé la route l'année précédente. Le Père Jogues retourna au pays des Iroquois pour y fonder la Mission des Martyrs, nom prophétique, en vérité, et, n'est-ce pas lui qui écrivit à un ami dans notre Ordre, peu avant de quitter Québec, à son dernier voyage? » Se penchant en avant pour prendre quelques notes il lut :

« Mon coeur me dit que, si j'ai le bonheur d'entrer au service de cette Mission, je n'en reviendrai pas; mais je serais heureux que le Seigneur voulût achever le sacrifice là où Il l'a commencé et que le sang que j'ai versé sur cette terre fût comme la garantie de celui que je voudrais Lui donner de toutes les veines de mon corps et de mon coeur — Adieu, mon cher père, « Qu'il entre celui qui m'a uni inséparablement à Lui ». Les yeux du Père Supérieur brillaient d'un feu exceptionnel pendant que ses doigts froissaient ses feuilles de notes. « Les lignes que je viens de lire, dit-il, sont extraites de l'une des dernières lettres écrites par le Père Jogues. Lisons à présent, quelques-unes de celles qu'il écrivait le jour de son arrivée à Québec :

« Je ne sais ce qu'est l'entrée en Paradis; mais ce que je sais, c'est qu'il est difficile de ressentir ici-bas une joie plus intense et plus complète que celle que j'ai ressentie en mettant le pied sur le sol de la Nouvelle-France; et en y disant ma première messe le jour de la Visitation. Je vous assure que ce fut un jour de visitation de la bonté de Dieu et de Sa Mère. Il me parut que ce jour ressemblait à Noël et que j'allais renaître à une nouvelle vie, à une vie en Dieu ».

Les feuillets bruissaient à nouveau entre ses doigts courts et épais. Le Père Ragueneau, s'assurant la

voix, baissa la vue sur une feuille jaunie par le temps. Il lut : « J'ai ici, une note que je chéris. Elle fut écrite il y a bien longtemps, comme me le disait le Père Jogues, quand les murs de ce fort s'élevaient au-dessus du sol. Ces mots remontent au vingt-quatrième jour d'octobre de 1624 alors qu'Isaac Jogues, âgé de dix-sept ans, revêtait pour la première fois l'habit de notre Ordre. Ainsi qu'il me l'écrivait :

« Je m'approchai du maître des novices et je lui confiai : « Je vous prie, mon père, je voudrais qu'on m'en-voie en Ethiopie ou aux Indes où le bienheureux père François-Xavier lutta si vaillamment pour Jésus ».

« Le maître des novices posa longtemps ses yeux sur moi et, tranquille, me répondit : « Frère Jogues, vous ne mourrez pas ailleurs qu'en Nouvelle-France ».

« Cette prophétie s'incrusta profondément dans le coeur d'Isaac Jogues, car c'en était une, et qui devait s'accomplir une vingtaine d'années plus tard. Une glorieuse mort attendait aussi le frère coadjuteur Jean de la Lande; et tous deux souffrirent une agonie horrible jusqu'à ce que leurs bourreaux les achevassent à coups de hache ».

Le Père Supérieur s'appuya un peu au dos de sa chaise; ses yeux, en s'arrêtant sur chacun des quatre nouveaux missionnaires brillaient d'un feu particulier.

« Le Père Jogues a présidé à l'édification de cette habitation, qui est devenue terre sacrée. Je ne veux pas dissimuler les dangers que l'avenir pourrait tenir en suspens. Les Iroquois sont impitoyables dans leur haine contre nous, et nous avons reçu un effroyable coup par la mort du Père Daniel et la prise de Tianaostake. Toute victoire d'Annaotaka à l'Est ne peut in-

fluencer la situation en Huronie. N'ai-je pas raison, Père Bressani ?

—Hélas! que trop, mon père », répondit le missionnaire avec un hochement mélancolique. « Nos Hurons découvrirent une grosse escouade d'Iroquois postés à l'affût pour surprendre la garnison de Trois-Rivières; et ils les mirent en fuite en leur infligeant de lourdes pertes en morts et en prisonniers. Je vous affirme que ce fut grave à Trois-Rivières. En ce qui nous concerne, cela ne fera rien de moins que d'exciter les Iroquois jusqu'à la furie contre les Hurons ».

Le Père Ragueneau, gravement dit : « Je crois qu'il serait opportun que le capitaine Bethume nous dit son avis ». Godfrey se leva : « Je ne peux que modestement vous éclairer, mon père. Les Hurons, homme pour homme, sont amplement égaux aux Iroquois, dans le combat, mais non dans une guerre organisée. Ils s'insurgent contre l'autorité centrale. Les victoires remportées par les Iroquois ne sont dues qu'à l'absence de guet aux fortifications, ce qui favorise l'attaque par surprise, principalement quand c'est le principal corps de défense qui est déficient. Voilà qui appelle l'examen des questions suivantes : comment les importants corps d'Iroquois envahissent-ils le pays sans reconnaissance préalable? Comment peuvent-ils approcher tout près des grandes villes en absolu secret? Comment peuvent-ils savoir le repaire des troupes adverses? En d'autres termes, si les Iroquois sont si bien informés des mouvements des Hurons, comment expliquer que les Hurons qui sont d'aussi bons éclaireurs, ignorent toujours ceux des Iroquois? S'agit-il de stupidité, d'apathie ou de trahison? Voilà, à mon avis, le point névralgique de la question ».

On entendit un murmure autour de la table. Le Père Ragueneau imposa le silence en levant une main. « Je ne crois pas que le capitaine Bethune s'adresse à nous comme à un groupe, mais plutôt à chacun en particulier, de sorte que ceux d'entre nous qui sont en résidence ici ou en activité militaire pourraient apporter le fruit de leurs réflexions ; et, comme cela arrive assez souvent, un nouveau-venu pourrait avoir quelques idées utiles en dépit de son inexpérience, encore, du milieu ».

De telles remarques de la part du Père Supérieur pouvaient n'être interprétées que comme des ordres, et ce fut le silence qui accueillit la fin de ses paroles. Il se leva en enjoignant de la main tous les assistants à rester assis. « Je ne vais pas exalter l'oeuvre glorieuse qui a été accomplie ici, ni insister sur l'héroïsme dont nos missionnaires ont fait preuve en érigeant un splendide royaume à Celui qui mourut sur la croix pour sauver l'humanité. En présence de ces édifices, on a l'impression que nous avons construit utilement pour l'avenir. Notre succès a suscité, naturellement, les réactions malfaisantes de démoniaques génies qui s'acharnent à poser leurs hideuses griffes sur ce vaste territoire plein de promesse ». De la main, il indiquait les lourdes poutres de la toiture. « Je ne peux m'imaginer que cela vienne à tomber dans les ruines du fort Sainte-Marie. Cela ne doit pas arriver, et cela n'arrivera pas ».

Il apparut, alors, dans le rayonnement d'une imposante figure. Il promena lentement son regard du haut en bas de la table. De sa personnalité attirante émanait la force, et chacun à cette source d'énergie semblait puiser une vitalité indomptable. Le Père Supérieur leva les mains : « Prions ».

X

LES jours raccourcissaient et le beau velours bleu du ciel, sous les doigts glacés de Borée, fils de l'Aurore, devint d'acier. Alors les pèlerins affluèrent au fort Sainte-Marie, qui par curiosité, qui en quête de consolations, ou encore, et surtout, pour les bons plats de sagamite fumant qu'on empiffrait à grands claquements de langue et de dents. Tous dressaient leurs huttes trapues en écorce sur les abords gelés des murs et des palissades, sur les talus, les glacis et les côteaux, jusqu'à la redoute. Chacun s'abreuvait au flot pur d'une source obstinément réfractaire à la congélation. Au crépuscule et durant toute la nuit, les feux scintillants des bivouacs mouchetaient d'or le tapis sale d'une neige flétrie. La fin de la semaine prenait un air de solennité pour les croyants, aux messes du samedi, du dimanche et du lundi célébrées avec tout leur cérémonial; ce qui s'ajoutait en relief à la généreuse cordialité du constant accueil qu'ils y trouvaient.

Les habitants d'Isiarakwi, païens et croyants tout à la fois, arrivaient par douzaines ou par vingtaines, et le Père Supérieur dans sa largeur de sentiment et d'esprit leur ouvrait toutes grandes les portes de ses réserves. Il comprenait qu'on ne peut remonter une ville de fond en comble sans que les estomacs se regriignent de faim et que les coeurs se vident de courage.

Aussi trouvait-il le temps à son cabinet de travail du redan d'adresser quelques paroles de réconfort aux femmes qui venaient, en larmes, ainsi qu'aux hommes. Mais, en vain attendit-il Annaotaka.

Ce n'était pas qu'il fût sans nouvelles du sévère chef de la Corde, au contraire; l'apothicaire Molère également avait de ses nouvelles, puisqu'il dispensait ses médicaments et exerçait son contrôle sur l'hôpital, jamais en pénurie de patients, désormais. D'après des propos entendus deci-delà le Père Ragueneau venait d'apprendre que le feu du conseil avait brûlé dans la demeure d'Annaotaka plus de nuits qu'il y avait de doigts aux deux mains et que, entre ces sortes de réunions, le chef et Arakwa disparaissaient et que nul ne sut jamais d'où ils venaient. A part ces minces bribes de cancan, le Père Supérieur ne sut rien jusqu'à l'arrivée d'un rapport du Père de Brébeuf. Annaotaka s'était montré à Saint-Ignace et les affaires allaient mal.

Le Père Ragueneau fit venir le messager, Louis Le Boesme, et l'envoya dire à Godfrey qu'il l'attendait à son cabinet. Il s'assit le dos bien appuyé et se mit à lire les pages serrées du rapport. Il déposa bientôt le rapport sur la table, et son regard erra dans l'espace. Son souvenir franchit les étapes vécues jusqu'aux douze années passées en Huronie; il évoquait les feux de conseil dont les cendres étaient jetées au vent; et ceux de Sainte-Thérèse où lui et son frère, tous deux prêtres, comparaissaient comme malfaiteurs répondant à l'accusation de sorcellerie mettant leur vie en jeu. Le Père Supérieur branla tristement la tête. Cela remontait à bien loin et lui devenait assez familier. Il voyait ce qui restait caché au Père de Brébeuf, à cause de son

zèle impétueux ; il lisait pour ainsi dire, dans ces faces sinistres de conseillers et il entendait leurs paroles, qu'ils exprimaient avec une solennelle stupidité. Il se représentait donc le conseil de Saint-Ignace comme s'il y eût été en personne.

Les Hatiwannens, ceux qui sont les aînés, s'étaient réunis au sujet du feu de conseil d'Atondo, chef guerrier d'aonkia et qui ne le cédait, dans la ribu de la Corde, qu'à Annaotaka. La maison d'écorce avait été vidée des étrangers, sauf les inévitables gagnenon, cette engeance de chiens rapaces, veules et rongés de vermine qui s'esquivent dans les recoins pour gémir et fourir obstinément. Autour du feu une dizaine des chefs valeureux à la guerre et pendant la paix étaient accroupis sur des rocs au sommet plat, et biglaient ainsi que des hiboux, à travers une enceinte de fumée. N'eût été l'absence de la tribu du Rocher, dispersée parmi d'autres villages, la réunion eût pu représenter intégralement la nation huronne. Tokatwen, chef guerrier de la tribu de l'Ours, était venu de Ossossane, éloignée de quatre lieues, et Onaotaka, chef guerrier de la tribu Au-delà du Morass, venait de Saint-Louis, située à une lieue. Annaotaka fut le dernier à arriver et à être salué du guttural cri de bienvenue : « Kwe ! »

L'éclair de ses yeux pénétrants balaya le cercle de ces faces cuivrées enluminées du reflet d'un feu de bûches rougeoyant et sautillant au centre du terrain en terre battue. Il s'assit sur un roc vacant en face d'Atondo. Arakwa, en simple tunique de daim se glissa dans l'entrée au sol couvert de peaux et chercha un coin convenable. Le conseil, adroitement, ne parut pas s'apercevoir de sa présence. Annaotaka était les tables de la loi incarnées, et le caractère impavide d'A-

rakwa comme son infrangible haine des Iroquois faisaient d'elle le séide de prédilection du chef. Elle donna un bon coup sur la tête d'un chien, puis d'un autre parce qu'ils se grattaient; et, s'affalant plus agressive qu'alanguie, elle écouta attentivement les délibérations.

Tokatwen haranguait. « Mes frères, contemplez cette assemblée des trois tribus. Leurs chefs se réunissent. Nous sommes ici pour considérer que l'esprit du mal plane au-dessus de notre pays, et du haut du ciel nous verse la mort ».

Atondo tourna vers Annaotaka sa tête en boule tatouée dont une couronne de cheveux drus et courts accentuait le burlesque. Le chef suprême des armées fixait le feu sans clignoter. Atondo toussa pour s'éclaircir la voix avant de dire: « Un éclair jaillit avec la flamme, et le bruit de mille mousquets. Le « Petit Tonnerre » est dans nos oreilles et sa magie influence notre courage. Que faire? La terre s'ouvre pour nous engloutir ».

Il y eut acclamations, des cris: « ho! ho! » et des coups de poings sur le sol. Pourtant, Annaotaka ni Tokatwen n'y prirent part. Ils échangèrent leurs regards et Annaotaka raviva le feu. Tokatwen avait la bouche ouverte et allait parler quand Annaotaka, tout en chassant brusquement de la main une puce piquant son occiput pelé proféra: « Il y a du vrai dans les paroles d'Atondo. Hinowaiia nous a ensorcelés. Nous sommes un squelette accroché à un fil. Que le fil se brise et nos vies s'éparpilleront sur la route du royaume des âmes.

—Nous sommes en dérive sur les ondes de la mort, renchérit sourdement Atondo ». Les yeux d'Annaotaka

luirent. « Onaotaka a parlé. Atondo a parlé. Leurs mots ne sont pas ceux de Tokatwen ni d'Annaotaka.

—Le peuple de l'Ours n'a pas entendu la voix du Petit Tonnerre; il n'a pas senti la brûlure de ses éclairs », ricana insolemment Atondo.

Les yeux noirs de Tokatwen flamboyèrent. Annaotaka, d'un geste, réclama le silence. La tribu de la Corde venait de lancer une injure, et comme chef guerrier de la Corde, il était de son devoir de sévir. La voix d'Annaotaka était aussi glaciale et dure que le froid de la nuit.

« Dis-moi, ô Onaotaka, est-ce que le Peuple au-delà du Morass a recueilli les os de ceux qui furent frappés par le Petit Tonnerre ? As-tu vu les pieux noircis par les feux de torture ? Je ne pose pas la question à Atondo. Dès les premiers bruits annonciateurs d'Hinowaiia, il quitta son village de Tawenkatentaron comme un renard abandonne son terrier au loup. Atondo n'est pas le porte-parole de la tribu des Cordes; s'il ose le dire, il ment ».

La face camarde d'Atondo se convulsa de rage. Il sembla aboyer sous un masque: « Le grand chef est allé remporter une victoire. Tandis qu'il poursuivait les Hodenosoni, ils sont venus chez le « Gardien de la rivière » et le gardien était parti ».

Annaotaka reçut l'affront mortel sans sourciller. D'une voix placide il dit seulement: « J'ai dit ».

Tokatwen savait que Annaotaka n'était jamais si redoutable que sous cet air de froid mépris. Il s'empressa de faire digression; « Ekon est ici. C'est un grand ondaki. Il a chassé l'Aonkia de l'endroit où le « Poteau sec » barre la route qui conduit ici. Il a, peut-être, des paroles sages à nous dire ».

Onaotaka et les chefs de paix accueillirent bien cette proposition en frappant du poing sur le sol. Atondo acquiesça mais en rechignant. Imperturbable, Annaotaka ordonna à Arakwa: « Trouve celui qui tire les lourdes charges et amène-le ici ».

Le Père de Brébeuf, « Celui qui tire les lourdes charges », était assis sur un tronc d'arbre au centre de sa hutte. L'entrée était chichement couverte d'une peau de daim et la fumée d'un feu de souches de pin se dispersait aux vencoulis sans nombre qui se jouaient entre les fissures larges d'un pouce des cloisons d'écorce, pour aller s'échapper en volutes par l'espace ouvert au centre du toit. Son héroïque figure rougeoyait au papillotement du feu que captait et reflétait le bleu céleste de ses yeux puissants. Il s'arc-boutait sur une planchette de temps en temps pour tremper sa plume d'oie dans un liquide noir et infecte qui était son encre. Pendant qu'il écrivait, sa main gauche tortillait le long bout tombant de sa moustache grise qui profitait du moindre répit pour retourner se perdre dans l'ondulation de la barbe.

Arakwa repoussa du pied la bordure de la peau de daim, puis, d'un pas résolu, entra. Le Père de Brébeuf lui lança un coup d'oeil rapide qui ne comportait ni reproche ni bienveillance et continua à écrire. Elle s'assit sur de minces feuilles d'écorce d'endika et ne pensa plus à sa furieuse haine pour Atondo, en voyant la plume d'oie tracer de mystérieuses lignes sur le papier. L'idée qu'on pût noter le discours par des coups de plume dépassait les Indiens. Arakwa s'y intéressa pendant dix minutes, puis son attention se porta ailleurs, sur les meubles, un coffre à serrure, le bois de l'âtre et les quelques bûches servant de sièges. Rien

d'autre ne pouvait plus l'intéresser. Elle fit un claquement de langue et dit : « O Ekon, le grand chef guerrier Annaotaka te commande de venir au feu du conseil d'Atondo. Ce n'est pas le grand chef, mon père, lui-même, qui t'invite, c'est Tokatwen ».

Ayant ainsi livré son message, à sa manière la plus insolente, elle se rassit, l'oeil menaçant. Le Père de Brébeuf, sans lever la tête dit : « J'ai entendu ». Il posa sa plume et avec un imperceptible froncement, il commença de lire ce qu'il avait écrit, scandant à peine d'un léger hochement approbatif sa lecture, ligne par ligne.

Arakwa se **contint** avec effort, mais quand elle vit tourner la dernière feuille, elle ne résista plus. « C'est une longue magie que tu fais avec ces marques noires », fit-elle, lamentant ; et plus pressante : « Si tu es un si grand magicien, tu peux me parler de Sontakwa.

—Est-ce que le feu du conseil est allumé pour discuter de Sontakwa ? dit le Père de Brébeuf en rassemblant ses feuilles, sa plume et son encre pour les placer dans une boîte. Ou bien est-ce les Hodenosoni qui sont importants ?

—Quelle importance le feu du conseil a-t-il pour toi, O robe noire ? Le grand Annaotaka ne t'a pas demandé de venir ».

Le prêtre ferma soigneusement le coffret avec une clef pendue à sa ceinture. Il se leva et la regardant tristement dans la pénombre intense de ce coin de la cahute : « Tu es impudente, imprudente et vicieuse », dit-il, sévère, d'une voix profonde, « et tu es engagée déjà bien loin sur la route de l'enfer. A moins qu'une autre voix ne parle à ton coeur, tu passeras l'éternité dans le feu d'expiation.

—C'est Sontakwa qui parle dans mon coeur ». Elle accompagnait sa riposte d'un plissement du nez.

—Ton coeur est noir d'esprits infernaux ». Et s'avancant d'un pas, sa silhouette plus longue, plus mince en sa soutane élimée, le Père continua: « Ta conduite est un opprobre. Il te faut changer de vie, ou ta fin sera hideuse ».

Elle éclata d'un rire sardonique: « Un ondaki n'est ni homme, ni femme. Il est un orignal femelle avec une cloche au cou. Que connais-tu des femmes? Sontakwa est un homme et un guerrier.

—Sontakwa est un guerrier de la Croix ». Le ton de réplique du Père de Brébeuf était sec et courroucé: « Il n'est pas pour une débauchée. Tes péchés t'ont rendu le coeur aussi noir qu'une nuit sans lune. Repens-toi pendant qu'il t'est donné de le faire.

—Femelle d'orignal à cloche », nargua-t-elle en mimant de la main la barbe du Père. « Et puis tu ne me connais pas ! »

En une enjambée il se trouva face à face avec elle. Une bûche se rompit à cet instant et les tisons luirent en projetant dans le clair obscur de la cahute leur intense rougeoiment en faisceaux lumineux où se découpait le noir contour de la soutane. Pendant une longue minute, il parut comme un colosse d'ébène, aux yeux flamboyant d'un feu ardent et surnaturel qui la fascinait. Sous cette térébrante emprise, les mains d'Arakwa se crispaient, ses épaules se cambraient en la contracture du défi. La voix tranchante et incisive, le « spectre » disait: « Vautrée dans ton vil égoïsme, tu oublies les misères de ton peuple. Tu es à la croisée du chemin. Garde-toi de suivre ton esprit mal-faisant de la luxure et du culte de ta chair; il te con-

duira sous le tranchant de la hache et au feu éternel. Je vois aussi clairement que je te vois devant moi, les deux voies et leur aboutissement. Renonce à tes faux dieux; fuis leur maléfique influence, pendant que la bonne route est ouverte à toi, sinon la mort hideuse te prendra dans ta jeunesse ».

L'étrange lumière de ses yeux s'éteignit. Et passant une main en travers de son front: « Tu as entendu parler, dit le Père, l'esprit qui était au-dedans de moi », et avec une nuance d'attendrissement: « je te plains; si jeune et l'âme si remplie du mal. Il y a pourtant... »

—Tes yeux étaient ceux du loup quand le feu les allume », trancha l'indienne d'une voix de terreur.

La rétorque cingla: « Le loup était l'image de l'esprit vénénifique qui est en toi. Il va te dévorer si tu ne veux pas croire au véritable Grand Esprit ni obéir à Ses commandements; si tu ne te rappelles pas... »

Ce dernier mot la ramenant à la notion de son message: « Le conseil ! », s'écria-t-elle, avec un sursaut. « Nous les avons fait attendre ! »

—Vrai, je n'y pensais pas », fit le Père de Brébeuf, en sortant vivement de la cahute.

On le reçut avec une mauvaise grâce mal dissimulée.

Atondo, méchant, dit: « Nous avons remis du bois dans le feu ».

Annaotaka, en grognant: « Une main du métier l'a remis ».

Atondo devint noir. La colère lui serra la gorge. Le prêtre resta muet. Rien ne pouvait insulter d'avantage un guerrier que de le comparer à un bûcheron.

Un coup d'oeil à Annaotaka; un sourire dédaigneux sur ses lèvres sinueuses, et les nerfs du Père de Bré-

beuf se remirent. La rupture imminente entre le chef guerrier de la tribu de la Corde et son lieutenant s'était produite. Le missionnaire qu'il était, lui commandait de soutenir Atondo; le soldat qu'il y avait aussi en lui le faisait incliner pour Annaotaka. Se dressant de toute sa taille, guerrier entre des guerriers, le coffre solide, les épaules puissantes, sans peur comme les plus braves d'entre eux, il dit: « Je suis en retard parce qu'un esprit m'a parlé et que je l'ai écouté. Et maintenant que je suis ici, que vois-je? Une maison divisée contre elle-même. Est-ce bien ?

—Vraiment, O Ekon, nous sommes des gens à deux langues, concéda gravement Tokatwen; cela n'a pas d'importance, maintenant que vous êtes ici ».

Mais malicieusement Atondo dit à Annaotaka: « C'est Ekon qui a choisi le site de notre nouvelle Aonkia. Il attend tes questions ».

Connaissant bien la duplicité huronne, le Père de Brébeuf n'attendit pas la question.

« C'est vrai, déclara-t-il, que nous avons déménagé d'où le Poteau obstruait la voie, mais les palissades étaient mauvaises et la peste régnait. La mort nous tombait du ciel.

—Le Petit Tonnerre rôde », dit Annaotaka, pervers.

—Je ne pensais pas à la mort, mais à la vie du peuple », répondit gravement le prêtre. « Ce n'est pas, aux yeux de Dieu, faire preuve de vertu que de mourir inutilement. Il faut que le peuple vive, travaille à Sa cause, et honore Son nom, sinon c'est à moi qu'en incomberait la faute ».

Et dévisageant Annaotaka d'un oeil sévère : « Ne crois pas que moi, Ekon, je craigne la mort ». Sa voix retentit plus forte: « Je sais comment je mour-

rai. Le Grand Esprit a ordonné d'avance que ce sera au poteau de torture iroquois et je ne l'esquiverai pas. Encore jeune homme, en traversant la mer, j'ai vu l'avenir. Je me suis vu attaché au poteau. Je n'ai pas rebroussé chemin; et depuis que je suis arrivé, j'ai vu ce poteau, pas une fois seulement, mais trois fois. Malgré cela je ne le crains pas ».

Annaotaka leva la tête. « Celui qui tire un gros fardeau a le coeur d'un guerrier. Ce n'est pas à lui que je le dis.

—Il eût mieux valu ne pas le dire », cria le prêtre, inflexible. « Que sommes-nous, ô chef, pour oser parler avec haine, à l'ombre de la mort ? »

Annaotaka leva les épaules et son regard visa Atondo. Le Père de Brébeuf lut dans la pensée du chef. « Quel intérêt pouvons-nous avoir à nourrir de meurtrières pensées les uns contre les autres, alors que nous devrions nous unir dans l'unique pensée de sauver notre peuple ? Les Hurons maugréent contre la colère du Grand Esprit. Il les punit parce que leurs agissements sont mauvais et que leurs moeurs sont un opprobre et une honte.

—Les Hodenosoni n'ont pas abandonné les vieux okis et la voix d'Hinowaiia plaide pour eux, dit Tokatwen avec aigreur.

—Hinowaiia est un être de mal. Les esprit mauvais nous combattent mais ne peuvent nous vaincre.

—Les ouimstigouches savent construire des fortifications », ajouta, avec âpreté, Annaotaka. « Sontakwa est un guerrier; Aontekete, un homme aux paroles sages. Nous n'avons pas gardé nos frontières. Nous n'avons pas écouté ses paroles. Nous n'avons écouté

que le son de nos seules paroles ». Il jeta encore les yeux sur Atondo.

—Que dit ton coeur, ô Ekon? » demanda, avec ruse, Onaotaka.

—Il vous faut délaisser vos coupables usages et croire au Grand Esprit et observer Ses commandements, répondit-il avec vigueur. Abandonnez vos fêtes superstitieuses; cessez de manger les guerriers captifs; banissez le mensonger arenkiwen, et unissez-vous pour défendre votre pays et combattre pour Son royaume de la foi. Alors seulement le Grand Esprit vous aidera au combat à vous délivrer des Hodenosoni.

—Notre aonkia a abjuré les mauvais esprits; nous avons été construire en sécurité de plus fortes palissades. Tanaostake était à double langue en honorant le Grand Esprit, et elle a été détruite », dit Atondo, pharisaïque.

—Eh bien, gardez mieux vos palissades que ne fit Enons, et ne chassez pas les loups dans les bois s'ils ne sont pas à vos portes », répliqua vertement Tokatwen, « ou le Grand Esprit dans les cieus ne vous sauvera pas ».

Annaotaka ne dit rien. Il guettait Atondo d'un oeil et quand Tokatwen eut fini de parler, il fit signe à Arakwa de partir, et dit courtoisement adieux aux chefs. Il avait une autre question, et plus urgente à considérer que l'état de la nation: celle de la candidature d'Atondo au poste de chef suprême de la tribu.

XI

LE Père Supérieur relut le rapport, jeta un coup d'oeil à un petit dossier et le mit de côté. A ce moment Godfrey entra, annonçant: « Mauvaises nouvelles de Saint-Ignace » et, avec lassitude, esquissa en quelques mots ce que le Père de Brébeuf avait écrit. « Ces Hurons! » murmura-t-il, « j'ai grand'peur ». Quand nous leur réclamons de toute urgence l'unité et la solidarité, il faut qu'ils s'entre-déchirent ». Puis songeur: « Atondo est un curieux mélange d'artifice et de stupidité; et très prudent pour sa peau. Il doit attendre quelque bénéfice direct de cette querelle.

—Son attitude est inexplicable à moins qu'il n' imagine qu'il peut fusionner l'appui païen avec le catholique contre Annaotaka. Il a toujours été prêt à se lever contre les Iroquois; aujourd'hui, il semble effondré moralement.

—Je crois, mon père, que son attitude trahit une ambition. Il a vu l'occasion de mater Annaotaka; mais il a compté sans Tokatwen et la tribu de l'Ours. Omission grave pour lui.

—Atondo est doté d'un courage particulier; car pour oser lancer le défi à Annaotaka... dit le Père Rague-neau, doucement. Et que proposez-vous? Je ne sais ce que nous pourrions faire. C'est une querelle intime

entre Annaotaka et Atondo. Notre médiation ne pourrait qu'être offensante aux deux. J'ai surtout peur pour Atondo.

—Je suis de votre avis; cela ne nous regarde pas ». Le Père Supérieur soupira. Ses doigts s'égarèrent vers le second dossier de paperasse. Il regarda la première page et le rapprochement de ses sourcils marqua le saisissement de son esprit. Lentement, soigneusement, il lut, plaçant chaque feuillet l'un sur l'autre avec une exacte précision. Quand il eut mis le dernier de côté, il se parlait à lui-même plus qu'à Godfrey: « Un homme de Dieu, le Père de Brébeuf, un homme d'une subtile intelligence, un savant de grande envergure et un vrai serviteur de sa patrie ». Pensivement, il passait sa main sur son menton: « Je voudrais bien avoir reçu les mêmes dons que ceux du Père de Brébeuf, pour devenir un artisan d'élite au service de Dieu ».

Le Père Supérieur tapotant légèrement les pages de l'index ajouta: « Voici une lettre ouverte à tous ceux de France qu'intéresse le domaine particulier de la Mission huronne. Une lettre qui m'émeut profondément, car elle montre les ignominies que souffrent volontiers les hommes qui désirent mériter d'être au service du Seigneur et accomplir sa volonté où qu'Il les envoie ». Durant une minute, le Père Ragueneau fixa ces papiers, plongé dans une profonde méditation, puis, lentement, les prit.

« Il n'y a rien de confidentiel et je suis sûr que le Père de Brébeuf ne s'opposerait pas à ce que je vous les lise; je suis certain que vous apprécieriez, comme moi, tout ce qu'il y dit ». Il s'éclaircit la voix et lut d'une voix douce et profonde: « Pour citer les paro-

les de Saint Paul, « je vais vous montrer combien vous aurez à souffrir pour le Nom de Jésus », je ne vous dirai rien du voyage qui vous amènera ici. Vous en avez entendu parler. Si vous avez le courage de l'entreprendre, quand vous arriverez au pays Huron, en dépit de notre joie et de notre charité, nous vous recevrons dans une vilaine cabane qu'il ne se trouve point de mesure en France assez misérable qui lui puisse être comparable. Si harassé ou exténué que vous soyez, nous n'aurons pas d'autre lit à vous offrir qu'une natte étendue sur le sol; une peau est un luxe que nous ne pouvons nous offrir. Les puces et les moustiques vous tourmenteront pendant trois ou quatre mois en été. Aux repas, nous vous servirons une sorte de gruau de blé écrasé, quelquefois assaisonné de poisson fumé ou séché; et si, par hasard, nous pouvions vous présenter un morceau de gibier ou de poisson frais, il vous faudra sans doute partager votre portion avec quelque convive inattendu.

« Vous pouvez être savant théologien ou grand prédicateur en France, mais ici il vous faudra aller à l'école des sauvages, sauvagesses et sauvageons et apprendre à bégayer leur langue, doucement résigné à leurs moqueries de votre ignorance de ce qu'ils savent si bien. Pendant de long mois, vous serez un muet au milieu de barbares.

« Et quant à l'hiver? Pendant cinq mois pleins, vous serez confiné à la cabane d'écorce, à ciel ouvert, respirant une atmosphère fumeuse, transi de froid, entouré d'Indiens vous harcelant du matin au soir. Et, à présent que nous avons des chrétiens presque dans chaque village, vous aurez, pour les atteindre, à battre de la semelle pendant des milles les sentes non frayées,

le dos chargé des bagages dont vous avez besoin. Vous y resterez deux ou trois semaines dans une cahute de famille indienne, en un inconcevable et misérable inconfort.

« Jour et nuit, littéralement vous tiendrez votre vie pour un bien précaire, que, à tout instant, en tout lieu, quelque maniaque ou quelque mécontent, donnant libre cours à sa colère ou à sa lubie, vous enlève d'un coup de tomahawk sur le crâne. Et malheur à vous si la sécheresse ou un excès de pluie ravage le pays, ou qu'une épidémie s'y déclare; les Indiens vous en tiendront responsable. A ces dangers pour votre vie, ajoutez celui des ubiquitaires Iroquois rampant dans les sentes à l'affût de proie humaine pour leurs ripailles. Quel fonds de piété il vous faudra apporter pour persister dans la ferveur de votre vie spirituelle, assailli par tant de distractions et privé des secours d'une communauté bien réglée ! Pendant des semaines vous serez privé de la consolation de célébrer le saint sacrifice de la messe; et quand cette joie vous sera de nouveau accordée vous aurez l'impression que l'étable de Bethléem était pour Notre-Seigneur un temple plus décent que ce que vous pourrez lui offrir dans les brousses d'ici.

« Maintenant, si, en dépit de toutes ces misères et bien d'autres que vous connaîtrez sur place, vous êtes toujours disposé à venir les partager avec nous dans la souffrance, venez. Vous trouverez ici, la Croix et avec elle la plus douce consolation que le Seigneur a réservée à Ses serviteurs. En effet, au milieu de tant d'épreuves, nous sommes tous heureux, sains de corps et d'esprit. Nous ne savons ce qu'est un mal d'estomac, un mal de tête, un rhume. S'il nous arrive quelquefois de répéter les paroles du Fils de Dieu à Son

Père: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », nous avons aussi souvent lieu de nous écrier avec saint François-Xavier au comble de la consolation: « Assez ô mon Dieu ! »

Le Père Supérieur déposa les feuillets et jeta vers le crucifix au dessus de la table son regard de méditation; et sa bouche murmurait: « Au comble de la consolation ». « Vraiment nous le sommes au delà de nos mérites, même à cette heure de tumulte et d'épreuves ».

Godfrey restait assis, silencieux. Bien que d'une inclination plus pragmatique, les circonstances exceptionnelles de sa tutelle lui avaient permis d'acquérir une instruction qui n'était rarement accordée qu'aux plus studieux, et le goût qu'il montrait pour la littérature s'y était pleinement développé. Il savait que le Père de Brébeuf, dans sa grossière cahute de Saint-Ignace avait rédigé une lettre qui passerait à la postérité par son simple tracé de la vie en Huronie, de ses dangers et de ses compensations spirituelles; qu'elle était un document humain reliant la sauvagerie ignare aux cloîtres doctes du vieux monde et, par cela même, constituait pour les générations à venir, un témoignage de l'intrépide esprit et des réelles vertus de ces croisés de la Croix, en robe noire.

« Beau tempérament dans un magnifique spécimen d'humanité, au surplus héroïque ». Le Père Rague-neau en hochant la tête: « Si nous pouvions au moins insuffler aux chefs hurons quelques unes de ses authentiques qualités ».

Avec un sourire flegmatique Godfrey émit: « Je doute qu'il se trouve dans la race humaine quelque chose du Père de Brébeuf, à quelque point de vue que ce soit.

—Evidemment non, Godfrey, je le sais bien. Simple voeu, et qui n'eût même pas dû m'échapper ». Le regard perdu dans l'espace et le coin des lèvres amer, le Père Supérieur continua : « Ainsi que l'a dit Notre-Seigneur, . . . « Car, où se trouve votre trésor, aussi votre coeur se trouve ». Mon coeur est en Huronie où un trésor d'âmes attend le salut.

—Le mien aussi est ici, Monsieur.

—Non, Godfrey, votre coeur est dans votre future seigneurie, et c'est juste. Vous êtes du corps des pionniers, un constructeur ». Il ajouta, plus grave : « Si les Hurons pouvaient être des constructeurs, des bâtisseurs animés du bien national. Si, au moins, Annotaka et Atondo— » et soulevant les épaules, de découragement : « Nous ne pouvons qu'espérer, qu'attendre des jours meilleurs.

Il y avait un mois, et plus, qu'aucune nouvelle n'était parvenue au fort, quand dans le rapport du Père de Brébeuf, un court alinéa mentionnait la disparition d'Atondo. Quinze jours auparavant, il était parti pour chasser dans la forêt et l'on ne le revit plus. Le Père Supérieur déposa la lettre, en proie à de sombres pressentiments. Il n'avait pas de doute sur le sort advenu à Atondo. Godfrey, non plus du reste.

Il n'y avait pas à perdre de temps en vaines considérations. La saison de Noël approchait. Les Indiens convertis se massaient déjà au fort de la mission pour les fêtes, et la petite église de Saint-Joseph était toute égayée de décorations de bougies et de scènes de la Nativité. Aux yeux des Hurons, l'église était un lieu féérique, un temple de beauté que seule la magie des robes noires pouvait créer. « Leurs plaisirs sont sim-

ples », fit remarquer le Père Ragueneau à Godfrey, « car, toute parée de ses clinquants, notre église n'est cependant qu'une misère pour des yeux de France.

—Pardon, mon Père, répartit Godfrey, je ne suis jamais allé en France, comme vous savez; cependant je trouve notre église très belle, très belle de toute la peine et de tout le sacrifice dont elle fut édifiée.

—Oui, mon capitaine. Je vous comprends ».

Avec quelle suavité dans la voix, le Père Supérieur lui dit cela. « Vous aussi vous êtes une âme simple. L'or et les brillants ne vous séduisent pas, autrement vous ne seriez pas claustré ici dans cet avant-poste ». Et le regard plus haut: « Oui, mon capitaine, répétait-il, seuls les coeurs nobles habitent les âmes simples. Ils ne cherchent d'autre récompense que la satisfaction d'avoir sincèrement et bien accompli une oeuvre en vue de Dieu et des hommes; il n'empêche que parfois, l'action désintéressée porte en soi sa propre récompense ». Et jetant un coup d'oeil vif à Godfrey, il ajouta avec un impénétrable sourire: « Allons, le froid de cette nuit pourrait geler le plus robuste coeur ! »

Sur le seuil de son cabinet, le Père Supérieur s'arrêtant, d'une voix lointaine, l'angoisse de son âme à peine perceptible dans son regard seulement, dit machinalement: « Pas un mot encore d'Annaotaka et de ses desseins; Atondo disparu. Les semaines passent, et il y a tant à faire toujours, si nous voulons garder tout ceci.

—Je le sais bien, mon Père » répondit Godfrey découragé, « j'ai passé des heures à formuler des plans pour n'aboutir qu'à les rejeter comme impraticables.

—Ne désespérez pas. Les plus belles idées souvent se réalisent à la dernière minute; et n'oubliez pas que

le Christ et Ses saints sont intervenus maintes fois pour nous sauver, ici en Huronie ».

Les nouvelles d'Annaotaka ne tardèrent pas trop à venir. Quelques jours plus tard, le Père Ragueneau et Godfrey, installés dans la cahute d'avant-poste, tranquillement discutaient leurs projets quand une sentinelle ayant frappé à la porte annonça : « Pardon, capitaine, un homme et une femme approchent en raquettes ». Godfrey regarda par la fenêtre. « J'imagine, monsieur, que nous aurons réponses à nos questions. Voici Annaotaka et Arakwa ».

Le Père Ragueneau, quittant prestement son cabinet, se porta au devant d'eux pour les accueillir : « Je me réjouis de vous voir, ô vous, chef, ainsi que votre fille, Arakwa.

— Tant mieux, ô Aontekete, car je viens à cause d'elle. Elle dit qu'il y a un grand serpent là-dedans ». Annaotaka indiquait l'endroit du mal de sa grosse main sur l'estomac. « Il la mord de ses dents de feu ». Arakwa ne disait rien, mais elle souriait à Godfrey.

« Tu as bien fait, Annaotaka de l'amener ici. Je vais faire venir tout de suite notre fabricant de bonnes médecines ». Le Père Supérieur parlait sérieusement ; un petit air amusé se pouvait déceler seulement dans le reflet profond de ses prunelles.

« Viens donc avec moi, que nous parlions en frères. Sontakwa, restez avec Arakwa jusqu'à ce que l'apothicaire arrive ».

Annaotaka consentit d'un grognement et le Père Ragueneau et lui traversèrent le ponton en planches jeté sur le fossé, à ce moment gelé, et pénétrèrent dans le fort. Arakwa qui les avait suivis des yeux, se tourna alors vers Godfrey. « Pour quelle raison mon Aigle me méprise-t-il autant que des os gelés sur une

piste ? Ne m'a-t-il pas contemplée comme je suis vraiment ; non comme ceci ! » Elle dit ces derniers mots en soulevant dédaigneusement sa robe et en la faisant claquer avec dégoût.

« J'ai surveillé la rivière ». Il crut éluder encore mieux la question ; « et j'ai appris que Arakwa avait été plusieurs fois absente de son feu.

— Ah ! alors Sontakwa n'a pas oublié ». Ses yeux noirs s'adoucirent : « il a pensé à moi ».

— Oui, fit-il sans détour. « J'ai pensé aux dangers qui pouvaient se trouver sur ton chemin. Atondo—.

— Et tu m'as regardée comme je suis ; et tu m'as trouvée belle ?

— Je t'ai répondu déjà, mais tu n'as pas entendu.

— Tu parles comme les Hodenosoni. Tu parles beaucoup et cela ne veut rien dire », dit-elle en faisant la moue. « Quant à Atondo, il n'est rien ».

Godfrey lui lança un coup d'oeil inquisiteur, mais sans pouvoir pénétrer le masque de cette figure fermée. « Et le serpent qui te mord en dedans ?

— Ce n'est rien, je voulais voir mon Gardien de la rivière, et savoir si ses yeux se réjouiraient à ma vue ; et... non ». Quelle âcre amertume dans ce non !

« Il y a de l'ombre dans mes yeux », fit-il, artificieux, « l'ombre des ennemis qui se cachent dans la forêt.

— Il n'y a pas d'ennemis dans la forêt. J'ai été dans beaucoup de sentiers et de villes. Les seuls ennemis sont nos conseillers. Ils sont comme Sontakwa, indifférents, bavards et menteurs ». Elle cracha à ce dernier mot, signe du plus profond dégoût, en disant : « Voilà pour eux. Mon père est un guerrier de même que Tokatwen. Les autres sont des lapins fuyant devant une belette. Ils s'accroupissent de peur et attendent la mort ».

Godfrey l'observa avec une extrême acuité de regard, car c'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi. Était-ce simple dépit? était-ce haine jurée qui s'épanchait de ce cœur? Il renonça à scruter plus à fond; il venait d'apercevoir maître Molère qui s'amenait, en clopinant, de la palissade du fort. Sa face lunaire tressaillit sur le coussin noir de sa barbe, en revoyant l'Indienne. Sa voix tridula: « Te voilà encore ? »

Arakwa pouffa à la vue de l'apothicaire franchissant le pont de bois. Si épaisses qu'elles fussent, les planches ployèrent sous son volume. « Que veut cette femme, capitaine? » grinça-t-il en français.

—Je ne crois pas qu'elle veuille grand'chose », répondit Godfrey, en français aussi. « Sa maladie est un prétexte à venir ici. Donnez-lui du jus de raisin » puis en huron: « La fille du grand chef, Annaotaka, a un serpent dans le ventre. Je vous demanderai, ô homme de la science, de lui faire le bien de le lui tuer ».

Arakwa qui ne comprenait pas un mot en français, se mit une main sur l'estomac, ouvrit la bouche grande comme un four, rouge et hérissée de blanc ivoire, puis la referma. Trouvant qu'elle avait accordé une part congrue d'attention à l'apothicaire, elle lui tourna le dos. Puis véhémement, elle apostropha Sontakwa: « Et maintenant, quant à toi... »

Maître Molère l'interrompit de mots vulgaires exprimant des sentiments outrés. « Si vous avez mal au ventre, madame, venez avec moi. Le capitaine n'a pas de temps à perdre avec vous. Le Père Supérieur l'a appelé à son cabinet ».

Arakwa braquait les yeux sur l'apothicaire comme sur un poteau de torture.

« Quel fou ! Tes paroles te sortent de la bouche vide comme un oeuf gobé. Je ne comprends rien à ta magie.

—Comprends ou ne comprends pas », piailla-t-il, et il roula sa masse jusqu'au dispensaire de la redoute, ouvrit la porte d'un violent tour de clef ; fit claquer la barrière pour empêcher les patients d'entrer.

« Je te donnerais bien rien, si je n'avais pas l'ordre de le faire. »

Elle n'en fit aucun cas. « Il faut que tu partes, Sontakwa. La grande robe noire t'a appelé.

—Je n'aime pas ces robes noires, elles sont comme Atondo, pas bonnes. Je pourrai te parler encore, plus tard ». Elle se renfrogna. Lui, retirant son chapeau, avec un galant salut, la quitta. Elle le suivit du regard jusqu'au delà des lices, et poussa un grand soupir. L'apothicaire posa un bol de jus de raisin sur la barrière. D'un reniflement dédaigneux, elle lui fit voir le cas qu'elle faisait de sa camelote.

« Tu ne vois donc pas que je ne suis pas venue ici pour ça, ô... grasse bête rampante ».

Le Père Supérieur observait d'un oeil attentif Annaotaka, assis en face de lui de l'autre côté de la table. Le chef palabrait.

« Mes paroles ne recèlent rien. Il n'y a point d'idées enfouies dans mon esprit, disait-il.

—C'est regrettable, ô Chef », dit le Père Ragueneau, l'oeil fixé sur la table, songeur, rêvant tout éveillé : « Les Hurons croupissent dans l'inertie et la désespérance. Ils sont incapables d'un effort soutenu ».

Godfrey adressa la parole à Annaotaka :

« Ne peux-tu faire quelque chose, ô Chef ?

—La lune change, comme les saisons changent. Peut-être au mois des grands froids, qui sait? » répondit

Annaotaka en grommelant. Il se leva : « Je m'en vais, maintenant, dit-il, il n'y a rien d'autre à faire ».

Le Père Ragueneau reconduisit le chef à la porte, et revint. Il s'affaissa dans sa chaise, le dos voûté. La voix entrecoupée : « Atondo n'est plus, dit-il. Il est pendu en quelque endroit inconnu de la forêt, à une branche d'arbre. Pris au piège comme un lapin. Annaotaka avoue cyniquement le meurtre. C'était l'alternative nécessaire contre les sécessions dans la tribu de la Corde. Horrible parti à prendre ; mais concordant avec sa... « philosophie ».

—Atondo n'était pas un mauvais joueur.

Le Père Ragueneau opinant de la tête : « J'y ai fait allusion, mais Annaotaka argua, non sans justesse relative, qu'un bon joueur qui visait à la dissension était infiniment pire que le plus avéré des félons.

—Quel tumulte ! mon Père — à cette heure si peu favorable à un changement de chefs à Saint-Ignace. On se demande quel choix peut s'offrir.


—J'ai attiré l'attention d'Annaotaka sur ce point même. J'ai constaté que chez lui, entre le chef et l'incompétence, le plus traître c'était l'incompétence. J'imagine volontiers que la prise de Tianaostake est à l'origine de cette tragédie. Annaotaka n'a jamais pu pardonner à Atondo d'avoir exploité son absence lors de l'expédition à Québec. Je suis impuissant à intervenir dans les querelles personnelles des chefs ».

Le Père Ragueneau sa redressa dans sa chaise. Un pli de détermination marquait ses lèvres.

« Tout paraît sombre, mais je ne désespère pas. Nous lutterons continuellement pour la gloire de Dieu dont cette mission a pour but unique d'accomplir l'oeuvre. Il doit y avoir un moyen de susciter chez les Hurons le sens de la solidarité dans l'action ; il faut le

trouver. D'après ce qu'a dit Annaotaka nous avons un mois ou deux de répit. Nous allons rassembler nos esprits en vue d'un plan ». Le ton résolu de sa voix s'affirma encore davantage: « Nous allons découvrir le moyen de triompher; nous devons triompher ».

XII

 l'approche du carême le flambeau céleste d'une nouvelle espérance s'alluma, dissipant, de ses feux d'or, le sombre voile de l'avenir. Les vingt-deux Pères s'étaient réunis au fort Sainte-Marie pour l'une des trois assemblées tenues régulièrement dans l'année par la Mission générale. Ils arrivèrent en raquettes, par des pistes impraticables ou défoncées. Claude Pinard et Joseph Poncet tirèrent les harassantes lieues, plus pénibles l'une après l'autre, du lac Nipissing et du Grand Manitoulin, au pays Algonquin; Charles Garnier et Léonard Garreau venant des tribus du Loup, du Daim, et du Pétun.

Noble phalange que ces croisés de la Croix en trêve de leur perpétuelle lutte contre le paganisme et la sauvagerie. Point d'éclat de trompettes ni d'acclamations des foules pour les accueillir. Ils arrivaient, isolément ou par deux, aux murs de pierre grise de leur forteresse, portant, pour toute cotte d'armes une soutane en haillons; pour tout glaive, la pure flamme de la piété et du dévouement qui brûlait en eux, si pure et si noble que le temps n'en ternira jamais l'éclat; et que les hommes ne cesseront d'honorer son symbole.

Le Père Ragueneau toisa, d'un bout à l'autre, la table du conseil. Pendant un instant, ses yeux s'arrêtèrent à la place jadis occupée par le Père Daniel, et toujours vacante, en hommage tacitement rendu à l'absent vénérable. D'un côté le Père de Brébeuf, de l'au-

tre, le Père Garnier; et directement en face les Pères Lalemant et Chabanel. Les yeux du Père Supérieur errèrent sur ce petit groupe, puis se dirigèrent vers le dernier occupant au bout de la table, Joseph-Marie Chaumonot. Il scruta ses traits marqués, pendant une seconde, et ses paupières s'occlurent durant une passagère réflexion.

Né de la glèbe, le Père Chaumonot était un homme de grande sainteté et pendant toute sa vie le monde intellectuel se heurtait tout comme le charnel aux remparts de son esprit mystique. Des visions du royaume inconnu du commun des mortels; et des directives émanées de lèvres invisibles lui venaient, de jour et de nuit. Quoique ses aspirations fussent de vivre en ermite quelque part en France, il s'était courbé sous la volonté adverse et avait franchi mille lieues pour se rendre à Ossosane. Or depuis que le coq rouge avait chanté à Tianaostake, son village « où les épis de blé inclinent vers l'eau », était passé au premier rang des bourgs de la Huronie.

L'esprit du Père Supérieur était hanté de ces pensées, comme Godfrey entraît dans la salle. Le Père leva les yeux, indiqua d'un mouvement de tête le banc près de la porte et dit :

« Bonjour, capitaine. Nous allons examiner l'avenir des missions. Si vous voulez bien vous asseoir, je vais déclarer la séance ouverte à la discussion générale ».

Le Père Ragueneau s'appuya le dos sur le dossier de sa chaise. Il attendait qu'une voix émergeât du murmure général des propositions et des avis, quand l'attention fut attirée vers le bout opposé de la table où un silence venait de se faire, soudain. Les Pères y étaient comme en extase, les yeux rivés sur le Père Chaumonot. Figure illuminée d'exaltation; ses yeux,

brillants comme des charbons ardents, fixaient la place vide du Père Daniel; et puis l'âtre vaste où des bûches de cèdre brulaient en langues de fumée et de feu. Les lèvres du Père Chaumonot remuaient silencieusement; sa main se tendit comme pour inviter un convive à rester. Ce mouvement le réveilla. Il regarda autour de lui, et se leva, mal assuré sur ses pieds. D'une voix tremblante d'émotion, il s'adressa au Père Supérieur : « Dieu, dans sa bonté, nous a honorés au delà de nos humbles mérites. Le saint martyr, le Père Daniel est venu parmi nous, s'est assis à sa place habituelle, puis, est parti ». Il se signa dévotement.

« Une grande faveur vient, en effet, de nous être conférée », dit le Père Ragueneau, lentement, révérencieusement, « et que nous sommes tous indignes de recevoir. Vous, Père Chaumonot, à qui cette insigne marque de la faveur divine est donnée, parlez-nous du saint Père qui est revenu.

—Je regardais se jouer le feu et la fumée ». Sa voix, d'abord hésitante, insensiblement prit de la force jusqu'à s'enfler de tons d'une riche sonorité. « Et je pensais à l'esprit du mal qui inspire aux Iroquois leur rage de destruction. Je confesse que mes pensées étaient sans espoir; et c'est alors que le souvenir du Père Daniel et son glorieux martyre surgit à mon esprit. Dans cette pensée, je vis se dessiner sa figure, comme s'il sortait du feu qui le réduisit en cendre » Il s'interrompit un instant. « Je ne puis expliquer exactement ce qui se passa, c'est tellement étrange, mais, je sais que la vision se précisa et je pus voir ses yeux souriants et heureux. Alors, il s'assit à sa place habituelle.

—Il était heureux et souriant d'une joie intérieure? » Le Père Supérieur posait cette question non en vue d'une réponse, mais pour permettre au Père Chaumo-

not secoué d'une intense émotion, de se remettre.

—Vraiment, oui, père. C'était le Père Daniel que j'ai connu en arrivant en Huronie. Les ans ont marqué sa figure de leurs traits. C'était celle d'un homme de trente ans peut-être, non de quarante-huit, et radieuse de la gloire et du bonheur conquis. »

Le Père Chaumonot inclina la tête. L'air sembla saturé d'une énergie neuve dont les Pères paraissaient, soudain, revigorés, et qu'ils n'avaient pas ressentie depuis que la menace iroquoise s'était aggravée.

Le Père Supérieur jeta autour de lui un regard pétillant, vers Godfrey, et au loin. Le capitaine et les mousquetaires seuls étaient impassibles.

Le Père Chaumonot continuait : « Sa figure était si vivante, si belle et si aimable, que j'osai lui parler : « Ah, mon Père, dis-je, vous êtes vraiment privilégié de Dieu ». Il ne répondit pas, mais je lus les mots qui passaient dans son esprit. Il était venu nous inspirer dans nos délibérations, nous insuffler un espoir nouveau en l'avenir. — « Parlez-moi, mon Père, dis-je avec instance. Que pouvons-nous faire pour mériter les regards de Dieu ? »

« Il répondit, et je n'entendis jamais si harmonieuse voix ; c'était la musique inouïe que l'on n'entend qu'entre l'éveil et le demi-sommeil ; les flots de céleste harmonie parvenant aux vivants, par delà le zénith du bienheureux séjour, dans un moment fugitif d'évanescence extase. Je me sentais si transporté de ravissement que toutes ses paroles ne me sont pas restées dans le souvenir sous la forme de phrases, mais d'une suave quintessence de la pensée. Je me rappelle qu'il nous encourageait de ses puissants conseils à ne pas faillir à la tâche d'apporter la parole et la grâce de Dieu à l'infortuné peuple de la Huronie ». La phy-

sionomie du Père Chaumonot s'inondait de lumière. « Et quelques-unes de ses phrases me reviennent. Il a dit : « N'oubliez-pas votre devoir sacré d'amener des âmes à Dieu ». Je lui ai demandé pourquoi il avait fallu que les Iroquois détruisissent son corps sans qu'on pût même en recueillir les cendres, il me répondit : « Dieu est grand et admirable au delà de toute conception. Il a contemplé cette humiliation de Son serviteur et lui a accordé la compensation de nombreuses âmes du purgatoire pour l'accompagner dans son céleste triomphe » A ces derniers mots sa figure se dissipa. J'aurais voulu le retenir, le prier de s'attarder un moment au milieu de nous, mais il avait disparu. »

Le silence qui régnait fut rompu par la voix profonde du Père de Brébeuf : « Oh ! que n'ai-je reçu un tel privilège ; mais je suis indigne d'un si grand honneur. » Ses yeux puissants s'embaient d'une profonde tristesse. « Assis tout à côté de la place du Père Daniel, je ne l'ai pas vu ».

—Rare marque de la faveur divine », la gracile figure du Père Garnier, en disant cela, s'était empreinte d'une grandeur marmoréenne. « Nous qui doutions de l'avenir, du succès de notre oeuvre, nous ne pouvons qu'espérer désormais ». Le Père Supérieur, gravement hochait la tête. « J'aimerais écouter quelques-uns de nos nouveaux Pères. Le Père Lalemant aurait-il quelque chose à nous dire ? Il était assis en face de la place habituelle du Père Daniel ».

Les traits délicats du Père Lalemant rayonnaient d'un afflux de bonheur. « J'ai senti une force immense pénétrer en moi, Père, comme une puissance de géant. Je savais qu'aucun mal ne pouvait prévaloir contre nous. Ma sensation fut celle, sans doute, du

Père de Brébeuf quand il défit les esprit infernaux qui l'attaquèrent dans la forêt »

Sous l'oeil interrogateur du Père Supérieur, la noble figure du Père de Brébeuf se colora. Un peu intimidé, il dit : « Ce ne fut rien. Juste après le martyre du Père Daniel, je marchais seul dans la forêt, quand une troupe de démons montait du pays des Iroquois, chevauchant une rafale de vent. Sous la forme d'étaçons sauvages et de lions, ils m'entourèrent, rugissants, grondants, mais je n'avais nulle frayeur. Je leur dis : « Faites-moi ce que Dieu veut ; car sans Sa volonté pas un cheveu de ma tête ne sera endommagé ». Ce n'était rien. J'ai vu des démons m'assaillir avant cela.

—Mais ce fut une manifestation divine! » déclara le Père Chaumonot. « Dieu nous a réparti notre somme de labeur, chacun devant accomplir Sa volonté ; aucun ne périra que ce ne soit une forme de l'accomplissement de Son oeuvre. Il nous faut reprendre nos tâches avec courage, et avec espoir en l'avenir ». L'on entendit le murmure enthousiaste de l'acquiescement. Le Père Supérieur se leva pour dire : « Nous avons été privilégiés aujourd'hui de la bonté et de la faveur de Dieu dans des bornes insolites parmi les hommes. Remercions-Le ».

* * *

Ce même soir le Père Ragueneau fit venir Godfrey et le recut dans son dortoir, recroquevillé sur une couchette qui occupait toute la longueur de la pièce. Une table à toilette, une commode et une table formaient tout le mobilier. Godfrey s'assit sur un petit banc, au-dessous de la fenêtre calfeutrée de peaux, et fixait la lumière vacillante de la lampe, en plus de laquelle, une seule bougie donnait son lumignon terne. Le Père

Supérieur avec un sourire las : « J'ai bien hâte d'entendre un soldat m'exprimer ses pensées ».

Bien qu'il ne fut point fait allusion davantage à la conférence de la grande salle, Godfrey accepta l'invitation implicite du Père Supérieur d'en parler : « J'y ai été frappé par une coïncidence saisissante : celle que tous les Pères des résidences les plus périlleuses étaient ceux qui, à la table, étaient assis le plus près de la place vide du Père Daniel.

— Cela ne m'a pas échappé, dit le Père Ragueneau, rembruni. — Le Père de Brébeuf, à Saint-Ignace, sans frontières au sud ; et le Père Lalemant qui vient d'y être affecté. Puis il y a les Pères Garnier et Chabanel, chez les Pétuns, peuple fourbe, sous l'influence des sorciers ». Il réfléchit une seconde. « Saint-Ignace n'est qu'à environ deux lieues d'ici. Au printemps, nous devrions pouvoir établir une nouvelle ville frontière au sud.

— Pourvu que les Iroquois veuillent bien attendre jusque là, monsieur.

— J'ai parlé de la chose au Père de Brébeuf. Il ne prévoit pas la reprise des hostilités d'ici à quelque temps, du moins ».

Godfrey resta sceptique.

* * *

Des semaines passèrent sans que le Père Ragueneau remit la question sur le tapis. Alors, quand la lune de l'aquilon se balança comme un fétu à l'orient des mondes, Godfrey, sans plus différer, alla faire sa visite à Annaotaka. Louis l'accompagnait et, à la courbe du lac, ils s'engoncèrent dans leurs surtouts de cuir épais et s'arrêtèrent pour contempler le village. Par dessus les remparts bas, fusaient les lueurs rouges des cahutes toutes portes ouvertes ; et, les silhouet-

tes toutes nues se détachaient en gros relief sur le fond ardent. D'une voix caverneuse, Louis définit : « Exactement l'image de l'enfer. Tous des diables. A les regarder seulement on brûle ».

Le chef accueillit fort chaleureusement Godfrey. Quant à Louis, d'un geste de la main, il l'expédia derrière l'habitation où un groupe de jeunes indiennes copieusement colorées du jus de baies rouges et d'ocre riaient et plaisantaient avec de jeunes guerriers, tout en jouant à pile ou face avec des noyaux de prunes dans un bol, pariant gros sur le côté blanc ou le côté noir. Godfrey eut un mouvement de surprise en apercevant Tokatwen venir vers lui. « Quelle reconfortante surprise pour moi que de rencontrer deux chefs, où je n'en attendais qu'un !

—Il est bon que nous soyons maintenant trois, s'empressa de dire Annaotaka. J'ai beaucoup d'idées dans la tête.

—Ce conseil va bénéficier de vos avis, ô Sontakwa, ajouta Tokatwen ». Godfrey sentit le rose de la satisfaction lui venir aux joues.

—Je vais envoyer chercher Onaotaka, fit Annaotaka. Il est venu de son aonkia avant le coucher du soleil et s'est arrêté à une maison amie ». Le chef donna un coup de voix et un petit gars surgit en courant, d'un foyer allumé où des femmes âgées, peau flasque et ridée sur leurs os étaient accroupies avec de jeunes enfants. Godfrey eut une contraction de la bouche, en les voyant ; n'eut été leur regard brillant d'une vivace malice, on eût cru que les tombes avaient rendu leurs morts. Il se détourna vivement et ce fut sur les contours vigoureux d'Arakwa que ses yeux se heurtèrent.

« Ainsi le Grand Aigle a réfléchi à mes paroles et il est venu me voir ».

Le rehaut de jus cramoisi sur ses joues et sur ses lèvres affûtait sa truculence ; et la redondante draperie de son wampum, sur le cuivre de son corps ondoyait, perfide, aux regards de Godfrey.

Annaotaka, irrité lui dit : « Va-t-en. Nous sommes ici pour parler de choses sérieuses ». Elle, se rebiffant : « Sontakwa est venu me voir.

—Prends-le quand tu le pourras, tonna le chef, les ouimstigouches prennent nos femmes, tu peux le prendre, mais pas maintenant. Va-t-en!

—Je le prendrai quand je le voudrai ». Elle trépi-gnait. Elle retourna à son feu et y plongea son regard furieux.

« Nous n'allons pas attendre Onaotaka ». Annaotaka, à ce moment, ne pensait pas au défi d'Arakwa. « Sontakwa vient pour nous écouter. Nous allons lui parler comme à nous-mêmes.

—C'est bien, confirma Tokatwen. Et toi, ô Annaotaka, tu vas parler au nom des tribus de la Corde et des Ours ».

Onaotaka les rejoignit. Annaotaka, d'un coup d'oeil invita Godfrey à prendre la parole.

« Voici le mois des vents froids, des grands vents, dit-il lentement. Mon coeur craint que ces vents ne poussent les Hodonosoni vers Wentake ».

Le vif échange de coups d'oeil qu'il surprit alors entre Annaotaka et Tokatwen le convainquit du bien-fondé de ses appréhensions.

« J'en ai parlé, aux feux du conseil, d'accord avec Tokatwen, mais le peuple n'a pas voulu écouter ». Et, jetant sur Annaotaka un regard indéfinissable : « Nous ne sommes que deux voix dans un tourbillon de paroles qui ne veulent rien dire.

—Ce tourbillon de paroles demande ce qu'on peut faire quand les Hodonosoni ont à leur tête, le Petit

tonnerre », avança avec modération, Onaotaka. « Les arenkewens se tournent vers les robes noires et nous voilà impuissants à les combattre parce que le peuple croit à ce qu'elles disent ».

Godfrey opina manifestement.

« Vous savez qu'ils mentent et nous trois, ici, savons qu'ils mentent, mais nos guerriers ignorent qu'ils mentent. Ils se souviennent de la peste, et que bien des feux sont éteints ». A ces derniers mots d'Onaotaka, Godfrey riposta : « Les feux se seraient consumés et les maisons se seraient vidées.

—Cela est vrai, ô Sontakwa, dit Tokatwen. Cela est arrivé avant que les Ontakin vinssent; et cela arrivera après leur départ ».

Godfrey se redressant : « Je ne comprends pas le sens caché de tes paroles.

—Autrefois, notre peuple vivait près de la grande rivière, maintenant, nous sommes ici ».

Un sourire d'incertitude s'esquissa sur les lèvres de Godfrey, à l'allusion du chef aux périodiques soulèvements des frontières nationales, à l'assertion des Gardiens de Wampums, ces soi-disant historiens, à savoir que l'ancien domaine de chasse des Hurons était jadis l'île de Montréal; qu'il était maintenant aux eaux de la baie Nottawasaka. Les paroles de Tokatwen ne comportaient aucun espoir pour l'avenir. Annaotaka, irrité, s'écria: « Ce ne sont pas les robes noires qui ensorcellent le peuple; c'est notre peuple qui s'envoûte lui-même. Il n'agit pas, et parle comme s'il avait cinq ou six langues différentes. Quand le temps viendra, je me mettrai à la tête de ceux qui sont de vrais guerriers et nous battons les Hodenosoni à mort ».

Arakwa ne put se contenir plus longtemps. Au mépris de toute convenance, et en défi aux foudres d'Annaotaka elle se rendit au feu du conseil et harangua :

« Nos guerriers sont comme des lapins. Ils se laissent ensorceler par les robes noires, et tremblent à la voix du Petit Tonnerre. Si nous devons mourir, mourons en combattant. Prenons tout de suite la piste du pays des grandes Maisons, brûlons leurs vieillards, brûlons leurs femmes; tuons leurs guerriers! » Sur ces derniers mots, elle se dressa, provocante. Tokatwen, se penchant, attisa le feu avec un gros bâton. Les flammes se ravivèrent, scintillantes, se jouant en diapures écarlates sur le corps lustré de la guerrière entre les bandelettes de son wampum. Godfrey, ahuri, devant son incroyable insolence eut une inspiration. Saisissant Annaotaka au poignet, comme il s'emparait d'un bâton pour la rosser : « Contiens ta colère, ô Annaotaka! » lui souffla-t-il. « Une voix a parlé; elle dit : regarde bien ta fille ».

Le chef, agacé, lui dit : « Si tu la veux, Sontakwa, prends-la quand les feux seront éteints.

—Nous parlons guerre et non femmes » .

Arakwa tressaillit de toute sa chair musclée. Sa denture éclatait entre ses lèvres pourpres. Ses yeux battaient de la prunelle et des paupières, fulgurants d'indignation.

« C'est de la guerre que je parle, non des femmes », et s'exaspérant : « Examinez ces wampums, ô chef, et ce feu brûlant sans chaleur sur cette peau. N'est-ce pas évocateur de ce qui se passe pour le Petit Tonnerre? Voici la fille d'un grand chef. Elle est du sang des guerriers. Ne devrait-elle pas en conduire aussi, comme la Hinowaiia, et anéantir l'ennemi d'un souffle de mort? »

Les yeux d'Annaotaka étincelèrent, double traits lumineux dans sa face. La tactique toute simple lui convint. Il lorgna Arakwa en faisant ses réflexions. L'esprit moins souple de Tokatwen se coïncia à cette

idée. Il s'en désintéressa d'un soulèvement des épaules; quant à Annaotaka, ses lèvres se bistournèrent de dégoût.

Cet ostensible mépris des deux chefs accrut la rage intérieure d'Arakwa, comme le vent avive l'étincelle. Et! quoi, je conduirais nos guerriers pour le bénéfice des robes noires? Ils ont assez infesté notre pays.

—Qu'importe? » Godfrey dissimula son dépit sous cette attitude indifférente. « Si la fille d'un grand chef ne veut pas sauver son propre peuple, je n'ai plus rien à dire. Les feux du Conseil sont éteints ».

Annaotaka se leva et salua poliment d'une inclination de tête. Ses yeux trahissaient pourtant la colère dont le manque d'imagination de Tokatwen, ainsi que la stupidité d'Onaotaka, lui emplissaient le coeur autant que l'offense de Arakwa. Mais en grand chef qu'il était, il ne pouvait agir à l'encontre du Conseil. L'intense furie de son coeur mettait dans ses yeux de telles lueurs que Arakwa, quand il arriva à la porte accompagné de Godfrey, s'effaça. Il dit à Godfrey, en le quittant: « Tes paroles, ô Sontakwa étaient profondes, trop profondes pour les esprits des autres. Il peut arriver que ces paroles, pourtant, leur aillent peu à peu au coeur. Qui sait? » Il s'interrompit, le regard perdu dans la nuit, puis: « C'était un plan d'inventif guerrier, et qui aurait bien pu refouler pour toujours les Hodosoni.

—L'heure de frapper c'est maintenant », lui répondit Godfrey, « la pleine lune se lèvera trop tard. Adieu, Annaotaka ».

Louis, à contre-coeur, quitta les amusantes Indiennes à son feu, et, à un moment, sur la route du retour, il risqua: « Je n'ai jamais vu une femme aussi folle ni aussi farouche que cette Arakwa, Monsieur.

—C'est une louve », dit Godfrey, si furieusement, que Louis n'osa plus ouvrir la bouche durant tout le reste du voyage.

Malgré l'heure avancée de la nuit, le Père Supérieur attendait.

« J'ai peur, mon Père qu'il n'y ait plus d'espoir maintenant. Les tribus ne tenteront pas de se solidariser, et comme d'habitude, les sorciers fomentent le trouble.

—Cela n'a rien d'extraordinaire, fit le Père Ragueneau, avec lassitude. Nous avons déjà passé par là. Voyons donc votre rapport ».

« Elle peut changer d'idée.

—Je crains que ce ne soit trop tard, monsieur. Mars approche. Si les Iroquois attaquent, ce sera bientôt.

A la fin, le Père Supérieur, tristement sourit :

—C'est votre opinion arrêtée, je sais. J'ai demandé au Père de Brébeuf de se rendre ici dès qu'il le pourra. Son habitation est tout à fait en péril, maintenant que Saint-Joseph est détruit. Il nous faudra, je crois, en discuter avec lui ».

Le Père de Brébeuf n'arriva que quelques jours plus tard. Le dégel était survenu et les sentes s'étaient transformées en cloaques. Deux lieues de marche pénible dans la neige fondue et la glace n'avaient pas entamé l'infatigable allant de cette grande charpente ; pas un signe de fatigue.

On aurait cherché longtemps pour réunir deux plus magnifiques enfants de l'Eglise. Rien ne les séparait, dans les profondeurs de la solitude, qu'une simple table. Dynamiques, de charpente puissante ; d'une volonté de fer, tous deux croisés ayant maintes fois vu la mort en face, l'avaient regardée avec le plus dédaigneux sang-froid. Là finissait, pourtant, l'analogie. Paul Ragueneau était le chef, le Saint-Louis de la Croisade du Nouveau-Monde, l'homme qui conciliait

une profonde conviction religieuse avec le génie d'organisation. Il possédait, en propre, le sens d'organiser, de coordonner les efforts en vue d'un idéal commun. Jean de Brébeuf était le capitaine de régiment. Il se plaisait au sein des dangers de la bataille et épiait l'heure où il pourrait mourir pour la foi et son Sauveur.

« J'eusse pu venir plus tôt, mon Père, ou plus tard, selon ce que vos instructions m'eussent laissé de loisir ». Le Père de Brébeuf hésitait, puis continuait avec une réticence évidente.

« Si j'étais venu plus tôt, je n'aurais pas su ce que je sais maintenant; si j'avais attendu, il ne m'aurait peut-être pas été donné de vous offrir ma soumission ».

Le Père Ragueneau leva les yeux; il lui venait un pressentiment.

« Oui, c'est cela », dit le Père de Brébeuf souriant comme on peut sourire quand on a atteint au terme des satisfactions terrestres. « Dieu, dans sa bonté, a jugé bon d'accepter mon martyr, dans trois jours ». La gorge du Père Supérieur se desséchait. « S'il est dans la volonté divine que vous soyez appelé à sa gloire, pour vous asseoir parmi Ses saints... » Il ne put finir la phrase. Sa gorge se serrait; car il aimait ce lieutenant courageux entre tous.

« C'en est fait. Comme je reposais dans l'ombre de mon habitation, le feu se consumant sur le plancher, le bienheureux saint Michel vint à moi. Trois jours me restent pour achever ma tâche sur terre ».

Le Père Ragueneau n'insista pas... — « Mais la fin? demanda-t-il. « Les Iroquois viendront-ils en force mettre tout le pays à feu et à sang? »

— Je ne puis dire. Je ne suis fixé que sur le mode de mon... départ », et, songeur : « Il peut arriver qu'on se saisisse de moi sur la piste. De petits groupes de

pillards sont embusqués le long des sentes. Mais non, je ne pense pas que les Iroquois attaquent bientôt, en masse.

—Le capitaine Bethune le croit», émit le Père, perplexe.

—Une attaque par une petite bande, c'est possible, mais une invasion sérieuse... j'en doute. Les sentiers sont effroyables. Maintenant, quant au Père Lalemant et l'oeuvre... »

Tous deux prolongèrent leur tête-à-tête fort avant la nuit, l'un parlant comme un prêtre qui est relevé de sa paroisse; l'autre qui, posant le fait dans le concret, n'en poursuit pas moins, sans lui, l'oeuvre commencée.

Au cours des deux journées qui suivirent, presque tout fut tenu secret, par crainte de créer le moindre émoi dans la garnison.

Par ordre de son Supérieur, le Père de Brébeuf fut saigné par le chirurgien Louis Pinar; et le sang fut séché, car le Père Ragueneau savait intimement que le vaillant missionnaire subirait le martyre des mains des Iroquois et que toute trace de sa personne pourrait bien être détruite. Ordre fut donné aussi, que toutes visions et tous phénomènes spirituels fussent consignés sur papier; et par vertu d'obéissance, le Père de Brébeuf se conforma entièrement à ces volontés.

Voilà la veille de son départ. Le Père Supérieur fait venir Godfrey et lui dit, à part: « Je veux absolument qu'on ne néglige aucunement d'éveiller dans l'esprit des Hurons, la notion de leur péril et de prendre toutes mesures nécessaires à leur protection.

« Vous accompagnez, n'est-ce pas, le Père de Brébeuf à Saint-Louis où il doit rejoindre le Père Lalemant; en ce cas, poursuivez jusqu'à Saint-Ignace. Prenez le

temps que vous jugerez nécessaire aussi pour examiner soigneusement les défenses des villages. Le Père de Brébeuf ne croit pas à l'imminence d'une incursion massive des Iroquois; je ne partage pas ses vues ». Et, s'approchant davantage de Godfrey, le regard infiniment grave : — « Il se peut que le Père de Brébeuf vous entretienne de choses... étrangères à l'existence d'ici-bas; alors écoutez bien ses propos et notez-les fidèlement. »

Le lendemain, sitôt pris le repas de midi, le Père de Brébeuf et Godfrey partaient pour Saint-Louis, le Père Supérieur disait adieu à la poterne du levant. Il sourit mélancoliquement à la vue du mousquet à culasse pour silex que Godfrey portait et qu'il avait reçu récemment de Québec. Ses yeux cherchaient la figure du Père de Brébeuf pour en graver, comme au burin, chaque trait viril sur l'or du Souvenir. Godfrey remarquant ce manège, sentit s'affermir en lui son pressentiment.

Quant ils furent à l'orée de la forêt, le Père de Brébeuf tourna la tête et dévora des yeux le fort Sainte-Marie, avide de son image, de ses grands murs de pierre, au chaume des champs de blé et d'orge, tachetés de neige et de terre noire, de ce spectacle gris, mais tant aimé.

Il prit vivement le tournant et fila à grandes enjambées sur la piste.

Ce voyage à Saint-Louis, jamais Godfrey ne devait l'oublier. Une étrange exaltation de force spirituelle puisée aux sources mystérieuses émanait de son compagnon en soutane. Il avait l'impression de cheminer dans ce sentier, à côté d'un être à l'âme exaltée déjà, ou d'une géante carcasse humaine dont l'esprit, goûtant déjà l'au-delà, secoue, fébrile d'impatience, les liens ténus qui lui restent. Il eut cette fois, la pre-

mière, le concept clair de l'extase du martyr, de l'identification avec Dieu d'une âme, joyeusement libérée, par la mort, de son enveloppe terrestre, et introduite enfin au paisible royaume des esprits, consciente éternellement de l'irréalité du présent.

Ils allaient en silence. Ambulation pénible vraiment, surtout quand se mit à tomber en mousseline un frimas verglaçant toute la forêt. A la clairière, le Père de Brébeuf s'arrêta. Il saisit le bras de Godfrey. Il pointa l'index vers un endroit indistinct, dans les arbres, du côté opposé. Godfrey crut apercevoir une ombre aussitôt dissipée dans l'opaque nappe grise : un chevreuil, pensa-t-il, ou un daim surpris et s'éclipsant subrepticement sur les broussailles protectrices ; son oreille tendue entendrait, peut-être, le craquement d'une fuite éperdue... Rien.

Le prêtre se tourna ; la béatitude chantant dans sa voix : « Ainsi qu'à la table du Conseil, le bienheureux martyr apparut au Père Chaumonot, il vient de m'apparaître aussi. Oui, la figure irradiant sa foi, il me fit signe de continuer. Il sait, comme j'en ai la certitude, que, bientôt, nous nous retrouverons au ciel. Quel sublime instant s'approche ! »

Godfrey resta muet.

« Vous avez vu le père Daniel, n'est-ce pas, capitaine ? » dit le Père de Brébeuf, soudain conscient de son entourage.

— J'ai vu quelque chose, Père ; une ombre, qui s'évanouit au moment où je l'aperçus.

— C'était le Père Daniel, tel que je l'ai connu, il y a plusieurs années. Sa robe de soie, la plus belle. Il me fit signe dans la direction de Saint-Louis ». Le pas ralentit, sa barbe plaquée à sa poitrine, il continua : « Il se peut que j'aie tort et que vous ayez raison ca-

pitaine : les Iroquois arriveront peut-être en masse écrasante ».

Il se tut. A une centaine de pas, il s'arrêta, et posant son regard brûlant sur Godfrey : « Je vous conseillerais, capitaine, de retourner à Sainte-Marie. En cas d'une attaque des Iroquois, vous devez être à votre poste. Ma personne importe peu ; mais il faut sauver la Mission.

— Mon poste est celui que m'assigne le Père Supérieur », répondit Godfrey, avec fermeté ; « Des instructions me sont données par lui d'inspecter les défenses de Saint-Ignace et des villages environnants en essayant de les convaincre de l'urgence pour eux de se coaliser.

— C'est juste, fit le Père de Brébeuf, en opinant de la tête. J'oubliais... Vous devez aussi obéissance ! »



SAINT-LOUIS était situé sur la hauteur à l'angle d'une petite rivière. Des deux côtés des palissades, le terrain déclinait au lit de la rivière. D'autres défenses en lice affrontaient des étendues vastes et semées, à la belle saison, en blé et en citrouilles. Ce n'était pas proprement une place forte quoique de quatre-vingt dix feux, et principal retranchement de la tribu au delà du Morass; d'une population d'au moins 700 habitants.

« Sois le bienvenu, Ekon! tu viens avec Sontakwa le jour où la mort danse dans le ciel ». C'est ainsi qu'ils accueillirent, ce jour-là, le Père de Brébeuf.

Le prêtre leva les bras pour répondre à ce salut dont le sincère accent le comblait d'un sentiment de fierté et mettait dans ses yeux une plus douce lueur. « La mort nous accompagne le jour, et, la nuit, veille à nos côtés; mais nous ne la craignons pas ».

Une voix tout de suite prenante par son timbre harmonieux et la pureté des mots, résonna. Le Père Lalemant venait les rejoindre. Godfrey sourit à sa vue. Il avait plus d'une fois songé à ce délicat missionnaire courbé par les misères et les privations de la vie indienne, et il lui inspirait une particulière admiration. Il y avait une pointe de rose à ses joues creuses, une vivacité naïve dans ses sombres yeux, et l'arc souriant de ses lèvres minces annonçait le contentement intime du devoir accompli, de l'effort opiniâtre

et vainqueur. Il y avait de la décision dans sa voix. « Je souhaitais justement que vous vinssiez ce soir, mon père. La maladie s'est déclarée dans trois demeures et ça m'inquiète. Quelques-uns des malades n'en relèveront pas.

—Je vais être à vous tout de suite, dit le Père de Brébeuf à Godfrey. Vous voyez que j'ai beaucoup à faire. Vous savez ce qu'est la cahute de la Mission ». Le Père Lalemant avait rassemblé le feu et préparé un peu de sagamite. Fini le frugal repas, Godfrey s'étendit sur la planche de sieste.

Il fut tout à coup réveillé par le bruit d'un terrible tumulte. Les prêtres sautèrent de leurs grabats et se précipitèrent hors de la cahute. Godfrey saisit son mousquet et les suivit dans les petites rues du village.

Dans la brume du petit jour tout n'était que désarroi et que frayeur. Trois guerriers du village de Saint-Ignace, nus jusqu'au pagne, d'effroi, sautaient de toute leur taille, en criant : « On prend notre aonkia ! Les Hodenosoni sont sur nous ! Fuyons fuyons ! Sauvez-vous pendant qu'il en est temps encore ! »

Ils se ruèrent aux barrières ouvertes suivis d'un flot de fugitifs : femmes et enfants, guerriers et jeunes Indiens. Une foule suppliante entourait les deux missionnaires. « Viens, ô Ekon, viens avec nous », implorait une femme, la figure inondée de larmes, « Viens avec ton frère !

—« Ne reste pas ! tu mourrais, Ekon ! », gémissait une autre voix. « Sauve-toi ! le chemin est libre ! »

La voix du Père de Brébeuf retentit en un commandement intrépide : « Mes enfants, fuyez ! Sauvez-vous ! Nous, nous restons avec les vieux et les malades ; nous restons pour baptiser et consoler ceux qui ne peuvent partir. Fuyez tout de suite, vous et vos familles. Nous nous retrouverons... au ciel ».

Sa figure resplendissait de la pure ardeur de son âme. Le chemin du devoir était large ouvert devant lui. Qu'importe, s'il conduisait à la mort? Aussi serein d'esprit était le Père Lalemant, bien qu'il tremblât en entendant les paroles du Supérieur; car elles rappelaient à l'imagination le fracas des haches sanglantes, et pis : les tortures affreuses au poteau de supplice. Le courage du Père Lalemant était d'une trempe rare, par sa résistance et sa religiosité. Pas un instant faiblit-il en face du sort funeste qui l'attendait. De la main, il accélérât la fuite des fugitifs vers les palissades, tandis que le Père de Brébeuf allait à la recherche des vieillards et des malades restés dans leurs huttes.

Godfrey considéra la ruée sauvage devant le danger, et suffoquait, comme immergé dans un océan de carnage et de sang. Les Iroquois faisaient irruption. Il courut aux palissades, résolu à y vendre cher sa vie, quand Onaotaka, arrivant de la barrière, sauta sur le plateau. D'une voix perçante, il lançait le cri de guerre des Hurons. « Ecoutez-moi, ô guerriers! » Dominant le vacarme : « Comment pourrions-nous abandonner nos frères qui nous sacrifient leur vie? Comment laisser s'éteindre lâchement en nous notre valeur héréditaire. Sommes-nous plutôt des hommes et des combattants? Qui veut rester et combattre à mes côtés et ceux de Sontakwa, jusqu'au bout? »

Quatre-vingts guerriers se présentèrent pour organiser les défenses. Onaotaka eut un ricanement de joie, et d'une voix puissante entonna un chant de belliqueux défi. Quatre-vingts autres voix attaquèrent le chant enthousiaste. Onaotaka lança en l'air sa hachette et la rattrapa par le manche.

Godfrey riait jaune, féroce. Il avait appris que plus de 500 Hurons avaient déserté le village en fuyards, et qu'au moins soixante d'entre eux étaient des guerriers valides.

Pour défendre Saint-Louis jusqu'à la victoire, ne fallait-il pas toutes les forces combattives nécessaires? Il rit encore de rage quand Onaotaka s'approcha de lui, les yeux égarés, et lui cria : « Tu ne m'aimais pas, ô Sontakwa, mais nous combattons et mourrons ensemble.

— Comme doivent mourir les hommes, ô Onaotaka ».

Du plateau de la palissade, Godfrey chercha des yeux, dans le village, les deux prêtres; à ce moment, les hurlements farouches des Iroquois montaient distincts de la forêt.

Le Père Lalemant courut se poster au moyen d'une échelle, sur le parapet. C'était un point de mire où les flèches devaient tomber drues comme grêle dès le début de l'attaque. Le prêtre, étroit d'épaules, faisait bon marché de sa vie. Il exhorta les défenseurs à tenir bon et à repousser les Hodenosoni comme des loups enragés. Les Hurons, lui répondant, lancèrent, à pleins poumons leurs vociférations guerrières et Godfrey applaudit d'un mouvement de la main en l'air, mais avec le plus mordant désespoir au cœur. Lui seul et cette maigre rangée de défenseurs se rendaient compte de l'arrivée en force des Iroquois, et que les quatre-vingts Hurons bravant la puissance des Cinq Nations coalisées ressemblaient à un lapin défiant les serres d'un aigle.

A cet instant, les Iroquois firent irruption par la clairière, en jetant des cris perçants de victoire. Les injures de défi que leur lançaient de leur côté, les défenseurs de la place, étaient couvertes et noyées dans le rugissement d'un millier d'Iroquois qui, dissimulés

derrière des boucliers fixés par courroie se lancèrent tête baissée à l'assaut. Les flèches et les mousquets des assaillis en abattirent quelques-uns qui, de leurs hachettes, s'acharnaient désespérément à pratiquer une brèche dans les palissades. A deux reprises repoussés, ils revenaient à la charge avec une furie redoublée. Godfrey compta une soixantaine de combattants ennemis armés de mousquets, juste au delà du rang des archers, qui décollaient chaque défenseur qui montrait la tête au-dessus du parapet.

Insensible à la bataille qui faisait rage autour de lui, il s'accroupit contre le parapet. Il avait un devoir à accomplir comme les Pères avaient celui de confesser les mourants et administrer leurs soins aux blessés; or sa mission était d'abattre Hinowaiia avant d'être tué lui-même. Il attendit l'instant propice, calme, mais résolu dans son dessein. Il n'y eut pas long à attendre. Un groupe encerclait la frange des archers; six silhouettes, cinq grands chefs, d'après leurs peinturlurages et leurs plumes d'aigle. Son attention n'était fixée que par la figure du centre pareille à un jeune plant au milieu d'une futaie de pins géants qui l'escortent. Lentement, il leva son mousquet, l'œil pointant le long fût noir, le doigt recourbé sur la détente. L'attente, dans cette position parut à Godfrey une éternité dans un enfer de meurtre et de mort. Résolu à tuer Hinowaiia, il marqua chaque ligne de ce corps doré couvert de wampums amarante, et lustré d'huile de tournesol. Le Petit Tonnerre, le capitaine l'admettait à contre-cœur, était belle comme une déesse descendue sur terre et la beauté marmoréenne de ses traits réguliers était couronnée d'une toison de bronze qui lui tombait en deux nattes épaisses et larges au-dessous des épaules. Le pourpre des wampums

soulignait de ses reflets, dans la lumière blafarde ses mouvements onduleux.

La fébrile impatience de Godfrey atteignait au paroxysme. Il avait l'intuition plus que la notion nette que les palissades avaient été entamées; que les deux missionnaires s'occupaient des blessés et que le nombre des défenseurs restant était piteusement insuffisant. Il craignait que le désastre n'arrivât avant qu'il eût perpétré son dessein de tuer la harpie vorace. Tout à coup, les nuées se fendirent et le soleil l'inonda, elle, d'une lumière crue décalquant du reste, en statue d'or aux contours embrasés, ce monstrueux symbole, aux yeux de Godfrey, de la férocité iroquoise. Le Petit Tonnerre se dressa sur le bout de ses pieds pour jeter dans l'air le cri aigu de la victoire. En face, lui, de tous ses doigts crispés, pressa la détente du mousquet. Un éclair fulgurant! Il n'en vit pas davantage...

Reprenant connaissance, Godfrey, en ouvrant les yeux, vit, au-dessus de sa tête, hache sanglante en main, un Mohawk massacrant. Il s'appuya sur un coude et porta la main à sa tête qui lancinait. Une déchirure au haut de sa casquette de cuir indiquait qu'il avait été touché par une balle. Sérieusement mais non gravement.

A coups de pied le Mohawk le força à se relever. Alors, le sort qui l'attendait, en une lueur horrible, lui traversa l'esprit. Il commença d'épancher le fiel de sa colère en un anglais coloré et expressif; mais sous une avalanche de coups, il se vit contraint de descendre l'échelle, au pied de laquelle il trouva... Hinowaiia. De sa voix de contralto, elle commanda d'arrêter la persécution. « Lâchez-le, ô guerriers. Le Grand Esprit Akreskwi, qui conduit le monde, a besoin de cet homme », dit-elle.

Godfrey, l'oeil fixe, terrible, avait l'atroce vision : elle, vivante, et la Huronie anéantie; lui-même voué au piquet et aux affres de la mort à petit feu. La réalité lui venant encore plus distincte à l'esprit, de son regard rivé sur le monstre, il lui dit sa haine. La haine, déformante, pourtant, lui laissait, cruel phénomène, la faculté de voir à travers ce démon, la femme belle à contempler : grande et droite, dans la fleur de la séductrice jeunesse, femelle archétype générateur d'une race dorée. Ses yeux, impérieux, dominateurs, durs autant que l'acier des ciels du mois de Pallas, scrutaient le prisonnier comme François Malherbe, au fort, devait juger un cochon à point pour l'abattoir. Sa haine, en lui, s'échauffait davantage; il lui vomit son dégoût en jurons anglais.

Un Huron apostat se tenait devant le Petit Tonnerre dans une attitude de terreur toute primitive. Il osa dire : « O fille d'Akreskwi, le pouvons-nous « caresser » un peu ce prisonnier? Il est le Gardien de la Rivière, le grand Chef des guerriers blancs ». « Ecoute » ordonna-t-elle, en se tournant vers un chef au poil grison, à côté d'elle.

« O Atotarho, il est dans mon esprit que cet honneur est dû à mon père le grand Akreskwi. Il nous a donné la force et la volonté de vaincre, mais il s'est voilé la face pour ne point nous voir en ce jour de triomphe.

« Pour le lancement d'une flèche, il se contrista et alors Skanastan tomba mort à côté de moi.

—Le grand chef de la Nondawa fut tué d'une balle du mousquet de Sontakwa, que voici ».

L'apostat huron assouvissait sa rage. « Je l'ai vu tirer, de mes propres yeux.

—Tais-toi, fils de serpent, ou je te coupe la langue », lui dit-elle, furieuse. Un des chefs brandit son tomahawk et l'apostat déguerpit vivement.

« Nous devons apaiser mon père le Grand Akreskwi, continua-t-elle. Il parle dans mon cœur et ses paroles disent : « Réserve ce guerrier pour m'honorer à la grande cérémonie du grand feu de Conseil. Qu'on l'y emmène, ce matador. Sans mal, sans blessure. Qu'on le revête de l'uniforme qu'il portait quand Skanastan fut tué, et que ses armes soient à côté de lui afin qu'il puisse rendre complètement tout ce que les hommes rendent au Garnd Akreskwi. »

Atotarho la fixa, silencieux. Son esprit vif saisit les avantages politiques que ce propos laissait entrevoir. Il y aurait sûrement un conseil des sachems dans la vallée d'Onontaka. Les principaux chefs de paix et de guerre des Cinq Nations se réuniraient, une cinquantaine, et les frontières de la confédération seraient mieux consolidées par ce sacrifice au Suprême Esprit de la guerre. Il donna simplement son assentiment : « Tu as exprimé les paroles du Grand Akreskwi et elles sont très bien. Et jetant un regard aux trois chefs à côté de lui : « Vous avez entendu, ô mes frères, qu'en dites-vous ? »

Le chef mohawk répondit : « Nos oreilles entendent, ô Atotarho, et nos cœurs se réjouissent ». Se tournant vers les chefs mohawks réunis autour de lui : « Vous avez entendu les paroles du Grand Akreskwi n'est-ce pas, ô Omomani ». Et désignant un sous-chef : « Fais bonne garde sur le choix d'Akreskwi. Vois à ce que cet homme soit sauf de corps et de biens ».

A l'instant que les Mohawks entouraient Godfrey, on entendit un crépitement de flammes. C'était le feu qui éclatait aux maisons d'écorce, et une odeur âcre de fumée viciait l'air. Les flammes rugissaient dans leur furie destructrice. La fumée s'élevait en houles blanches, puis noires, et les guerriers se précipitaient hors des habitations, chargés de butin. De

cet enfer embrasé qui avait été jadis leur demeure sortaient des cris, ceux des malades et des vieillards qui mouraient dans les tourments.

A un moment, Godfrey, de loin aperçut le Père de Brébeuf. Le spectacle qu'il vit le suffoqua. Dépouillé de ses vêtements, les mains liées derrière lui, le courageux prêtre était en présence d'une vingtaine d'Iroquois qui lui assénaient des coups sur la tête et les épaules pour marquer le départ pour la captivité. Le Père de Brébeuf restait calme devant les bâtons et les massues qui se levaient et retombaient. Ses lèvres bougeaient et, bien qu'il ne pût entendre, Godfrey présuma qu'il exhortait les prisonniers hurons à la fermeté dans la foi, à cette heure de souffrance.

La bouche de Godfrey se serra quand, par une éclaircie dans les rangs iroquois, le Père Lalemant parut. Epaules et dos en sang, couvert de blessures, le maigre corps, si décharné qu'on eût cru l'entendre choir avec un cliquetis d'os, sous le fouet des tortionnaires iroquois, le missionnaire résistait, poignant contraste, dans une attitude aussi sereine que s'il eût marché seul en rêvant. Il disparut de la vue comme il venait de recevoir un coup de massue d'une violence qui le coucha presque par terre. Godfrey eut à cet instant l'évocation du chemin du calvaire, du Christ trébuchant sous le poids de la croix. Cette pensée soutint son courage.

Omomani d'une voix rauque donna un ordre et Godfrey sentit des pointes le forçant à marcher. L'apostat dans un débordement sadique en profita pour lui porter dans le dos, un coup de massue à tour de bras, à lui faire piquer une tête en avant et le coucher presque de tout son long.

Le chef ricana, sa hache étincela et le guerrier s'ef-

fondra dans la boue. Le cortège poursuivit son chemin en silence.

Godfrey avait l'esprit en tumulte. Graduellement, ces sauvages revenaient à la norme, puis un incident étonnant troublait l'esprit par sa médusante étrangeté. Par une chance inouïe, il venait d'échapper au feu du poteau de supplice. Simple trêve, à la vérité, mais cela n'en était pas moins autant de gagné. Le trajet vers les feux du conseil de la Confédération était long; et sur un parcours d'une cinquantaine de lieues, les chances de s'échapper pouvaient, certes, se présenter. Il s'en présenta une. Godfrey la saisit, déterminé à lutter jusqu'à la mort plutôt que d'être repris. En tout cas on le conserva comme offrande à Akreskwi, sans outrage à sa personne ni à ses biens. Les douloureuses « caresses » des Iroquois, aussi cruciales que les feux du poteau de torture, ne lui devaient pas être appliquées. Il ne devait subir de mutilation, de brûlement des doigts ou l'amputation des phalanges par coquilles d'huîtres; mais cela n'était qu'un privilège temporaire, il le savait et...; restait l'imprévisible avenir.

Un cri de joie sauvage l'arracha à cette pensée. Le groupe arrivait à Saint-Ignace. Godfrey ne réprimait pas son étonnement. Le village toujours sur la colline familière; palissade à trois faces s'élevant haut à la ligne de faite d'un profond ravin, inexpugnable; et une quatrième face affrontant les plaines qu'il traversait, si bien gardé qu'il aurait pu défier indéfiniment la force coalisée des Cinq Nations.

Une colère rouge l'envahit. Saint-Ignace avait cédé à une attaque par surprise. Il maudit avec virulence les Hurons. Sans leur stupidité et leur jobardise, deux des plus valeureux hommes de la Nouvelle-France ne seraient pas, à cette heure, chancelants et nus

sur la piste de neige et de boue, les épaules et le dos à vif des coups reçus des Iroquois.

A l'intérieur des défenses, le village était intact et, sauf les morts gisant là où ils étaient tombés, les gémissements et les cris des captifs dans leurs maisons d'écorce, il eût été difficile de se rendre compte que l'une des plus puissantes places fortifiées de la Huronie était tombée aux mains de l'ennemi. Il ne ressentait aucune sympathie pour les captifs. Il eût suffi qu'un dixième des quatre cents villageois fissent le guet pendant toute la nuit pour que ce désastre fût évité.

Le chef le mena à la maison la plus éloignée, près des palissades dominant le ravin et lui intima, par le geste, l'ordre de se coucher; à quoi Godfrey obéit incontinent. Se souvenant de l'odieuse offense qu'il avait commise en tuant le grand chef de guerre Seneca, il avait quelque gratitude qu'on n'usât pas plus tôt à son égard de la loi du talion. Deux guerriers lui étendirent les bras et les jambes, et en un clin d'oeil il se trouva immobilisé, pieds et mains liés par des cordes à de gros piquets fichés profondément, à coups de marteau, dans le solage. Les Mohawks filèrent, sauf un, resté pour garder le prisonnier, le protéger contre les autres non instruits de la volonté d'Akreskwi. A juger par la précipitation avec laquelle les guerriers quittèrent la maison, il conclut qu'un autre convoi était en route. Il craignait que les Iroquois n'eussent un plan d'attaque contre le fort Sainte-Marie.

XIV

LE Sergent Robert Lausier avait la garde du fort Sainte-Marie. — L'aube du 16 mars avait été lourde et froide et à neuf heures de ce matin-là, un changement de vent apporta de la baie Matchedash une humidité pénétrante qui transit le sergent jusqu'à la moëlle. En frissonnant Lausier tourna le dos au vent et observa le sud.

Des entrelacs de fumée grise s'élevaient de la forêt dans le ciel plus gris; il les vit noircir à vue d'oeil et dessiner un immense cercueil. Il jeta l'alarme. Au Père Ragueneau, accouru en hâte au parapet, le sergent cria : « Je crains que Saint-Louis ne soit en feu, Monsieur ».

Le Père Supérieur, morne, silencieux, considéra le nuage de fumée. Des doigts écarlates en palpaient les contours, des doigts qui saisissaient vivement et se retiraient, inlassablement. D'une voix éteinte, le Père dit : « C'est la fin... fin de ces braves coeurs les Pères Lalemant et de Brébeuf... la fin de Godfrey, cet homme d'avenir... au seuil de la vie et du service... et moi ici... murs de pierre... palissades... fossé, puits... canon ».

Transporté dans le passé clément, le Père Ragueneau jugeait mieux l'amertume du présent. Ses lèvres prononcèrent une imperceptible prière : « O mon Dieu qui, dans Ta sagesse m'as placé à cette mission chez les Hurons, je suis un homme vieux, vieilli en donnant

les meilleures années de sa vie à Ta cause. N'aurait-il pu m'être donné aussi de souffrir? ce qui était mon plus grand espoir. Si la couronne du martyr m'est refusée, que me servira de vivre, alors que d'autres ont ce glorieux privilège. Le Père de Brébeuf, cette grande âme; le doux Père Lalemant, qui n'ont demeuré avec nous que peu de temps, et... et puis... le courageux Godfrey! »

Il porta la main à ses yeux; il pria, le corps ployé dans la peine et la contemplation. « Pardonnez-moi, ô mon Père. Dans mon profond chagrin, j'ai parlé comme qui doute et comme qui se révolte. Je ne doute point de Toi ni ne me révolte contre Ta divine sagesse. Je suis un homme las et délaissé, le coeur rempli de tristesse et d'humilité ».

Sa figure se plombait. Le sergent, en le voyant, fut pris de pitié et s'efforça de cacher son émotion sous le ton sec du militaire : « Il y a, dit-il, des fugitifs sur la rivière, Monsieur. Heureusement, la glace est encore solide et peut porter bon poids. Il y en a soixante, non, attendez... cinquante, Monsieur, et ils ont avec eux autant d'effets qu'ils en peuvent porter.

—Je vais aller au-devant d'eux, à l'avant-poste, sergent. On ne sait ce qui peut arriver ». Le Père Ragueneau descendit lentement les marches de pierre.

La peur met des ailes aux pieds des fugitifs. Ils étaient déjà arrivés avant que la cloche eût fini de faire retentir l'appel de la garnison aux murs. Le Père Supérieur ainsi que le Père Le Mercier regardaient ce flot d'hommes, de femmes et d'enfants s'écouler dans l'avant-poste; soudain, le regard du Père Le Mercier s'aviva de surprise à la vue d'Arakwa qui courait à la tête d'une quarantaine de guerriers et d'Annaotaka qui rassemblait l'arrière. Deux hommes de Saint-Louis l'escortaient. Le Père Le Mercier

supposa que c'était eux qui avaient donné l'alarme. Annaotaka leva le bras en signe de salut : « Nous arrivons de la tribu Au-delà du Morass. Ils ne savent rien sauf que les Hodenosoni ont pris leurs maisons et leurs gens.

— Vous nous apportez de mauvaises nouvelles ; nous les pressentions. Elles ne sont que trop vraies », dit le Père Supérieur, d'un ton égal. « Nous vous souhaitons la bienvenue à toi et à ton peuple, ô chef, à cette heure de tumulte. Tes guerriers et ta science de la guerre vont nous être d'un grand appui ; car hélas, Sontakwa est là-bas où la fumée obscurcit le ciel. Je n'en sais pas davantage ».

Annaotaka remarqua la voix éteinte du Père Rague-neau. Il vit aussi que ses yeux étaient sans larmes dans la peine et qu'ils lançaient à Arakwa des éclairs de tacite accusation. Elle se raidissait contre ce reproche. Les pupilles de ses yeux s'agrandissaient, puis se contractaient en deux points flambants, et de la déchirure de son cœur, la douleur lui tordait la bouche. Elle prit une longue et stridente respiration. Annaotaka en comprit la menace et l'arrêta comme il eût arrêté un serpent prêt à attaquer.

« Assez, misérable ! Avant de prononcer un seul mot, pense au feu du conseil. Pense au mal qui t'habite et a tué en toi les principes de sagesse ». Il se défit de sa ceinture de castor et la lui lança avec une telle violence que le coup la projeta en arrière. « Attrape et va trouver le gros qui fait de bonnes médecines pour nous conserver. Va-t-en ou je tue pour sauver mon frère, Sontakwa, que tu as pris. Et à bas tes wampums. Tu n'es qu'une femme en deuil, tête et face couvertes de cendres. Va-t-en ! » Il fonça sur elle en hurlant. Arakwa n'eut que le temps de saisir ses frusques et de s'enfuir.

« La loi de Moïse : oeil pour oeil, dent pour dent », dit le Père Le Mercier, pensif. « Cela a été le fléau, le brandon des guerres indiennes, de plus vieille mémoire de missionnaire.

—Les regrets sont de vaines pensées, ô Annaotaka » dit avec calme le Père Supérieur. « Il y a tant de choses urgentes à faire pour donner la sécurité à ton peuple, à mon peuple. Prenons avis du conseil ». Ils arpentèrent la cour sans dire un mot. Le Père Ragueneau contempla les remparts qui étaient équipés pour résister à la force, quoique de nombreuses brèches aux murs et aux palissades fussent dégarnies de sentinelles. « Cinq cent quarante combattants seulement », murmura le Père Ragueneau, en français. « On pourrait imposer le service militaire à quarante guerriers et, au besoin, on pourrait abandonner l'avant-poste. Oui nous pouvons résister à un siège et forcer l'assaillant à la retraite ».

Le conseil ne fut pas prolix. Annaotaka demanda de l'action, non des discours. « Avec mes guerriers, je vais fouiller les pistes », déclara-t-il sans attendre que le Père Supérieure eût parlé.

—Si les Hodenosoni viennent, nous livrerons bataille. Nous sommes des hommes, non des femmes, et nous mettrons du sang à nos hache.

—Non une lutte à mort, ô chef, conseilla le Père Ragueneau. J'ai fait parvenir un mot à Tokatwen et bien que je ne lui aie pas demandé, je sais qu'il viendra avec ses guerriers au lever du soleil.

« Ne vaut-il pas mieux vivre l'espace d'une nuit pour conduire les soldats à la victoire que de mourir sans connaître la joie du triomphe ?

—Vos paroles sont celles d'un sage, ô Aontekete, acquiesça Annaotaka. Nous allons ensanglanter nos haches, aujourd'hui. Demain, nous ne combattons

qu'en guerriers qui ne cherchent rien d'autre dans la vie ».

L'esprit du Père Supérieur se trouvait allégé d'un grand poids. Quarante hommes, c'était capital pour lui, à cette heure, car, grâce à leur appoint derrière les murs de Sainte-Marie, les Iroquois allaient hésiter à attaquer le fort. Anaotaka s'arrêta devant l'hôpital où, à l'extérieur, Arakwa était assise, le dos appuyé au mur. « Tu vas rester ici, misérable, jusqu'à mon retour, vile proscrire ».

Le Père Ragueneau, levant les bras, bénit silencieusement les guerriers qui quittaient l'avant-poste. Il chercha les deux survivants de Saint-Louis, mais, les ayant trouvés, il ne put apprendre d'eux rien d'utile. Ils avaient vu Ekon et l'autre robe noire exhorter les villageois à fuir, et Sontakwa avec les combattants à la palissade.

Le Père Supérieur se redressant, lentement s'achemina vers l'église. Il allait chercher de l'apaisement dans sa quiète solitude. Il croisa une silhouette en peau de daim, et ne la vit point.

Arakwa ne leva pas les yeux sur lui, non plus. Elle vivait dans son enfer intime. D'un seul coup, le destin avait dévasté son royaume et seul le crucial souvenir restait, le souvenir de la nuit du feu du conseil où, devant son Grand Aigle, orgueilleuse et perverse elle fit échouer son plan, seule planche de salut, pourtant. Un cri, qui était effroyable, la rendit à la réalité. Une colonne de fumée montait dans le ciel de son village au rivage d'Isiarakwi. Une seconde plainte s'éleva et des doigts indiquèrent une autre tache fuligineuse ondulant à l'horizon. Le brandon avait bien enflammé un autre village.

La bouche tordue de souffrance intérieure exprimait le tourment, le désespoir noyé dans le flot d'une colère

irrépressible contre elle-même, contre le Père Supérieur qui avait envoyé Sontakwa à la mort et contre le destin qui avait conjuré sa perte; colère défensive qui pour l'instant, anesthésiait les douleurs d'un coeur en proie à la plus intolérable blessure. Elle embrassa d'un coup d'oeil farouche tout ce qui l'entourait et tremblait d'une furie effrénée.

Le Père Ragueneau traversait lentement la redoute. Dans l'atmosphère paisible de l'église, il avait trouvé la consolation qu'il cherchait. Il était toujours le chef magnétique, ferme dans la foi et résolu à changer un désastre en victoire. Il ouvrit la porte de son cabinet de travail. Arakwa, juste à ce moment, se précipita sur lui : « C'est toi et tes robes noires, ô destructeurs de notre peuple, qui avez attiré ces maux sur nous. On ne vous avait pas priés de venir. On ne voulait pas de vous ; vous êtes restés contre notre gré, outrageant ainsi les esprits de notre territoire de chasse. Les Hodenosoni nous envahissent et nos haches ne frappent plus juste; nos flèches n'inoculent plus la mort. Nous sommes dans la désolation, grâce à ta sorcellerie. Oh! si j'étais un grand chef, je te tuerais! et par le feu lent du poteau de torture ». Elle trépignait d'une impuissante rage.

Terrible vint l'objurgation du Père Supérieur. Les yeux d'acier trempé, la voix glacée d'implacable accusation. « Tu dis des paroles qui viennent d'un coeur vicieux et impénitent. Impénitent parce que tu sais, dans ton âme noire, que tu n'apporterais aucune aide à ton peuple; que tu en es incapable. Tu auras à rendre compte de ce que tu as fait dans ton obtus entêtement.

—Ce sont tes gens qui ont ensorcelé mon peuple; c'est toi qui as envoyé Sontakwa aux feux du supplice ». Elle levait ses poings fermés au-dessus de sa

tête, les yeux foudroyants de colère. « En ce moment même, il est peut-être dans les flammes. Ah toi! tu l'as envoûté de tes doctrines. Il n'a pas voulu venir à moi. Maintenant, c'est trop tard; il est parti pour toujours et je n'ai rien de lui. Pas d'enfant pour prendre sa place comme chef de ma race. Toi et tes magiciens! qu'avez-vous fait pour moi? Vous avez tué mon peuple, vous avez tué mon homme, et vous avez tué le grand chef de guerre que je lui aurais peut-être donné ».

Le regard du Père Supérieur sembla s'attendrir et s'adoucir; aussi l'âpre contour de ses lèvres. Sa voix prit le suave accent de qui, sombrant dans un océan de hideurs, entrevoit, sublime contraste qui en émerge, la fleur de l'inouïe et de l'ineffable beauté. « Vous l'aimiez donc, mon enfant, vous l'aimiez de cet amour... Est-ce possible »? dit-il dans un soupir. « Comme moi, je l'aimais tant aussi! Entrons... Assoyez-vous, que nous en parlions ». Il lui montra le banc et se rassit dans sa chaise, à cet instant, plus que jamais accablé de peine, terrassé par les ans et les soucis.

« Tu l'aimais et tu l'as envoyé à la mort! » Elle vociféra littéralement sa protestation.

—Oui, comme tu as fait toi-même. De moi, c'était devoir, mon devoir; c'était son devoir aussi de tâcher d'aider ton peuple en péril, de renforcer ses défenses, de veiller à ce qu'ils se prémunissent contre les attaques par surprise. Ils ne voulurent pas s'aider ni nous aider, alors quatre villages sont réduits en cendres ». Il s'humecta les lèvres et continua d'une voix ferme, mais douce. « Dans ton cas, il n'y avait que pétulance. En contrecarrant le grand chef, ton père et l'homme que tu aimais, tu désirais surtout nuire à ceux qui ne t'avaient fait aucun mal. J'ai eu le cœur gros quand j'ai appris comment tu avais agi. Pourtant, je ne te

blâme pas, à l'encontre de ce que tu fais. Le temps, trop court, était adverse et tout plan hâtif était voué à l'échec, tel qu'il est advenu et qu'on eût pu logiquement prévoir.

—Tu ne dis rien de Sontakwa, ni comment ta venue ici a perdu mon peuple! » Défiance obstinée après crise forcenée.

—Sans nous, les robes noires que tu vilipendes, Sontakwa ne serait pas venu ici.

—Il eût mieux valu que mes yeux ne le « voient » pas, répliqua-t-elle, amèrement. S'il n'était pas venu, il n'y aurait pas eu son départ et le reptile de mort n'aurait pas enserré mon cœur.

—Non, tu as tort, Arakwa, dit le Père Ragueneau, d'un ton de profonde sympathie. « Toute existence est d'autant meilleure, d'autant plus généreuse qu'elle recèle un grand amour. C'est au plus grand amour que l'humanité ait connu que le monde doit son salut, ses plus hauts idéals de vie ».

D'un geste il lui commanda le silence. « Ecoute-moi jusqu'au bout, ô fille de grand chef. Il y a deux soleils seulement que Sontakwa était assis à la place où tu es et que nous parlions à cœur ouvert comme parlent les hommes qui se connaissent intimement »

Il s'arrêta, songeur. Arakwa se rassit dans une attitude de quasi possession de soi. Le Père Ragueneau continua, visiblement las : « Je le revois là où tu es assise. Entre autres choses, nous parlions de ton peuple. Il y avait quelques détails très connus de ton Gardien des Wampums, par exemple celui où nos bateaux voguèrent pour la première fois sur la Grande rivière; alors que notre nation occupait une île au-dessus du Village du Roc. Vous êtes partis et n'êtes revenus que ne se fussent écoulées presque mille lunes; et puis ton peuple a disparu. La maladie, la guerre,

le défaut des récoltes et toutes choses semblables qui advinrent. Quand, plus tard, nous eûmes des nouvelles de ton peuple, il avait trouvé de nouveaux territoires de chasse ici, à une centaine de lieues à l'intérieur des terres ! »

Tout en parlant, il observait sérieusement Arakwa. Elle fixait le plancher, qui était de bois grossier. L'histoire n'était pas neuve. Il toussotta. « Il y eut un mouvement général des nations indiennes. Ton peuple partit pour de nouvelles régions et y réussit très bien. Aujourd'hui, les Hodenosoni essaient de vous en chasser, comme vous avez chassé les premiers occupants ; nous tâchons à vous aider à vous défendre, à vous montrer à vivre mieux, plus heureux, plus confortablement durant les longs mois d'hiver, à ne pas mourir de faim ni de maladie.

—Et nous mourons d'aonkia et d'aonkia ! Les esprits sont offensés et vous continuez à les offenser ». Elle débita cela d'un trait et d'un ton sec.

—Qu'ont fait vos okis quand ton peuple fut chassé de la grande rivière ? Que feront-ils pour vous préserver des flammes rouges de... » Ces questions à brûle-pourpoint du père Ragueneau étaient autant de dénonciations cinglantes irrétorquables. A cet instant même, on entendit un crépitement sec des mousquets du côté de la forêt ; puis la vibration stridente du cri de guerre. Le Père Ragueneau se leva d'un bond. « Allons ! » dit-il, impérieux. Il ferma à clef et se précipita vers la poterne en pierre. Sa figure devint exsangue quand les guerriers arrivèrent, fonçant à travers champs, au nombre d'une vingtaine environ ; et sans Annaotaka ! — On ouvrit violemment les grandes portes ainsi que les volets de bois au-dessus, laissant apparaître le canon de bronze. Justement les Iroquois vainqueurs, débouchant de la forêt, faisaient irruption.

Une flamme sortit de la gueule du canon; et une explosion eut lieu que le Père Supérieur attribua à des affleurements de terre. Les rangs iroquois s'éclaircissent. Pris de panique, les guerriers fuyaient en poussant des cris d'effroi. Annaotaka parut aux portes avec ses hommes.

« Enfin, ô Annaotaka, te voilà », cria le Père Supérieur, avec soulagement. « Ta ruse est digne d'un grand chef d'armée! »

Annaotaka, fièrement annonça : « Les Hodenosoni arrivaient tout bouillants pour nous tuer et ils ont été décimés en bon nombre. Ils vont sans doute tenir conseil avant de revenir »

Le Père Ragueneau jetant un coup d'oeil au redan aperçut l'apothicaire Molère et le chirurgien Pinar occupés à panser les plaies des blessés. Le chef dodelina d'aise, et, levant la main gauche, dit : « Nous n'avons perdu que ce nombre, et au retour du soleil il nous viendra un plus grand nombre de guerriers. Alors, nous irons trouver les Hodenosoni et la mort croquera bien ».

LES lampes brûlèrent toute la nuit dans l'église de Saint-Joseph, et le Père Supérieure et les prêtres prièrent, sans discontinuer, Dieu et ses saints de protéger le fort Sainte-Marie et ses centres de mission. Des invocations furent faites particulièrement à saint Joseph, patron de l'église, dont on devait célébrer la fête dans deux jours, et l'on fit la promesse de dire une messe en son honneur, chaque mois durant toute l'année.

Sur les murs, à la lueur glacée de la lune et des étoiles, la garnison se tenait prête pendant toutes les longues heures de la nuit, mousquet en main, et le petit canon tout amorcé, la mèche brûlant pour l'allumage instantané. Comme Annaotaka l'avait prédit, il n'y eut point d'attaque. Son habile manœuvre d'une quarantaine de guerriers avait fait paraître les Hurons en grande force et les Iroquois s'abstinrent de livrer le combat immédiatement. Au matin, les défenseurs eurent le moral remonté encore par l'arrivée de Tokatwen avec trois cents combattants des villages de la tribu de l'Ours et de celles d'Ossossane et Arenta. La figure sombre d'Annaotaka s'illumina de joie à leur vue. — « Ah, mes frères, s'écria-t-il, vous venez au bon moment. Il y a du travail en perspective pour la hachette et l'arc! »

Tokatwen fit un geste de résolution. « J'avais l'esprit engourdi, l'autre soir, près de votre feu de conseil,

ô Annaotaka. Je n'ai pas pénétré l'idée de Sontakwa comme vous; et je suis coupable de la mort de mon frère le Grand Aigle, car sans moi, le Rayon de soleil n'aurait pas lancé le cri de la rébellion. J'en suis donc responsable.

—Le blâme en incombe à mon sang et à ma chair », tonna Annaotaka. « Tu n'es pas de ma lignée. Tu as agi comme il est permis à un chef d'agir.

—Il appartient au chef de répartir le blâme et la louange », répondit simplement Tokatwen. « Mais allons, ô grand chef, je perds du temps. Réunissons un conseil de guerre ».

Le feu du conseil fut ouvertement allumé. Les Hurons voulaient se diviser en deux troupes de guerre et prendre le chemin de Saint-Louis et celui de Saint-Ignace, et saisir au passage tout Iroquois qu'ils trouveraient embusqué. Ils allaient partir quand Arakwa accourut à l'endroit où se trouvaient Annaotaka et Tokatwen. « O mon père, puis-je, moi, ta fille, te dire une parole? » Et ses yeux suppliants plongeaient dans les siens.

Un refus brutal lui vint aux lèvres, une instinctive prudence lui dicta plutôt : « Dis, vite.

—J'ai été méchante et folle ». Elle pleurait. « Et je voudrais, maintenant, aller mourir avec toi ».

Annaotaka dissimula son indécision dans un grognement. Il lança un coup d'oeil à Tokatwen, qui grommela : « Les Hodenosoni étant en nombre, aucun stratagème n'est négligeable ».

Arakwa sourit pour la première fois dans le cours d'un soleil et d'une lune; elle se tourna, anxieuse, vers son père. « C'est bon », fit-il le front toujours plissé. « J'avais à choisir entre trois décisions : l'une que tu n'es pas digne de vivre; l'autre que je devrais te renier pour toujours; la troisième, que je pourrais te laisser

venir pour que tu te réhabilites. Je choisis cette dernière. Tu porteras tes wampums sous ta robe.

—Je les ai sur moi, en ce moment, ô chef »

Il la houspilla : « Silence ! » Si tu veux vivre tu m'obéiras en tout. Va, mets-toi les couleurs de guerre sur la figure. Nous n'allons attendre que le temps que le soleil met à franchir la distance d'un doigt ».

Quand Arakwa parut, franchissant la porte de l'hôpital en courant, face teinte en rouge vif et maquillée d'ocre, ce fut un émerveillement pour les guerriers et les femmes, tous yeux braqués sur elle. Annaotaka lui donna une hachette, un couteau, un arc et des flèches. « Reste près de moi », lui commanda-t-il, sans donner d'explication sur sa présence.

Le bataillon s'enfonça dans la nuit et la boue de la forêt. Annaotaka prit la route principale de Saint-Ignace. Tokatwen, celle de Saint-Louis. Annaotaka conduisait ses guerriers silencieusement et à la file indienne; au bout de vingt minutes, il leva le bras pour donner le signal de l'arrêt. A une certaine distance un cri de guerre retentit : les Iroquois criaient haut la victoire. Les yeux durs d'Annaotaka brillèrent d'une lueur féroce.

« Allons ! » cria-t-il, en fonçant dans le buisson. Le cours de la bataille changea, les cris se rapprochèrent, plus furieux. Il disposa ses forces en embuscade des deux côtés de la piste embroussaillée. Les cordes d'arc se fixèrent aux encoches ; les mousquets amorcés et mèches prêtes. Arakwa tremblait d'impatience.

Il se produisit un craquement de sous-bois et les hommes d'Arenta foncèrent tête première en foulées éclairs. Annaotaka les arrêta, et leur fit signe de se cacher ; il attendit qu'au moins deux cents Mohawks vinssent en une course folle se ruer dans l'embûche. Le long cri aigu de l'appel des Hurons au combat, sortit

de sa bouche. Les arcs claquèrent, les mousquets rugirent et les Mohawks trébuchèrent sous un déluge fulgurant de mort. Les Hurons les terrassaient de leurs haches et de leurs massues. Arakwa délirante de la fureur de l'assaut, luttait à côté d'Annaotaka. Les Mohawks se rallièrent en hâte; et alors les forces d'Annaotaka, même grossies de celle d'Arenta, se trouvèrent considérablement dépassées en nombre. Leurs cris de défi, leur frénétique acharnement ne purent empêcher le surnombre de les refouler. Leur recul forcé eût pu, même, tourner à la déroute si Tokatwen et sa tribu de l'Ours de Ossossane n'avaient manoeuvré en convergeant de deux flancs vers le lieu du combat. Les Iroquois partirent à l'assaut avec une aveugle furie. Les Hurons culbutaient dans la foudroyante mêlée. Arakwa, d'un coup, roula sous les broussailles. Annaotaka, lui-même, fut terrassé.

Quand les Hurons se furent reformés, les Mohawks, las d'une lutte infructueuse étaient en fuite. Annaotaka et Tokatwen déclenchèrent si promptement la poursuite que leurs guerriers s'étaient lancés comme des forcenés à leurs trousses. Les arcs grinçaient et les longs couteaux brillaient dans l'air, avides de sang.

La clairière de Saint-Louis ouvrait sur la forêt. Quoique le village fût réduit en cendres, les palissades étaient encore debout. Les fugitifs se précipitèrent aux brèches et puis tournèrent vers la baie. Dans le tumulte de l'attaque qui suivit quelques Iroquois s'échappèrent; mais, des deux cents Mohawks qui, de Saint-Ignace étaient partis à l'attaque du fort Sainte-Marie, il ne restait de vivants qu'une douzaine de prisonniers dans les palissades abattues de Saint-Louis.

Les Hurons avaient payé chèrement la victoire. Des trois cents quarante guerriers qui avaient abandonné le fort Sainte-Marie à la ruine pour aller combattre,

plus de cent avaient été tués ou blessés. Annaotaka était rouge d'une douzaine de plaies. Tokatwen avait une balafre qui lui laissait tout un côté de la tête béant. Sauf quelques ecchymoses et égratignures, Arakwa était indemne. Le chef lui grommela son contentement. « Tu manies bien la hache et l'arc. Je t'ai vue abattre quatre Hodenosoni ».

Sur l'ordre d'Annaotaka, les prisonniers furent jetés sans soins dans un endroit où l'heure de loisir était moins périlleuse; et un guerrier de la Corde, incapable de réprimer sa colère, eut la cervelle enlevée pour avoir tranché d'un coup de mâchoire le doigt d'un Mohawk. « Nous allons nous reposer, nous allons manger ce que nous avons et nous décamperons », dit Annaotaka en nettoyant sa hache du sang qui la couvrait. « Quand nous aurons plus de guerriers, nous reviendrons combattre ».

Les Hurons s'accroupirent près des cendres éteintes du village et donnèrent cours à leur haine en prédisant le pire sort aux prisonniers. Ils poussaient leur agréable intermède au delà des bornes de la sécurité. Annaotaka ignorait qu'une force importante de sept cents Iroquois, en marche déjà pour l'attaque du fort Sainte-Marie, en apprenant la nouvelle du désastre, de la bouche des fugitifs Mohawks, s'était retournée en hâte et en fureur vers Saint-Louis. Et c'était de leurs cris démoniaques que la forêt retentissait, tout-à-coup, de tous côtés.

Annaotaka bondit sur ses pieds. La joie du combat éclatait dans son rire féroce. Il alla devant ses hommes. « C'est la fin, ô hommes et fils d'hommes. Nos ennemis font entendre des cris de la gorge comme un tonnerre roulant, et il n'y a plus d'issue. Nous n'en cherchons pas non plus. Nos champs sont noirs, nos villages sont en cendres et nos coeurs sont désolés.

Maintenant nous nous préparons à marcher vers la Terre des ombres. Irons-nous comme des lâches, tête basse de honte? ou bien comme des guerriers, les mains rouges du sang de nos ennemis, les yeux brillants de la volupté du meurtre? C'est ainsi, en effet, que vont les guerriers. Portons haut la tête, ô fils de mâles, et nos haches rougies à la main! »

Un cri lui répondit, un cri étouffé par un hurlement de furie venant de la forêt. Annaotaka fit savoir qu'il le reconnaissait en levant la main vers le ciel. « Contemple-nous, ô soleil! cria-t-il. Sous ton regard nous ne ferons rien de honteux ».

Le sarcasme provocant d'un prisonnier fusa : « Et maintenant, ô vipère, nous allons vous voir vous torturer et gémir dans les flammes ».

Le chef se tournant vers lui : « C'est bien, dit-il, que tu te rappelles à notre souvenir. On ne nous accusera pas de couardise, même en face de la mort ». Et montrant Arakwa : « Comme nous ne demandons pas grâce, nous n'en accorderons pas ».

Arakwa saisit sa hache, et la fit tournoyer en s'écroulant : « Un nom pour le village mort et pour mieux laver notre honte », cria-t-elle, en volant vers les captifs désemparés. « Les okis vous ont fait tomber dans un cercle et ainsi donc cette place s'appellera Katkaria ».

Et à l'heure de sa disparition Saint-Louis cessa d'être pour les Hurons une aonkia, un village sans nom, mais devint Katkaria : le petit cercle des assassinés.

Tokatwen, pendant ce temps, était aux palissades. Il brandit sa hache, par dérision, au moment où les Iroquois s'arrêtaient au bord de la clairière. Annaotaka posta ses hommes aux brèches, les mousquetaires sur les plateaux d'où ils pussent tirer de haut par-dessus les remparts. « Nous pouvons voir d'avance la

force des Hodenosoni », se mit-il à vociférer. « Notre gloire est dans notre volonté de tuer. Regardez bien ceux qui sont devant vous. Ils viennent à leur trépas ».

Des Hurons voués au sort exécration, claustrés dans les ruines de Katkaria, il n'en souffla mot. Ses décisions étaient de celles qui vont à l'extrême quand il n'y a plus d'espoir et que la mort inévitable attend. L'ardeur des combats embrasait comme un feu brûlant le coeur de ses hommes et bien qu'ils fussent inférieurs en nombre, leurs voix vibraient du besoin de tuer. Arakwa exprima un peu de son enthousiasme par des paroles : « O grand chef, mon père, mon coeur est heureux d'être ici. Il est bon de mourir ainsi ; ainsi toi et moi, nous allons passer ensemble et en souriant devant le Roc debout. Dans votre contentement, vous permettrez à votre fille qu'elle revête ses wampums de guerre pour conduire nos guerriers ? »

Un éclair brilla dans ses yeux et il lui refusa cette faveur en ces termes : « Nos ennemis sont nombreux, nos guerriers peu. La lutte sera longue et jusqu'au dernier homme, et personne ne sait quand sa fin arrivera. Attends, toi, pendant que le temps passe. Il est juste que le sang d'Annaotaka conduise jusqu'au bout ».

Arakwa lança sa hache en l'air, folle de joie. Elle était comblée d'un honneur inespéré.

Par ces paroles, elle recevait l'ordre de se tenir prête à prendre le commandement quand Annaotaka tomberait. Dans un pareil combat, le commandement devait être court. Elle, le coeur de son coeur, l'esprit de son esprit, ramasserait sa hache et en elle il continuerait à se battre jusqu'à la mort contre l'ennemi héréditaire. — « C'est bien, ô grand chef, mon père ! » Elle partit en courant, une chanson guerrière aux lèvres, vers le plateau du saillant.

Sous la conduite d'un chef mohawk, les Iroquois firent irruption par la clairière. Rapide attaque, mais funeste à un grand nombre. Arakwa n'avait tiré que deux flèches et la bataille faisait déjà rage aux brèches. Elle ajusta la corde de son arc une troisième fois, et embrassa d'un coup d'oeil la scène. Elle aperçut en contre-bas, le chef Mohawk et Annaotaka taillant et parant, parant et taillant, féroce-ment acharnés, tandis qu'autour d'eux et à d'autres ouvertures des fortifications, la lutte se multipliait en des quantités de combats singuliers. Elle attendit le moment propice, arc tendu en joue, flèche au cran. Le Mohawk sauta sur les cadavres, resta une fraction de seconde, hache levée, prêt à sauter et s'abattre sur Annaotaka. La flèche siffla. Le Mohawk tomba à la renverse, transpercé du trait au-dessous de l'aisselle, et s'effondra parmi ses soldats. La chute du chef démoralisa les Iroquois. Ils prirent la fuite à découvert dans l'Onontaka, poursuivis sans merci par les Hurons qui les canardaient de leurs meurtriers mousquets. Annaotaka rassembla vivement ses hommes aux parapets.

« Nous sommes trop inférieurs en mousquets et en hommes, pour continuer ce genre de combat », leur dit-il, tout haletant. « Nos armes n'atteindront pas les lâches munis de mousquets! »

De la brèche où il se dressait, il brandit le poing aux Onontaka au delà d'une portée d'arc. « Nos armes sont des armes d'humains. Venez nous attaquer avec ces mêmes armes ».

A ce narquois défi, les Iroquois répondirent par un cri de rage et une attaque effrénée.

L'astucieux Annaotaka ne s'attarda pas à défendre les brèches. Il rassembla ses guerriers et partit droit en contre-attaque. La horde iroquoise dût s'arrêter

sous le coup qui les jeta glapissants d'effroi dans le tumulte et la confusion. Leur première ligne s'anéantit sous l'implacable taillant des haches. Le second rang fut décimé. Ivres de sang, les Hurons, tuant et refoulant d'une animale férocité, plongèrent les indomptables guerriers des Cinq Nations dans la terreur panique. Annaotaka ruisselant de béantes plaies se hâta de rallier ses combattants avant que les plombs de mort des mousquetaires d'Onontaka, en atteignant leur destination, interrompissent le cours de sa destinée.

Le soleil musard tirant de la forêt ses derniers rais de feu se plongeait dans l'azur. La jaune lune montante et l'argent des étoiles vacillèrent sur le noir velours de la nuit : funèbre décor d'un carnage nocturne prolongeant, plus bestial et plus féroce, la rouge boucherie, de jour, à la clairière. Les Iroquois ne voulant pas céder, les Hurons ne pouvaient se tailler un chemin vers les abris. Vingt fois, Mohawks, Senecas et Onontakas se ruèrent en furie aux palissades. Vingt fois, ils reculèrent sous la sauvage riposte des Hurons. D'autres groupes de guerre, les Cayugas et les Oneidas, se joignirent aux autres dans la mêlée, et leurs guerriers hurlants et frénétiques comblèrent les rangs éclaircis des Cinq Nations. Mais aucun renfort ne vint aux Hurons.

Graduellement avec les heures rouges, leur affaiblissement s'accroissait. Leur courage pourtant demeurait intact. Mais toute mesure de prudence restait vaine, toute prévoyance l'était autant; il n'y aurait plus d'aurore pour eux. Seul ce fumeux jour pouvait-il leur être disponible avant l'éternité. Leur courage grandissait autant que l'espérance les abandonnait et, de la cendre où couvait le feu de leur vie féroce, des éclairs de rage forcenée jaillissaient. Annao-

taka fit, d'une âme forte, le décompte des guerriers manquant dans ses rangs. Il fit venir Arakwa du saillant d'où elle avait abattu, de ses flèches, nombre de chefs iroquois.

Il lui cria d'une voix tonnante : « Voici une heure glorieuse, mais la dernière. Il n'y eut jamais dans l'histoire de notre race de pareils combats. Les gardiens des wampums transmettront notre nom à la postérité. Il faut que les vivants racontent nos exploits; qu'on les apprenne et qu'ils ne périssent point avec nous en cette nuit. O fille de ma chair et de mon coeur, je suis content de toi. Tu raconteras l'histoire. A bas cette peau de daim! Parais dans les wampums de cette heure glorieuse! »

D'un geste il lui commanda d'arracher la tunique. Les guerriers se rapprochèrent. Soixante étaient-ils, tout au plus, et tous marqués de blessures. La voix d'Annaotaka devint un chuchotement farouche : « Nous allons faire l'assaut comme un seul homme. Le Rayon de Soleil va y venir entre Tokatwen et un porteur de hache de l'Arenta. Je combattrai devant. Ainsi trois villages, en tout, auront une égale gloire en cette aventure. Tokatwen et les Arenta foncèrent jusqu'au dernier rang des Hodenosoni.

« Je mènerai le combat tant que je serai debout. Dès que je tomberai, Arakwa se précipitera vers la forêt. Elle ira à la grande forteresse de pierre, raconter à notre peuple les faits de cette journée, elle racontera la plus grande des batailles de l'Wentake.

—C'est bien, murmura Tokatwen ». Son souffle devint oppressé. Sa forte carrure portait les cicatrices des coups de hache et de couteau. Il recula de quelques pas dans l'ombre de la palissade, chancela et s'affaissa. Il chercha du regard ce qui l'avait fait trébucher, se leva et indiquant du doigt, le bout de ses

pieds, il dit d'une voix revigorée : « Ecoute bien, ô Esprit d'Onaotaka, dans la terre des ombres. Je pars, cette fois, pour ne revenir point et Arakwa m'accompagne pour proclamer notre valeur, comme je vais le faire au royaume des Esprits ».

Annaotaka jeta un coup d'oeil à travers une brèche des palissades échancrées. La clairière lui parut terne au clair de la lune; des monceaux de choses indescriptibles s'élevaient aux endroits où la hache et la massue s'étaient rencontrées dans le flux et le reflux de la bataille. Il eut un sourire las, sinistre, en revoyant les monticules où les mousquetaires Onontaka se tenaient tous cachés dans l'ombre, prêts à faire feu dès que les Hurons venaient garnir les brèches. La prochaine attaque devait être irrésistible, présuma-t-il, et exécutée en trois vagues consécutives de guerriers destinées à envahir tout devant soi et à tout écraser implacablement. Chose inouïe.

Annaotaka retourna vivement entraîner ses hommes à se former en triangle. Il s'était placé au sommet. Derrière lui étaient Tokatwen, Arakwa et les porteurs de haches de l'Arenta. En vertu de la nécessité, son génie avait conçu et étudié le principe du coin dans un plus grand combat, et ce coin, fort d'une soixantaine de guerriers devait charger contre trois rangs d'Iroquois, les décimer par une avalanche foudroyante de coupantes haches. C'était un chef-d'oeuvre de stratagème qu'Annaotaka attendit jusqu'à la dernière minute, de mettre à exécution, avec une maîtrise de volonté surprenante jusqu'à ce que les vagues iroquoises fonçassent à travers la clairière en un frénétique assaut.

Il lança un grand cri, et les Hurons, en rangs serrés de combattants, se ruèrent en une offensive écrasante et destructrice. Irrésistible par le poids, l'ardeur

de la furie, le coin fit crouler les lignes iroquoises sous sa poussée désespérée. Les plus impatients d'attaquer, dans les deux camps, instinctivement se retirèrent à la vue de la cheftaine aux yeux félins, hache en main, et qui, en wampum blanc, courait sus à l'ennemi. A ce moment, Arakwa sautait, d'un bond, dans l'af franchissement souverain. Du coin de l'oeil, elle aperçut Tokatwen vaciller, fendre l'air et retomber de nouveau. C'était la fin.

XVI



AINT-IGNACE était secoué d'une explosion de haine. Il était incroyable, pensait Godfrey, que la bouche humaine pût vomir de telles proférations de diabolique cruauté. Le douloureux bruit sourd de bois écrasant les chairs, lui indiquait que les prêtres captifs avaient été conduits hors des portes du village. Le silence se fit. Quelque part, non loin de l'endroit où il gisait, les pères de Brébeuf et Lalemant étaient garrotés au poteau de mort sans recours, comme lui-même et sa pensée affectueuse et compatissante allait vers eux. Nus, leurs corps déchirés et sanglants, ils gisaient se tordant de la douleur et de la souffrance de mille entailles, en attendant une pire agonie. Le poteau, le feu lent, tout le raffinement de supplice qu'un génie diabolique peut inventer, devait être leur part de l'amer calice qu'il leur faudrait boire.

Godfrey gémit de peine morale et se souvint d'autres malheureux bénéficiaires d'une trêve comme tant d'oiseaux attendant la broche dans les réserves de l'office.

Combien de villageois avaient été faits captifs, il ne le pouvait savoir, car ils étaient trop aveuils par le sort qui les menaçait, pour élever la voix. Il leva la tête pour jeter un regard à la sentinelle allongée à l'entrée et qui, bourru, s'expliquait de rabrouer des guerriers qui auraient voulu entrer; puis il referma

les yeux de désespoir. De se savoir mis à part, tenu dans l'ignorance du sort de ses compagnons, avait encore sa souffrance.

S'il eût été condamné à mourir avec eux, il eût supporté avec toute la force d'âme dont il était doué, sa douleur et son tourment. Mais même cela lui était refusé. Il était voué au sacrifice spectaculaire sur l'autel de la puissance des Cinq Nations dans la vallée Onontakan. Le robuste et impavide de Brébeuf, l'effacé et le calme Lallemant, ceux qui souffraient si près de lui, il ne les verrait plus. « Dieu, s'écria-t-il, si j'avais ici seulement Annaotaka et deux cents guerriers, je ferais goûter l'enfer à ces démons.

— Qui donc ici jure en anglais ? » demanda une voix placide. Il ouvrit les yeux. Le Petit Tonnerre se tenait devant lui. Une magnifique tunique de castor la couvrait des épaules à la pointe de ses mocassins. Elle tenait, dans sa main, un bol de nourriture. « Vous avez froid », dit-elle. Elle se dirigea, glissant plus qu'elle ne marchait à l'extrémité du bâtiment et en rapporta une tunique de chef qu'elle lui jeta sur le dos. Il constata que la sentinelle était partie. « C'est moi qui vais te garder ». Elle tira un couteau au manche d'argent, et libéra le bras droit du captif en coupant la corde qui le ligotait. « Remue tes doigts et ton poignet », lui conseilla-t-elle.

— Tu es Anglaise », dit-il, avec une pointe de dédain au bout de la langue. « Et tu es ici avec ces, ces... » il balbutiait en cherchant des mots pouvant traduire son mépris.

— Je suis ici », répliqua-t-elle avec calme, « et toi aussi, à cause de moi. Sois reconnaissant.

— Et pour quelque temps ?

— Dans un but aussi. Quel est ton nom ?

—Godfrey Bethune, capitaine des mousquetaires au fort.

—Je l'avais deviné. Mange maintenant. Le temps presse.

—Mais le Père de Brébeuf! le Père Lalemant! ne peux-tu rien pour eux? » Quelle implorante insistance il y avait dans sa voix!

Elle le fixa froidement. Yeux étranges, vraiment, couleur ambre, tachetés de vert, avec du soleil dans sa profondeur. « Je t'ai sauvé. Un sur trois. Je ne puis faire plus. Et les autres prêtres? Mange un peu de ce mets.

—Qui es-tu?

—« Ton peuple m'appelle le Petit Tonnerre », dit-elle dédaigneusement. « Ne parle pas. J'essaie de t'aider. Mange, le temps presse ».

Il mangea. Le ton persuasif de la quiète affirmation l'incitait à l'obéissance.

—Tu me hais, dit-elle simplement. Je ne t'en veux pas. Quelquefois, je me hais moi-même.

—Tu as ruiné la Huronie. Tu as tué des milliers de gens qui ne te faisaient pas de mal.

—Les Hurons se sont ruinés eux-mêmes ».

Voyant bouger les doigts de Godfrey, elle dit : « Le sang est revenu. Je vais couper l'autre corde. Elle rattacha la première corde plus lâche et défit les noeuds des liens des jambes, les remplaçant de manière à donner le change; frime habile qui le déliait tout à fait.

« Ne fais pas de bêtises. J'ai mon plan. En attendant, j'ai confiance en toi ».

Elle enleva le bol vide et resta dans l'entrée. Godfrey entrevit trois chefs qui s'arrêtèrent. Ils échangèrent quelques mots, jetèrent un coup d'oeil à l'intérieur, et s'en allèrent.

- A l'heure où s'amoncelaient les ombres du crépuscule, un rugissement à pleins poumons d'un millier de gosiers ébranla les murs d'écorce de la casemate. Il vit Hinowaiia frissonner. L'heure du poteau était arrivée. Hurlements sur hurlements s'enflèrent en horrifiante clameur. Godfrey grinça des dents de furie contenue. D'abord Hinowaiia se déroba. Elle revint à pas rampants, les traits contractés en masque de souffrance et se tint à la porte. Elle regardait du côté de l'église, la bouche convulsée. Quelques instants après, rassurée, à enjambées sourdes et égales comme un loup, elle se glissait à l'intérieur. Il la vit s'emparer d'un paquet et filer en passant devant lui, pour revenir aussitôt. En quatre coups de poignets, elle le délivrait; et elle lui chuchota : « Suis-moi ». Il resta immobile pendant une seconde, fléchissant poignets et chevilles. Elle ramassa la tunique de castor qui le couvrait et la lui jetant sur les épaules : « Viens, dit-elle pressante », et elle l'entraîna vers l'échelle de la palissade. « Il y a une verge de sol à cet endroit. La chute n'est que de douze pieds en te suspendant par les doigts. Tes armes sont là, au bas ».

Godfrey obéit mécaniquement. Les événements s'étaient déroulés si rapidement qu'il en était tout ahuri. Au moment où il s'élançait par-dessus la palissade pointue, une grande clameur fendit l'air et jugeant d'après son ampleur, il la prit pour un cri aigu d'agonie. Il se laissa tomber, au ressaut il se trouva à proximité d'un ballot. Il y eut un second bruit sourd de chute; c'était Hinowaiia qui le rejoignait. « Tu conduis — c'est ton pays » lui commanda-t-elle. Près d'eux, une crête noire émergeait de la couche de boue glacée, et d'où une languette de terre leur offrait, en protubérance du ravin, une descente rapide et sûre. Ils y disparurent bientôt sous l'abri ombreux d'une tonnelle

de cèdre. Godfrey regarda en haut. A plus de cent pieds au-dessus de lui, les palissades du village avançaient leurs pointes provocantes au-dessus du bord du précipice abrupt, masse noire dans un sombre monde d'ombres. De rage, il marmottait. Dans ces fortifications que quelque vingt guerriers résolus auraient pu tenir contre une armée, deux hommes courageux allaient mourir dans un indicible tourment. Hino-waiia s'agrippa opiniâtrément à sa manche : « Viens vite. Tu pourrais le regretter demain. Il faut aller vite ».

Un cri déchirant retentit dans la nuit. Il bondit : « On vient de commettre un acte horrifiant ». Sinistre, il ajouta : « Rendons-nous à Saint-Louis. Ils n'ont plus rien à en débusquer.

—Oui, oui. Allons ».

Ils filèrent le long du ravin, deux ombres se détachant sur les ombres plus noires des arbres. A un endroit où le sol grimpaît pour aboutir à des dépressions accidentées de terrain et de rochers, ils s'engagèrent dans la forêt. Bientôt la principale piste se déploya devant eux, largement battue de pieds iroquois. Ils avancèrent avec précaution, s'arrêtant à toutes les quelques verges pour écouter. Godfrey leva la main. Il venait d'entendre le foulement de gros mocassins. Ils rebroussèrent chemin jusqu'à un point où la neige avait disparu sous le piétinement de quelques éclaireurs et s'accroupirent dans l'épais fourré. Une vingtaine d'Iroquois passèrent rapidement, sans doute pressés d'arriver à l'orgie sanguinaire de Saint-Ignace.

Godfrey avait l'index sur la gâchette, et il lui démangeait ; mais il résista. Le couple attendit quelques minutes. Quand ils furent à peu près certains qu'il ne surgirait plus de traînards, ils regagnèrent la piste

en rampant. Alors l'idée qui l'obsédait, il l'exprima tout haut : « Ont-ils attaqué le fort ? » Elle lui dit tout bas, à l'oreille : « Pas encore. Ils y ont envoyé deux fois des éclaireurs. Il pourrait y avoir une attaque demain ». Il poussa un soupir de soulagement : il n'y avait donc pas eu de surprise. « Au matin, dit-il, à voix basse, il sera arrivé déjà tant de fugitifs, qu'il nous sera facile de repousser l'ennemi »

Ils suivaient la piste lentement, prudemment. Un bruit quelconque dans le buisson, le craquement d'un bâton, ou le bruit sec de la croûte de neige qui cède, les envoyait se cacher pendant de longues minutes. Etant donné les bandes d'Iroquois attardés, et convergeant vers Saint-Ignace, le moindre fait douteux ne pouvait être négligé. Il était déjà tard dans la nuit quand ils furent au bout de la lieue de trajet, et qu'ils longèrent les palissades familières de Saint-Louis, debout, mais trouées et brisées comme autant de squelettes noirs dans la morne lueur de la lune. Godfrey s'arrêta dans les recoins sombres à l'extrême berge de la rivière, et dit à sa compagne : « Nous ne pourrions aller plus loin sans danger. Les bois autour de Sainte-Marie vont grouiller d'éclaireurs. Je connais une caverne près d'ici. Nous pourrions nous y cacher pendant le jour ».

Une rampe abrupte et rocailleuse y conduisait. Un caniveau naturel avait entraîné au ravin la neige de ses abords. Ils firent le tour de la haie en buisson d'épines qui poussait devant, comme un écran, et ils se tinrent à la lisière. « J'espère, dit Godfrey, qu'elle n'est pas le refuge de quelque fauve ». Il imita un rugissement et se hissa à l'entrée. Elle était vide. Hinowaiia le rejoignit. Basse de voûte, la caverne avait de la largeur et de la profondeur, et le Petit Tonnerre ne se répandit pas en oiseux propos. Elle s'enroula dans

sa tunique et se coucha, en appuyant sa tête sur son bras en guise d'oreiller. « Temps de dormir, conseilla-t-elle. Nous n'avons rien à manger. Le sommeil est ce qui convient le mieux à un estomac vide ».

Godfrey goûta cette logique. Il était épuisé de fatigue et ses nerfs hypertendus étaient à cran. En un jour et une nuit, il avait franchi les portes de l'enfer et il en était sorti vivant. A l'aurore du dernier soleil, un soleil très lointain pour lui, vraiment, et, tout noyé dans la brume de l'enfer d'où il venait de s'échapper, il avait connu Saint-Louis, village de sept cents habitants, et qui n'était plus, maintenant, à moins de six cents pieds, qu'une informe coquille éventrée, vidée; ses habitants tués ou dispersés, sa mission massacrée par la torche et par la hache, et ses prêtres disparus. Où? Il souhaitait qu'ils fussent, par la bonté divine, délivrés de leurs tourments. Quel voeu humain eût-il pu formuler? Roulé dans les plis d'une tunique chaude et souple de castor, il reposait. Alors les événements de la journée se déroulant dans son esprit lui parurent impossibles, du domaine de l'irréel. Cela n'avait pu arriver. C'était une odyssée fantastique. Cependant... le Petit Tonnerre, là, vivante, était bien réelle, étonnamment réelle. C'était bien elle qu'il entendait respirer dans cette caverne; et cela était un fait aussi positif que celui de sa propre présence dans cette même caverne.

Ses pensées tourbillonnèrent soudain, autour de cet être, de ce nom, en un chaos de nébuleuses et troublantes hypothèses. D'abord, en dépit de taches sur sa figure, elle ne lui parut point de sang indien. Son origine blanche était manifeste au premier coup d'oeil. Elle ne pouvait être non plus une fille adoptive d'un peuple, bien qu'elle parlât la langue des Mohawks. Sans doute la condescendance des chefs principaux

avait tourné à la vénération; et, peut-être ainsi pouvait-il s'expliquer sa propre présence, à cet instant, dans cette caverne.

Sa pensée se reporta à la terrifiante géhenne de Saint-Ignace et sa mâchoire en grinça de dégoût. Cette femme l'en avait sauvé. Mais, par quel mobile? Et si évident lui paraissait son mépris de tous les Indiens! Alors, quoi? Autant d'énigmes insolubles à son pauvre cerveau martelé, harcelé et sombrant tout à coup, dans l'obnubilation léthargique. Il s'éveilla, conscient, lucide. Hinowaiia, le menton enfoncé dans la paume de sa main, était aux aguets. Des cris de guerre s'élevaient, en clameurs déchirantes, de la forêt, derrière eux. Ils s'atténuaient puis s'enflaient davantage. Hinowaiia, au coup d'oeil de Godfrey, répondit : « La guerre; beaucoup d'Iroquois, peu de Hurons.

—Il est bien que nous soyons cachés. Ils fourmilent ici? fit-il, en grondant.

—Reste ici lui ordonna-t-elle comme il allait se lever. « Tu ne peux rien voir. Et des yeux cachés pourraient te voir ». De son index en croix sur ses lèvres, elle lui imposa le silence. Il rendit hommage à sa prudence. Les rumeurs de la bataille ne manqueraient pas d'attirer, de tous les points de la forêt, les guerriers des Cinq Nations. Tous deux se retirèrent plus au fond de la caverne pour supputer les chances de ce combat. Elle eut un sourire sceptique; elle allongea le bras pour saisir de la neige qui s'était infiltrée par l'ouverture, et se mit à s'enlever son fard de guerre. Godfrey sortit de sa poche, pour le lui offrir, un morceau de lin, qu'elle accepta d'un hochement de tête. Toute trace de peinture disparut sous son énergique friction. Godfrey, avec surprise, la trouva alors encore plus séduisante. Ses yeux ronds et expressifs,

quoique volontaires, donnaient à sa physionomie un charme et une ardeur que la régularité classique de ses traits de médaille contrecarrait. Sa bouche, décidément, n'était que proportionnée, dans sa plénitude et sa courbe, au méplat académique de son nez droit. Il observait la souplesse soyeuse de sa chevelure cuivrée, enroulée en nattes autour de sa tête à la manière indienne, quand, les yeux levés, la figure rougie par le frottement, et les lèvres arquées d'un sourire que reflétait son regard, elle lui apparut dans l'éclat radieux d'un astre d'or.

Godfrey, soudain troublé, rougit. Car, d'un oeil si ingénument scrutateur d'indienne, elle examinait à son tour, en détail, chacun de ses traits, chaque linéament de sa figure; et cela avec une si enfantine insistance, qu'un atavique réflexe psychique incitait le mâle à simuler une indifférence qui ne pouvait que, gauchement, dissimuler son intime émoi. Le sourire ami dont elle conclut sa féminine inquisition gratifiait l'« élu » par prétérition d'un verdict sans doute probant. Pour un peu, il eut béni la gravité des circonstances de le contraindre à une pudique réserve, tout en ayant pleinement conscience que sa réaction spontanée eut été au diapason de la candide et laudative critique qu'Hinowaiia, tacitement, de ses lèvres, pourtant, lui avait exprimée. Un bruit formidable éclata à ce moment et le fit sursauter.

Le flot grondant de la bataille se rapprochait. Les cris iroquois s'affaiblissaient, ceux des Hurons retentissaient. Godfrey en sourit de joie car cela annonçait que le fort Sainte-Marie était sauf. La lutte battait son plein au sud, en mouvement enveloppant à travers les bois déserts et glacés vers Saint-Louis. Il y eut alors une vague plus forte de hurlements joyeux puis désespérés s'exhalant de milliers de gosiers. Et

soudain, le silence. Godfrey tressaillit. « C'est le cri de guerre de la tribu de l'Ours, dit-il, ils ont dû repousser une bande d'Iroquois derrière les palissades et les ont décimés ».

Hinowaiia, pensive, l'oeil fixé sur les squelettes décharnés dans le fourré d'épines, déclara : « Restons ici. Je connais mes gens ; ils ne laisseront jamais échapper des Ours. En peu de temps, la forêt va se remplir de guerriers ; ils doivent arriver déjà, de tous les coins ».

Godfrey sourcilla aux mots « mes gens, mon peuple ». Elle n'eût pas fait pire en lui allongeant sa main sur la figure. Mais il la savait sans arrière-pensée. Les habitudes et la formation d'esprit de toute une existence ne se transforment pas en un tournemain. Il lui lança un regard oblique. Elle venait de s'affaler en retrait, les paupières baissées. Les traits caractéristiques saillants de l'Indien, lui apparurent à cet instant. Elle avait parlé ; il n'y avait plus rien à dire.

Il entrevit la difficile période de transition qui commençait pour elle : un changement de vie et de monde, avec de nouveaux idéals, des valeurs différentes et des moeurs autres. Il lui faudrait, même, apprendre à fond une troisième langue, car autant qu'il sût, elle ne parlait que l'anglais et le mohawk. Une grande compréhension des choses avait oblitéré en elle de latentes haines. Dans son tragique passé, à quelque phase que ce fût, elle était morte spirituellement et était revenue à la vie dans un nouveau monde, le monde primitif des Indiens. Il lui fallait, cette fois encore, mourir pour prendre, dans un monde civilisé qui lui avait été fermé, une place de choix. L'adaptation n'irait pas sans difficultés, ni sans dangers. Non seulement elle serait une étrangère sur une terre

étrangère, mais il fallait aussi compter avec l'inimitié huronne et la vaincre. Le ressentiment des Hurons, leur inexorable haine réclameraient vengeance. Elle avait été le chef des démolisseurs de leur empire; des assassins des êtres de leur sang et de leur coeur, voués, le plus souvent, aux pires tortures. On ne pourrait, certes, invoquer pour sa rémission, la rigueur des circonstances ou les services d'un sort implacable et bouvier. Ils ne connaîtraient qu'une chose : le prix du sang à payer. Et ils l'exigeraient. Quel expédient inspiré la sauverait de la persécution et de pis encore? Il s'affola, dos à la paroi de la caverne, et se perdit en artifices et en subtiles recours.

La forêt, tout à coup, s'emplit d'un tonnerre de hurlements. Godfrey se mordit les lèvres : les Iroquois étaient là maintenant en force pour assouvir leur soif de sang. Il lui était possible de suivre les péripéties de la bataille, aux seuls coups de gueule des combattants : la folle ruée à l'attaque, le recul et les cris de dérision des Hurons à la chute de l'ennemi sous leur contre-attaque. Durant tout l'après-midi, dans la soirée et puis pendant la nuit, il demeura l'oreille tendue au reflux de la lutte, émerveillé du courage acharné des combattants. Si celui des Hurons s'était montré aussi indéfectible à arrêter l'envahisseur qu'à mourir sous ses coups, on aurait sûrement vu les Iroquois rentrer subrepticement dans leurs tanières, couverts de blessures dont ils eussent pu à peine en une génération se guérir. Il regarda, vite, Hinowaiia. Accroupie, impavide, elle ne bougea que les arbres n'eussent fait, de leur ombre, un pont sur la rivière. Alors, elle dit : « Voilà le moment de partir. Tous sont à la bataille, et la forêt est libre. Allons, hâtons-nous avant la fin ».

A la dérobée, ils filèrent, vifs, glissant en tapinois vers le fort Sainte-Marie. Encore un faible écho de la haine inextinguible qui déflagrait Saint-Louis leur parvint avec la première brise du crépuscule. Puis, imprécise peu à peu, tout silence et toute immobilité, la forêt les engloutit dans sa nuit. Ils eurent tôt franchi la faible lieue qui les séparait du but. Le bois s'éclaircit peu à peu, laissant bientôt apercevoir les champs ouverts et les chaumes de Sainte-Marie. Le cœur de Godfrey battait de joie. Les murs et les bastions enfin apparurent dans leur puissante solidité.

Ils avancèrent furtivement d'une cinquantaine de pas. La lune, espiègle, happa leurs silhouettes pour les découper en noires ombres. Or, l'œil perçant des sentinelles les repéra, et la voix du Sergent Lausier claqua, comminatoire. Ce fut un éclat de joie quand Godfrey donna le mot. Sans plus se dérober le couple se hâta vers la poterne de pierre. Il franchit les grilles sous le rébarbatif canon de bronze où le sergent et deux hommes attendaient sur le qui vive, l'œil méfiant.

Pas un mot, Robert », chuchota Godfrey. « Conduis ma compagne, je te prie, à l'entrée des bastions et fais bonne garde avec tes deux hommes. Que personne n'approche, surtout aucun Huron. Il faut que je parle au Père Supérieur. Se tournant vers Hinowaiia : « Attends-moi ici quelques instants. Ces soldats vont surveiller jusqu'à ce que je revienne.

—Le Père Supérieur vient de sortir de l'église et se dirige vers l'habitation, Monsieur », dit le sergent. Godfrey y courut et se trouva à la porte en même temps que le Père Ragueneau. Celui-ci l'embrassa tendrement. « Ah ! mon Godfrey ! » Sa voix tremblait d'émotion. « Quel miracle est ceci ? C'est saint Joseph, sans doute, notre saint patron, dont nous venons à

peine de célébrer la fête, qui vous ramène sain et sauf à moi, à nous.

—Je reviens avec quelqu'un; avec quelqu'un sans qui j'aurais péri dans les flammes du supplice.

—Amenez-le ici, tout de suite! intima le Père Ragueneau. Nous l'accueillerons comme il convient, et notre table lui est ouverte. Vous êtes à jeun du reste, depuis plusieurs heures. Vous vous êtes attardé à de vains scrupules, Godfrey, car, qui que soit votre compagnon, il vous a sauvé la vie, et cela pour la cause de Dieu et de la Mission.

—Mes scrupules n'étaient pas vains, mon Père, répondit Godfrey, à voix basse. Mon compagnon c'est... Hinowaiia ».

Le Père Supérieur resta bouche bée, privé de mouvement et de parole. Deux fois, en vain, essayait-il de s'exprimer; sa voix ne put enfin que balbutier : « Le Petit Tonnerre! Vous dites qu'elle vous a sauvé, qu'elle est venue avec nous ici! » Il fixait Godfrey avec angoisse. « C'est incroyable! Vos souffrances ont dû... vous faire tourner la tête. C'est un suprême démon, un vrai de vrai!

—Hinowaiia est Anglaise, Monsieur. Elle ne m'a pas suivi, elle s'est plutôt enfuie avec moi. J'aurais... » Il s'interrompit, ne trouvant pas opportun d'évoquer, à cette minute, les Pères de Brébeuf et Lalemant « ...j'aurais été mutilé et brûlé si elle ne m'avait pas protégé.

—Le Petit Tonnerre ici, à Sainte-Marie! Tout à fait impossible! » Il interrogeait, de son anxieux regard, toute la figure de Godfrey, tous ses traits. « Vous l'affirmez pourtant. Et vous ne parlez point des Pères de Brébeuf et Lalemant.

—Les nouvelles, il m'est douloureux de vous le dire, sont des pires.

—Je m'y attendais, hélas! avec quel effroi! » Le Père Supérieur laissa tomber sa tête sur sa poitrine et se tut. Puis reprenant vite le point urgent de l'événement: « Il faut, dit-il, nous occuper instamment de cette fille... plus malheureuse, peut-être, que méchante, à tout prendre ». Et détachant d'un anneau à son ceinturon, une clé qu'il lui remit, il dit : « Allez; je vous prie, la conduire dans l'une des pièces de l'avant-poste pour qu'elle s'y repose. Mettez deux soldats en faction. Je vais vous y faire parvenir de quoi vous restaurer tous deux. Le milieu va lui être étranger; malgré ce qu'elle a fait, traitons la comme il convient avec entière aménité. Je me rends à mon cabinet, bien impatient pourtant d'écouter le récit de votre aventure ».

Hinawaiia était appuyée contre la palissade dans l'attitude quiète et insouciant de qui eût passé son entière existence à fort Sainte-Marie dans l'ignorance béate du reste du monde. Ce qui provoquait l'air curieux et benêt du sergent qui la lorgnait. Il sortit de son obsession et sans commentaire, à l'approche de Godfrey, qui lui dit : « Robert, d'ordre et de consigne, elle occupera la pièce du Père Supérieur, à l'avant-poste. Il lui faut donner deux plantons de garde continue jour et nuit... Pour ta gouverne... — en s'approchant tout près de l'oreille du sergent, — elle est... le « Petit Tonnerre ».

Le sergent bondit et se signa.

« Elle m'a sauvé la vie, continua Godfrey. Sans elle, j'allais au poteau de supplice, tu comprends. Veille sur sa vie comme sur la tienne. Elle est Anglaise, rappelle-toi.

—Elle vous a sauvé la vie, ça l'absout », répondit vivement le sergent.

—Ce n'est pas tout, Robert, elle s'est évadée avec moi. » Godfrey s'adressa en anglais à Hinowaiia : « Tu es sauvée. Le Père Supérieur, capitaine de ce fort, t'a cédé son logis personnel.

—Je te croyais le capitaine.

—Oui, le capitaine des soldats, c'est moi. Mais le Père Supérieur est le capitaine chargé de tout. On va t'apporter bientôt quelque nourriture.

—J'ai faim, fit-elle simplement. »

De sa clef, il ouvrit la porte du cabinet de l'avant-poste. Une sentinelle mit quelques nouvelles bûches dans l'âtre. Quelques brindilles ravivèrent le feu qui couvrait sous la cendre. Hinowaiia jeta un coup d'oeil circulaire et approbateur sur cet intérieur rustique. « C'est une jolie demeure », déclara-t-elle en s'assoyant sur le banc.

—Comment as-tu entretenu ton anglais ? » dit Godfrey pour engager la conversation.

—Beaucoup de marchands et de missionnaires sont venus, et sont repartis », répondit-elle doucement. « Il y avait toujours avec moi un chef qui pouvait comprendre un peu ce qu'on disait. Je crois que les sachems voulaient faire de moi leur interprète.

—Les marchands et les missionnaires n'en montraient-ils pas quelque étonnement ?

—Ils n'ont jamais dit quoi que ce soit. Pour leur bien, il valait mieux pour eux être en bons termes avec les Mohawks.

—Naturellement. J'avais oublié cela. »

Un soldat entra, apportant le repas. Hinowaiia se saisit du plat, en ingurgita le contenu avec une bruyante déglutition. « C'est bon ! », s'exclama-t-elle. En levant les yeux entre deux lampées, elle remarqua l'air mécontent de Godfrey. « Tu ne m'aimes pas ?

—Ce n'est pas cela. Tu me plais, mais de grâce, ne mange pas de cette manière. C'est peut-être permis à une Indienne, non à une femme blanche.

—Oh! vraiment? » fit-elle en souriant. « Alors, tu vas m'apprendre?

—Eh! oui, dit-il, négligemment. Tu n'auras pas que cela à apprendre; mais ce te sera un plaisir de les apprendre. D'abord, dit-il vivement, sais-tu coudre?

—Oh, oui », fit-elle, quelque peu surprise.

—Sais-tu faire une robe? »

Elle affirma, d'un signe de tête.

« Magnifique », s'écria-t-il, avec enthousiasme. « Nous allons te procurer du drap, dans la matinée. Tu ne vas pas te promener en wampums, n'y compte pas.

—Une robe de drap! — Ses yeux brillèrent de joie — Je n'en ai jamais eu. Que cela va être joli. »

Godfrey finit son repas. Puis il dit à Hinowaiia : « Etends-toi là quand tu le voudras. Il y a une barre sur la porte. Fais-la basculer dans cette gâche. Voici une autre peau. L'une te fera un lit moëlleux, l'autre une chaude couverture. Tâche de dormir un peu. Je te reverrai au matin.

—Je suis fatiguée, dit-elle. Je vais aller tout de suite me coucher » Les deux sentinelles étaient à leur poste. « Restez bien là, sentinelles, jusqu'à la relève, demain matin. Cette femme nous est très utile ». Il alla se présenter au Père Ragueneau et lui rendit un compte détaillé des tragiques événements. Les yeux du Père Supérieur s'illuminèrent à ce que Godfrey lui raconta des deux missionnaires.

« Assurément, elle n'eût pu les sauver, admit le Père Ragueneau. Elle a été très bien dans son rôle. Elle n'eût pu que vous nuire. Cette jeune femme, quiconque soit-elle, n'est pas sans malice instinctive. Elle

n'ignorait pas que la colère des Iroquois s'acharne sur nous avec une férocité inouïe. Elle a fait tout ce qu'elle a pu, et je ne suis pas oublieux, nous ne sommes pas ingrats, comme elle le peut constater maintenant. Mais je m'arrête.

—Il y a quantité de choses importantes à considérer, mon père, continua Godfrey. Je la trouve qualifiée pour tous les buts politiques, bien plus encore que pour des fins guerrières et le fait seul qu'elle est ici, est particulièrement important, si nous nous rappelons surtout qu'elle fut attachée aux forces Mohawk, Onontaga et Seneca, trois nations des régions, de l'est du centre et de l'ouest de la Confédération. Cela paraît une entreprise nationale des Iroquois résolus à décimer la Huronie.

—Je crains que vous n'ayez raison », dit le Père Ragueneau en hochant la tête tristement. « Pourtant cela n'amointrit ni son influence, ni son importance. Le seul fait qu'elle put intervenir en votre faveur après que vous eûtes tué le grand chef Seneca, en dit long sur ce chapitre. Je me figure la consternation de ces peuples, en constatant sa disparition.

—Je me l'imagine aussi, mon père ».

Le Père Supérieur écouta silencieusement Godfrey jusqu'à la fin de son récit. « Votre détermination de vous rendre à Saint-Louis était fort sage, dit-il. Des éclaireurs parcouraient les bois toute la nuit et vous n'en seriez jamais sorti vif. La bataille que vous avez entendue était celle que se livraient les guerriers d'Ossossane et d'Arenta. Ils étaient environ trois cent soixante et nous pûmes, au matin, les entendre chasser les Iroquois devant eux ». Il poussa un long soupir. Hélas, les chagrins lourdement nous accablent. Nos pères sont partis et Annaotaka n'est plus. Tout païen qu'il était, il avait de la bravoure et il aimait sincèrement son peuple.

—C'était un homme, Monsieur, ajouta Godfrey tout vibrant. Je voudrais qu'il y en eût beaucoup de sa trempe ».

Un retentissant qui-vive lancé du haut des murs, fit bondir chacun et se précipiter vers la cour.

XVII

Atravers la vaste plaine, une silhouette sombre, fantomatique, et bigarrée de disques blancs, s'approchait à fougueuse allure. Godfrey regarda par la meurtrière de la poterne. Le premier coup d'oeil lui révéla l'aterrante vision. Suffoqué, le souffle strident, il courut au bassin d'atterrissage intérieur. Le Père Ragueneau y arrivait aussi, juste à l'instant où, franchissant d'un élan le fossé, la figure, les épaules et ses wampums couverts de caillots congelés, écarlates, apparaissait en trombe : Arakwa !

Le Père Supérieur, éberlué, la main appliquée au menton, en violent réflexe d'étonnement, balbutia, angoissé : « Es-tu blessée, — enfant ? »

Elle ne l'entendit pas. Les yeux hagards, braqués sur Godfrey, les mains crispées à sa poitrine, chancelante, la voix entrecoupée, elle put à peine articuler : « Toi, ici, ô Sontakwa ! Revenu... du pays... des ombres !

— Non pas. Je me suis échappé des Hodonosoni. Mes pieds m'ont porté jusqu'ici ».

De stupeur en hébétude, bras ballants, elle vacillait, puis se raidissant, elle soupira : « Mon coeur m'avait quittée, et je l'ai ressaisi avec une grande joie. Je peux maintenant sourire, puisque je revois Sontakwa.

— Tu es tachée de sang ! es-tu blessée ?

— Le sang des ennemis », fit-elle, haletante. « Je viens d'une grande bataille.

—Eh bien! suis-moi à... » Le Père Supérieur intervint en lui rappelant que son cabinet à l'avant-poste était occupé.

—Alors, à l'infirmerie », proposa Godfrey. « Tu pourras t'y laver la figure et les épaules à ton aise. Il n'y a personne ».

Indifférente à la bassine d'eau que lui apportait Godfrey, ses yeux luisant d'une fierté ravivée, elle lui dit: « O Aontekete, si tu savais quel combat de guerriers ce fut! Le grand chef, mon père, n'est plus. Tokatwen n'est plus. Seule je reste, de tous les combattants ».

Le Père Ragueneau aussi bien que Godfrey ne pouvaient taire leurs exclamations de détresse. Ils avaient, tous deux, le coeur gonflé de chagrin. Les combattants d'Ossossane et d'Arenta, anéantis; et les deux plus grands chefs de la Huronie, morts! Le coup était accablant, un désastre aussi grand que ceux de Saint-Ignace et de Saint-Louis.

Arakwa ne quittait pas des yeux Godfrey, comme anxieuse de le perdre encore. « Nous avons combattu depuis midi jusqu'à la montée de la lune au centre de l'aronchia, et j'ai tué plusieurs Iroquois ». Avec délectation, elle accomplissait la volonté dernière d'Annotaka: « Exalte nos prouesses, pour qu'on les connaisse et qu'on ne les oublie pas. » Elle se vanta même du massacre de prisonniers.

La figure du Père Ragueneau s'assombrit à ce récit macabre sur un ton exalté. Il branlait la tête de douloureuse impression, mais sans mot dire. « C'est ainsi, conclut-elle, que nous étant frayé un chemin, à coups de hache et de flèche, j'ai tout abattu devant moi pour m'échapper jusqu'ici.

—Et tu as franchi la plaine sans encombre? » questionna Godfrey.

—Non sans peine, ô Sontakwa. Mais qu'importe !

—Nous allons refaire le chemin avec toi, pas à pas, dit-il avec instance. « Tu diras ce que les arbres ont dit, ce que tes oreilles ont entendu. Tu n'omettras pas une seule branche, pas un piquet sur la piste. »

Arakwa le regarda avec plus d'ahurissement encore que de surprise. Elle ne prit pas ce propos au sérieux et lui répondit un petit oui très bref.

« Cette enfant n'en peut plus », dit le Père Rague-neau, en français.

—Je m'en représente la cause, mon Père. Quand les Iroquois pressentirent la fin, un groupe ou deux ont pu se détacher pour essayer d'attaquer le fort par surprise.

—Eh, oui ! Sans doute. » Le Père Supérieur se tourna vers Arakwa, et avec beaucoup de patience et de paroles, lui et Godfrey purent reconstituer les péripéties de sa fuite.

Tokatwen trébucha et s'étala inerte. Un chef Mohawk se précipita sur elle, mais fut arrêté net sous le regard de la guerrière en wampums blancs ; il expira sur place et par le tranchant de sa hache. Elle détala en vitesse dans la forêt comme une bête sauvage, un pauvre être poursuivi qui se sauve, et puis, par instinctive prudence, soudain revient sur ses pas. Une fois, elle s'arrêta en entendant un grand cri de triomphe qui s'éleva pour faire place aussitôt à un enveloppant silence. Elle savait que les Hurons avaient frappé leur dernier coup. Elle ne se répandit point en regrets. L'heure opportune en viendrait. Annaotaka était mort comme un chef doit mourir, à la tête de son armée, et la hache toute sanglante dans la main. A elle incombait le devoir d'aller en avant raconter le courage de son peuple. Elle arpenta la sente, l'oeil

interrogeant chaque ombre, les oreilles ouvertes au moindre bruissement du buisson. Un point noir bougea dans un massif sombre de cèdres. Chaque muscle de son corps se raidit. Elle empoigna le manche de sa hache, qui tournoya en exécutant un vol plané. Il y eut un fracas de coupe, puis le bruissement d'une effusion. Le point sombre disparut dans un grognement rauque. Elle fit à la course les derniers huit cents mètres qui restaient pour atteindre le fort Sainte-Marie.

Le Père Supérieur la contempla, silencieux. Godfrey devint sombre.

« Ne me suis-je pas conduite en guerrière? demanda-t-elle avec sa naturelle pétulance.

—Tu as été héroïque », proclama Godfrey.

Un serviteur apporta de la nourriture. Le Père Ragueneau resta debout. Des sillons de fatigue creusaient sa figure. « Vous devez être affamée. Mangez bien, et puis dormez. Sontakwa et moi nous vous verrons au lever du soleil ».

Dehors, il lamenta la mort des guerriers: « Leur perte est irréparable, les plus braves de la Huronie sont tombés. Je crains que nous ne puissions survivre à ce coup.

—Ils ne sont pas morts totalement en vain, Monsieur. » Godfrey essayait de le consoler.

—Avec cette saignée, les Iroquois doivent avoir plus que leur compte. Et comme Hinowaiia les a abandonnés, je crois qu'ils vont se terrer.

—Et voilà que le Petit Tonnerre; et puis Arakwa, toutes deux sont dans ces murs. Deux prestigieuses païennes à la Mission, en même temps ». Le Père Supérieur montrait moins que de la joie. « A Sainte-

Marie, le refuge de la paix ! Les suppôts de Satan nous attaquent à fond.

—La victoire n'en est que plus glorieuse, Monsieur », adoucit Godfrey.

—Opinion de soldat, » répondit le Père Ragueneau avec un imperceptible sourire; et en ancrant ses solides doigts dans l'épaule de Godfrey :

—Il nous faut à tout prix obtenir quelque résipiscence des Iroquois dès demain.

—Je songeais justement, moi-même, à étudier la question, Monsieur.

—Non, vous allez rester à votre poste. » Le ton décisif du Père Supérieur commandait la soumission. « Nous avons ici près de douze cents réfugiés pouvant, à tout instant, constituer contre nous une force menaçante. Il faut qu'une tête d'aplomb et une main solide président au maintien et à l'organisation convenable de notre défense. Hélas! si j'avais été mieux averti du danger ! » La tête baissée et les lèvres serrées, le Père Ragueneau cheminait.

—Ce fut la volonté de Dieu, mon Père », dit Godfrey.

Ils arrivèrent dans la cour, sans dire un mot. Godfrey jeta un regard en arrière vers les grilles de l'avant-poste. « Il se peut qu'Arakwa désire aller à la recherche de son père. Il ne se trouvera pas un seul ennemi près de Saint-Louis, à cette heure.

—Il faut y songer en effet.

—Elle pourrait se trouver face à face avec un Huron sur la piste.

—Croyez-vous qu'elle ait tué un de ses congénères ? »

Le Père Supérieur s'arrêta en posant cette question.

—J'en suis presque certain. Aucun Iroquois ne se fût attardé seul si près du fort.

—Quel malheur ! Je sais bien que dans ce cas les circonstances atténuantes jouent en sa faveur. Mais dans celui du meurtre des prisonniers de Saint-Louis, elle ne peut échapper à la peine entière.

—Certes, Monsieur. Et tout ce qu'on peut émettre est que les victimes ont eu une mort rapide ! Les Hurons étaient sur les lieux où les leurs avaient été massacrés.

—Je ne disserte pas sur l'éthique du meurtre, de l'assassinat du corps et de l'âme ». La voix du Père Supérieur se faisait profonde. « Il s'agit d'un acte délibérément accompli par une femme.

—Arakwa est une perverse ; cela est indéniable, Monsieur.

—Une sauvage entre les sauvages » corrigea le Père Ragueneau. « Cet être me préoccupe. Je pressens le pire pour l'heure où elle apprendra toute l'aventure d'Hinowaiia. Elle est sanguinaire, foncièrement et sadiquement.

—Je ne suis pas rassuré, non plus, à cet égard, mon Père ». Son air soucieux ne le démentait pas.

Le regard du Père Supérieur plongea machinalement dans la nuit. Je crois excellente, dit-il, votre idée qu'Arakwa se doit de rendre les derniers hommages à son père. La fureur d'une femme futive... méditait-il. Je redoute que tout fasse d'autant plus se concentrer sa haine sur le Petit Tonnerre. Et quand elle apprendra qu'Hinowaiia vous a sauvé la vie, son transport sera au paroxysme. En tout premier lieu, assurez-vous de voir Arakwa demain matin, et si elle n'est pas blessée, faites-la partir. Avant qu'elle revienne ici, nous aurons trouvé le moyen de démêler cet échec. En attendant, force nous est de prendre quelque repos ».

Godfrey était debout avant le chant du coq, et ses yeux, au matin, eurent le spectacle réjouissant d'une quarantaine de guerriers de la tribu du Rocher, commandés par leur chef Tarantas. Vétéran chenu à la toison grise de soixante hivers, à la démarche ingambe de jeune homme, figure tatouée, carrure musclée, tel était le chef roc que l'âge n'avait encore ni décati ni enkylosé. Il salua Godfrey d'un hideux sourire, et lui dit : « Nous avons entendu les cris des Hodonosoni apportés par les vents du sud, ô Sontakwa, et nous sommes venus vers toi, de notre pays. « Au-delà des Rapides. »

— Mon cœur se réchauffe à tes paroles, ô Taranta, et à la vue de tes guerriers que tu amènes de leur village d'Ankwotenc. Nous vous souhaitons la bienvenue ». Godfrey appela une ordonnance et lui commanda de servir tout de suite la sagamite aux guerriers rocs. Il savait qu'ils avaient fait à pieds deux grosses lieues, du pays de l'Ours vers l'ouest, où ils s'étaient installés, après l'évacuation et l'abandon de Kakiakwe l'année précédente. Il était désireux qu'après les désastres de la frontière sud, on les reçoive avec tous les égards qui leur étaient dus. Il s'appêtait alors à rejoindre Arakwa, quand, après un sursaut, il resta cloué sur place.

Trois guerriers de la Corde qu'il venait d'apercevoir, erraient devant le bassin intérieur. Le chef était Enons. Celui-ci fixa Godfrey avec des yeux défiants.

« Je m'étais demandé, ô Enons, quelle sente tu avais prise », lui dit Godfrey ; « je me suis demandé souvent si c'était l'allée du Pays des âmes ou celle du poteau de la torture ».

Les yeux d'Enons s'éclairèrent. S'il n'y avait pas de paroles de bienvenue, il n'y en avait pas davantage de blâme. On présumait qu'il avait pris part aux

grands combats. « J'étais sur une autre piste, ô Son-takwa, répondit-il, comme ces guerriers peuvent l'attester. Le vent de la forêt a dit que les ouimstigouches faisaient partie des îles des grandes eaux vers le nord. Nous sommes allés leur demander pourquoi ils venaient ici, puisque notre commerce se faisait avec votre peuple ».

Godfrey le regarda bien dans les yeux. Entre les mots, il fallait saisir le renseignement que les contrebandiers de fourrures de Québec étaient encore entrés en Huronie.

« En avez-vous trouvé des traces, ô chef ?

— Nous avons découvert un feu mort, rien de plus. Nous aurions pu aller plus loin; mais la fumée des villages en feu venait contre nous, et nous avons rebrous-sé chemin.

— Vous venez de loin, et vous n'avez rien dans l'estomac. Voulez-vous vous joindre à Tarantas et ses hommes pour partager leur repas ? » Godfrey s'éloigna. Ces nomades braconniers ne l'intéressaient pas, au fond. Enons avait projeté de leur voler leur camp. S'il eût mis ce plan à exécution, quel recours les marchands eussent-ils eu contre lui ? S'ils se frayaient une route vers le sud le long des côtes de la baie Mat-kedash, il leur était impossible d'échapper aux éclaireurs iroquois. Il chassa tout cela de sa pensée, en apercevant Arakwa assise près du mur de l'hôpital, fixant, avec un mutisme hostile, les sentinelles qui faisaient les cent pas devant sa cabine. Elle lança à Godfrey un coup d'œil farouche; et d'une voix de chacal, les dents serrées, elle lui décocha : « Qui est cette femme dans l'aonkia ? »

Lui, ne parut ni surpris, ni décontenancé. Il avait pressenti, au contraire, que le mystère dont on vou-

lait justement entourer la présence insolite d'Hinowaiia au fort Sainte-Marie, ne résisterait pas au flair des Indiens, à leur primitif et subtil sens, un sixième, indubitablement.

« C'est une femme qui m'a sauvé la vie. » C'était sans ambages.

« Qui est-elle? — Ta femme ? » — Elle était alors le fauve couchant, frontaux rétractés, prunelles de feu. — C'était une blanche ».

A cela, Arakwa rit comme aboient les phoques polaires. « Et... venue ici, toute seule? oh! oh! quelque souillon que tu auras reluqué par là...! Je la tuerai.

— Elle m'a sauvé... alors que par ton vil caractère tu provoquais à la fois ma capture et la mort du grand chef, ton père ».

Ce coup direct et brutal la fit bondir et éclater en furie: « Le Grand Aigle voudrait me rejeter! me bannir à cause des morts !

— Folle! c'est plutôt à cause de ta lâcheté que je vais te revomir ».

A cette cinglante attaque elle se dressa, roide d'orgueil outragé: « Lâche, moi, lâche! lâche, pour avoir combattu dans la mêlée et avoir tué tant d'hommes !

— Non... pour avoir été funeste à ton peuple par tes diaboliques instincts, par tes perfides agissements de sorcière. » La charge, de plus en plus implacable la matait. Elle protesta à grands cris indignés: « Sorcière! comment ose-t-on m'appeler sorcière ? » Mais il couvrit sa voix: « Assez! te dis-je; je suis ici pour demander à la fille d'un grand chef, de partir avec des guerriers, à la recherche du corps de ton père. Pour t'être opposée à son plan, tu l'as fait périr et avec lui son peuple. Seule une progéniture ensorcelée pouvait agir comme tu l'as fait ».

Secouée encore par une rage suprême: « Ose-t-on dire cela! m'avez-vous jamais demandée? Tant pis! je vais rassembler des guerriers, et je vais les conduire, moi, Arakwa, de chair et d'os de chef ! »

Tapant du pied et virevoletant, elle fonça vers le réduit où les gens du clan du Rocher étaient attablés. Enons et les deux guerriers cordes lui étaient inconnus. « Ecoutez-moi, ô Tarontas, ô guerriers du Rocher! Vous êtes venus ici chercher les Hodenosoni, je vais vous conduire à eux. La fille d'Annaotaka, qui a combattu aux côtés des grands chefs et qui a tué nombre d'hommes, n'est-elle pas digne de conduire ceux dont les haches brillent ? »

Tarontas, sévère, ne la regardait pas d'un bon œil. Voyant ses blancs wampums tachetés de sang coagulé, sa figure et ses épaules maculées de semblables reliquats, il dit, bourru: « Tes paroles viennent d'une langue d'épines. Mais nous l'oublions en te regardant. Où veux-tu nous mener, ô guerrière ? »

—A l'aonkia de la tribu du Lac boueux, d'où le grand chef, mon père, partit pour la Terre des Ombres, avec beaucoup de guerriers des Cordes et des Ours, et puis le brave chef de guerre Tokatwen... »

Tarontas, d'un grognement, approuva: « Ta hache a été rouge souvent. Notre peuple est, à présent... dispersé, mais, nous guerriers du Roc qui sommes ici, nous te suivons. Allons, ô fille d'Annaotaka, conduisons côte à côte.

—Et partons faire brûler le Petit Tonnerre comme elle a brûlé notre peuple ». Arakwa claironnait sa haine... de femme.

« Ho! ho! » s'écrièrent les guerriers, en labourant le sol de leurs poings.

« Et, hache à la main ! » cria Enons en se dressant de sa place.

— Il ne s'agit pas d'une chasse à des ennemis cachés ! » répliqua froidement Arakwa. « Nous allons droit au gîte de l'ennemi.

— Le Rayon de Soleil doit la vie, tout de même, aux guerriers qui sont morts pour la sauver.

— Fou au coeur de lapin ! » — Elle fulminait.

— Qui combattons-nous, les Hodenosomi ou nous-mêmes ? » La voix de Tarontas était aussi sèche que la feuille aduste : « Assez ! partons sans tarder. »

Godfrey, de loin, observait. Il avait les traits tirés. La haine frénétique du Huron contre Hinowaiia était à son paroxysme. Il jugeait de l'urgence d'un moyen artificieux d'assurer sa sécurité. Mais lequel ? Obsédé, il guettait le départ du contingent guerrier, et l'entrée du Père Supérieur dans la cahute dès son arrivée à l'avant-poste. Aussitôt qu'il l'aperçut, il le rattrapa à la porte et entra avec lui.

Hinowaiia venait de prendre son déjeuner frugal. En repoussant doucement le bol, elle eut un regard curieux pour le Père Supérieur, mais vite passa devant lui pour aller à Godfrey, dans l'entrée. Le Père Ragueneau, légèrement surpris, s'arrêta à la table. Ses doigts tordaient machinalement sa moustache blanche. Il eut la bouche ouverte pour parler, une fois, deux fois... et quand il articula enfin : « Comment, vous Diana Woodville ! vous parmi nous enfin ! » ce fut avec un tel accent dans la voix, de surprise et d'incrédule bonheur, qu'elle, aussitôt en proie à un sentiment confus, le regarda bouche bée, saisie d'étonnement.

« J'oubliais... s'excusa le Père Supérieur, le sourire aux lèvres et en continuant en huron : vous n'avez pas compris, naturellement, ma langue, et n'avez re-

connu, dans ce que je vous ai dit, que votre nom. Ainsi, vous nous êtes revenue enfin. Diana ».

Ses mots, dans sa réponse, en anglais, s'embarrassèrent, Diana balbutia : « Vous êtes la robe noire qui tenta de m'acheter ».

Godfrey insinua : « Le Père Supérieur parle notre langue lentement ; parlons, si vous le voulez, en Mohawk.

—Je parle en anglais aux blancs.

—Soit, Godfrey », commanda le Père Ragueneau, en français. « Elle est étrangère, et nous nous en tirerons le mieux que nous pourrons. Du reste, vous traduirez, au besoin ». S'adressant à Diana : « En effet, dit-il, j'ai essayé de vous sauver, un certain jour, jadis, au bord du lac Champlain. Avez-vous reconnu Godfrey, là, quand vous l'avez vu ?

—J'ai pensé à la grande rivière, fit-elle, indolemment. » C'était vague. « Comment, vous, m'avez-vous reconnue ? »

Le Père Supérieur poussa un soupir et s'assit à la table. De la main, il indiqua à Godfrey un siège à l'extrémité du banc. Négligeant de répondre à la question : « Et vous l'avez sauvé. Ce fut grand de votre part, Diana. Vous ne nous trouverez pas ingrats ».

Ses yeux s'embruèrent, et se fixèrent sur le feu consumé dans l'âtre. « Horrible ! soupira-t-elle. Ce fut horrifant ! j'aurais tant voulu sauver aussi les deux autres.

—Vraiment ! » insista le Père Ragueneau, la main lissant le menton.

—Je les ai vus une fois. C'était affreux. Ce qu'ils ont enduré ! » Elle se couvrit les yeux, de sa main.

—Ils ont souffert, je sais, Diana ; mais leur gloire pour cette souffrance est la plus grande qui soit ».

Il y avait dans la voix du Père Ragueneau le velouté grave de la compassion. Debout près d'elle, posant la main sur son épaule : « Ne parlez plus, maintenant, ne vous fatiguez pas. Nous reprendrons notre conversation plus tard.

—Je veux parler ». Ses mots étaient assourdis. « Cette grande robe noire. Il était si brave, et ses yeux, ses yeux... » Comme elle s'arrêtait, il insista, doucement : « Oui, ses yeux vous rappelaient quelqu'un ?

—...la dernière fois que je l'ai vu... si noble... si... tellement héroïque.

—Je comprends. » Le Père Ragueneau, tirant sa chaise au bout de la table, se rapprocha d'elle. « Ce fut une épouvantable épreuve ».

—J'ai voulu, vraiment, les sauver ». Elle leva les yeux ; ils étaient secs, ainsi que ceux du Père Supérieur, dans le chagrin. « Mais, je n'en ai pas eu le pouvoir.

—Je sais que vous les auriez sauvés, si vous l'aviez pu, comme vous avez sauvé Godfrey, là.

—Pour lui, il ne m'était possible que de le faire réserver pour le solennel sacrifice ; ce que je ne pouvais obtenir pour les robes noires. Car les Mohawks les détestent. Ils ont tué une robe noire autrefois. J'étais en dehors des palissades et je ne l'ai pas su. Ce fut par haine qu'ils l'ont tué. ,

—Ils ont tué beaucoup de Hurons aussi », insinua le Père Supérieur, sagace, et le regard plein de finesse.

—Les Indiens, tous les Indiens ne sont rien pour moi ; je les hais tous ». De la même voix dure, elle continua : « Qu'ils se tuent entre eux ; mais qu'ils ne touchent pas aux blancs ni aux robes noires ».

Il ne la pressa pas d'entrer dans des explications. Il saisissait le moment de lui dire: « Veuillez vous rappeler, Diana, qu'autrefois, vous appeliez les robes noires, des Pères. C'est leur nom.

—Oui, je me rappelle. Pères.

—Vous voilà avec nous, dit-il pensif. Nous en sommes heureux.

—Est-ce vrai? » Sa voix s'aviva. « Je croyais que vous me haïssiez.

—Loin de là, Diana. Soyez sûre de notre joie.

—J'ai tenté de me sauver, dit-elle, gravement. « Ils m'en ont empêchée. Ils ne me permettaient de parler qu'aux Anglais qui venaient en passant.

—Vous êtes, à présent, libre et en sécurité », dit-il avec un léger sourire. « Si je ne me trompe, Diana, vous étiez la déesse de la lumière.

—Non, la fille d'Agreskwi », rectifia-t-elle... « Qu'ils m'ont dit, du moins.

—J'ai toujours pensé qu'un des chefs vous épouserait.

—Ces brutes! » Quel profond dégoût dans sa voix! « J'étais sacrée. Aucun d'entre eux n'osait me toucher. J'avais mes quartiers réservés, dans l'habitation du chef.

—Cela est extraordinaire ». Le Père Ragueneau dissimula sa satisfaction en fermant les paupières.

—Les sachems auraient brûlé quiconque eût osé me toucher. Les jeunes guerriers en étaient avertis.

—Et c'est vous qui les conduisiez à la victoire », dit-il avec tristesse. « Je crains que la nation huronne n'existe plus.

—C'est leur faute », répliqua-t-elle, implacable. « Ils ne pensaient qu'au repos.

—Pourquoi les Iroquois nous haïssent-ils ? »

Elle le regarda, hésitante. « Vous avez été les alliés des Wentats, il y a plusieurs lunes. Vous avez tué leurs guerriers et ils ont eu peur de vous. Puis, vous êtes revenus et vous avez été battus à votre tour. Ils ont cessé de vous craindre. Ils ne vous détestèrent que davantage.

—Je vois », signifia le Père Ragueneau, avec un hochement. « D'abord, ce fut l'invasion du pays iroquois par Champlain, aidé des Hurons et des Algonquins. Les Iroquois se portant à leur rencontre au Lac Champlain y furent battus. C'était en 1609. Six ans après c'était notre tour. C'est le passé, tout cela. Nous ne demandons, aujourd'hui, qu'à vivre en paix.

—Vous voudriez édifier ici une grande nation. Ils le savent. Alors, ils ont conquis le pays à l'est et au nord. Maintenant au tour des Wentats, et après l'autre pays Wentat, le . . .

—Les Neutres et les Pétuns, ou la Nation Tabac », intervint Godfrey.

—C'est cela même ». Elle lui lança en même temps une flamme de ses yeux. « Puis, la nation du Chat, ou les Eriés, comme vous les appelez, sur la grande eau Erié, puis les Français.

—Grand projet. Ça changera d'aspect quand ils viendront à Québec.

—Les Cinq Nations ne ressemblent pas à ces chiffres d'Wentats, répartit Diana. Ils combattent comme un seul homme. Les Hollandais leur vendent des mousquets pour qu'ils vous fassent la guerre.

—Je sais cela. Nous n'y pouvons rien », dit le Père Supérieur en secouant la tête. « Nous ne croyons pas à l'utilité de vendre des mousquets ».

Elle le regarda avec le même air de candide ahurissement que Godfrey avait en une autre circonstance,

trouvé déconcertant. « Vous êtes bien plus vieux. Vous êtes fatigué et gris. Vous avez souffert.

—Et que pensez-vous de Godfrey, que voici ? »

Le Père Ragueneau inconsciemment tortura d'avantage les poils de sa moustache.

« Il me plaît dans cet uniforme bleu et argent, et ces grandes bottes, et la plume blanche à son chapeau. Belle, la plume. Et lui, je l'aime, aussi. Il est beau. Si brun, mince et fort ».

Godfrey rougit. Le Père Supérieur dissimula, à peine, encore un sourire. « Vous avez changé, vous aussi, Diana.

—Au fait, comment m'avez-vous reconnue ? Vous ne m'avez pas dit, encore.

—Par vos yeux. Nul ne pouvait voir ces yeux, comme je les ai vus, et les oublier.

—Les sachems disaient que le soleil était dedans, tout brûlant.

—C'est tout à fait cela. Mais d'où vient que ces sachems tenaient tant à te garder, si jeune ?

—Les Hollandais offrirent beaucoup de mousquets pour m'avoir ; mais... le soleil était dans mes yeux !

—Superstition ! » murmura le Supérieur. « Heureusement vous en êtes délivrée, maintenant.

—J'étais une prisonnière, dit-elle avec colère. Je veux me débarrasser de ceci » : avec une grimace, elle froissa ses wampums.

—Il y aura ici sans tarder, de l'étoffe pour vous.

—Et vous allez prendre ces affiquets ? Ils sont bons dans le commerce, dit-elle.

—Ce sont les perles et les diamants de la brousse », fit-il en souriant. « Vous portez, sur vous, enfant, la rançon d'un roi. Oui, volontiers, nous allons prendre vos wampums. Mais non vos couvertures de castor.

Elles sont inestimables et elles vous seront nécessaires.

—L'une d'elles est à moi, s'écria-t-elle. L'autre appartenait au grand Atotaho. C'est celle-là que j'ai donnée à Godfrey ». Godfrey, soulevé à demi de surprise: « Mais... »...

—Je comprends donc la valeur de ces peaux », dit le Père Ragueneau, feignant de n'avoir pas entendu ce qu'il venait de balbutier. « De toute manière, donnez-lui la couverture, seulement; à cette minute même je crois qu'il vous les faudrait employer toutes deux. Je vais vous faire envoyer des couvertures pour la nuit; les peaux de castor sont trop luxueuses pour dormir ». Il se leva.

—Il faut nous en aller. Sitôt que vous aurez fait votre robe, Godfrey vous emmènera faire une promenade. Nous vous reverrons bientôt.

—Ne craignez-vous pas qu'on ne vous vole ces peaux ? », demanda Godfrey en partant. « Ces Hurons sont de tels maraudeurs !

—Point avec deux sentinelles en faction, et puis je n'ai pas encore envie de les enlever.

—Ne songeriez-vous pas à lui céder votre chambre ? »

Godfrey éprouva un... choc, à cette proposition du Père Supérieur. Celui-ci sans y faire attention, continua: « Il n'y a rien d'autre à faire. Il la faut protéger ». Il fit quelques pas, en songeant, puis: « Je crois, dit-il, qu'il va nous falloir déposséder Maître Molère. Nous pourrons lui installer un nouveau dispensaire en cloisonnant le grand porche au bout de l'hôpital. Je vais donner instruction à maître Boivin d'avoir à aménager cela tout de suite. »

XVIII



UR la piste de Saint-Ignace... Les bois s'éclaircissaient de plus en plus... L'expédition guerrière allait atteindre son but; elle y arrivait. Tarontas fit le signal manuel et la troupe s'arrêta. Arakwa prit les devants à la dérobee; de buisson en buisson, de fourré en fourré, derrière chaque arbre, elle se dissimulait, faune carnassière, louvoyant dans un dédale lugubre de neige battue, souillée de sinistres plaques rougeâtres, et grises, et brunâtres. De bond en bond, entre les cadavres noirs, figés en grotesques ou hideuses contorsions, elle franchissait cet hallucinant charnier, voluptueux avant-goût pour elle, du hourvari sanguinaire, où elle courait, frémissante, et enivrée de ses âcres effluves, aux brèches des palissades. Là, la hache, la massue, le mousquet et le couteau de chasse avaient amoncelé en rempart les victimes d'une orgiaque boucherie. Contemplant enfin l'horreur de la destruction et du massacre, les yeux d'Arakwa luirent de l'orgueil satanique. Ils étincelaient pourtant d'un autre feu dans la trouée que lui faisaient, au prix de leur vie, les soldats hurons, à travers la horde iroquoise. Petits en nombre, ils étaient grands de courage devant la mort, les guerriers hurons!

Dominant, debout sur un monceau de ruines, les guerriers de Tarontas, elle leur montra de la main la direction à prendre. Et, avec un geste large du bras encerclant dans l'espace palissades et plaines, elle harangua : « Voyez, ô guerriers, comment les hommes de l'Ours et de la Corde savent mourir. »

Tarontas, étonné, la voix rauque, ajouta : « Combat d'homme à homme ! Ceux qui meurent entrent avec gloire dans le royaume des âmes ».

Arcs tendus à l'encoche, haches bien en main, les guerriers du Roc passèrent au champ de bataille. Enons, transi, ne quittait pas les brèches aveuglées, comme si le carrousel de la mort défilait sous ses yeux. Arakwa passa devant lui, en rafale, escalada le monticule de cadavres, où les derniers Hurons s'étaient postés. Là, chaque homme gisait comme il était tombé, tailladé du couteau et de la hache des Iroquois, dont un grand nombre de tués jonchaient le pourtour du tumulus macabre. Arakwa, les yeux écarquillés, un instant en vague méditation sur les faces toutes convulsées de haine atroce, se ressaisit et cria à Tarontas : « Là ! ô chef, c'est là que je serais et non vivante ici, si... » Elle indiquait tout juste des yeux l'endroit où les prisonniers ligotés avaient été ignominieusement abattus.

Les hommes de la Corde manifestèrent leur admiration de leur ronronnement sourd. Enons parla : « Formidable bataille. Une mort digne d'un guerrier ! »

En lui lançant un coup d'oeil dédaigneux, elle dit : « Nous avons repéré l'ennemi là où il était ! »

Il s'avança vers elle, en bougonnant.

Tarontas s'interposa. « Assez ! nous sommes ici dans un but qui n'est pas de nous entre-déchirer ».

Puis, l'air grave, avec un regard étrange à Arakwa, il lui dit: « Annaotaka n'est pas ici.

« Le grand chef n'est pas ici ! » Elle reprit son souffle, et lui cria: « Il faut le trouver. Cherchez où il a éventré son dernier rongeur de la Grande Maison ».

A ce commandement, ils se dispersèrent dans toutes les directions. Ils virent bien Tokatwen, gisant là où Arakwa l'avait vu s'écrouler, mais ils eurent beau chercher, Annaotaka resta introuvable. Arakwa, alors, apparaissant devant eux au centre du terrain où ils s'étaient rassemblés, les apostropha, en ponctuant d'un geste de la main qui embrassait clairières et palissades: « O guerriers du Rocher, vous voyez comment les Wentats savent mourir. Le grand chef, mon père, n'est pas avec ses hommes. Nous ne savons où il est; peut-être est-il blessé ou prisonnier. J'ai combattu à côté de tous ces guerriers et ma hache et mes flèches étaient rouges. Eux sont là gisant tandis que je vis. Si le grand chef est captif, je veux aller partager sa captivité ».

Tous étonnés, muets, ils avaient les yeux fixés sur elle. Elle proposa de prendre la piste de Saint-Ignace où la horde iroquoise était concentrée. Tarontas riait sous cape: « Ce que tu proposes vient d'un coeur brave. Nous allons te suivre, sans pouvoir, toutefois, combattre contre une nation.

—C'est exactement ce que je dis, Tarontas. Je ne veux pas aller attaquer tout un peuple, mais je veux me saisir d'Hinowaiia, ou d'un chef Hodenosoni, pour les brûler, ainsi qu'on brûlera Annaotaka.

—Partons! Allons guerriers! » dit Tarontas à ses hommes.

—Et vivement! » repartit Arakwa en se tournant vers Enons, « pas lentement comme les paroles sortent de ta bouche ». Puis elle lui cracha aux pieds.

Enons tressaillit, mais contint sa colère. Il ouvrit la bouche en agitant la tête du côté de Tarontas, et sa mâchoire claqua.

La cohorte n'avait pas fait une demi-lieue, qu'un coup de sifflet aigu bandait les arcs, flèches aux cordes. Des buissons doucement écartés, sortit, la tête entourée de plantes vulnérables, les épaules et la poitrine rouges de plaies: Annaotaka lui-même.

Arakwa chancela; la hache lui tomba des mains. Enons fit un écart en arrière en lâchant un cri de stupeur. Tarontas seul ne broncha pas. D'une seule main levée, il salua cérémonieusement.

« Je ne viens pas de la Terre des ombres », dit Annaotaka, très simplement, « mais du camp de prisonniers des Hodenosoni.

—Bienvenue à toi, ô Annaotaka, dit Tarontas. Nous craignons que tu ne fusses allé au poteau; et nous suivions ta fille, là, la fille de ton esprit, à la recherche d'un chef à brûler en représailles. »

Les yeux noirs d'Annaotaka luirent comme l'éclair au seul nom de sa fille. « Rayon de Soleil me plaît. Elle s'est battue en vrai guerrière. Elle a tué plusieurs hommes. Si elle eût été un homme, elle fût devenue un grand chef de guerre ». Sa mine se renfrogna. Il venait d'apercevoir Enons.

« A ce que je vois, tu en reviens toujours...sauf ». Il eut le temps d'ajouter: « Dis-nous donc comment tu en es réchappé », avant que le sous-chef capon finît de déglutir son embarras et son dépit refoulé.

Annaotaka scruta la figure d'Enons, cherchant la pensée qu'il dissimulait sous ses mots. Mais en vain.

« Il y a plusieurs lunes, j'ai sauvé un chef des Hoden-soni. Quand une hache me toucha ici, (il appuya un doigt sur un point de son pansement) et que je tombai dans les ténèbres, j'allais certainement être brûlé. Mais, le chef que j'avais sauvé me prit, me secourut et me laissa libre. Il me payait ainsi de retour. »

Tarontas ne fit aucun commentaire. L'usage, entre chefs guerriers, de se secourir était courant. Il prêta la plus vive attention à ce que continua de dire Annaotaka : « Les guerriers de la Maison Longue sont prêts à retourner dans leur propre pays, et avec leurs captifs. Ils doivent même être partis à cette heure, parce qu'ils n'ont plus le courage de se battre. Ils doivent passer près de Skanonwenrat où se trouvent beaucoup de ceux de la Seule maison blanche. Mon frère de la tribu de l'Ours, Tokatwen, veille sur nous, de la Terre des ombres.

« Nous lui ferons voir que nos haches frappent aussi durement que lorsqu'il combattait avec nous ». Arakwa surveillait Annaotaka. Un voyage de deux lieus et plus sur les pistes, au début du printemps, était une réelle épreuve pour l'endurance des plus forts. Seule une volonté de fer avait pu le soutenir dans un tel périple. Et elle redoutait les réactions violentes de son tempérament, plus irascible sous l'effet de la fatigue ou de l'épuisement. Elle appréhendait de les provoquer. Pourtant, elle osa dire : « Sontakwa va pousser des cris de joie en te revoyant, ô grand chef, mon père ».

La figure d'Annaotaka se contourna subitement. « Sontakwa est au Pays des ombres, sur ton ordre, ô... » La fureur le suffoqua.

—Sontakwa vit », s'écria-t-elle. « Il est à la grande forteresse de pierre ».

Les doigts d'Annaotaka se recourbèrent comme des serres prêtes à lui broyer le cou. « Tu mens, vipère », dit-il, « Sontakwa est mort ».

Tarontas, venant à la rescousse: « Rayon de Soleil dit la vérité. Mes yeux et ceux de mes hommes ont vu Sontakwa, depuis, seulement, que le soleil a parcouru la distance d'une main dans le ciel ». Se dressant, alors, de toute sa stature, majestueux, il leva une main vers le soleil, et l'invoquant: « O grande lumière, entends-moi. Tu me vois sans souillure ». Puis tournant ses yeux injectés de feu sur Arakwa, toute l'amertume contenue, tout le ressentiment refoulé que la défiance de cette fille, à son égard avait fait naître, surgirent en son coeur révolté. « Tu vas dire tout ce que tu penses. Tu ne cacheras rien ».

Arakwa recula. Un tel accès de colère était inexplicable. Campée sur la route, elle débita, mot pour mot ce qu'elle avait appris, ou ce qu'elle présumait de la capture et de l'évasion de Godfrey; et enfin: « Il a ramené une donzelle qu'il dit être une blanche, et il dit, de sa bouche dit, que cette blanche, par sa magie, l'a sauvé de la mort! »

Annaotaka éclata en jurons: « Un oki des enfers parle par ta bouche ». Et fulminant: « Si tu veux vivre, cesse. Ne touche pas un cheveu de cette femme qui a sauvé la vie à mon frère, ou tu mourras dans les tortures ».

Tarontas devint visiblement perplexe et intrigué. Quel drame pouvait bien cacher ce foudroyant esclandre? Mystère! mais purement pathétique était le drame, dans sa sauvagerie mortelle.

Il observa avec curiosité Annaotaka, et le vit faire une moue de dédain en constatant qu'Enons, très opportunément, se déplaçait pour aller se mettre aux der-

niers rangs des guerriers. Annaotaka posa sur Arakwa un regard féroce. Elle ne pouvait voir ce qu'il découvrait avec sagacité. « Sontakwa, le grand guerrier, est revenu avec un autre grand guerrier... » dit-il, sur le ton méditatif, mystérieux, en fixant Enons qu'il n'avait pas perdu de vue. Enons, mal à l'aise, ne tenait pas en place. Annaotaka s'adressant plus gravement à Tarontas: « Mon frère Sontakwa a de la peine pour moi. Son coeur est attristé. Il faut qu'il sache où je suis et que mon coeur se réjouit de son évaison et de son habileté ».

* * *

Le chef Roc donna l'ordre à un jeune guerrier de retourner au fort Sainte-Marie. Puis, Annaotaka et lui s'engagèrent sur le sentier conduisant vers le midi. Le combat qu'il avait livré aux Iroquois depuis le soleil du milieu du jour jusqu'à la lune de minuit, ses vingt blessures, sa capture suivie de sa fuite, n'avaient pas laissé de traces apparentes de fatigue chez le chef de la tribu de la Corde. Le voyage pourtant ne laissa pas d'entamer les réserves d'énergie d'Arakwa. Tarontas, lui-même, trébucha plus d'une fois de lassitude, dans les flaques et les fondrières perfidement cachées sous la neige. Mais Annaotaka, d'une enjambée toujours égale, ne fit pas même un faux-pas.

Le groupe traversa le lac, long mais peu profond, près du village de la Mission de Saint-Denis. Une masse sombre, dégarnie de palissades, faisait tache sur la neige à l'endroit où, naguère, les habitations étaient drues. Annaotaka fut pris d'une colère sourde. Une autre ville, encore avait été envahie. Il sentait la haine lui gonfler le coeur à l'extrême. La vaste étendue de glace plane rendait l'allure plus vive. Annaotaka ne

ralentit son pas, le même que sur le sentier, qu'en approchant des fourrés. Encore le reprenait-il, dès qu'il les avait passés. Un chemin de traverse le conduisit à la rivière du gros poisson. Il descendit sur sa surface lisse en peu de temps, jusqu'à Skanonwenrat.

Les palissades de l'Unique maison blanche se dressaient sur le haut d'un contrefort. Ne le cédant en importance qu'à celles d'Ossossane, ses défenses, à une altitude de plus de trente pieds, étaient imposantes à voir. Le chef de la tribu de la Corde se dirigea vers le sentier abrupt qui conduisait aux portes des fortifications.

Les hommes de l'Unique maison blanche, ayant à leur tête leur chef guerrier Awintwen, se portèrent en groupe à la rencontre de la troupe des Cordes. Le Père Le Moyne qui habitait au centre de la mission Saint-Michel s'était joint à eux. Ce n'était pas sans quelques craintes, au reste, qu'Awintwen recevait An-naotaka. Il n'avait connu de l'incursion iroquoise que par ouï-dire, disait-il en manière d'excuse, car bien que Skanonwenrat ne fût située qu'à deux lieues de Saint-Ignace, ses sentiers avaient été bouchés par les rusés envahisseurs, et l'alarme n'avait été donnée qu'à l'arrivée d'une vieille femme qui venait se réfugier chez eux. C'est alors seulement qu'on sut par ses récits le suprême acte de férocité implacable qui fut de ligoter dans leurs cabanes les prisonniers surpris, incapables de fuir ou de marcher jusqu'aux camps de captivité, et de les laisser rôtir à la chaleur et aux flammes de leurs demeures d'écorce en feu. Les liens de cette vieille s'étant désagrégés à la chaleur intense, elle se sauva à travers une cloison en feu, et erra à la recherche d'un abri. Le grand chef en raconterait encore plus, probablement.

Annaotaka grimâça. Il avait pris part à une petite escarmouche avec les Hodenosoni. Il croyait qu'ils se hâtaient de regagner leur pays avec leurs captifs et leur butin.

Le Père Le Moyne souffrant mal les illogiques civilités, posa à brûle-pourpoint une question directe: quel avait été le sort d'Ekon et de son frère Ontaki ?

« Ce que j'ai à dire est triste », répondit Annaotaka avec impatience. « Le grand Echon et son frère sont allés au poteau. Et beaucoup d'autres sont partis pour la Terre des Ombres ».

Le prêtre ployant sous cette affirmation: « Hélas!, dit-il, je le craignait bien ».

Tarontas éleva la voix pour déclarer que le grand chef Annaotaka ne disait que la moitié de ce qu'il savait; que jamais pareille bataille n'avait eu lieu; que des guerriers qui avaient combattu avec lui, lui seul et sa fille, le Rayon de Soleil, avaient survécu; que les autres étaient tous morts et avec eux deux Hodenosonis, pour les avoir laissés libres. « Ecoutez, dit-il, ô guerriers de l'Unique maison blanche, je raconte une histoire héroïque ! »

Entouré aussitôt d'environ sept cents hommes au milieu d'un champ, en plein air, Tarontas raconta les hauts faits de la forêt Thermopyle et de Saint-Louis. « Tant que les langues parleront, conclut-il, que les guerriers se rassembleront autour du feu, cette bataille, la plus grande entre toutes, vivra dans la mémoire des peuples ».

Annaotaka écouta Tarontas, sans émotion. Ses yeux noirs, avec une lueur sinistre, suivaient de loin Enons. Le sous-chef rendit coup d'oeil pour coup d'oeil jusqu'à ce qu'il ne pût davantage supporter l'éclat térébrant de l'autre. Il se glissa dans la foule, écumant

d'une rage incommensurable qu'Arakwa, en l'apercevant, poussa jusqu'à la démence, en lui éclatant au nez d'un rire homérique.

Un tonnerre d'acclamations retentit à la fin du discours de Tarontas. Annaotaka commanda le silence, en levant la main. Et il dit: « O guerriers de l'Unique maison blanche, j'ai quelques mots seulement à vous dire. Le Rayon de Soleil, à côté de moi porte les wampums de la victoire. Sa hache a ruisselé du sang rouge de nos ennemis; et ce sang a coulé comme l'eau claire coule de la source. Nous poursuivons les Hodenononi. Ils nous ont apporté la mort. Nous la leur apportons à notre tour. Guerriers, nous sommes en nombre, ici; ni fatigués, ni blessés. Voici une heure de réjouissance guerrière pour nous, car, il nous est donné de faire une besogne sanglante par l'arc et par la hache. Plusieurs d'entre nous iront au royaume des ombres, un grand nombre survivront pour exalter nos hauts faits. Ce que je dis vous semble-t-il être juste, ô guerriers ? »

Ces paroles furent accueillies par des hurlements de joie. Awintwen, la face mince, grêlée, creuse et longue de mâchoires, grimaca un rire, et proclama: « Nous avons des haches, des massues et des flèches pointues pour les Hodenononi, ô Annaotaka. Toi, Tarontas et moi, nous conduirons nos guerriers. Allons tenir conseil de guerre ».

XIX

LE dix-neuf de mars, on célébrait la fête de Saint-Joseph. Au début de la chrétienté huronne, cette fête était, dans toute la Huronie, un joyeux événement. Il y avait un an, le « Village des Crovants », comme on appelait Ossossane, s'était transporté à Sainte-Marie, en campement sur les glacis entourant le fort. D'autres convertis s'étaient montrés aussi dévôt. On venait d'une douzaine de villes de la Huronie pour honorer le bienheureux saint Joseph, le père nourricier de l'Enfant-Jésus et le patron de la mission; et Sa Sainteté le pape Urbain VIII accorda une indulgence spirituelle à tous ceux qui venaient prier à la petite église de Saint-Joseph ce jour là.

Il y avait donc douze mois, à peine, que le Père Supérieur avait contemplé d'un coeur joyeux les pèlerins bronzés et qu'il avait eu l'émotion douce d'écrire, en toute humilité d'esprit, au Supérieur, dans les lointaines régions du Québec:

« Nous voilà ici dans cette solitude sauvage, animés du zèle apostolique, déterminés, tous, à répandre notre sang, s'il le faut, pour la conversion des païens. Je puis dire que nous sommes ici dans la Maison de Dieu et à la Porte du Ciel où règnera la paix souveraine, la

joie et l'amour du saint Esprit. Quel bienfait aussi pour nos chrétiens. Les malades trouvent, ici, un hôpital, les voyageurs un lieu de repos, et tous un abri contre les attaques de l'ennemi. Au cours de douze mois, plus de trois mille personnes sont venues chercher refuge sous notre toit; et sept cents sont venues, au moins, dans l'intervalle de quinze jours. Cela représente une distribution de trois repas par jour, au moins. Il faut ajouter à cela un certain nombre de visiteurs imprévus qui passent ici toute la journée, et à qui nous prêtons aide également. Par conséquent, outre que nous dispensons le pain de la vie spirituelle aux Hurons, nous leur procurons aussi celui du corps.

« Or, de peur que vous n'imaginiez que nous roulons sur l'or, puisque nous pouvons offrir tant de repas à nos visiteurs, il convient peut-être que je vous donne le menu de notre hôtellerie: blé écrasé et bouilli à l'eau, assaisonné de farine de poisson fumé, au lieu de sel et de poivre. Un si frugal menu parvient à alimenter des foules. Cela est notre menu habituel, aussi bien, et chose étonnante, nous jouissons d'une santé bien meilleure ici qu'en France. Vraiment l'organisme se satisfait de peu ».

L'année s'était écoulée. Le fort Sainte-Marie n'était plus au coeur de la Huronie. Deux sauvages poussées des Iroquois avaient effacé ses frontières; et l'ennemi victorieux avait rampé jusqu'aux pays à découvert, et, avec une haine implacable, jeté son dévolu sur la forteresse de la Croix même.

Le Père Supérieur, las et soupirant, pensait à ces choses sur la courtine au-dessus de la poterne. Ses yeux tristes cherchaient vaguement au loin, les anxieux démoralisés, chrétiens ou païens. Il constatait de profondes brèches dans les rangs des pèlerins. Le

village des croyants manquait à l'appel. Ses guerriers gisaient autour des palissades de Saint-Louis. Le Père Ragueneau craignait que tout le peuple d'Ossossane ne fût, dès ce moment, en migration éperdue vers les pays algonquins de l'ouest. Les larmes de ses yeux s'étaient tariées, de l'indicible chagrin qu'il éprouvait en comparant les figures radieuses qu'il avait jadis connues avec celles d'aujourd'hui, venant à lui en larmes, éplorées, gémissantes.

« J'aperçois un messager là-bas, qui vient en toute hâte de ce côté ». Godfrey indiquait en même temps au Père Supérieur la courbe où le rivage contourne la ligne d'arbres. « Il se pourrait qu'il soit porteur d'un mot de Tarontas.

—Eh bien, je vais me rendre à mes nouveaux quartiers de l'avant-poste. Allez au devant de lui, Godfrey et amenez-le moi ».

Alors de quelle joie s'éclaira la figure du Père Ragueneau en écoutant le récit de ce messager. Les Hodonsoni en pleine retraite, avec captifs et butin, et l'espoir de les rattraper. Les guerriers du Rocher prêts à rejoindre ceux de l'Unique Maison Blanche pour poursuivre... Tarontas et Annaotaka à leur tête!...

Godfrey exultait: « Annaotaka est vivant ! »

Le Père Supérieur se leva d'enthousiasme : « Le grand chef nous a été gardé. Raconte. Vite !

—Tel que je l'ai entendu de la bouche même d'Annaotaka », s'empressa d'annoncer, avec une sorte de volupté, le messager. « Voici: Mon frère Sontakwa me pleure. Son coeur est triste. Il faut qu'il sache où je suis et que mon coeur se réjouit de son évasion et de son habileté ».

Godfrey tint, sans hésiter, ces paroles pour véridiques. La fidélité de la mémoire des Indiens est no-

toire et leurs messagers sont particulièrement entraînés à répéter, sans faute, de longues communications. Il dit simplement : « Je me sens un coeur nouveau, gai de bonheur. Maintenant, raconte à Aontekete, que voici, l'évasion du grand chef. »

Quand il eut fini, le Père Supérieur s'écria : « Cela confine au miracle ! Et les Iroquois qui battent en retraite ! Le jour de la fête de saint Joseph ! Le bienheureux saint ne nous a pas abandonnés. Nous devons l'en remercier. » Il se leva pour se précipiter à l'église. Mais Godfrey retarda son départ en lui confiant en français : « Je ne comprends pas l'admiration d'Annaotaka pour mon habilité, mon père. Je pense qu'il flaire ce qui s'est passé. Arakwa n'a pas manqué de parler de la femme blanche. Et le cerveau du chef fouille chaque geste comme ses yeux examinent chaque brindille du chemin.

—Il faut bien, en tout cas, qu'il finisse par le savoir», dit le Père Rangueneau, avec vivacité. « Je me demande comment il va le prendre ?

—J'examinerai ce côté-là plus tard ». Et Godfrey dit en huron, au messager : « Tes oreilles ont entendu beaucoup de choses. Qu'as-tu entendu sur moi de la bouche du grand chef ?

—Sontakwa est un grand guerrier, et il est revenu avec un autre grand guerrier ». Godfrey échangea avec le Père Supérieur un sourire entendu ; et congédia le messager. « Annaotaka tiendra sûrement pour nous », dit-il.

—Curieux homme », songeait le Père Supérieur. « J'aurais pensé que, au contraire, il se piéterait contre la présence de Diana.

—Il établit les valeurs uniquement sur le courage et la ruse.

« Il admire ces qualités aussi vivement chez un ennemi que chez un ami. Et il est clairvoyant. Il va prévoir notre avantage à garder le Petit Tonnerre.

—Vous le comprenez mieux que moi », fit le Père Supérieur en se pinçant une lèvre de son index et de son pouce. « Je voudrais bien que lui et Arakwa fussent chrétiens ». Il se hâta vers l'église.

Par la suite il s'expliqua à Godfrey. « A l'aurore, il nous faudra partir vite pour Saint-Ignace et voir de nos yeux les horribles choses qui s'y sont passées. Je vais expédier le Père Bonin avec deux de vos hommes et quatre frères coadjuteurs. Il a pu plaire à Dieu de conserver pour nous les restes des deux saints martyrs. Je crois qu'une délégation de sept suffira.

—Comptez sur moi, au chant du coq, mon Père.

—Non pas, Godfrey. Vous avez joué un rôle dans les événements et j'ai besoin de mon capitaine ici. Maintenant que les Iroquois sont en retraite, d'autres déserteurs, sans doute, iront grossir leurs rangs. Non, restez à votre poste. Nous ne pouvons savoir ce que demain nous réserve et vos conseils me seront utiles. Il y a aussi... Diana. Qu'est-ce qu'elle devient ?

—Le Père Le Mercier lui a envoyé porter son repas par une jeune chrétienne, qui lui a rapporté que Diana était en train de coudre, et satisfaite.

—A la bonne heure », soupira d'aise le Père Ragueau. « Vous n'avez pas l'intention de réduire le nombre des sentinelles, je suppose. Je ne serais pas de cet avis. Il y a beaucoup d'esprits mécontents ici. Il faut que je la voie bientôt et que je lui donne quelques avis. Elle a beaucoup oublié sa religion. Après le départ du Père Bonin, le lendemain, si sa robe est finie, emmenez-la, je vous prie, faire une promenade. Il ne faut pas qu'elle se séquestre, en recluse ».

Peu après le chant du coq, le Père Bonin et sa petite caravane de Français étaient prêts à prendre la piste de Saint-Ignace. De figure ronde et barbue aux yeux vifs, le Père Bonin était un nouveau-venu, de l'automne précédent, en Huronie. Il était jeune et avait le pas alerte et vigoureux. Godfrey nota que le Sergent Lausier, rompu aux us de la forêt, n'avait aucune admiration pour l'allure rapide du prêtre. Godfrey sourit, en pensant qu'en effet, la gabouilli et la sanie des pistes auraient tôt mis du plomb à ces pieds là. Il retourna, à contre-cœur à l'avant-poste. Les deux sentinelles devant la case se mirent au « garde à vous ». Il frappa avec quelque méfiance à la porte. Diana parut, le sourire aux lèvres. — « Regarde ma robe neuve », lui dit-elle. « Ne me crois-tu pas une couturière hors de pair ?

—Magnifique, Diana. Très habilement faite ». Prise autour de la taille par l'un des wampums, le plus étroit, la robe simple donnait à sa démarche une dignité qui n'altérait pas sa grâce naturelle. Godfrey se crut, un instant, devant la séduction féminine incarnée, idéale. Mais ce n'est pas ce qu'il lui dit : « Il faut que le bouif te fasse une paire de souliers. Plus de ces affutiaux perlés...

—Quel homme ! Tu ne me dis pas un mot gentil de ma robe, que je crois très bien faite et tout à fait jolie. Tu me parles plutôt de mes chaussures. Je trouve ces mocassins jolis et, de plus, ils ne me font pas mal aux pieds. Dis, pendant que je me plains ; vais-je être claquemurée ici tout le temps ?

—Mais non. Nous allons aller tout de suite nous balader.

—Allons, alors ». Tout en souriant, elle dit : « Je me sens prisonnière.

—Et je vais essayer de t'enseigner un peu de français. »

Son refus fut immédiat: « Je peux parler aux robes noires en mohawk. Je veux te parler en anglais.

—Tu veux dire les Pères ». Il rectifiait en souriant.

—Une autre raison pour quoi je dois procéder lentement aux initiations nouvelles, c'est que », prétendait-elle, « je m'embête. Je pourrai apprendre le français plus tard ».

Ils se dirigèrent vers le bassin intérieur. Pour la première fois, la puissance du fort Sainte-Marie apparaissait à Diana. « Quelle merveille! s'écria-t-elle avec tout le souffle qu'elle venait de reprendre après sa surprise. Je vois maintenant pourquoi les Onontakas et les Senecas ne voulurent pas attaquer. Cela résisterait aux forces des Cinq Nations réunies. Devant cette oeuvre, je vous crois capables de tout ici.

—Allons à la terrasse ». Godfrey ne voyait pas avec indifférence les airs lugubres des Hurons, et leurs bouches méchantes marmotter des menaces. Pour l'instant, il résolut de ne faire aucun cas de ces sourdes manifestations. Il conduisit sa compagne à la colline escarpée d'où dominait le pin-sentinelle, la tête dans les astres. « Pourquoi ce soldat nous suit-il sans cesse? » interrogea Diana. « Les noires... les Pères ont-ils peur que nous nous éclipsions dans les bois? »

Il remarqua l'expression révoltée de son regard. D'une voix ferme, il lui dit: « Comprenons-nous bien. Tu m'as sauvé du poteau et de la hideuse torture. Moi, le Père Supérieur, tous dans le fort t'en sont reconnaissants. Mais, il faut compter avec les Hurons. Ils croient que, ayant conduit les Iroquois contre eux, tu es l'artisanne de leurs malheurs.

« Maris, femmes et enfants furent tués, brûlés ou poussés en captivité pour y être suppliciés à loisir. Leurs villages ont été réduits en cendres et en cimetières. Grand Dieu, femme, comprends, je t'en prie, que de leurs centaines de morts, ils te tiennent responsable !

— Tes Hurons n'ont rien de martial, tiens. Des femellettes, oui... » Et en se gaussant d'eux : « Ils ne me font pas peur.

— Tu n'es plus, songe bien, chez les Iroquois. Ne te penses plus inhérente à eux.

— J'oubliais... c'est vrai ». Le ton contrit de ces simples mots était tout un repentir. Mais la transition était si brusque qu'il ne put se défendre d'un réflexe de méfiance, et lui dit en la tournant par les deux bras en face de lui, les yeux fixés dans les siens : « Figure-toi que les Hurons soient retournés au combat, comme j'estime qu'ils auraient pu, même qu'ils eussent dû faire; qu'aurais-tu fait toi-même; que serait-il advenu de toi ? »

Elle sourcilla à cet aspect inattendu de l'aventure. En cherchant ses mots, elle répondit : « Je comprends ce que tu veux dire. Cela aurait été affreux. Les Hurons m'auraient torturée à mort, ou pis; ils m'auraient donnée en servitude à un sachem. Deux grands chefs, je le sais, me voulaient et l'un des deux y aurait réussi ».

Elle lui laissa la parole, croyant que... Il ne dit rien. Méprise. Elle continua : C'est la raison pour laquelle j'avais résolu de m'enfuir, même avant que le premier Père soit tué à Tianaestake. Mais cela me parut impossible. Le seul endroit où je n'aurais pas été surveillée, c'était en pays ennemi. Mais où aller ? »

Godfrey fit l'éloge des Hurons: « Très brave peuple. Leur défaite est due à leur manque d'organisation. Ils sont juste assez fous et entêtés pour se faire tuer en essayant de vous tuer, et c'est précisément ce que nous ne voulons pas qu'il arrive, pour plusieurs raisons. »

Ils n'eurent plus rien à se dire jusqu'à la terrasse. En y arrivant Diana manifesta une enthousiaste admiration: « Que c'est beau! » Un taureau beugla dans des étables, aux environs. — « Des bestiaux !

—Oui, nous avons des bestiaux, des moutons et des porcs.

—Merveilleux! Comment les avez-vous amenés ?

—Tout petits. Par portages sur nos épaules.

—Et vous avez construit ce fort, si éloigné de tout ! Rien ne vous est impossible à vous. Puis-je voir les bestiaux et les porcs, un jour? Je n'ai rien vu de tout cela depuis... » Elle se mordit la lèvre.

—Oui, depuis? » Godfrey l'encourageait à parler.

—Et tu es Sontakwa ». Elle le regarda à travers ses longs cils. « Tu me parais tout à fait, tout à fait... quel est le mot? oh, oui, tout à fait beau et vaillant dans ton uniforme. Pourquoi ne portes-tu pas une robe noire ?

—Je suis un officier de l'armée de la Nouvelle-France, un capitaine de mousquetaires. Tu n'as pas fini de dire ce que tu avais commencé.

—Je l'ai oublié » simula-t-elle avec une simplicité indienne.

—Dis-moi ce qui t'est arrivé quand le Père t'a enlevée ainsi que ta mère, aux Indiens, un certain jour, il y a bien longtemps ».

Elle écoutait, ses yeux brillants fixés sur sa figure.

« Et ta pauvre mère est morte ». — Son regard se fixa sur ses longs doigts effilés. « Elle est morte dans son lit, n'est-ce pas, et tu étais auprès d'elle. Et sais-tu où repose ton père ? La vie ne t'a encore qu'effleurée.

—La vie! Il la regarda vivement. Elle continua: « Tu veux dire que la mort a frappé et est passée devant moi.

—Que les hommes sont stupides », fit-elle en se tournant comme en confidence vers la crête de Skarontat, très haut au-dessus d'elle, « même les grands guerriers sont idiots, jusqu'au grand Sontakwa lui-même.

—Parle-moi de toi, veux-tu? » lui demanda-t-il, un peu confus. « Dis-moi comment il t'est arrivé d'appartenir aux Iroquois.

—Il suffit que je sois ici; que je me sois trouvée tout près quand tu as eu besoin de moi. Tu m'as parlé de l'acquisition d'une propriété. Ce soldat, là-bas, en aura-t-il une ?

—Non, il n'est pas officier. Il aura une bonne ferme, dans quelque seigneurie, meilleure que n'en ont les colons.

—Et tu vas te marier et t'établir? » Ses doigts froissaient la ceinture faite de son wampum. « Aimerais-tu ce genre de vie ? » En lui posant ces deux questions, elle le regardait en-dessous, l'oeil amusé.

—Pourquoi pas? » se libéra-t-il, vaguement, mal à l'aise.

—Non, tu ne l'aimerais pas. Tu ne pourrais pas t'installer en colon. Et rappelle-toi ce que tu m'as dit des Cinq Nations... qu'elles n'étaient pas mon peuple.

—Les Français, c'est autre chose ! » protesta-t-il. « Les seules douceurs que j'aie connues, c'est à eux que je les dois.

—Ce n'est pas ta race. Il pourrait t'arriver d'être obligé de te battre contre ceux de ta propre race. Tu ne le pourrais pas.

—Bah! Il y a place sur terre pour tous ».

Elle décocha un petit sourire de pitié. « Il aurait été utile pour toi que tu assistes aux feux de conseil des Cinq Nations. On savait ce que vous vouliez faire: constituer une grande nation de guerriers pour conquérir à la France un empire. C'est pour cela qu'Wentake est mort. »

Pareil langage valait bien assurément, la paire d'yeux que lui fit Godfrey.

Elle renchérit très sérieusement: « Les Cinq Nations abhorraient ce que vous appelez les Hurons. Les Iroquois les auraient exterminés, un jour, mais votre peuple a provoqué leur décision d'en finir tout de suite.

—Ils n'y ont tout de même pas réussi. Nous leur livrerons encore bien d'autres batailles.

—Ouais! Votre Huronie est morte. Je connais les Cinq Nations, et autant vos Hurons. La seule tribu que redoutaient les Iroquois était celle des Ours. Nous avons assisté, de notre caverne, en la mémorable nuit, à l'agonie des Ours devant les palissades de Saint-Louis. Avec eux mourait la Huronie. Comme le disaient les Iroquois, « Wentake Eken », la Huronie n'est plus ».

La sentinelle avertit: « Pardon, capitaine. Des gens approchent ». De la courbe du rivage environ une douzaine de silhouettes se traînaient sur la glace. A juger par leur allure fatiguée, c'était des gens qui venaient de loin. Godfrey se leva d'un bond, et dit à Diana: « Je pense que nous ferions mieux de retourner. Qui sait quelles... mauvaises nouvelles ils apportent.

—Allons-nous encore sortir aujourd'hui ?

—Le Père Supérieur va probablement vouloir te parler un peu plus tard. Si je le peux, je viendrai te prendre pour faire une promenade.

—Oh, le grand, le brave homme! » Elle se pressait le nez: geste de respectueuse considération.

—Il a beaucoup souffert: ses prêtres tués, ses missions dévastées.

—Oh! oui, le brave, le grand Père aux yeux sans peur. » Elle se mordit la lèvre et chemina silencieuse, à côté de Godfrey.

Les Hurons s'assemblèrent en groupes sinistres dès leur arrivée à l'avant-poste. La haine tourmentait leurs traits. Leurs bouches vomissaient les menaces. Quelques-uns accompagnaient leurs injures de crachats. Elle ne parut pas plus s'apercevoir de leur présence que si elle eût marché seule, ne regardant ni à gauche, ni à droite. Godfrey admira une fois de plus son sang-froid et sa pondération. Il prit une soudaine résolution. Puisque Annaotaka soupçonnait la vérité, pourquoi ne la proclamerait-on pas hardiment, devant tous, en tablant sur l'amour des Indiens pour le dramatique afin de s'amadouer leur sympathie ?

Il escorta Diana jusqu'aux marches de l'église et appela à lui les réfugiés. Ils vinrent en mâchonnant de viles imprécations.

Il s'aventura à les haranguer. « O tribu des Wentats, c'est Sontakwa qui vous parle, mais les paroles qui sortent de sa bouche sont celles d'Aontekete le grand prêtre blanc de cette forteresse. Vous êtes ici chez nous. Vous pleurez comme nous pleurons. Nous avons, ensemble, souffert de l'invasion des guerriers de la grande Maison ». Godfrey sonda du regard les

quatre cents hommes et femmes attroupés devant lui. Ils écoutaient, mais leur silence était hostile.

« Je fus prisonnier des Hcdenosoni. Je devais mourir, moi aussi, à côté d'Echon et de son frère Ontaki. Mais cette courageuse enfant que voici, m'a sauvé en s'échappant avec moi ». Il lança un coup d'oeil vers Diana. Elle avait l'attitude du calme défi, de la force confiante contre l'inimitié agglomérée de la populace.

« Vous l'avez connue sous la personnalité de Hino-waiia, la voix du Petit Tonnerre. Vous la croyiez être la fille d'Akreskwi. Je vous ai dit qu'elle ne l'était pas et vous avez dit que je mentais. Je vous disais pourtant la vérité, et vous étiez dans l'erreur. Elle m'a protégé de son amitié au risque de sa vie. Elle avait été volée, encore toute enfant, par les Hcdenosoni.

—Cela n'est pas vrai », dit Diana, entre les dents, sans remuer les lèvres. « Tais-toi, rabattit Godfrey, aussi sèchement. Puis d'une voix forte, en huron : « Elle est de l'est, comme moi ; et elle a été, dit-il, prisonnière, comme moi-même. Ensemble nous nous sommes échappés et tous deux nous sommes venus ici. Son Grand Esprit est le Grand Esprit des robes noires ».

Il se cambra dans l'attitude du commandement et, levant la main, il affirma : « Elle n'a rien que de bon dans son coeur pour les Wentake. Prenez garde ! quand elle est venue à nous, les guerriers de la Maison longue, se sont sauvés dans leur pays. Ils pourraient revenir. Mais alors, ils savent qu'ils trouveront, luttant contre eux, une force nouvelle : le Petit Tonnerre, qui soutiendra les Wentats. »

Godfrey s'arrêta. Le sourd grondement qui accueillait son discours lui fit clore à demi ses paupières sur

ses prunelles où ne luisait plus la flamme de l'espoir et de l'enthousiasme, bien qu'il ne se fût pas leurré dès le début sur le succès qui pouvait l'attendre.

Une consolante surprise lui fut donnée sur le champ. Il aperçut le Père Supérieur debout sous le porche de l'église, derrière lui. Le Père Ragueneau, d'un coup d'oeil s'était rendu compte de la situation. L'inspiration lui vint. Sa voix profonde retentit : « O mes frères, c'est moi, Aontekete qui vous parle. Les paroles qu'a prononcées Sontakwa étaient vraies. Qui-conque frapperait Hinowaiia me frapperait, nous frapperait. Sommes-nous des enfants qui disent des paroles oiseuses ? Avons-nous donné, dans nos coeurs, si libre accès au mal, que nous y entretenions, au lieu de la gratitude, une mortelle haine pour celle que le Grand Esprit nous envoya pour qu'elle accomplit sa volonté ? N'aggravons pas notre sort en défiant le Grand Esprit et son oeuvre ».

Il fit une pause pour promener son regard sur la foule, son regard chargé de réprobation et qui semblait scruter jusqu'au fond de l'âme chacun des assistants.

Là où l'appel de Godfrey à leurs sentiments avait échoué, la personnalité imposante du Père Supérieur subjuguait, réduisit chacun au silence craintif. Ce fut d'une voix de métal qu'il reprit son discours. « Si les Wentats arrogants ne s'étaient pas acharnés contre les avertissements du Grand Esprit, ce malheur où nous sommes ne nous aurait pas été envoyé comme châtiment. Ce furent vos propres arenkiwens qui vous ont commandé de défier le Grand Esprit et vous les avez écoutés, ces vilains magiciens. Vous avez préféré les écouter que d'accepter notre aide. Vous dormiez tandis que les haches des Hodenosoni ruisse-

laient du sang de vos frères et de vos soeurs. Le Grand Esprit s'est détourné de vous à cause de vos péchés. Réfléchissez à votre passé et vous verrez que mes paroles sont véridiques. Hinowaiia est sous la protection du Grand Esprit. Frappez-la et vous nous frappez, et aussi le Grand Esprit ».

Le calme régnait. Un murmure d'approbation surgit de plusieurs groupes de guerriers, des sous-chefs et des combattants surtout, qui avaient poussé à l'action commune et qui avaient appris que de fanatiques sorciers les avaient moqués. Le Père Ragueneau était soucieux. S'il n'avait obtenu pleine assurance de sécurité pour Diana, au moins pouvait-il y compter dans une certaine mesure. — « Nous ne supprimerons pas les sentinelles, pour aucune considération », déclara-t-il en retournant à la cahute avec Diana et Godfrey.

Le rapport des nouveaux venus était alarmant. Il relatait que cinq villages des missions de Saint-Ignace étaient détruits ; que Sainte-Anne et Saint-Jean étaient, comme Saint-Denis et Saint-Louis, dans les cendres de l'oubli. Quand ils parlèrent du martyre des Pères de Brébeuf et Lalemant, de colliers faits de têtes de haches rougies au feu et des tortures infligées au-dessus de toute imagination, le Père Supérieur leur demanda s'ils avaient été à Saint-Ignace et s'ils avaient vu les choses dont ils parlaient. Comme ils répondirent non, il ferma les oreilles à leur récit. « Je vais attendre que le Père Bonin revienne, dit-il. Il me faut une relation claire, détaillée. Je me refuse à écouter toute rumeur, toute parole en l'air. C'est un point de capitale importance pour notre Ordre ». Il renvoya les fugitifs se restaurer et se reposer aux dépendances.

Diana accueillit Godfrey, cet après-midi là, d'un joyeux rire. — « Comme je suis contente que tu sois

venu ! Faut-il que je reste enfermée ici dans cette pièce, par une si belle journée ?

—Très agréable endroit, pourtant.

—Certes, mieux que tout ce que j'avais chez tes Iroquois.

—Comment mes Iroquois ?

—Tu ne veux pas qu'ils soient les miens, alors je te les donne.

—Merci bien » rétorqua-t-il sèchement. « Pour une fois que je me suis donné à eux, tu m'en as enlevé. Mais le Père Supérieur désire te parler. Nous irons ensemble à la terrasse.

—J'aime la terrasse et le Père Supérieur. Viens-tu ?

—Oui. Et la sentinelle aussi.

—Toujours la sentinelle ». Elle plissa dédaigneusement le nez en le regardant. A quoi Godfrey répondit par un regard sévère et lui demanda : « Pourquoi disais-tu que je mentais quand je tâchais de te sauver la vie ?

—Ce que tu disais n'était pas vrai. Les Mohawks ne m'ont pas volée.

—Comment le pouvais-je savoir. Tu ne m'as jamais raconté rien. Tu mettais alors tout en péril.

—Ils ne comprenaient pas l'anglais. En tout cas, tu as été très grossier pour moi. Tu étais tout à fait furieux ». Elle ricana. « Tu étais beaucoup mieux furieux. Plus... plus important que tu n'étais au début.

—C'était fou ce que tu as fait là. Maintenant, dis-moi comment ces Mohawks t'ont eue. »

Elle secoua la tête. « Pas même le Grand Aigle ne peut parler avec deux langues. Tu as dit ce que tu as dit, soit.

—Tu refuses de me dire... ? »

Elle lui lança un oeil de côté, un regard douloureux. « Quelque jour peut-être, je te dirai. Pas maintenant. En tout cas, les Hurons sont des fous.

—Seulement ils ne le savent pas » railla-t-il. « Al-lons, le Père Ragoueneau attend ».

Des plateaux on le voyait assis sur le banc, au-dessus du pin-sentinelle.

« Comment a-t-on pu raser ainsi la colline? deman-da-t-elle.

—C'était avant moi. J'ai entendu dire que pour construire le fort, il a fallu beaucoup de troncs d'ar-bre, et on les prit sur la colline. Il y avait d'énormes arbres. Vois, quelques souches ne sont pas encore enlevées.

—Travail énorme. Si, au lieu des Hurons, vous aviez affaire aux Cinq Nations, les choses se feraient aut-rement. Dis-moi, pourquoi appelle-t-on les Cinq Nations, Iroquois, et les Wentats, Hurons? »

Godfrey se mit à rire. Ce sont les marins de Cham-plain qui baptisèrent les Hurons. Quand ils virent la crête de cheveux raides sur le reste du crâne rasé, comme c'est la coutume indienne, ils les comparèrent à la tête du sanglier dont les soies sont analogues, alors, ils s'écrièrent: « Quelle hure! » (quelles têtes de sangliers!)

Elle s'esclafa: « Têtes de sangliers. » Très bon nom. Et Iroquois ?

—Un nom composé descriptif », expliqua-t-il, suc-cintement. « Hiroukoué de la terminaison habituelle des harangues iroquoises: « j'ai parlé » et leur cri de guerre strident, « Kwe. »

—C'est idiot, dit-elle. Le peuple d'« Une terre à part » et celui de la « Maison longue » sont beaucoup mieux.

—Il est possible, toutefois », repartit Godfrey, d'un ton détaché, « que notre manière soit la plus courte ».

Diana inclina la tête vers le Père Ragueneau, et avec une grâce révérencieuse toute indienne lui dit : « Vous me traitez comme un grand chef ». En esquissant un sourire, il lui répondit : « Considérez-moi comme votre ami, non comme le chef de ce fort. Vous vous êtes montrée notre amie, n'est-ce pas, en sauvant mon capitaine. — J'ai reçu une mauvaise nouvelle. Les cinq villages de la mission Saint-Ignace ont été brûlés.

—Je savais cela, Père; c'était prévu.

—Les Iroquois préparent soigneusement leurs attaques, donc ?

—Ils organisent d'avance chaque campagne. Ils ont même fermé la route vers Skanonwenrat, pour qu'on ne puisse donner l'alarme. Ils devaient l'attaquer après avoir pris le fort; mais ils n'ont pas pris le fort.

—Et Annaotaka a contrarié leurs plans », ajouta Godfrey.

Le Père Ragueneau secouait la tête : « Je crois que le mal est irréparable. Allons, mon enfant, parlons de plus sérieuses questions ».

Godfrey se dirigea du côté sud de la terrasse, d'où il put embrasser du regard toute la route allant au sud.

Diana s'était confiée, désormais, à la haute direction spirituelle du Père Supérieur.

Une heure plus tard, Godfrey aperçut sur la glace de la rivière, un groupe considérable qui approchait. Deux groupes de quatre hommes chacun se traînaient lentement en portant des civières et, marchant à côté d'eux, la silhouette d'une robe noire. Godfrey retour-

na auprès du Père Supérieur, pour lui en faire part : « Pardon, mon Père, un triste retour... là-bas. Vous allez sans doute les recevoir ».

Le Père Ragueneau, sans broncher, se protégeant les yeux de l'éclat du soleil : « Ils les ont trouvés, comme je l'espérais. Veuillez accompagner Diana à sa case et venez me retrouver à la poterne.

—Faut-il que je monte la garde, monsieur ? »

Le Père Ragueneau soupira. D'une voix douce : « Triste retour, en effet, Godfrey, qui comporte pourtant quelque joie spirituelle. Non ne montez pas la garde. Nous allons recevoir les bienheureux martyrs en toute humilité et reconnaissance, comme ils l'auraient voulu. Jésus fut porté au sépulcre sans pompe ni cérémonie; et eux ne désiraient rien de plus que Lui ».

Humbles durant leur vie, ne cherchant qu'à servir utilement, tels les prêtres martyrs revinrent au fort Sainte-Marie : humbles dans la mort, leur appareil funéraire n'était qu'une litière d'écorce et une couverture abritant leur chair desséchée par le feu et leurs os broyés. Leur oeuvre accomplie; leur couronne de martyr conquise.

Godfrey, au garde-à-vous, pendant la procession solennelle des prêtres, des laïcs et des soldats défilant par les portes des poternes, se crut dans un monde irréel. Irréel en effet, lui semblait-il, de se voir ainsi en présence de ces émouvantes loques, restes augustes de Gabriel Lalemant, faible de corps, mais d'une vigueur sereine qui faisait de lui un homme au sublime courage; et Jean de Brébeuf, le rude et intrépide soldat de la Croix, qui, quelques jours auparavant franchissait à grandes enjambées ces mêmes portes, d'une mâle vigueur et d'un efficace dévouement.

La cloche de Saint-Joseph retentit. Le Père Supérieur fléchit, comme frappé par le battant. Un chagrin au-dessus des forces morales, une douleur empreinte d'exaltation mystique, donnaient à ses yeux une profondeur infinie. Sa grande intellectualité lui avait donné la pénétration d'esprit qui voit d'un coup le passé avec son fond nébuleux de bestialité; ses instincts effrénés; puis l'avenir transformateur des noirs pigments de la paix humaine en l'éternelle splendeur de l'or pur; car, de la fumée et de la suie de ces deux feux aux poteaux de supplice, surgirait la gloire resplendissante d'un Nouveau Calvaire dans un Monde Nouveau. La croix serait le poteau symbolique, et la couronne d'épines, un collier de haches chauffées à blanc; un royaume de martyrs digne de ceux qui voudraient suivre les traces qui portent leur indélébile empreinte au cœur et dans l'esprit de l'humanité. Tout cela, le Père Supérieur le savait avec cette profonde intuition, parcimonieusement accordée au commun des mortels, mais généreusement à l'élite des esprits. Lentement, il cheminait à la tête du petit groupe, ses pensées partagées entre le sombre passé et le lumineux avenir... Derrière lui, deux par deux suivaient les Pères Le Mercier et Chastelain, les Pères Bonin et Bressani. Godfrey remarqua que les cicatrices du Père Bressani se rouvraient et s'ulcéraient, comme en reviviscence des mêmes tortures, longues comme des siècles, aux mêmes bûchers; sans que, de par la volonté divine, la couronne du martyr se posât sur sa tête. Puis les portes de la maison de Sainte-Marie se refermèrent. Le mélancolique retour était terminé.

Cette nuit-là la lumière ne s'éteignit qu'aux petites heures du matin dans la chambre du Père Supérieur, qui, isolé, la plume d'oie rivée à la main, rédigeait une

relation de l'inconcevable martyre. Les recoupements des récits de témoins, vérifiés et corrigés formaient un répugnant florilège d'horreurs que seuls pouvaient inventer des cerveaux repus du venin de la haine.

Enfin posant sa plume, il se renversa dans sa chaise et lut ce qu'il avait écrit :

Le 16 mars, aussitôt qu'ils purent s'occuper des prisonniers, après la prise de Saint-Louis, les Iroquois les dépouillèrent de leurs vêtements, leur arrachèrent quelques ongles des doigts et les mirent en marche vers Saint-Ignace. Les prisonniers, en arrivant, y reçurent un déluge de coups de massue sur toutes les parties du corps. Sous cette terrible fustigation, le Père de Brébeuf, tout abnégation, s'occupa des quantités de victimes qu'il y trouva.

« Mes enfants », leur disait-il, « au milieu de nos tourments, levons nos yeux vers le ciel. Songez que Dieu est témoin de nos souffrances, prêt à nous donner une récompense plus grande que nous l'imaginons. Gardons notre foi et attendons l'accomplissement de ses promesses. J'ai plus pitié de vous que de moi-même. Soyez courageux jusqu'au dernier moment. Nos souffrances se termineront avec notre vie, et alors commencera la béatitude éternelle ».

« Alors, quelques apostats hurons, anciens captifs des Iroquois, et devenus traîtres à leur race, frénétiques ennemis de la foi chrétienne, s'emparèrent des deux missionnaires et s'instituèrent leurs bourreaux. Ils attachèrent chacun d'eux à un poteau solidement fiché en terre. Ils leur perforèrent le corps d'alènes et de pointes de fer; les brûlèrent aux aisselles et aux reins avec des haches rougies au feu. De celles-ci chauffées à blanc, ils leur firent des colliers. Ils leur entourèrent la taille de ceintures d'écorce enduites de poix, y mirent le feu qui leur grillait tout le buste.

Tandis que rôtissait ainsi leur chair, avec une âcre odeur, le Père Lalemant, succombant à ses intenses douleurs, levait souvent ses yeux roussis vers le ciel et sa poitrine, suffoquant, exhalait un râle de prière appelant l'aide de Dieu dans son affreuse agonie. Le Père de Brébeuf demeura aussi inébranlable qu'un roc. Il trouva même la force d'exhorter ses bourreaux au repentir et il encourageait les chrétiens témoins à la persévérance infrangible.

« Exaspérés par le zèle du Père de Brébeuf, les renégats tâchèrent de le faire taire en lui tranchant les lèvres et le nez; mais sa langue continua à exhorter ceux qui étaient à la portée de sa voix. Ils avaient souvent entendu les prêches des missionnaires et connaissaient bien la doctrine et les pratiques chrétiennes; ils les firent servir à leur cruauté. Ils firent bouillir de l'eau qu'ils versèrent, en proférant leurs sarcasmes, sur les corps au vif de leurs victimes, à trois reprises. « Nous vous baptisons, pour que vous soyez heureux dans votre ciel, parce que sans un bon baptême, vous ne seriez pas sauvés. » D'autres ajoutaient la dérision : « Nous sommes vos meilleurs amis. Vous devriez nous remercier de vous aider à mériter le bonheur après votre mort ».

« Mais ce ne fut pas tout. Leurs membres furent lacérés au couteau. Ils enfonçaient dans les plaies, des haches brûlantes. Ils leur taillaient dans les bras ou dans les jambes des morceaux de chair qu'ils rôtissaient et mangeaient sous leurs yeux. Le Père de Brébeuf eut le scalp arraché, les pieds amputés et la mâchoire fendue d'un coup de hache. Le Père Lalemant eut le crâne ouvert et les yeux arrachés. On leur brûla la langue à tous deux avec des charbons ardents et de la poix bouillante pour les faire cesser de prêcher la parole de Dieu et de louer Son Saint Nom.

Finalement, pratiquant une ouverture dans la poitrine de leurs victimes, les démons leur arrachèrent le coeur, burent le sang qui en coulait dans l'espoir de se transfuser le courage admirable de leurs héroïques victimes.

« Aucun récit en adjonction ne peut être donné de leur martyre. Seule une liste de leurs tourments peut y être inscrite. Ils ne subirent point leurs supplices en même temps. Celui du Père de Brébeuf dura environ trois heures, jusqu'à la fin de l'après-midi ; alors qu'il rendit le dernier soupir.

« Le Père Lalemant fut torturé durant quinze heures, du commencement de la soirée jusqu'au lendemain matin ».

Le Père Ragueneau poussa un soupir et s'appuya le dos à sa chaise. Il ferma les yeux comme pour effacer de son esprit les mots horribles qu'il avait écrits. Pourtant ils étaient authentiques, pas un qui ne contint en soi la substance d'un fait. Cette pauvre carcasse noircie, qui naguère contenait le courageux caractère de Jean de Brébeuf, gisait dans une pièce adjacente où, dans des jours plus heureux, il avait coutume de méditer et de prier. Avec elle étaient les restes mutilés de Gabriel Lalemant.

Vieilli avant l'âge, le Père Ragueneau se leva de sa chaise. Les yeux aveuglés, à tâton, il gagna la petite église de Saint-Joseph. Là, dans son quiet sanctuaire il voulut régénérer ses forces dans la communion avec la divine volonté qui gouverne l'univers. Avec un soupir qui était de gratitude et de supplication à la fois, il tomba à genoux. A l'orient, le ciel se dorait de la promesse d'un nouveau jour.

Au matin, deux caisses de bois grossier étaient posées auprès de deux fosses fraîchement creusées dans la cour. Le Père Supérieur, debout, tête baissée, accompagna des yeux les deux coffres de sapin dispa-

raissant lentement sous la terre. Précieux coffres, parce qu'ils contenaient ce qu'il avait aimé. Sa pensée se reporta à huit mois à peine écoulés. La poussière qu'était le père Daniel se confondait maintenant avec la terre de la forêt. L'esprit seul restait, et cet esprit, il en était sûr, était aussi près de lui que ceux des deux courageux missionnaires dont les restes venaient d'être rendus à la glèbe qu'ils avaient si souvent foulée.

Les frontières d'un monde à l'autre n'étaient donc distantes que d'une imperceptible ligne. Les yeux du Père Supérieur reprenaient leur éclat. Les sillons du chagrin et du souci s'effaçaient comme sous un doigt magique. La présence des trois prêtres auprès de lui ne lui avait jamais paru si réelle ni si proche qu'à cette heure. Tout comme en cet après-midi où il était venu s'asseoir en esprit à la table, le Père Daniel ne lui avait jamais semblé plus près. La figure du Père Ragueneau s'illuminait d'un rayonnement intérieur inaccoutumé. Il levait les yeux vers la pure lumière du soleil dans la profondeur infinie d'un ciel serein.

Cet après-midi là, le contremaître charpentier Guier érigea des croix sur la terre fraîchement remuée des deux tombes. On peignit sur chacune une simple inscription où seuls le nom et la date variaient :

P. Joannes de Brébeuf, S. J.

Natus 25 mart 1593

Ingressus 8 nov. 1617

Trucidatus 16 mart. 1649

Le maître constructeur Boivin enleva sa casquette et lut d'une voix basse, enrouée :

P. Gabriel Lalemant, S. J.

Né le 10 oct. 1610

Ordonné le 14 mars 1630

Martyrisé le 17 mars 1649.

R.I.P.

• 248 •

LE Père Supérieur se désolait, prostré dans le cabinet de son habitation, sous le coup écrasant que recevait encore la mission huronne. La grande forteresse d'Ossossane de la tribu de l'Ours avait été abandonnée et brûlée.

Il leva les yeux pour accueillir Godfrey.

« Vous m'avez envoyé chercher, mon Père ? »

—Oui, Godfrey ». Le Père Ragueneau, toucha quelques feuilles d'écorce sur la table : « Voici une communication du Père Chaumonot, dit-il. Il écrit que lorsque les progrès de l'incursion iroquoise et la mort des guerriers à Saint-Louis furent connus, la tribu fut saisie de terreur panique. Quelques-uns d'entr'eux s'enfuirent chez les Pétuns, la majorité à l'île Arakwendoe, à une distance de plus de trois lieues. Le Père Chaumonot, sagement les y suivit ».

« Akawendoe, l'île du lac », prononçait Godfrey, lentement. « Les Hurons peuvent y être en sécurité. Mais ceux qui sont allés chez les Tabacs!... » Il leva les épaules.

—Vous pensez que les Pétuns seront bientôt attaqués. Les Pères Garnier et Chabanel sont de la mission des Apôtres.

—Si seulement Tokatwen vivait, cette chute d'Ossosane n'aurait jamais. . .

—Il nous faut lutter avec tels instruments qu'il plaît à Dieu de nous donner, sans critiquer. Si nous avions eu dix ans de plus pour achever notre oeuvre; mais, hélas! cela ne devait pas arriver.

—Pardon, mon Père, je n'ai pas eu l'intention de. . .

—Il n'y a là aucun reproche, Godfrey. C'est le soldat qui parlait ». Il taquinait sa moustache. « L'idée m'est venue que dans notre tumulte nous avons pu négliger Diana. Prenons garde que cette enfant ne se sente recluse. Allez donc lui faire faire une promenade à la terrasse. Et sans oublier la sentinelle!

—Très bien mon Père. » Godfrey partit, rempli d'admiration pour la grandeur de ce brave homme, qui, dans le désastre de l'oeuvre de sa vie, pouvait s'attarder à un aussi menu détail qu'une promenade.

A l'avant-poste, un choc stupéfiant l'attendait. Arakwa, dans tout le falbala de ses wampums était là, devant lui. « Quand es-tu arrivée? », lui fit-il?

—Le Petit Tonnerre est ici! » Sa réponse était sur le ton aigu.

—C'est une vieille histoire. Elle était là quand tu es partie. Où est le grand chef, ton père?

—Je veux parler à cette Hinowaiia! » Elle criait en tapant du pied.

—C'est à moi que tu vas parler d'abord », rabrouait-il. « D'où vient ce retour, munie de têtes de haches neuves? » Ses yeux étincelèrent à cette accusation indirecte : « Ceux de l'Unique Maison blanche sont des couards. Pendant deux soleils, ils ont cherché l'ennemi où il n'était pas. Ils se sont joués de mon père, le grand chef, et de moi. Où est cette sorcière? »

Godfrey ne la quittait pas d'un iota. Le moindre plissement de lèvres, la pression des doigts sur le man-

che de hache à la ceinture, rien ne lui échappait. Une rencontre entre elles deux devenait inévitable. . . Il résolut, en un éclair, d'en finir. — « Tu veux la voir ! Très bien. Rends-toi au bas du talus de la terrasse. Je vais l'y amener ».

Elle lui lança un regard féroce, puis fila à travers champs.

Diana ouvrait sa porte. Elle avait la figure tirée. « Ainsi, disais-tu, on a ramené les deux courageux pères. C'est affreux. Le coeur me serre en y pensant.

—Et les Hurons qui se dispersent. L'oeuvre de tant d'années qui s'écroule.

—J'en suis peinée pour le pauvre Père Ragueneau ». Elle le regarda, quelque peu défiante. « Les Hurons n'ont jamais rien été. Je ne les plains pas.

—Ca dépasse ce que vous croyez et ce que je pense. Et il y a autre chose. Arakwa, fille d'Annaotaka, est de retour. Elle a combattu avec son père à Saint-Louis.

—Le Père Ragueneau m'a parlé de cette bataille. Elle me hait ».

Godfrey sourit des sagaces précautions du Père Supérieur. « Je crois qu'il y aura une autre guerre.

—C'est bon ! » Elle exultait déjà, les yeux brillants.

« Où a lieu la rencontre ?

—Près du talus de la terrasse. Il n'y aura pas foule à cet endroit.

—N'importe où me convient, je ne la crains pas.

—Je me préoccupe de la paix au fort.

—J'oubliais. Je regrette ». Son sourire à cet instant ne fut que simulacre.

Godfrey alla à Louis, en faction de sentinelle. Il lui dit en français : « Tu vas nous accompagner. D'ordre

du Père, tu ne diras mot à qui que ce soit, de ce que tu pourrais voir ou entendre. Même pas en dormant ! Compris? »

Louis emboîta le pas derrière, tout ébaudi de cet ordre étrange. Quand il aperçut Arakwa, alors il comprit. Son sourire à lui n'était pas simulacre.

Arakwa salua le trio par un rire sarcastique qui était à l'adresse de Diana tout particulièrement, son rire se mua en apostrophe. « C'est donc derrière deux ouimchtigouches qu'il faut que le Petit Tonnerre gronde! »

Les yeux de Diana brillèrent d'une lueur si rouge que Arakwa recula, saisie par l'abîme de férocité qu'ils lui révélaient avec le spectre de la mort dans leur profondeur. Diana eut un rire de fantôme. Puis elle nargua: « La corneille Wentat essaie d'imiter Hino-waiia, mais ne peut que . . . coasser »

Arakwa bondit de rage, en criant comme une harpie: « Va donc! guerrière, toi? — Tu te cachais derrière les chefs! — Mais moi, je me battais, et je tuais des tas de tes combattants. Et toi, je vais te brûler!

—Tu as tué des prisonniers, oui, et qui, encore, avaient les mains liées ». Godfrey n'en revenait pas de cette exactitude et des complets renseignements de Diana. Elle ouvrit les bras, ce qui est l'expression du mépris chez les Iroquois. « Quand je suis venue, les Wentats se mirent à fuir comme des lapins affolés.

—Tu es venue ici te mettre à l'abri, lâche. Tu mourras de plusieurs tourments. Je vais . . .

—Tu vas parler sur un autre ton, si tu veux rester ici », lui dit Godfrey, sévèrement. « Et tu vas te chasser ces ignobles desseins de la tête.

—Elle a une corneille dans la gorge », et, la regardant avec dégoût: « Laisse-la donc croasser.

—Et toi, tu vas chasser Rayon de Soleil pour cette... cette... » Arakwa bégayait de fureur.

Il ne faut pas prêter attention aux fous; le regard de Diana enveloppait Arakwa du plus flegmatique dédain. « Tu le voulais, hein? ô Rayon de Soleil sans lumière, et la sale corneille qui est dans toi l'a envoyé... à la mort. Moi, fille d'Akreskwi, je l'ai sauvé du poteau et je l'ai ramené à son peuple. Tu sais maintenant pour qui tu vas être renvoyée! Ouais! Je te crache dessus, tiens! »

Arakwa se recula d'un bond, la main à la joue, tous crocs dehors. « Va, va, tu as couché avec les Hodenoni! Même les chiens te montrent les crocs. Et maintenant tu veux la chair blanche? Je te brûlerai! »

Godfrey allait intervenir; il se ravisa. Diana avait lancé une mortelle injure. Il la regarda, amusé, non pourtant sans un certain sentiment d'appréhension.

Ses yeux, encore, flamboyaient avec une telle intensité que Arakwa, fascinée, retint son souffle. Diana se campa fièrement: « J'étais la fille d'Akreskwi. J'ai été éloignée de tous les hommes. Alors, écoute, prostituée, je vais te mettre du plomb dans la tête. Je vais te dire pourquoi ton peuple a été délogé par les Hodenoni et repoussé en exil. Pourquoi la guerre a commencé.

—Tu m'appelles prostituée! » La voix d'Arakwa tremblait, ses doigts se repliaient sur le manche de sa hache. — « Femme de plusieurs... »

—Assez! » cria Godfrey. Il taquinait la pointe de son couteau de chasse. Arakwa fléchit. Jamais encore elle n'avait entendu sa voix si terriblement menaçante.

—Je te connais; je connais ton espèce. C'est une grue comme toi qui a détruit ton peuple de la Terre à

part. Tu vas donc, ô Rayon de Soleil au coeur de corbeau, tu vas donc écouter l'histoire ».

Arakwa trépignait sous l'insulte à double pointé. Mais la... curiosité, tout de même autant que la menace, envoya par le fond le flot poissard qui lui était monté la gorge. Diana savourait en souriant sa gouaillerie. « Le Rayon de Soleil voulait briller sur la mort. Très bien, soit! Les Wentats et les Hodenosoni étaient tous de la même famille; sache-le. Les Wentats habitaient une île dans la grande rivière; et près d'eux à l'endroit même où ils sont encore, était les Ganeagaono ».

Interrompue par une exclamation de surprise de Godfrey, Diana sans cesser de fixer Arakwa, à Godfrey qui, confus, les yeux au plafond, disait : « Pardon, ça m'est échappé », répondit : « Ca ne fait rien », et continua : « Ganeagaono était le nom mohawk de la nation des Wentats. Il y avait la fille d'un grand chef Wentat, exactement comme tu es la fille d'un grand chef Wentat; et cette fille voulait un chef des Ganeagaono. Mais connaissant ses mauvaises moeurs, il repoussa du pied ses avances. Le coeur de cette fille était aussi exécration que sa vie; et écoute bien ce que je vais dire, maintenant, fornicatrice, car elle ensorcela son peuple et il tomba dans l'abêtissement. Ils se mirent à guerroyer et à rougir leurs haches à coeur de jour. Les Wentats étaient très nombreux, les Ganeagaono moins, et le chef qu'elle convoitait fut fait captif ».

Diana prit une longue respiration. Arakwa s'avavançant d'un pas : « Si tu m'injuries encore, je te tue ». — « Ecoute donc! Tais-toi, ribaude. Je parle ».

Godfrey soupesait son couteau de chasse, pendant ce temps. Arakwa recula en étranglant dans sa gorge un cri de rage.

« L'Esprit du Grand Soleil avait donné aux Wentats un pays pour fumer le calumet de la paix. » Diana continuait du même ton de voix glacial, implacable. « Le chef captif pour ne pas être brûlé demanda que la nation l'adoptât et lui donnât la femme qui le désirait. La femme était loin et son père se chargea du prisonnier à la place. Le chef Ganaegaono accepta. C'était le prix de sa vie, un marché conclu entre les Hodenosoni.

« On prépara une grande fête pour son adoption et la femme revint. Mais son cœur était vicieux. Elle se retourna contre l'homme qu'elle avait désiré et le fit condamner au poteau. Son peuple la pria de changer de sentiments. On lui apporta les wampums de la nation et on les lui offrit. Ils lui appartiendraient si elle voulait accepter le captif pour mari. Car on savait que la mort de ce chef Ganeagaono entraînerait fatalement l'anéantissement de la nation. On lui dit, en vain, que les quatre autres nations des Hodencsoni se joindraient aux Wentats pour détruire son peuple, elle resta le cœur dur, inflexible. C'était son droit; dût le chef en périr, dût son pays en périr aussi. Et ils périrent. Regarde. Et toi, putasse, tu oses t'appeler Rayon de Soleil et tu oses vivre.

—Tu as menti, ô femme de plusieurs hommes, oui, tu as menti! Et tu m'as enlevé mon homme par ta sorcellerie. Je vais te...

—De quel homme parles-tu? C'est toi qui mens ». Rouge cramoisi, il lui rugit à la face : « Oses-tu dire que j'ai été ton homme? Jamais, par exemple! ou je te...

—Elle a une langue de serpent ». Diana, lui jetait en riant son sarcasme : « Son cœur est aussi putride qu'un loup mort depuis une lune. Oust! ô vipère de mort! »

Arakwa s'élança, la face, cette fois, livide comme le masque de la démence en furie, les doigts agrippés à la hache : « Tu as dit ta dernière parole. . . »

Godfrey, mû par des jarrets de lynx, se trouva face à face avec elle, son couteau sur la gorge de l'énergumène; ses yeux aussi épouvantables que la lame d'acier qu'il tenait — il lui vomit : « Arrière! Va-t-en, folle! »

L'oeil hagard, la hache en main, Arakwa voyant la lame briller au-dessus de sa tête, s'enfuit, en poussant des cris de possédée.

Diana, avec des yeux ronds braqués sur Godfrey lui dit : « Tu l'aurais poignardée?

—Certes oui! elle allait te tuer », dit-il d'une voix sourde d'effroi.

—Etrange type!» Diana le regarda encore comme si elle eût mal entendu; puis elle lui dit : « Elle était sûre que tu la poignarderais? Alors, je. . . ne te connais pas.

—Elle est folle!» dit-il, rudement. « Maintenant, dis-moi, est-ce vrai toute cette histoire?

—Vraie, du premier jusqu'au dernier mot. Je la tiens du gardien des wampums.

—Bien des choses s'expliquent alors », dit-il, pensif. En l'emmenant avec lui jusqu'à la terrasse, il resta muet. Puis se faisant violence: « Tu as eu, dit-il, une longue conversation avec le Père Ragueneau? »

Elle s'assit sur le banc, et souriante : « Il est charmant, dit-elle, si doux et si prévenant. — Mais, dis-moi, aurais-tu, réellement, lancé ce couteau?

—Pourquoi pas! » dit-il, gravement; « Te rappelles-tu le chef qui fut tué d'une balle à Saint-Louis?

—Tu veux parler de Skanastan des Senecas. Oui.

—C'est moi qui l'ai tué. S'il n'avait pas fait un pas en avant de toi, à ce moment, nous ne serions ni l'un ni l'autre ici, en ce moment.

—Je savais ». Ses yeux s'agrandirent : « Me destinais-tu cette balle ?

—Oui, parfaitement ». Il hochait lentement la tête. « Ce fut le seul coup que j'aie tiré, au cours de toute cette bataille. Je voulais te tuer, dussé-je attendre à la dernière seconde. Et c'est ce que j'ai fait. Les autres étaient déjà sous nos parapets avant que tu sois assez rapprochée pour que . . .

—Mentalité de meurtrier blanc », murmura-t-elle.

—Je considérais qu'il était nécessaire que tu meures. Toi, disparue, la Huronie était probablement sauvée. Toi vivante, c'était impossible. Si j'avais eu quelques minutes de plus! . . . » Il s'arrêta.

—Je comprends ce que tu dis. Mais je ne te comprends pas ». Elle le regardait curieusement.

—Comment cela? » En regardant vers le fort, ses yeux aperçurent distinctement et à cause de ses wampums, Arakwa, effondrée sur un banc, prostrée.

—Tu es si, si, comment dirais-je, si insensible. Je ne sais si tu comprends. D'une trempe de volonté si dure; comme de l'acier; et aussi funeste.

—Mais non », se récria-t-il en souriant; « je fais ce que je juge être mon devoir ».

Diana fixait ses souliers neufs: « Ils me font mal », dit-elle.

—Tes pieds vont s'y faire » lui assura-t-il, distraitemment. « En tout cas, je ne te connaissais pas à ce moment là, à Saint-Louis. . . Pour attendre si patiemment que . . .

—Ça n'a pas d'importance. Je ne t'en aime que plus. Je suis peinée que tes Hurons soient en pagaie. Je savais depuis le début que cela arriverait. Ils n'ont pas le sens de la coalition au combat. Arakwa n'est pas différente de l'autre femme en question. Tout change sauf les Hurons.

—Qu'auraient fait les Iroquois en pareil cas ?

—Ils auraient réuni leur conseil, auraient jugé la femme une sorcière et l'auraient tuée. » Diana se hâta d'ajouter : « Mais d'abord, sois assuré qu'une Iroquoise n'aurait jamais osé agir contre le bien commun. C'est instinctif chez elle. »

Godfrey se mit à la recherche du Père Supérieur, et, sans plus tarder, dès qu'il le vit, lui confia intégralement l'aventure. Quand il en vint à l'épisode du couteau, les doigts du cher grand homme jugèrent le moment tout indiqué de se mettre à tordre obstinément les poils fraîchement raccourcis de sa moustache.

« Vous avez bien fait, je crois, de déclencher la rencontre tout de suite. » L'air soucieux, soudain, il déclara : « Nous ne saurions laisser persister cette situation. Je vais voir Annaotaka. Il me répugne, d'ordinaire, de m'ingérer dans une affaire personnelle, telle que la conduite de sa fille. Mais, dans le cas présent, il n'y a pas à tergiverser. Demandez-lui de venir me voir. »

Annaotaka ne tarda pas à paraître. Il salua le Père Supérieur avec cette déférence cérémonieuse qui est coutumière aux hommes en se retrouvant sur un terrain de commun sentiment d'admiration et de respect.

« Mon coeur est content de te revoir, ô grand chef », dit le Père Ragueneau, souriant. « On a fait de grands éloges de tes courageux combats. Mais le silence s'est fait et nos coeurs furent meurtris. La joie ne nous est revenue qu'à la nouvelle de ton évasion.

—J'ai à te dire, ici, de mauvaises paroles, ô Aondeketé, car ce sont des paroles de défaite.

—Pas au sujet de tes propres actes, ô Annaotaka. Pour ceux-ci, je sais, pour les avoir entendues, que ces paroles étaient louangeuses pour toi ainsi que pour Tokatwen, qui, hélas ! n'est plus.

—Tokatwen était comme mon frère, comme toi et Sontakwa vous êtes mes frères. » Le Père Ragueneau inclina la tête, à ce compliment. Annaotaka fit de même. Tarontas et les hommes du Rocher seraient venus avec nous ; Awintwen en aurait fait autant, mais ses gens de l'Unique maison blanche ne voulurent pas. Leurs pieds gelèrent en route vers le champ de bataille. Leur courage était aussi froid que celui d'Enons.

—Enons n'est-il pas avec nous ? » Le Père Supérieur dissimulait sa surprise. Un éclair passa dans le regard du chef : « Atondo fut insensé, et il est mort. » Enons est fou, mais il s'est esquivé. Ses pieds l'ont conduit chez le peuple des Collines bleues.

—Chez les gens du Pétun ? » corrigea le père Ragueneau, lui-même, en huron.

—Les Tinontate. Il y a beaucoup de mauvais caractères parmi eux. »

Annaotaka eut un sourire d'intelligence avec le Père Supérieur. « Enons craignait le voyage au Pays des ombres. Il supplia Wane de le sauver.

—Le Père Le Moyne l'a baptisé ? » s'étonna le Père Supérieur en lançant un vif coup d'oeil à Annaotaka. « C'est alors qu'Enons était convaincu qu'il allait mourir ! »

Le chef leva les épaules. — Il n'avait aucune envie de se battre, seulement de voler et de chasser. Les Tinontate peuvent sans remords lui montrer le chemin de la Terre des ombres.

—Et Tarontas ? » — Le Père Ragueneau ne tenant pas à retourner sur la fin dernière d'Enons, essayait de faire diversion.

—Le chef est allé à son village Au-delà des Rapides, avec ses hommes. Il n'a pas voulu venir ici. Il n'avait pas de victoire à apporter.

—Il n'y avait donc aucune trace de l'ennemi, ô Annaotaka.

—Des Hodenosoni, rien; de ce qu'ils avaient fait, tout ». Le chef ne fit entendre alors que d'indistinctes vitupérations. « Mes yeux ont vu où les Hodenosoni ont attaché les prisonniers aux arbres, quand ils ne pouvaient plus avancer, et les brûlaient et les rô-tissaient à petit feu. J'ai vu de mes yeux le village où Ekon fut livré à la mort, les cendres de ses maisons, et dans ces cendres, les pieux où les vieux, les jeunes et les malades avaient été attachés pour être grillés et brûlés, même pendant que brûlaient leurs maisons. J'ai vu beaucoup de prisonniers livrés à la mort, mais des Hodenosoni, pas la tête d'une flèche ».

Annaotaka se leva de son banc et se dressa dans toute sa stature. — « Ah! les Hodenosoni sont allés vite. Nous avons été lents. Moi-même, Annaotaka, grand chef de la tribu de la Corde, je ne pouvais prendre le commandement des hommes de l'Unique maison blanche, peuple de la Corde, sans leur consentement. Et ce consentement, ils ne voulurent pas l'accorder. »

Le Père Supérieur s'était assis devant la table, la tête appuyée dans la main, pendant qu'Annaotaka racontait les atrocités iroquoises. Levant les yeux, il dit : « C'est un sujet de profond chagrin, pour moi, ô chef, que les Wentats ne soient pas organisés comme le sont les Hodenosoni. Chaque tribu aurait dû suivre.

—Tu dis vrai, ô Aontekete. Je n'aurais eu qu'à parler et mes ordres eussent été obéis. C'est tout autrement. Nous sommes dispersés, en actes et en paroles, comme des feuilles par le vent.

—Il en a toujours été ainsi, ajouta tristement le Père Ragueneau, même au début des querelles entre ton peuple et celui de la Maison longue.

—Mes oreilles n'ont pas entendu cette histoire, ô Aontekete » Annaotaka posait, par ses yeux, la question que ses lèvres étaient empêchées de formuler.

—Je la tiens d'Hinowaiia », entama le Père Supérieur, avec un léger sourire. « Elle n'est qu'une blanche que les Hodenosoni ont acquise, toute enfant. Ils ont prétendu faussement qu'elle était la fille d'Akreskwi. Elle a sauvé Sontakwa du poteau de supplice, et s'est échappée avec lui. C'est d'un cœur réjoui qu'elle se trouve parmi nous.

—Bonne magie des sachems, avec le Petit Tonnerre. »

La figure d'Annaotaka s'éclaira à l'idée de la tactique iroquoise, comme si elle n'avait pas été la cause destructrice de sa nation ; puis, elle se rembrunit. « La même magie a été employée par Sontakwa ; mais Arakwa a tourné la tête. Nos villages auraient pu être sauvés. Beaucoup de gens n'auraient pas crié de douleur. Nos cœurs sont braves, et nos esprits sont fous, même comme ma langue est stupide, en ce moment de claquer tandis que mes oreilles entendraient des choses intéressantes, si je te laissais parler plutôt. »

Le Père Supérieur parlait avec une éloquence et une circonspection rarement aussi effectives. Le chef l'écoutait très attentivement. Son esprit fin saisit l'analogie que le Père Ragueneau se refusait à établir. A la fin, il grommela : « Comme cela fut dans le passé, de même, il en est de nos jours, ô Aontekete. Une femme !

—J'en conviens avec tristesse, ô Annaotaka. Tes paroles sont justes. Une femme perverse voudrait faire la guerre, ici-même, dans notre Maison de Sainte-Marie, contre une autre femme.

— Mon esprit s'éclaire, comme le milieu du jour l'est par le soleil », dit gravement le chef. « Une femme est comme un chien qui mord une seconde fois. Il lui faut le bâton. Dans mon aonkia, je ne pourrais que dire, ô Rayon de Soleil, je ne ferais pas cela. Comme la méchante femme dont tu parles, elle ferait comme son mauvais coeur lui dirait. Ici, le Rayon de Soleil n'est pas dans son village. Elle rend chagrin le coeur de mon frère. Je peux dire, alors, ô Rayon de Soleil, je ne peux peut-être pas t'empêcher de ruiner notre peuple, comme a fait, une fois une autre femme, mais je peux t'arrêter de troubler la demeure de mon bon frère, Aontekete. Tout ceci est comme fait, ô Aontekete, et avec un coeur content. »

Annaotaka partit en faisant beaucoup d'autres protestations de bonne volonté et d'amitié. Le père Ragueneau remarqua qu'il s'était frappé la paume de la main, du manche de sa hache, comme d'un gourdin. . .

XXII

L'ANNEE 1649 eut un printemps précoce. Des vents de canicule refluaient du sud et les torrents gorgés de neige dévalaient sur les lacs et les rivières leurs striures blanches. Le fauve et le brun chanci des landes et des prairies se ravi-vaient du souffle virginal d'une vie terrestre.

Cette époque qui eût dû être si brillante et si féconde en moissons escomptées fut sombre et stérile au fort Sainte-Marie. Et, ce fut d'un coeur déchiré de douleur que le Père Supérieur écrivit :

« Le pays huron maintenant n'est plus que désolation. Les villages ont été abandonnés, et leurs habitants se dispersent, à l'aventure, dans les fourrés et les forêts, sur les lacs et les rivières, aux îles les plus inaccessibles à l'ennemi. D'autres se sont portés chez les nations avoisinantes et mieux en état de supporter le faix de la guerre. Notre maison de Sainte-Marie se trouve dénuée de tout. Ceux qui se virent forcés d'abandonner leurs habitations, y ont mis le feu, de leurs mains, en les quittant de peur qu'elles ne servissent d'abris ou de retranchements aux Iroquois. »

Le fort Sainte-Marie resta seul debout au milieu de la dévastation de ce qui jadis était un grand empire. Les Wentake et les Hurons étaient devenus, ainsi que

l'avait dit Diana, Wentake Eken, ce qui fut la Huronie. Il en sera toujours parlé davantage comme telle.

Les grands empires peuvent disparaître vite, mais la mémoire de leur grandeur survit dans l'âme de leurs peuples. Il en était ainsi chez les Hurons déchus. Ceux qui ne croyaient pas trouver dans la fuite la sécurité voulue se traînèrent de nouveau au fort Sainte-Marie, le seul fait concret de leur monde d'instabilité. Ils supplièrent Aontekete d'entendre leurs vœux, et il les écouta.

Plus n'étaient désormais les Hurons butés à leur paganisme ni gonflés de hautaine morgue. Les paroles de sagesse opportunes qui étaient tombées, jadis, dans leurs oreilles rebelles, ils en imploraient les vertus illusoires pourtant, à présent. La main forte qu'ils avaient dédaignée à l'heure urgente, ils la cherchaient alors qu'elle n'était plus que secourable. Ils trouvèrent, à leur place, le réconfort et l'assistance. Le Père Ragueneau et eux furent en communion d'idée sur le point que la mission chez les Hurons ne devait pas périr. La résidence de Sainte-Marie serait nécessairement transplantée dans une région éloignée où la nature renforcée de murs de pierre offrirait toute sécurité à la fois aux missionnaires et aux réfugiés. Dans ces nouvelles conditions, la Huronie pourrait se relever, revivre, et, avec le temps, retrouver un peu de son ancienne force et de sa prospérité.

Cette décision ne pouvait se prendre, ni l'abandon du fort Sainte-Marie se réaliser sans un poignant chagrin, inévitable, au cœur de ceux qui, acharnés à l'édification, lente et pénible, du temple de leur idéal, le voient s'écrouler au moment où l'on atteignait le faite. Or désavouer les Hurons à l'heure extrême de leur effondrement n'était même pas concevable. Il n'y avait d'autre parti, pour les fondateurs de cette oeuvre hu-

manitaire et pieuse, que de la ressusciter, plus forte, de ses ruines mêmes.

Le Père Supérieur délégua des missionnaires en ministère auprès des groupes épars des fugitifs, en quelque lieu que ce fût; dans les 3,000 îles, les forêts, ou aux rives et aux bourgs cachés de la baie Nottawasaka. Tous les Hurons restés en territoire plan furent librement installés en campement sous les murs de pierre du fort. Ils étaient 1,500 hommes, femmes et enfants qui n'avaient su où chercher refuge.

La douce figure du Père Ragueneau avait vieilli au cours de ces jours sombres. Les sillons creux de la fatigue et du souci avaient remplacé les traits sereins. Mais ses yeux étaient aussi vifs, son courage aussi intrépide; et l'équilibre de sa charpente, comme le rythme de sa démarche, dénotait une volonté droite et décidée.

Et puis la perspective de l'avenir ne manquait pas d'éclaircies. Le message récent du Père Chaumonot en était une. Il annonçait rien de moins que le rétablissement définitif de la mission Saint-Joseph à Akdendoe. Plus de 300 familles étaient venues à l'île, écrivait le missionnaire, et il espérait rassembler autour de lui, à cette nouvelle citadelle des croyants, les survivants de la tribu de l'Ours. Tout n'était donc pas perdu. Un nouveau sanctuaire pourrait, apparemment, s'élever un jour, dans les îles des eaux huronnes. Le conseil débattit le projet avec une confiance plus résolue. Deux voix, hélas, y manquaient, pour toujours; deux voix pour leur sagesse et pour leur justesse, inestimables; celles des Pères de Brébeuf et Daniel.

Le Père Supérieur au centre de la table, éprouvait douloureusement l'absence de leurs judicieux conseils!

La conférence qu'il avait eue, enfin, avec Godfrey, ne lui avait apporté qu'une infime consolation.

« J'en suis désolé mon père », lui dit-il, « mais j'ai peu d'espoir en l'avenir. Les Hurons, même les Neutres et les Tabacs, sont incapables d'effort concerté. Le malheur ne leur a rien appris. Et les Iroquois vont bientôt revenir. »

En soupirant, le Père Ragueneau admit que leur forme communale de gouvernement était futile sans un pouvoir central imposant la discipline. « Ce qui n'exclut pas, dit-il, la possibilité de réaliser notre point de vue, à savoir que le salut réside dans la communauté d'effort.

— Supposez que nous nous transportions à l'une des îles. Nous pourrions aller à la mission algonquine du Père Rivière à Saint-Pierre, sur le grand Manitoulin, ou rejoindre le Père Chaumonot, à Akwendoe. Eh bien ! l'eau gèle l'hiver, et la glace raccorde les îles au continent.

— Vous croyez que les Iroquois nous attaqueraient l'hiver ?

— Je crois qu'ils pourchasseront les Hurons où qu'ils aillent. Je crois aussi bien qu'ils nous attaqueront ici, si nous ne décampons vivement. Le disperement des Hurons, incite, chaque jour davantage, les Iroquois, à nous tomber dessus, en masse. » Il poussa un profond soupir. « Ne différons pas plus longtemps. L'ennemi ne tardera pas à nous attaquer, unique colonne que nous sommes maintenant dans le pays.

— C'est logique », dit le Père Supérieur, pensif ; « et les Iroquois ne sont que logiques, et coopératifs. Oui, notre première préoccupation doit être la sécurité des réfugiés ici. » Levant les yeux vers Godfrey : « Il nous faut soigneusement sauvegarder Diana. Quel que soit son compagnon de sortie, la sentinelle doit être

présente. La sentinelle représente l'ordre, aux yeux des Hurons. Et j'espère que vous allez vous faire un devoir de sortir avec elle, aujourd'hui, Godfrey. Les jeunes personnes aiment la compagnie des jeunes gens. »

C'est avec des yeux pleins de rire que Diana, en effet, le reçut. « Je deviens tout à fait française !

—Non, je te prie, ne me parle pas en français. Au lieu d'entretenir mon anglais en me parlant à moi-même, je parle avec toi. En tout cas, le Père Chastelain parle un français beaucoup plus pur que le tien, tu sais. . .

—Comment peux-tu savoir cela ?

—Il m'a mis en garde contre tes. . . Attends que je ne me trompe pas, tes. . . so-lé-cis-mes.

—Et comment va ce pauvre Père Ragueneau ?

—Croirais-tu que, au milieu de tous ses soucis, il a pris la peine de venir me dire comme il était navré de ne pouvoir me faire visite plus souvent. » Du coin de l'oeil, elle aperçut Arakwa, au guet, à l'instant où tous deux approchaient des plateaux.

—Cette prostituée n'a pas l'air de m'aimer mieux.

—Il ne faut pas employer ce mot là », dit Godfrey, mécontent.

—Comment ? C'en est une, quoi ! » Sa surprise frisait l'ingénuité.

—Qu'importe. Il y a certains mots que tu ne dois pas employer ; prostituée est un de ceux-là. D'ailleurs, Arakwa en a rabattu depuis que Annaotaka l'a poursuivie avec son manche de hache.

—Elle est folle et le sera toujours. Est-ce que je peux dire ce mot-là ?

—Je n'en suis pas très sûr ; mais il est mieux que l'autre. On peut passer outre pour l'instant. »

Diana ricana ironiquement. Puis elle battit des mains d'avance au spectacle splendide qu'ils allaient voir à la terrasse, avec la baie Matchedash miroitant au soleil, émeraude vert-bleue dans la touffe vaporeuse des forêts en bourgeons, à leurs pieds. Godfrey jeta un coup d'oeil vers le fort. Arakwa était appuyée contre un orme, les guettant toujours avec la patience infinie des Indiens. Diana, d'une main, le tirant par sa manche, et de l'autre indiquant le lointain : « Regarde ! » s'écria-t-elle.

Un canot au loin, si loin qu'il n'était pas plus gros qu'un trait noir, venait dans leur direction.

« Qu'est-ce ? » dit-elle, à mi-voix.

— Pas un Indien, à coup sûr. » Il le fixa bien pendant une seconde. « Ça doit être quelque contrebandier en fourrures dont parlait Enons. Si c'est cela, comment ce type-là a-t-il pu passer inaperçu ?

— Il a dû se cacher assez longtemps, insinua-t-elle.

— Comme quiconque n'est pas fou ; et les traitants connaissent les habitudes indiennes. Il le faut, bigre, s'ils tiennent à leur peau. Je vais lui barrer la route.

— Je vais avec toi.

— Non, reste là. » En souriant, il secouait la tête. « Je n'oserais pas t'amener dans les bois, ça serait dangereux. Et puis, il faut que je passe mes frusques de piste.

— Je vais aller demander au Père Chastelain si je ne pourrais pas me faire une robe en peau de daim ; ce serait beaucoup plus pratique que ceci.

— Excellente idée. Fais ça Tâche qu'elle soit prête avant que nous partions. Tu seras sur la piste, alors ? »

Arakwa n'avait rien perdu du moment d'excitation sur la terrasse. Elle vit Godfrey parler à la sentinelle et se précipiter à la poterne. Elle longea négligemment l'avant-poste et contourna la forêt. Comme Godfrey

débouchait au nord, elle suivait. Il arpenta environ un demi-mille, puis suivit un sentier vers une pente. Du buisson, il pouvait voir le canot, à un peu plus d'un demi-mille. Il fila à pas de loup vers un point où le bord du rivage s'élevait abrupt au-dessus de la rivière, et il s'accroupit dans le sous-bois. Une fois il se tourna vivement au bruit d'un craquement de brousses. Ne voyant rien, il reprit le guet. Le canot lourdement chargé, vint dans sa direction et colla au rivage. Le voyageur qui, sans trace de fatigue, le faisait glisser contre le courant paisible, était aussi droit et aussi solide que lui, et pas beaucoup plus vieux. Il était visiblement étranger au pays, crut Godfrey, mais certes pas à la forêt. Il y avait chez lui un rythme aisé de la pagaie, la vivacité d'ardents yeux noirs, et cet éveil de tout l'être qui pressent le danger caché. Le voyageur sentit son danger à cette seconde. Il fit tourner le canot vers le large, d'une seule poussée. Godfrey sauta sur ses pieds, le couteau prêt au lancer. « Arrête! » cria-t-il. L'étranger lâcha la pagaie et dans le même mouvement attrapait son couteau. La main de Godfrey brilla comme un éclair. L'homme s'affaissa en avant, la lame plantée dans le gras du bras qui lançait. Godfrey tira un second couteau. « Pas un mouvement! » commanda-t-il, et il marcha dans l'eau jusqu'au canot pour le tirer à la rive. Sans s'occuper le moins du monde de la plaie, il ordonna à l'homme de sortir, lui attacha les mains dans le dos, et fendant la manche de sa tunique de peau de daim, il lui dit : « Maintenant, je vais m'occuper de ton bras. »

Il y eut un craquement de brousse, et Arakwa parut, l'oeil fixé sur lui. — « Un grand chef de guerre, le Maître-Esprit! raillait-elle, qui se bat comme ceux de la Maison longue. Un coup de poignard qui part du buisson!

—Ah! ah! Le Rayon de Soleil a suivi la piste comme un daim peureux. » Godfrey ne levait même pas les yeux du bandage. « Mes oreilles l'ont entendue écarter du pied les branchages. »

A cette insulte, elle bondit : « Sontakwa, le puissant guerrier est. . . »

—« Assez! » — Il lui coupa court ses invectives striduleuses. « Un ennemi pourrait t'entendre de Ossosane. »

—Je me fiche bien des ennemis », cria-t-elle. « Il faut être vil comme un Sontakwa pour se battre en Iroquois. »

Godfrey fixa le bandage et partit, enjambant jusqu'à Arakwa. Il la souffleta de bonnes gifles claquantes. — « J'ai dit assez. — Te tairas-tu? »

La mâchoire du voyageur en tombait d'ébahissement. « Qu'est-ce qu'il y a donc. Je n'ai entendu qu'un mot ou deux? »

—Quel est ton nom? » dit Godfrey, sourd à sa question.

—Gilles Joinville, de Québec », déclara-t-il, à contre-cœur et bourru. « Qui es-tu, toi? »

—Godfrey Bethume, capitaine des mousquetaires, au fort Sainte-Marie. — Braconnier?

—Oui. » La figure de Gilles s'éclaira. « J'ai entendu parler de toi. Nouveau dans le pays, j'essayais de gagner le fort. Qui c'est ce trognon là-bas? »

—Arakwa. La fille du chef guerrier Annaotaka.

—... Entendu parler de lui, aussi. » Gilles la reluquait, l'oeil goulu : « Il y a de quoi se rincer l'oeil. »

—Qu'est-ce que le grand guerrier dit? » Arakwa se déclanchait encore la langue : « C'est un homme et il aurait pu te tuer. »

—Il a dit que tu étais folle. Et je t'ai dit : « Assez! » — Godfrey l'aurait bouffée. S'adressant à Gilles :

« Tu feras bien d'être prudent autour du fort, surtout avec les femmes, à cause des potins. Les Iroquois ont envahi la Huronie et personne ne les trouve trop tendres.

— Je m'en suis aperçu » repartit ironiquement Gilles.
« Merci, tout de même. Je pige. »

Godfrey le toisa encore, le scruta; puis coupa ses liens.

— C'est gentil à toi », dit Gilles, sincèrement. « Je m'en souviendrai. » En regardant Arakwa: « ... Ferais mieux d'embarquer. Je vais m'asseoir derrière. Est-ce que la fille du chef veut payer, ou si elle est faible des bras? » — Prenant un air de dignité, elle répondit: — « Je vais conduire le bel étranger. Si le Grand Aigle était un vrai guerrier, il me le donnerait. »

Godfrey, lutinant, tout grave et caustique: « S'il était mon prisonnier, je dirais: « Jolie fille, je te le donne; fais-en ce que tu voudras. Mais il n'est pas mon prisonnier et il faut que je le passe au grand Aontekete. Je lui... passerai ton envie par la même occasion, O Rayon de Soleil! »

Elle jubilait. — « Mon coeur s'emplit de pardon pour toi, ô Sontakwa. Tu parles vraiment en grand chef. » Tout en disant cela, c'est Gilles qu'elle regardait, qu'elle mangeait des yeux. — « Mon coeur s'attache à lui, à ses cheveux noirs, à sa mince figure, à ses larges épaules. Oui, mon coeur s'attache à lui. » Souriant de toutes ses dents au captif, elle enjamba dans le canot, contente d'elle, éperdument:

« Qu'est-ce qu'elle dit donc tant de son coeur? » s'enquit Gilles, en s'assoyant sur la cargaison, au centre.

— Elle demande qu'on te traite avec douceur » ironisa Godfrey en empoignant une pagaie.

— Elle est gentille. — Qu'as-tu dit? »

—J'ai dit qu'il serait bon que tu aies une bonne histoire... imperméable à raconter au Père Supérieur, avec autant de vrai dedans que tu le pourrais.

—Tu vises droit » Gilles ne dissimulait pas son impression. « On m'a déjà dit que tu étais un rude type, aussi dur à cuire que le bois de fer.

—Ça se peut. » — Ce n'était pas une mince corvée que pousser ce canot chargé contre le courant.

La conversation s'en ressentait. On ne piquait plus. Enfin aux palissades. Les Indiens y étaient massés pour les voir arriver. Godfrey eut peine à s'empêcher de rire devant l'air important que prenait Arakwa. Arrivé au bassin intérieur, il sauta à terre et s'entretint avec le Sergent Lausier qui attendait avec quatre soldats. « Fais rentrer le canot tel qu'il est dans le fort. Le Père Supérieur est-il à son cabinet?

—Oui, capitaine, il s'y est rendu dès qu'on eut signalé votre approche. »

Godfrey conduisit le captif jusqu'à l'habitation principale. Gilles marchait silencieux, examinant les solides constructions ainsi que les fortifications avec un franc ébahissement. Le regard du Père Ragueneau était sévère. Ses yeux n'omettaient aucun détail. — « Je remarque, dit-il qu'il y a eu du grabuge.

—Très peu, mon père, répondit vivement Godfrey. Je ne courais aucun risque.

—Un malentendu, Père, et par ma faute », dit Gilles, « Je ne savais pas qu'il était du fort et j'ai sorti mon couteau.

—Comment êtes-vous venu au pays des Hurons et pourquoi?

—Puis-je raconter mon aventure, Père?

—Du commencement; et sans dévier de la vérité. »
La figure du Père Ragueneau était posée.

—Ce n'est que la vérité que vous entendrez, Monsieur. » Gilles était affirmatif. — « J'ai laissé Québec au cours de l'hiver, avec Jacques Lemaine et trois autres. Nous nous proposons de faire la traite avec les Nipissiriniens. Nous sommes partis tôt dans la saison pour être les premiers à faire le trafic. Arrivé à leurs pays, Jacques déclara qu'il voulait continuer pour aller plus loin faire la traite avec les Hurons. Il savait que c'était contre la loi, mais les deux associés de Jacques l'accompagnaient, et il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de marcher. En tout cas, Jacques assurait que les bénéfices valaient les risques. »

Gilles leva les yeux sur la silhouette en robe noire derrière la table. La physionomie du Père Ragueneau était impassible. — « Continuez.

—Nous ne savions rien des Iroquois et nous arrivâmes à la baie juste avant la déclaration de la guerre. Nous construisîmes nos canots à environ dix lieues d'ici. Je sortis un matin pour étudier les alentours, et partis pour deux jours. J'ai trouvé étrange de ne pas voir de Hurons dans les parages et quand je suis revenu le camp était brûlé et mes compagnons partis. On avait passé outre une cachette. Je m'en suis saisi, et, ne connaissant rien du pays, je me suis caché dans les îles jusqu'au moment où je partis en me dirigeant de ce côté-ci. »

Le père Ragueneau regarda Godfrey d'un oeil inquiet. — « Je soupçonne mon Père, qu'il s'agit ici, du groupe que m'avait signalé Enons.

—Il prétendait n'avoir trouvé que des foyers éteints », dit Godfrey avec un sourire sinistre.

—Ça me paraît être cela exactement. Enons ayant avec lui une paire de guerriers complices avait, sans doute, l'intention de tuer les traiteurs et de s'enfuir avec leurs marchandises. »

Gilles regardait Godfrey avec des yeux aussi grands que des portes cochères.

« Les traitants ne sont pas en sécurité en terre d'Huronie », lui affirma Godfrey. « Les Hurons savent qu'ils sont hors la loi et n'ont pas de situation sociale, de permanence... Nous n'aurions jamais entendu parler de toi, si Enons n'avait pas trouvé tes feux éteints. Il savait très bien ce qui était arrivé; moi aussi du reste. Les Iroquois étaient passés là. » Le Père Ragueneau considéra Gilles un bon moment et lui dit, à la fin : — « Tu es un jeune homme chanceux. Il y a des gens ici qui te diront ce qu'il est advenu de tes compagnons. Il est heureux aussi que tu m'aies dit la vérité, comme je n'en doute pas. Je suis au fait de la réputation de ce Jacques Lemaine, et ce n'est pas la première fois qu'il joue ce tour à des jeunes gens, tels que toi, encore que ce ne soit la dernière. Il te faut donc rester ici, temporairement, du moins. »

Le frère Daniel Carteron passa devant la porte ouverte. Le Père Supérieur lui dit : « Conduisez ce garçon à la cuisine, je vous prie, et voyez qu'il ait ce qui lui faut. Il sera attaché à... »

Godfrey dit en huron : « Puis-je me permettre de proposer : à mon service ? »

—Parfaitement » accéda le père Ragueneau; « il aura l'ordinaire des soldats. » Dès que Gilles eut quitté la pièce, il demanda vivement : « Pourquoi le voulez-vous capitaine ? »

—C'est qu'il est un homme des bois, et si je me connais en hommes, il en est un bon. Il serait très précieux pour moi, dans les circonstances actuelles.

« L'explication est bonne. Que pensez-vous de son histoire ? » Le Père avec de petits signes d'intelligence aimablement lui offrait de s'asseoir.

—Je crois qu'il vous a dit la simple vérité . . . autant qu'il l'a pu. Je l'avais très fortement engagé à le faire. Il était terrifié quand je l'ai arrêté. » Godfrey retraça sommairement les péripéties de la capture.

—Arakwa encore », murmura le Père Ragueneau. « J'espérais qu'elle se fût amendée.


—Elle ne s'est que résignée, Monsieur. »

—Si elle ne s'en tient pas là, avisez-moi tout de suite et je parlerai à Annaotaka. Quand à cet homme, je vous l'abandonne. » Le Père Supérieur porta machinalement les doigts à la lèvre supérieure. « Je m'en rapporte à vous pour le tenir dans l'ordre par quelques moyens que vous jugiez les meilleurs.

—Je ne prévois pas d'ennui à ce sujet, mon Père.

—Ni moi, Godfrey. » Le Père Ragueneau voyait se refléter ses sentiments dans la solide et jeune figure qui était devant lui; puis avec un hochement léger : « C'est étrange qu'à un moment tel que celui-ci, il nous tombe deux réfugiés. Non que je me méfie, s'empres-sa-t-il d'ajouter. Il faut voir derrière cela un dessein déterminé, qui se dévoilera au moment propice. »

XXIII

ODFREY en vint à avoir pour ce mince et noir hors la loi de traitant, une réelle déférence. La perspicacité de ce dernier était telle qu'il se rendit compte promptement que sa subordination même était à son avantage.

Godfrey l'avait assigné aux services de reconnaissance avec Hunter Gilles Bacon. Le capricieux hasard des deux Gilles à la fois chargés de la battue des bois ne lui avait pas échappé. Il savait que le voyageur était, des deux, le plus rompu aux us de la forêt. De sorte qu'il avait fait admettre d'emblée par le Frère coadjuteur Gilles la supériorité du voyageur dans les choses et la vie des bois.

Il avait également avisé le voyageur que pour éviter toute confusion, on l'appellerait Gilles-la-peau-de-castor. La réaction du voyageur à cette proposition fut vive.

« Gilles-la-peau-de-castor ! » Le jeune traitant se rebiffa. « Ça n'est pas juste. Je sais que je suis venu ici en violation de la loi ; mais vous savez que je ne pouvais faire autrement.

— Ce n'est pas nous qui t'avons donné ce nom », lui persuada Godfrey avec un léger sourire. « C'est Arak-wa. Elle t'a plus ou moins adopté. Elle t'appelle An-

douch, ce qui veut dire Peau-de-castor. Alors quoi de plus facile que de t'appeler Gilles-la-peau-de-castor. Du reste, les Indiens t'appellent ainsi. » Gilles ruminait cette nouvelle en silence. — « Cette femme est folle », se ressassait-il. « Quelle idée de m'avoir donné ce nom !

—C'est tout naturel. « Peau-de-castor »; disait Godfrey, souriant, enjoué, « comme tu sais, une peau de castor est la chose la plus précieuse aux yeux des Indiens, commercialement. Alors Arakwa t'a baptisé sa Peau de castor.

—Je vais lui dire deux mots, moi », rouspétait toujours Gilles, avec le feu de la colère aux joues. — « Non, ça ne peut pas marcher.

—Ca ne donnera rien de bon. Tu devrais, au contraire, être flatté. Quand les Hurons attachent de l'importance à quelqu'un, ils lui donnent un nom dans leur langue. Nous avons une malheureuse jeune Anglaise ici qui a échappé en même temps que moi, aux Iroquois. Son nom est Diana Woodville. On l'appelle en indien Hinowaiia : le Petit Tonnerre.

—Le Petit Tonnerre! » répéta Gilles, ébahi. — « Tu dis qu'elle est ici! Et qu'elle t'a aidé à t'évader... Alors tu as été prisonnier des Iroquois? — Raconte-moi donc ça, Capitaine. »

Le récit terminé, Gilles, d'enthousiasme, en se faisant claquer la main sur le flanc de sa tunique de daim, s'écria : « Je me battrais avec le diable pour être agréable à une fille comme ça.

—Moi aussi. Jusqu'à présent, je me suis surtout battu avec Arakwa. » Godfrey lui lança un vif coup d'oeil. « Tu n'as pas besoin de me mettre en garde contre ce morceau, Capitaine. » Gilles regarda Godfrey carrément dans les yeux. « Je connais le genre. J'ai fait la traite au pays des Algonquins. Elle veut un

blanc, qu'importe de quelle manière. Elle est fille d'un chef sympathique et ça complique les affaires. Je ne veux pas créer d'ennuis aux Pères. Ils en ont assez. Tu vas voir comme je vais m'en débarrasser. Peau de castor, peuh! » — Il renâclait.

Gilles tint parole. Il était aimable pour Arakwa et par ce qu'elle lui apprenait, il arrivait à piger le huron assez bien. Mais, toutes ces industries, il les déjouait habilement et avec le sourire. En présence de Godfrey, elle donnait à son langage et à son attitude vis-à-vis de sa Peau de castor, la bruyante jactance d'un propriétaire nouveau-riche.

Gilles se prêtait à ce comportement et au nouveau charme qu'elle y mettait, mais Peau de castor... ça. il l'acceptait avec une feinte bonne grâce toute aléatoire.

Diana moquait, avec humour, Arakwa de son... transfert amoureux. « Ce que je n'admets pas, par exemple. Godfrey », lui dit-elle solennellement c'est qu'elle t'ait complètement lâché, toi, capitaine de mousquetaires pour rien de plus qu'un braconnier en fourrures, et qu'elle l'appelle sa pelure de castor!

—Et quel débarras! » fit-il avec chaleur. « Ce qu'elle m'aura horripilé! »

Diana l'accabla d'un coup d'oeil objurgateur. « Ça me chiffonne. Elle t'a traité avec le dernier mépris. C'était ton captif, quoi! Elle a ni plus ni moins rejeté le conquérant pour l'esclave.

—Son bras est presque guéri. Blessure superficielle », dit Godfrey, négligemment. « Et il exècre le nom qu'elle lui a lonné. Non, je ne crois pas qu'il en raffole.

—Tu t'y connais. » — Diana leva les bras en signe de désespoir. « Ah! c'est triste. Il ne comprend pas... Il a reçu un affront, il a été mis au rebut comme un

vulgaire chiffon, piétiné par un mocassin huron, et ça ne lui fait rien. — Il est désespérant, vrai! »

Godfrey riait, « Bon, ça va, c'est fini, hein? — Arakwa ne t'a pas embêtée?

—Pas depuis ton heureux rival est là...

—Tant mieux! — Les choses ont mal été. Pas assez d'heures dans la journée, on arrive à rien.

—Je le sais, Godfrey ». — Elle changea de ton tout de suite. « Quelquefois je me préoccupe beaucoup de toi. Si tu tombais malade; que quelque chose arrive.

—Je vais très bien. Seulement tracassé. » Il s'assombrit.

—Par quoi? » Elle lui saisit le bras. « Je t'en prie, dis-moi. »

—Tout. Ce qui va arriver. » Il éludait un peu...

—Tu penses au retour des Iroquois. Tu sais qu'ils vont revenir, et je le sais aussi. Ils attaqueront tant qu'il y aura des Hurons et des Français ici.

—Pas tout de suite », protesta-t-il, feignant l'optimisme. En attendant, le Père Bressani aura passé l'hiver à Québec, et reviendra tôt, en temps opportun, après les embâcles du printemps prochain. Tu pourras alors aller te mettre à l'abri chez lui. »

Elle se rejeta en arrière, blême, les yeux brillants d'un feu exceptionnel. « Tu penses ça Godfrey? »

Il se sentit remué par ce changement subit. « Certainement que je le pense, absolument », appuya-t-il. « L'hiver prochain, ici, ce sera l'enfer sur terre. Sache bien que je ne veux pas te voir immobilisée ici à souffrir. — Il y aura bien assez que j'y sois. » Le feu de ses yeux s'éteignit. Ses joues exangues rougirent.

—Si c'est l'enfer, ici, Godfrey, je veux y être avec toi.

—Le Père Supérieur. Qu'est-ce que...

—Le meilleur, le plus grand homme que j'aie jamais

connu. Laisse-moi ce cher Père Ragueneau et son profond jugement. Maintenant promets-moi de ne lui dire un seul mot de tout ceci. Il a assez de soucis; et je lui parlerai en temps opportun. Promets-moi donc!» L'instance de cette prière l'émut. Il promit.

Ce soir là, le Père Supérieur eut un entretien particulier avec le Père Le Mercier et Godfrey. L'heure était avancée et la lumière dans la grande salle venait d'une unique bougie. Sa flamme ténue laissait entrevoir la figure du Supérieur-adjoint, grise, effondrée. « Il n'a pas la vigueur du Père Ragueneau », se dit intérieurement Godfrey. Le Père Supérieur posa ses doigts sur le bord de la table. — « Nous avons pris une décision au sujet de notre nouvelle habitation. Ce sera sur l'île de Sainte-Marie, Grand Manitoulin, comme l'appellent les Outaouais, à environ soixante lieues d'ici, en haut du lac Huron.

—Le Ekaentouton des Huron», murmura le Père Le Mercier, « l'île des parias » — nom prophétique.

—Elle est près de la fin de la Rivière Française, situation logique, du point de vue de la Route de Champlain, ajouta le Père Supérieur. On y trouve de nombreux Algonquins ainsi que sur les îles et le continent adjacents. De sorte que nous aurons l'occasion d'étendre notre oeuvre jusque chez eux.

—La position stratégique, Monsieur?

—Excellente, mon capitaine. Dans les vingt-quatre heures, à peu près, nous convoquerons notre maître constructeur avec nous, et il pourra procéder à l'établissement des plans du nouveau fort. En attendant...» — il leva les mains, puis les reposa sur la table—« nous allons nous préparer au déménagement. Le Père Le Mercier se concertera avec maître Boivin sur les questions générales. Demain matin, que proposez-vous, capitaine, pour que nous puissions com-

mencer nos travaux sans exposer inutilement aux attaques de l'ennemi les ouvriers qui travailleront en dehors des murs?

—Il est essentiel que nous travaillions vite, Monsieur. De longues heures et rapidement. Patrouille constante des bois. »

Le Père Le Mercier ouvrit la bouche. Le Père Supérieur le devança. « Nous débattons un point d'urgence. Qu'alliez-vous dire Godfrey?

—Je proposerais, Monsieur, que nous nous servions des pieux de palissades intérieures et d'avant-poste pour faire des radeaux. Ce sont des troncs de vingt pieds de long et absolument secs. Ils auraient plus de flottaison que le bois frais et nous n'aurions pas à faire de coupes.

—Excellente idée, économique à tous points de vue », dit le Père Le Mercier, la mine heureuse. « Il y a aussi le personnel à envoyer à l'île. Vous avez les huit hommes supplémentaires qui sont venus à Québec. Pourriez-vous les réserver?

—Oui, Monsieur, et j'enverrais le Sergent Lausier et Gilles Joinville avec eux.

—Le traitant hors la loi? » fit le Père Le Mercier les sourcils relevés.

—Pourquoi pas, Père! C'est un homme des bois. Nous pourrions même persuader Annaotaka de nous prêter quelques hommes. Je ferais ainsi autant que possible montre de force.»

Le Père Ragueneau agréa d'un signe de tête. « Après réflexion, je pense que nous pourrions tout aussi bien compléter nos mesures ici et maintenant. »

Godfrey, allez donc quérir maître Boivin, en le priant de quitter son lit pour venir se joindre au groupe.

Les doigts blancs de l'aurore striaient l'horizon à l'orient, et la séance n'était pas encore achevée. Bien qu'il n'eût pas eu de repos depuis quarante-huit heures, le Père Ragueneau ne songeait pas à dormir. On était à l'heure des dévotions individuelles, après quoi la messe serait célébrée dans la petite église de Saint-Joseph, remplie jusqu'à trois ou quatre fois par les Hurons réfugiés qui campaient sur les plateaux.

On avait fait de bonne besogne durant la nuit. Le maître constructeur en frottait d'aise ses mains calleuses. Sa grosse figure en était toute épanouie. Il était debout à la poterne de pierre. C'était bien plus alors l'ouvrier sympathique et gai qui venait de sortir de son lit après un paisible sommeil que celui qui avait passé la nuit à tirer des plans urgents pour sauver la mission de la Huronie. Il se mouilla les lèvres et énuméra sur ses doigts les différentes corvées qu'il avait à faire.

« Il me faut chercher Annaotaka et le persuader de nous prêter quelques guerriers. » Godfrey n'avait pas l'air de savourer cette tâche. « Je sais qu'il va vouloir nous suivre.

— Sa Révérence était plus habile que vous, là-bas, capitaine, dit Boivin. Si vous ne le décidez pas à rester chez lui, il viendra jusqu'à l'île et puis s'éclipsera. A la recherche de scalpes et tout, pour n'en pas perdre l'habitude. Je me suis dit : « Garde Annaotaka ici, si tu peux. » C'est votre tâche, capitaine, pas la mienne. » Maître Boivin s'éloigna en ricanant.

Godfrey trouva le chef à la source, étanchant sa soif matinale. A sa grande surprise, Annaotaka s'opposa immédiatement avec violence au transfert du fort à l'île algonquine du Grand Manitoulin. « Les ondaki sont venus pour les Wentats, pas pour les Aochraou-

tas. Il n'y a pas une parole de sagesse dans ce que tu dis. » Il était furieux.

—La nouvelle mission pourra aider les deux peuples.

—Il sont fous », déclara le chef de manière ambiguë « Il faut que je trouve de bonnes paroles pour remplacer les mauvaises. »

Peu de temps après, Godfrey vit une douzaine de messagers de la tribu de la Corde qui disparaissaient dans la forêt. Il avait peu de temps à réfléchir à l'opposition d'Annaotaka. Sous la conduite de maître Boivin, les ouvriers enlevaient les pieux des palissades d'avant-poste. Gilles patrouilla les bois pour se garantir de toute attaque par surprise par les Iroquois rampants. Godfrey l'y avait envoyé de cuisante manière. « Si tu tombes sur Arakwa, dans les sentes, donne-lui un coup de ton mousquet et renvoie-la chez elle.

—C'est entendu », promit Gilles.

—Et tu pourrais lui dire qu'elle aurait pu te trouver un autre petit nom d'amitié » ajouta-t-il, d'un ton léger.

—Quoi, capitaine? » — Gilles avait rougi.

—Oh! Peau de castor n'est pas nouveau. Elle avait un autre gars, un jeune guerrier. Les Iroquois le lui ont pris à Teanaostaae, en attaquant le village. Elle l'appelait sa Peau de castor.

—Je souhaite qu'ils l'aient arrangé comme il faut avant qu'il meure », renâcla Gilles. — « Si jamais je suis empêtré d'elle, j'espère qu'ils ne me manqueront pas.

—Eh bien, bonne garde, c'est tout », dit gaiement Godfrey. « Rappelle-toi bien que les Algonquins, comparés aux Iroquois, sont des bébés sur la piste. »

Du haut des bastions, le Père Supérieur regardait les ouvriers démolir les palissades de l'avant-poste. Il

vit Godfrey expédier Gilles de son côté avec Gilles le Chasseur, il voyait aussi les troupeaux paissant l'herbe fraîche des prés. Du regard, il chercha l'église et puis embrassa résolument la pierre et les bastions du fort, les grilles de fer de la poterne, et, enfin, l'habitation principale. Tout cela, il faut l'abandonner. Il éprouva au coeur, un douloureux serrement. Comme si ce fut hier, et non, une vingtaine de mois, il se rappelait la communauté de Sainte-Marie.

« La piété, l'humilité, l'obéissance, la patience et la charité de nos missionnaires ne laissent que peu de place à quelque plus grande perfection. On peut en dire autant de l'observance des règles. Tous, nous sommes animés d'un même courage, d'un même idéal, et imprégnés de l'esprit de notre Compagnie. — Ce qui est encore plus remarquable, les serviteurs, les messagers, les soldats, en dépit de la diversité et de la nature de leurs caractères, travaillent étroitement, non seulement au salut de leurs âmes, mais même à leur perfection spirituelle. De sorte que tout vice est banni pour faire place à la vertu. — Notre habitation est un sanctuaire de sainteté; c'est là la source de notre joie, de notre paix et de notre sécurité au milieu de nos tribulations. Quoi que la Divine Providence nous ordonne dans la vie ou dans la mort, Dieu est avec nous, et en Lui nous espérons pour toujours. »

Une véritable idylle de l'Esprit, écrite non par une plume poétique, mais construite de pierre et de mortier, en tant qu'épisodes glorieux de l'histoire. Car la Maison Sainte-Marie était l'une de ces magnifiques oeuvres accomplies par Dieu, afin que les humains puissent se contempler eux-mêmes dans leur perfection, et voir à quels sommets ils peuvent atteindre par une sainte conception du devoir. De ses murs était partie une courageuse compagnie vers la douleur de

l'injure, vers la souffrance et quelque fois la mort, pour apporter à l'homme une nouvelle fraternité sur terre, tout comme le fit l'Homme de la Croix, seize siècles avant eux.

Tout cela, le Père Supérieur le savait, et n'était accompagné en lui, d'amertume ni de découragement. Il considérait dans le court espace de quelque semaines, l'heure où, vers le ciel, un nouveau fort Sainte-Marie élèverait ses quatre murs, pour reprendre l'oeuvre que l'adversité avait temporairement ajournée.

DIANA avait donné d'excellents conseils à Godfrey. « Les bastions sont ce que les Iroquois craignent, ils ont peur de se faire prendre dans un feu croisé. J'entourerais la redoute de bastions, et je construirais le fort entièrement en pierre. Les Iroquois se figurent que la pierre est habitée par des esprits maléfiques. »

Le Père Supérieur fit grand cas du rapport. Et louant l'intelligence de la jeune femme. « Nous ne pouvons faire mieux, dit-il, que d'insérer ses avis dans notre projet. »

Les plans du fort et du principal corps de logis ne furent prêts que quelques jour plus tard. Maître Boivin, le constructeur, les considérait avec une sorte de tendresse. « Beaucoup plus... scientifique que celui-ci », critiquait-il. « Grâce à ces quatre murs de pierre, des bastions à chaque coin et un fossé tout autour, je ne pense pas que nous ayons à craindre les Iroquois.

—Non, pas en attaque directe », admettait Godfrey. « N'oublions pas que nous avons un grand quadrilatère de pierre à défendre. S'ils tentent d'en faire le siège, il nous faudra y faire entrer les Hurons pour en défendre les murs.

—Si les Iroquois attaquent en masse, nous ne pourrions tenir les Hurons à l'extérieur, c'est sûr », dit le maître constructeur, avec malice. « De toute manière, nous pourrions en loger un grand nombre. Chaque mur a 123 pieds de long, ce qui assure de la place.

—Et 14 pieds de haut, lui rappela Godfrey.

—Cela va faire hésiter les Iroquois. Je pense que nous allons probablement pouvoir aménager l'avant-poste de manière à y installer des quartiers sûrs pour les Hurons. »

Le maître constructeur haussa les épaules. « Des tas d'autres travaux attendent, grommela-t-il. Il faut avancer. »

Les travaux étaient déjà avancés à l'extérieur, et le radeau pour transporter le groupe à l'île Grand Manitoulin était à fleur de rivage. Le matin où le Père Supérieur fut prêt à s'embarquer avec le Père Le Mercier, les plus grands chefs hurons demandèrent audience. La présence de Shastaretsi, grand chef des Hurons, qui présidait leur grand conseil, indiquait qu'on se trouvait en présence d'un mouvement politique de première grandeur. On les reçut officiellement dans le logis des invités. Shastaretsi s'avança, silhouette vigoureusement découplée d'une cinquantaine d'hivers, aux yeux noirs, perçants, un aîné renommé dans toute la nation pour sa finesse et son don oratoire. « Nous venons, Awondekete, t'exprimer notre tristesse. Les larmes des yeux de nos femmes sont taries, la source en est desséchée. Le cœur des guerriers est comme le plomb, car il n'y a plus d'espoir dedans. Et pourquoi cela? Nos oreilles ont entendu dire que vous nous quittez et que vous alliez chez les Aochrawata. Qu'ont-ils donc fait pour vous? N'êtes-vous pas restés avec nous quand la terre était accueillante, les eaux calmes, et le ciel serein? Maintenant que le ciel s'obscurcit, que les

rivières se couvrent des cendres de nos villes, et que le sol se rougit de notre sang, vous voudriez vous séparer de nous et aller vers le pays d'un peuple qui ne nous connaît pas. »

Le Père Supérieur répondit avec mesure et avec prudence, leur expliquant les raisons politiques qui avaient dicté le choix de l'île Grand Manitoulin comme le plus logique pour la nouvelle Maison de Sainte-Marie. Les chefs l'écoutèrent mais sans être convaincus par ses paroles. Ils prirent la parole à tour de rôle. Sans le secours des pères, disaient-ils, les Hodenosoni brûleraient et tueraient tout à loisir.

Que les ondakis les rassemblent à Ahouendoë, et les restes épars de leur peuple pourraient se reconstituer. Ils renonceraient à leurs mauvaises moeurs et embrasseraient la vraie foi. Bien plus, s'empressa de proclamer très haut Shastaretsi, ils s'emploieraient à faire de la mission nouvelle de Sainte-Marie, une île de Chrétiens, un rempart de la croix, invulnérable contre les attaques du paganisme.

Quand Annaotaka vint parler, on vit les yeux du Père Ragueneau briller d'admiration. « Les paroles de mes frères viennent de coeurs sincères, dit le chef guerrier des Cordes. Par ignorance, ils ont pu dire des choses qui n'étaient pas exactes, mais pour cette seule raison, moi, Annaotaka, j'irai rejoindre mes aïeux au Pays des Ombres, non pour esquiver le poteau de supplice à petit feu. Je dirai à tous mes guerriers : « Allez et soyez un sincère croyant, si vous le voulez. Peu m'importe ce que vous faites, pourvu que vos coeurs ne changent pas, une fois que vous avez décidé de le faire. « Je ne dirai rien de plus. D'autre part, si je reste ici, je périrai, mes ennemis gisant autour de moi comme ils gisaient en la nuit fameuse autour des palissades de Katdaria. »

Le Père Ragueneau, hochant gravement la tête en signe d'approbation lui répondit : « Tu es un brave, ô Annaotaka, tu as combattu pour la croix et la croix ne te reniera pas où que tu ailles. Tu as une fille ?

—Oui, Awontekete, et elle ne créera plus d'ennuis, qu'elle devienne ou non une croyante. »

La physionomie du Père Ragueneau exprimait le doute. Shastaretsi s'avança de nouveau, et dit : « Nous ne connaissions pas le coeur du grand chef de guerre, Annaotaka, quand nous avons parlé, ô Awontekete. Nos coeurs ne sont pas comme le sien. » Il sortit dix ceintures wampums. « Voilà à quoi se réduit notre richesse. Nous vous demandons d'avoir pitié de nous comme votre Grand Esprit du haut du ciel a eu pitié de Echon. Nous sommes pauvres, nous sommes désolés. Nous vous demandons d'accepter ces wampums et de nous permettre de vous aider à construire une grande forteresse à Ahouendoë. »

On ne pouvait résister à une telle supplication. Le Père Ragueneau, persuadé qu'il serait imprudent de modifier les plans, partit le matin même pour Ahouendoë, en compagnie du contremaître charpentier Guier et ses ouvriers. Arakwa était à côté de Godfrey pour les voir partir, et ne leva pas les yeux de la grande silhouette de Gilles, qui était debout, mousquet en main, sur le premier radeau. Elle demanda : « Pourquoi ne pourrais-je pas aller avec mon homme ?

—Il n'est pas ton homme, tu mens ; et il y a beaucoup d'ouvrage à faire. Penses-tu que tu pourrais te servir d'une de ces haches ?

—Je peux employer une hache de guerre », dit-elle fièrement. « Est-il difficile d'être croyant ?

—Pour toi, ô jeune fille, oui, très difficile.

—Mon coeur me dit d'être une croyante.

—Le grand chef t'a dit de dire cela.

—Ce n'est pas vrai », répliqua-t-elle vivement. « Mon coeur me l'a dit. Maintenant, je vais dire à un ondaki : « Fais de moi une croyante et mon coeur sera content. »

—Ce sera plus difficile que cela de devenir une croyante, ô Rayon de Soleil », dit Godfrey en la regardant d'un air sceptique.

—J'ai tué beaucoup de guerriers de la Maison longue. Je peux tuer beaucoup d'ennemis des ondakis.

—Mieux vaudrait tuer les vilains esprits qui sont dans ton coeur », lui conseilla-t-il. Et il partit brusquement.

Diana sourit quand il lui parla des vellétés de conversion d'Arakwa: « Pauvre Père Chastelain! Il va en voir, avec cette barbare! » fit-elle, narquoise.

—Pourquoi a-t-elle changé d'idée? » se demanda Godfrey, intrigué. « Elle dit qu'Annaotaka ne lui a pas parlé. Je crois pourtant qu'il lui aura dit d'abandonner ses ceintures wampums.

—Mais tu es bête! » lui fit-elle avec des yeux roulants. « Quand Annaotaka lui parle c'est avec sa trique! Ah! les hommes sont bien tous aussi bouchés!

—Je me demandais, simplement... »

Elle secouait la tête, découragée... « La réponse est simple, pauvre de toi. C'est Gilles qui est la réponse. Arakwa le veut. S'il faut qu'elle soit chrétienne pour l'avoir, alors elle se fera chrétienne.

—Et Gilles?

—Arakwa est indifférente à ce que croit Gilles. Ce qui l'intéresse c'est elle-même Arakwa. Mais dis-moi, que penses-tu de cette nouvelle installation?

—En tout cas moins sûre que Manitoulin. Après tout, où que nous allions ça me paraît indifférent.

—Moi de même, Godfrey », dit-elle doucement. « Mais, il ne faut pas abandonner le projet.

—Par nécessité nous avons dû modifier le plan original. Un messenger du Père Supérieur avisa le Père Chastelain que des centaines de réfugiés s'étaient groupés autour de la nouvelle mission de Saint-Joseph.

—J'ai donné le nom de Saint-Joseph à l'île », écrivait-il, « et il y a un gros village près de l'église. Le Père Chaumonot a pleine confiance. »

Le maître constructeur grognait : « Nous pouvons supprimer nos ouvrages avancés, et tout. On a déjà construit un village. Nous devons y concentrer un système de bastions de troncs d'arbres pour le défendre. » Il se mordillait la barbe. « Nous mettrons un gros bastion près du fort. On pourra le diviser en trois parties : un cabinet pour le Supérieur, des quartiers pour la jeune dame et un corps de garde pour les soldats. Cela sera une belle défense d'avant-garde pour le fort.

—Et Molère? » s'inquiéta Godfrey.

—Oh, lui! fit maître Boivin, en haussant les épaules, nous pourrions lui donner un dispensaire dans le bastion attenant. Il va justement nous falloir en construire quelques-uns pour protéger le village. De la protection! de cela il lui en faut », ajouta-t-il, sérieusement déterminé. « Les Iroquois n'aiment pas affronter le feu d'enfilade, nous allons leur en servir à satiété. »

Le Père Supérieur communiqua les plans à son retour. Le site du nouveau fort étant choisi, il concentra tous ses efforts sur l'évacuation prochaine du vieux fort Sainte-Marie. Le frère coadjuteur Malherbe veilla à l'abatage de tous boeufs, moutons et porcs non transportables; car, ainsi qu'avait recommandé le Père Le Mercier : « Le blé, nous pouvons l'ensacher et le garder jusqu'au moment de l'utiliser. La viande, non. Par conséquent, consommons-la et conservons les den-

rées moins périssables. » Seuls les poulets y échappèrent. On put sans difficulté les parquer sur les radeaux.

La tâche la plus triste échoua au tailleur Christophe Regnault et au cordonnier Jacques Levrier. Ils eurent le privilège d'exhumer les restes des martyrs, les Pères de Brébeuf et Lalemant. On ne pouvait songer à abandonner leurs reliques dans un pays sauvage. Soigneusement, pieusement, ils nettoyèrent les os et les emballèrent dans deux petits tonnelets et rendirent la chair à la terre que les prêtres avaient aimée pendant leur vie.

Dans l'après-midi du 14 juin, 1649, le fort Sainte-Marie attendait la torche. Il n'était que l'ombre de son ancienne force. Les palissades des avant-postes avaient été converties en radeaux, et les bâtiments avaient été dépouillés de tous vêtements, ameublements et provisions. Même les riches prairies étaient vides. Le cheptel et les objets ménagers, cloche et canon avaient été chargés sur la flottille, cabotant désagréablement sur les vagues de la baie Matchedash.

Le Père Supérieur était debout sur la terrasse, solitaire figure, le coeur gonflé, le front courbé. Ses traits s'allongèrent de douleur, quand la première colonne de fumée s'éleva en serpentant. C'était la fin. « Wentake Ehen! », murmura-t-il. « La Huronie n'est plus. » Et avec ces paroles un peu de vie s'envola aussi.

Une nouvelle Maison de Sainte-Marie s'élèverait, pour ainsi dire, sur les cendres de l'ancienne. Autour de ses murs la race huronne pourrait se grouper, prospérer, et atteindre à quelque simulacre de sa première évolution. Une nouvelle avant-garde de la Nouvelle-France pourrait se créer, et le rêve de Champlain d'un grand empire du Nouveau-Monde s'étendant du Saint-Laurent à la tête des grands lacs, ou au-delà, se réali-

serait. Si toutefois, ce rêve venait à s'accomplir, l'ancien fort demeurerait le lieu des affectueuses associations et des tendres souvenirs. Un profond soupir souleva ses épaules. Il se tourna vers la baie Matchedash.

De bonne heure ce soir-là le Père Ragueneau s'assit pour rédiger un rapport des événements de la journée. Ses yeux aperçurent Skarontat, à présent une faible esquisse s'élevant de la crête de la terrasse. Il soupirait en écrivant :

« En moins d'une heure nous vîmes le fruit de dix années de labeur se dissiper en fumée, et ce fut avec un sentiment de profond chagrin. Nous jetâmes un dernier regard aux champs qui nous avaient nourris pendant dix années, et nous nous embarquâmes avec toutes nos hardes sur des radeaux de troncs d'arbres, en route vers l'île Saint-Joseph. La longueur du trajet est d'environ sept lieues, et la route, d'un bout à l'autre, traverse de profondes baies. Grâce à la divine Providence, le temps est propice, et nous espérons toucher la terre, après quelques jours de rude navigation à la pagaie, aux rives de notre nouvelles habitation, et au milieu des réjouissances populaires. »

Durant les heures de la nuit, Godfrey et Annaotaka circulaient en canots autour de la flottille. A l'aube, ils étaient remplacés par les deux Gilles. Godfrey se rendit, en pagayant, au radeau où Diana, Arakwa et les veuves de cinq chefs avaient été confinés. Il se souvint, à cet instant, avec le sourire aux lèvres, de la fine malice du Père Ragueneau de s'en remettre à Annaotaka du soin de préparer le transport de Diana. Le chef était particulièrement flatté de cette marque de confiance, au moment même où il venait de refuser de se faire chrétien. Il avait accepté avec une gravité toute heureuse, et s'était mis à refouler Arakwa vers la forêt. Quand il la ramena, elle était soumise et morose.

Annaotaka était monté sur le radeau, et de la plus . . . indienne façon avait lié conversation avec Diana sans se préoccuper le moins du monde des autres femmes. « J'aimerais autant qu'il me traitât comme les autres », dit-elle doucement à Godfrey. « C'est fait exprès pour rendre Arakwa furibonde; et elle ne va pas l'oublier.

—Que te dit-il?

—Ce qui est pis », protestait Diana, « c'est qu'il se sert de moi pour l'humilier. Il dit que je suis une belle jeune guerrière, que je sais faire la guerre, qu'importe si c'est contre son peuple, que si les Hurons avaient eu seulement assez d'esprit pour m'imiter, ils auraient conservé leurs domaines. Et tout en me parlant ainsi, il regarde Arakwa. »

Godfrey refréna son sourire. Il comprenait entre les mots ce que lui disait Diana. Annaotaka était tout bonnement, en train de fustiger Arakwa de son entêtement et de son mauvais caractère. — « Un type plutôt malheureux, ce chef », observa-t-il.

—Dur comme le roc, ajouta Diana, et cette fille est aussi redoutable qu'un serpent venimeux. Je ne voudrais pas, au fait, contrarier le Père RaguenEAU.

—Elle est trop occupée à courir après Gilles, pour te chercher noise.

—C'est une fille à idée fixe. Et puis, autre chose », dit-il, enjoué, « rappelle-toi qu'elle connaît bien son père. Il n'hésiterait pas plus à la tuer qu'à occire un Iroquois, s'il le jugeait à propos.

—Arakwa est bien de la même lignée.

—Tu n'auras pas de tintouin avec elle, du moins à ce voyage », lui assurait-il. En quoi Godfrey ne se trompait pas. Arakwa resta tranquille. Elle fit ce qu'on réclamait d'elle, à contre-cœur peut-être, mais en silence. La routine militaire régnait dans toute sa monotonie précise. Chaque matin, au chant du coq,

on faisait une halte; et l'on déjeûnait d'un économique plat de sagamite. L'équipage, qui avait trimé toute la nuit à l'aviron, dormait quelques heures, et l'on reprenait le voyage. A la tombée de la nuit, il y avait un autre arrêt. Les radeaux étant sans cesse en vue des côtes, la plus grande vigilance était de rigueur.

Quand ils furent au large, près de l'estuaire de la baie Penetanguishene, ce cours d'eau qui vit le canot de Champlain, c'est avec des yeux brillants de larmes que le Père Ragueneau contempla ce long ruban bleu. Sur ces rivages avait atterri cet incomparable soldat de la croix, Jean de Brébeuf, avec Anne de Nouë, pour y fonder la mission chez les Hurons, à Toanché : « le bon hâvre. » Les prêtres étaient venus mais étaient repartis, quand les Anglais, pendant une courte saison, tinrent Québec. Puis ils étaient revenus dès la reddition de la Nouvelle-France à ses légitimes propriétaires; et une fois encore, le Père de Brébeuf avait relié les voies d'eau à la baie de Penetanguishene et à la Huronie. Que de bonnes années, mais aussi combien de mauvaises pour la Mission durant ce quart de siècle. Jean de Brébeuf et Anne de Nouë étaient partis tous deux recevoir la récompense de leurs services.

La pensée du Père Supérieur se reporta à la nuit mémorable dans la grande salle, elle-même chose évanouie, au cours de laquelle il avait senti la présence de ces deux pionniers missionnaires avec d'autres de la brave phalange autour de lui, martyrisés à leur tour; et dans ce passé il puisait de nouvelles forces ainsi que l'inspiration, nécessaires à l'oeuvre qui commençait.

Les radeaux, lentement glissèrent devant les rives boisées entre d'innombrables îles. Le paysage devenait plus farouche. De grands pans de rocs s'élançaient vers le ciel, et à l'arrière plan, les réfugiés ne voyaient que l'immuable, sombre et taciturne de la forêt, glau-

que solitude. La pointe méridionale de Schiondekia-ria, « La terre qui semble flotter de loin », apparut, puis s'estompa dans le lointain. Ils étaient maintenant dans la baie tumultueuse des Eaux du Tonnerre. L'île de Saint-Joseph, le site du nouveau fort Sainte-Marie, n'était plus éloignée que de quelques lieues.

Une seule fois le calme du voyage fut rompu, ce fut quand une petite flottille de radeaux, flottant haut, parce que à vide, passa. Elle retournait aux murs calcinés du vieux fort, pour y prendre les réfugiés attardés et les ramener. Les yeux du Père Ragueneau brillèrent en apercevant Ahouendoë. Le grand chef Shas-taretsi avait gardé la foi. Le contremaître Guiet avait fini plusieurs blackhaus. L'emplacement du nouveau fort, près du bord du rivage, avait été déblayé, les fondations et le fossé, creusés. Le village indien s'était augmenté d'une quarantaine de maisons et on en construisait d'autres. L'on avait semé du blé et entouré de clôtures les prairies pour y mettre le bétail. Le Père Supérieur, aussi rendit hommage à Godfrey et à maître Boivin, le constructeur, pour leur diligence à ériger le fort. Les fugitifs affaiblis, l'air hagard, et qui continuaient d'arriver, entretenaient aussi le spectre de la famine, tenace devant les yeux du Père Ragueneau. Il était déjà tard pour attendre de nouvelles moissons et il craignait que l'hiver n'apportât un cortège de famine et de ravages mortels si l'on ne trouvait à augmenter les réserves de blé et de grains. Ses craintes s'accrurent quand Tarontas arriva à bord de la dernière flottille. Le chef grisonnant, la figure balafrée, était fou de rage, en racontant que les Iroquois étaient revenus et qu'ils avaient envahi le pays. — « Pas un de ceux qui étaient restés sur les plateaux n'y échappèrent, ô Awontekete. Il restait quelques fous

qui n'avaient pas voulu écouter les paroles de sa sagesse. Ils y sont restés pour leur malheur. »

Le Père Ragueneau, portant sa main à son menton : « Et la terre de la tribu de l'Ours ?

—Elle a été reprise par les Hodenosoni. Ils l'ont reprise à la hache et au couteau et pas un Wentat n'est resté vivant, pas même Teientoen. »

Le Père Supérieur contempla le rivage de la terre ferme à une lieue de distance. C'était là que se trouvait le village Ours de Tondakhea, c'est-à-dire : « l'Endroit où la terre se dissipe. » Tondakhea était une grande ville quand le Père de Nouë connut la Huronie. Elle avait disparu avec le temps, et alors les Iroquois y campaient. Les lèvres du Père Ragueneau se sèrèrent. Le temps avait coupé les derniers liens qui liaient le Père de Nouë à la Huronie. Teientoen, qui avait trouvé les restes gelés du missionnaire sur les rives lointaines du Saint-Laurent, était passé dans la vie future, lui-même. Le Père Supérieur, mordant sa lèvre, dans cette vision atterrante et pitoyable, demeura pensif. Puis sa pensée erra. Il se ressaisit et il lui vint l'idée que l'association du souvenir du Père de Nouë avec la Huronie, étant désormais confinée aux manuscrits d'archives, celle du Père de Brébeuf, la sienne, devaient forcément s'estomper davantage avec chaque changement de saison. Il spécula vaguement sur la fin de l'identité de son existence avec celle de la Huronie. Était-ce bien la fin de la Huronie ? Cette futilité de pensée l'amena à la réalité présente avec une confusion non dissimulée. « Teientoen était un vrai croyant, dit-il. Il devait affronter la mort comme tel.

—Il est mort comme un croyant, ô Awontekete, répondit Tarontas. Il a été surpris de constater la disparition, sur la piste de la grande forteresse de pierre.

Il était à genoux, dans l'attitude de qui s'adresse au Grand Esprit et quand la hache tomba il ploya en avant contre une souche, et resta ainsi. Je sais, car je suis un de ceux qui l'ont trouvé, et ses mains étaient jointes devant lui, les paumes serrées, et ses yeux qui ne voyaient plus regardaient le ciel.

—Ainsi qu'il avait vu le Père de Nouë dans la mort, penché en avant sur un banc de neige », rappela, tout bas le Père Ragueneau, puis tout haut « en vrai croyant, il avait vécu et en vrai croyant, il est mort. Que peut-on demander de plus ?

—C'est vraiment ainsi, ô Awontekete », dit Taron-tas, l'air indifférent, ses doigts jouant avec le manche de sa hache. « Je vais aller chercher Annaotaka.

—S'il est dans le village, tu le trouveras au bastion de troncs d'arbres, là-bas, en face de la clairière la plus près de la forêt. » C'est le Père Ragueneau qui lui donnait ces indications.

Annaotaka s'était tout de suite emparé du blockhaus le plus exposé aux attaques. Il avait décidé d'y vivre et de défendre son secteur de combat. Le Père Supérieur était d'accord. Il ne doutait aucunement des qualités d'observateur et de combattant du chef. Une considération secondaire, mais importante était la situation de chef de l'élément païen. Les mécréants se grouperaient certainement autour de lui et ainsi seraient livrés à leur propre initiative à l'entrée du village.

Seule Arakwa disputa du choix. Elle préférait les pièces spacieuses du bâtiment principal, avec ses grands foyers et les jeunes guerriers flânant autour. Annaotaka écouta ses objections. Quand elle eût fini, il la poussa du pied dans sa nouvelle habitation.

Pour achever de la dégoûter, Godfrey assigna Gilles au service de patrouille. Avec quatre guerriers

choisis par Annaotaka, il patrouillait la nappe d'eau étroite entre l'île et la terre ferme. Annaotaka et une bande de gars bien choisis faisaient la battue des bois. Alors Arakwa se plaignait. « Il n'y a rien de bon dans ce que tu dis. Pourquoi envoyer des guerriers à l'eau et à la forêt? »

Godfrey fronçant les sourcils : « De quoi te mêles-tu, sottte entêtée. C'est ton père, le grand chef, qui l'a commandé. Va donc lui parler. »

Arakwa étudia sa réponse. « A quoi cela sert-il? » recommença-t-elle, « Il y a de la mort dans l'air. » Son regard alla vers l'endroit où Diana, assise, se cousait une robe en peau de daim. « Si le serpent de la mort donne par ici, prends garde, folle, qu'il ne t'abatte pas », dit Godfrey, cinglant.

Avec un sourire dur, en coin, elle lui rétorqua : « Si le serpent de la mort me mord, ô Sontakwa, je frappe avec.

—Et moi, je frapperai avec la rapidité de l'oiseau Tonnerre », lui promit-il.

Elle fit un mouvement de son doigt, imitant la vitesse de l'éclair vers la terre; et en éclatant de rire, elle le quitta.



KWENTOE, « l'île dans le lac » des Hurons, était devenue l'île Saint-Joseph et elle allait recevoir un troisième nom dans quelques mois : L'île des Chrétiens. Le Père Supérieur en parlait, car il caressait le rêve de voir fleurir sur cette île la semence de chrétienté qui se propagerait sur tout le continent américain. C'était une noble conception d'une terre promise, et il s'y attachait opiniâtrément. Godfrey, avec une concision de langage toute anglo-saxonne, appelait l'île, en simplifiant son nom, l'île Chrétienne, sans, bien entendu, entretenir le moindre espoir saugrenu que jamais le Père Ragueneau définirait son rêve immense par un raccourci à la mode.

Chaque semaine, les avant-gardes iroquoises cernaient un peu plus l'île des Chrétiens. Annaotaka doubla le nombre des éclaireurs sur les détroits car on avait vu rôder l'ennemi sur le continent. Or, un jour, les patrouilleurs ramèrent frénétiquement au fossé du fort. On avait aperçu une grosse flottille de canots. La cloche à la traverse en face de l'église sonna éperdument l'alarme, et la garnison se porta en armes aux murs et aux bastions inachevés. Annaotaka rassembla ses guerriers cordes aux blockhaus. Les mous-

quets étaient chargés et le canon n'attendait que l'allumette à la lumière, quand s'éleva, tout-à-coup, de toutes les poitrines un retentissant cri de joie. Les canots étaient ceux de l'Unique Maison blanche.

Awintwen sauta, de la première embarcation sur la plage et avec force courbettes salua le Père Supérieur. Il arrivait de chez le peuple des Collines bleues, d'où les villageois avaient fui après le sac de Saint-Ignace. « Il n'y a aucune sécurité chez les Tinnontate, dit-il. L'ombre des Hodenosoni les suit. »

Le Père Ragueneau échangea un coup d'oeil d'intelligence avec Godfrey, puis il posa la question à Awintwen.

« Avez-vous eu quelque alerte, en chemin ? »

— Nous avons vu beaucoup de guerriers de la grande Maison, ô Aontekete, répondit-il avec orgueil, et ils ont vu nos combattants. Ils ne se sont pas aventurés sur l'eau, à notre poursuite. »

Annaotaka maugréa. Il s'en alla donner l'ordre à ses éclaireurs de retourner au boulot.

Le Père Supérieur, considérant avec une pointe d'envie les gaillardes mines des nouveaux venus et la maigreur des insulaires, dit à Awintwen : « Je vois, ô chef, que vous venez d'un pays d'abondance. Vous avez dû apporter du blé avec vous.

— Il y a beaucoup de blé à l'endroit d'où nous venons et la moisson a été grosse. Non, ô Aontekete, nous avons peu de blé avec nous. Juste pour les besoins du voyage.

— Sois le bienvenu, ô Awintwen, à ce que nous avons », dit le père Ragueneau, brièvement ; « et il y a des maisons pour qui les construit. »

Il se tut jusqu'à ce qu'il fût seul avec Godfrey.

« Les Hurons, lui dit-il, sont toujours imprévoyants. Awintwen, chef chrétien qu'il est, nous amène six cents bouches à nourrir, et il y a pénurie de vivres.

—Il y a du bon, quand même, mon père », dit Godfrey, la mine réjouie. « Il amène avec lui cent guerriers, et bien nourris. Cela ferait un magnifique convoi pour le voyage à Québec. »

Le Père Supérieur hocha la tête, l'air distrait. « Plus de bouches à nourrir ! Je vous ai vu parler à Awintwen. Vous a-t-il dit quelque chose d'important ? »

Godfrey hésitant : « Si ce qu'il a dit était mal, je serais donc le premier à le savoir. Il m'a dit que les sorciers essayaient d'agiter les Tabacs contre nous ; qu'ils nous reprochaient la dispersion des Hurons.

—Les sorciers saisissent toute occasion de nous accuser de leurs propres fautes, afin de dérouter leurs partisans ». Sa voix prenait un ton d'amertume. « Les chefs ont-ils donné leur appui à cette campagne ?

—Il n'en a mentionné aucun, monsieur. Il dit pourtant qu'il tient Enons pour l'un des meneurs. Enons a pris le nom tabac de Honarenwak, ce qui n'a pas empêché Awintwen de le reconnaître, bien qu'Enons, d'abord niât son identité, et pour cause.

—Apostat. Je redoute l'avenir ». Le regard du Père Ragueneau s'angoissait. « Les apostats sont toujours les plus vindicatifs, les plus perfides.

—Enons a toujours été pleutre », renâcla Godfrey.

—Et d'autant plus dangereux pour cela », souligna le Père Supérieur, avec calme pourtant : « Il doit être en train de se refaire une carrière politique ; à moins qu'il ne refonde toute la mission des Apôtres ».

* * *

Sous l'aiguillon de la nécessité, le fort et les dépendances s'élevaient rapidement. L'hôpital et le corps principal étaient achevés ; et l'église en écorce de la

mission du Père Chaumonot avait fait place à la nouvelle église de Saint-Joseph, solide comme celle qui avait tenu bon à l'avant-poste de l'ancien fort Sainte-Marie. Le Père Supérieur se montrait satisfait de l'exécution des travaux et s'en ouvrit volontiers à Godfrey, lorsque, assis tous deux le soir dans le cabinet de travail du blockhaus, ils devisaient ensemble sur les affaires de la journée. — « Le Père Bressani descendra à Québec sous peu », annonça-t-il en ajoutant : « J'enverrais Diana avec lui, pour peu que la voie soit libre. Je n'entends pas risquer de la faire capturer par les Iroquois.

—Ce serait le pire malheur qui pût nous arriver, mon Père. Si les Mohawks apparaissaient avec le Petit Tonnerre, de nouveau à leur tête, ce serait la démoralisation complète, définitive, des Hurons.

—Si pis encore ne lui arrive. La décision est scabreuse. Il me faut m'inspirer de mon devoir envers elle et de celui qui m'incombe vis-à-vis de la nation des Hurons. Il y a aussi Gilles Joinville... ». Les mots impliquaient une question.

—Je voudrais bien le retenir ici », fut la réponse de Godfrey.

—Vous dites cela sur un ton assez décidé, et sans doute raisonnablement motivé.

—Il est notre seule... compétence forestière, et, à l'exception des Indiens, il vaut pour nous son poids de blé à ce point de vue.

—Ah! oui, le blé. Quand, par la pensée, je compare la profusion de Sainte-Marie et la disette d'ici, le cœur me saigne ». Le Père Ragueneau, à ces mots, repoussa sa chaise et s'achemina vers le fort.

Godfrey en contournant le blockhaus, se trouva en présence de Diana, assise à sa porte. Souriant : « Eh!

bien, imposante physionomie, lui dit-elle, vous étiez en conférence avec le Père Ragueneau. Vous avez l'air complètement flapi.

—J'ai été inquiet ». Il s'assit sur une souche à côté d'elle.

—Il était inquiet ». Diana, d'un signe de tête, lui indiquait la forme sombre de la sentinelle. « Qu'est-ce qui inquiétait le capitaine des mousquetaires ? »

—Nous discussions du retour du Père Bressani à Québec.

—Et de mon départ avec lui ? » son sourire était franchement gai.

—Exactement. J'ai eu peur qu'on ne t'y envoie. Je ne suis pas encore tout à fait sûr que tu n'iras pas.

—Le capitaine des mousquetaires, pour la deuxième fois, a peur ». Elle dodelina la tête vers la lisière de la forêt noire et rébarbative, dans la traînée de lune.

—Il n'y a pas de quoi rire, dit-il, acerbe. Je te dis : je fus indécis pendant un moment ; je n'étais pas du tout à l'aise, et ne le suis pas encore, à ce sujet.

—Le capitaine des mousquetaires a peur pour la troisième fois ». Elle tourna espièglement la tête du côté où le détroit brillait aussi pur et limpide que l'argent : « C'est décidément la nuit de frousse du capitaine ! »

—Eh bien ! quand tu auras fini de branler la tête en disant que j'ai la frousse ! » — Il ne plaisantait plus.

—Bon. Je peux tout de même rire et te demander ce que tu crains tant.

—Songe aux dangers de la route. Non, mais, crois-tu que j'aie envie de te faire enlever ou tuer ?

—Il ne veut pas qu'on m'enlève ni qu'on me tue ! » répéta Diana, enjouée, levant la tête vers la voûte étoilée.

lée de la nuit. « Oh! pardon, j'oubliais qu'il ne faut pas que je bouge la tête. . .

—Voudrais-tu aller à Québec pour te trouver au milieu de parfaits étrangers? » dit-il avec aigreur.

—Ah! nous allons finir par tout savoir. Il ne veut pas que je sois parmi des étrangers. Est-ce tout?

—Qu'est-ce qui te prend, enfin, de me railler comme ça? », dit-il, tranchant.

—Je te raille parce que je veux savoir ». Elle avait, à ce moment, les yeux aussi brillants que les astres au-dessus de sa tête. — « Tu ne m'as pas répondu; est-ce tout ?

—Non.

—Mais allons autre part », dit-elle en faisant un signe rassurant vers l'ombre élongée du bastion. « Alors, quoi d'autre ?

—Crois-tu que tu ne me manqueras pas ?

—Je n'en étais pas sûre » — et avec une feinte surprise: « vraiment ?

—Eh! mais, fit-il, péremptoire, je me suis habitué à toi, tiens !

—Ah! il s'est habitué à moi ». Elle réussissait mal à étouffer sa joie. Puis elle sentit poindre son mécontentement à ce petit jeu, et changea de ton: « Je pense, Godfrey, que tu t'inquiètes inutilement.

—Je ne le pense pas. Je t'assure que ce fut pendant une minute une question de hasard. Et ça l'est encore.

—Mais non, voyons ».

Au ton confiant de sa voix, il leva vivement les yeux en disant: « Pourquoi non ?

—D'abord le Père Ragueneau ne me renverra pas; et puis, je ne veux pas partir.

—Tu refuserais de partir !

—Ce n'est pas la peine de t'emballer comme ça. Je ne suis pas un de tes soldats. Et d'ailleurs, je pourrais être utile ici. Est-ce que Peau de castor repart ?

—Non, j'ai demandé que Gilles reste.

—Tu as peut-être raison". Elle devint songeuse. « S'il reste, garde Arakwa à l'oeil. N'oublie pas Arakwa. Elle pourrait bien essayer de faire du grabuge.

—Si elle essayait jamais... » Diana l'interrompit de son doigt levé : « Je n'ai pas peur d'elle, ce n'est pas ça, dit-elle, posément ; je craindrais seulement de faire de la peine au Père Ragueneau, en me voyant forcée de la tuer, un jour.

—Diana ! Que veux-tu dire ? » Godfrey s'était relevé d'un bond.

—Exactement ce que je dis, que je serais désolée de faire de la peine au Père Ragueneau en la tuant, par force, un jour ». Elle le regardait immobile devant lui, les yeux brillants de lueurs profondes, la bouche figée en un trait implacable. « Allons, je m'en vais me coucher ».

Godfrey resta seul, dans l'obscurité, interdit, stupéfait. Hinowaiia venait de lui réapparaître, superbe incarnation de la haine inexorable, géniale, tranchante comme le glaive ; de marbre sous la chrysalide charnelle d'une simple femme aux yeux d'escarboucle. L'esprit en tumulte, il partit, robot plus que capitaine, faire une vague inspection des blockhaus et des sentinelles. Se figurait-il l'âme de Diana aussi agitée que la sienne ? Quelle puérilité ! Elle était l'intuitif bonheur, l'immarcescible vie.

Les premiers jours du mois d'août approchaient. Il régnait déjà dans l'île des Chrétiens une joyeuse turbulence. L'heure de l'expédition vers Québec allait sonner. Les plus hardis de la garnison, sans engage-

ment vis-à-vis de l'Ordre, brûlaient d'en faire officiellement partie.

On n'avait plus au fort que la perspective d'un hiver long, monotone, famélique. Les guerriers hurons également se montraient joyeux de s'enrôler. C'était l'occasion d'échapper à la famine menaçante, tout en allant au-devant des émotions sanguinaires de la piste; avec, en plus, au bout de la Route de Champlain, l'abondance de Québec qui les attendait.

A la grande surprise de Godfrey, Annaotaka ne prit aucun intérêt à l'expédition. « C'est ici, dit-il, que viendra le danger pour mon peuple. C'est ici que je reste avec mes guerriers cordes. J'ai descendu la grande route une fois; et, quel fut le sort de la ville de Tianaestake? Le Gardien de la rivière dormait; et combien firent, en gémissant, le long voyage au Pays des Ombres. »

Godfrey lui donna le salut dû aux glorieux chefs après une victorieuse bataille, en disant: « O Annaotaka, tes paroles sont celles d'un cœur qui ne connaît que la valeur. Les cicatrices qui marquent ton corps racontent tes exploits; et d'elles on ne parle pas. Si elles pouvaient parler, elles diraient: « Voici un guerrier et un homme. »

Le froid regard d'Annaotaka s'éclaira de gratitude et d'amitié. « Mes oreilles entendent tes paroles, ô Sontakwa, et je sais qu'elles sont dictées par ton cœur. Le mien me dit: il est mon frère. Il va rester comme je reste, et il va combattre à mes côtés. Nous chanterons ensemble le chant de guerre. »

Une conception du devoir et de la conduite digne d'un Saint Louis ou d'un Roland, pensait Godfrey.

A peine venait-il de quitter Annaotaka qu'en route, Gilles l'aborda. « Capitaine », dit-il, hésitant, « savez-vous quand nous retournons chez nous ? »

— Qui ça nous ? » demanda Godfrey sèchement.

— Bien, je voulais dire moi », s'expliqua Gilles en rougissant.

— Je parlais justement à Annaotaka », dit Godfrey, d'un ton indifférent. « Il refuse de partir. Il sait que le danger sera ici. Qu'est-ce qui t'a fait penser que tu devais retourner chez toi ? »

— Pourquoi pas, capitaine ? » — fit-il avec quelque défiance dans la voix. « Je n'ai pas demandé à venir ici.

— Mais tu es venu, néanmoins, rabroua Godfrey. Je pensais que tu comptais rester pour faire la traite. Tu dis que tu es un traitant. On t'appelle d'ailleurs Peau de castor.

— Il n'y aura pas de traite cet hiver ». Sa moue de dégoût en disant cela... !

— Tu n'as donc pas l'intention d'épouser Arakwa ?

— L'épouser ! » s'écria-t-il très fort. « Et pourquoi faudrait-il que je l'épouse ? — Où avez-vous entendu dire cela ? »

— J'entends dire bien des choses. Tu ne serais pas, du reste, le premier traitant à épouser une Indienne, pour faciliter son trafic ». Puis sur un ton plus dur, soudain, il lui dit : « Maintenant écoute-moi bien — je me fiche pas mal que tu épouses Arakwa. Ce qui m'importe c'est la situation ici. Tu as été arrêté comme contrebandier. Tu connais les peines encourues. Tu purges ta condamnation et tu ne fais que commencer. Tu vas rester ici jusqu'à l'année prochaine.

— J'ai tenu ma parole vis-à-vis de toi ; pourquoi me garder ici ? » protestait Gilles.

—Parce que tu es prisonnier. Et tu vas filer doux, sinon...!

—Sinon quoi? » Il y avait un rien de sarcasme dans la riposte

—Sinon, Peau de castor » reprit Godfrey, avec un accent si radouci que Gilles blêmit à cette glaciale coulée de venin, « sinon Annaotaka et moi nous te tuerons, et ça bardera ».

Gilles se mordit la lèvre. Il n'y avait pas d'issue. Avec un sourire morbide, il dégoisa, entre les dents: « Tu es dur, comme on m'avait dit, et bien plus encore. Je suis à vos ordres, capitaine.

—Ça vaut mieux ponctua Godfrey. Et de cette manière, nous nous entendrons plus facilement ».

Le 14 août, le Père Bressani partait pour Québec. Le Père Supérieur et le Père Bressani avaient eu un long entretien, la veille. C'était le colloque à coeur ouvert de deux courageux caractères, en travers de la table. Tous deux connaissaient les périls qui assiégeaient leur route et nul ne savait s'il reverrait l'autre. Ils ne se séparèrent qu'à l'heure des dévotions personnelles, tant ils avaient de choses à discuter.

Huit soldats et une douzaine de domestiques accompagnèrent le Père Bressani, avec une quarantaine de guerriers de l'Unique maison blanche, sous le commandement de Awintwen. On entendit protester Annaotaka quand la flottille prit, légère, le large du détroit. « Les hommes de Scanonwenrat sont prudents sur la piste » confia-t-il à Godfrey, en grognant. « Ils peuvent flairer l'ennemi d'assez loin pour s'en garer. Il n'y aura pas combat à ce voyage. »

Godfrey ne répliqua pas. Il sentit que la vieille blessure, faite au coeur du fier chef par le refus des guerriers de l'Unique maison blanche de poursuivre les

Iroquois après l'incendie de Saint-Ignace, s'était rouverte. Il revint à la réalité en apercevant le Père Supérieur qui s'approchait : « Venez avec moi, Godfrey. Nous allons nous rendre au bastion ».

Ce fut à la porte de Diana qu'il alla. « Comment n'êtes-vous pas venue dire adieu au Père Bressani ?

—Je les ai vus partir, père. Je ne voulais pas les gêner ». Il observait sa physionomie. Lentement, ses doigts atteignirent à sa moustache. Vous n'aviez pas lieu de vous en aller dans la forêt et de grimper dans un arbre. J'aurais été là pour vous éviter tout ennui.

Les yeux de Diana étincelèrent : « Vous saviez où j'étais ? »

—Sans cesse. Je remarque que vous faites des progrès en français.

—Rien d'étonnant, mon père. Les Pères Chastelain et Bonin sont si patients avec moi.

—Ah, oui ! naturellement ». Les vigoureux doigts du Père Supérieur s'égarèrent encore dans sa buissonneuse moustache. « Je pensais que Godfrey avait pu vous aider.

—Oh, Godfrey, dit-elle, surprise. Nous parlons toujours anglais. Mais, mon Père, je ne veux pas désapprendre mon anglais.

—Magnifique idée, appuya-t-il en souriant. Magnifique pour vous deux. Continuez, tenez bon ». Il la quitta d'un salut aimable et rejoignit Annaotaka.

Diana regarda Godfrey : « Pourquoi le Père Rague-neau m'a-t-il dit cela ?

—Oh, il n'y a rien là d'extraordinaire. Juste une manière d'encouragement.

—Depuis combien de temps le connais-tu ? Je veux dire combien y a-t-il de temps que tu es ici ?

—Il y a quatre ans qu'il a succédé au Père Lalemant comme Supérieur. Je suis arrivé ici cette année-là.

—Quatre ans! » Elle le regarda d'un air grave. « Tu es un bon soldat, sans doute, Godfrey, mais en dehors de cela tu n'es pas brillant. J'ai appris, durant mon court séjour ici, que le Père Ragueneau ne dit jamais rien sans raison. Alors, la raison de ce qu'il a dit quelle est-elle? »

Godfrey fit un geste négatif.

« Cela ne signifie rien. Je veux des idées ». Elle tendit les mains, à la manière indienne de demander. « Le Père Ragueneau est un homme affectueux, autant qu'affable. Or pourquoi nous conseillerait-il, nous commanderait-il, presque, de nous entretenir en anglais durant nos loisirs ici? »

—Nous ne sommes pas ici pour toujours, je te l'ai déjà dit ». Il ajouta: « L'anglais pourrait être utile à Québec.

—Le hollandais aussi. Les Hollandais vendent des mousquets aux Iroquois. Nous pourrions avoir à traiter avec eux, si les Puritains s'en abstiennent. Non, il y a autre chose. Il faut que je le trouve.

—A ta place, je penserais surtout que j'ai de la veine d'être ici, plutôt que sur la flottille qui vient de partir.

—Nous ne serons pas longtemps ici.

—Pourquoi pas? » Il appuya d'un coup de poing dans la paume.

—C'est écrit là-haut, dans les étoiles. Ça va être effroyable », dit-elle, sur le ton éteint de la terreur. « Je sais ce qui va arriver. Regarde ces champs. Regarde ces gens. Que vont-ils avoir à manger? Rien. Un village mohawk de cette importance aurait quatre fois notre quantité de blé prête pour la moisson. Il va venir encore des gens. Il n'y aura pas de vivres. Cela va être épouvantable ici.

—Je ne me suis pas laissé aller à ces considérations. J'avoue que j'en avais l'appréhension, dit-il posément. J'ai été fou. Tu devrais descendre à Québec. Je peux encore les rattraper et te faire de la place ».

Ses doigts s'accrochèrent alors à son bras, comme des griffes d'acier. Sa voix tomba, glaciale, impérieuse. « Tu vas t'occuper de tes affaires, c'est-à-dire de la garde du fort, capitaine Bethune. Je sais mieux que toi ce qui m'attend, bien mieux, et ma place est ici. C'est ici que je puis être utile. »

A son air et à son regard ébahis elle rendit un sourire et la flamme adoucie de ses yeux. Elle susurra finement : « Tu oublies les Iroquois ? »

—Je n'y penses que trop, au contraire, se rebiffa-t-il.

—Il n'y a pas de quoi t'offenser, tempéra-t-elle en riant. Il fallait que je te l'enfonce bien dans la tête, que j'allais conduire mon affaire. Tu es parfois long à comprendre, vois-tu... Donc, ces Iroquois sont résolus à exterminer tout le troupeau Huron où qu'il soit, aux pays des Tabacs, des Neutres, ou ici même. Nous entendrons parler d'eux aussitôt qu'arrivera le frimas et que la rivière gèlera.

—Je le sais, marmotta Godfrey. Nous nous y préparons ».

Se penchant et touchant du doigt le bras de Godfrey : « Sais-tu ce que j'ai vu dans le regard du Père Ragueneau ? dit-elle à voix basse, l'ombre de la mort. Non pas la sienne, mais celle de son peuple. Il sait ce qui va arriver et il s'y prépare. Et cependant que peut-il ? —Si piètres sont ses ressources ! »

XXVI

LE Père Ragueneau ne ménagea ni son temps, ni ses efforts à augmenter la provision insuffisante des vivres. On manda Tarontas et ses guerriers à la table de conférence, et ils acceptèrent d'escorter les messagers chargés d'aller acheter du poisson fumé chez les Algonquins du nord.

Le Père Ragueneau venait de dire à Diana avec un sourire mélancolique: « Vos wampums négociés en ce moment à leur pleine valeur vont sauver la vie à des centaines de personnes, cet hiver; car il faut que la population mange et c'est grâce à la quantité supplémentaire de provisions que nous vaudront vos perles, madame, qu'elle pourra vivre. »

Aux Hurons il conseilla de ramasser les glands dans les bois. Ils obtempérèrent, mais n'en purent recueillir que six cents boisseaux. Dans leur condition organique amoindrie par la privation, ils avaient peu de coeur à la périlleuse moisson en pleine forêt que nécessitait cette grossière denrée. C'est que l'attaque iroquoise était là, imminente. Ils n'osaient vraiment s'aventurer à glaner que là où Annaotaka et ses soldats erraient.

Gilles passait de longues heures à patrouiller les détroits sans arrêter pourtant l'apparition constante

des chefs senecas et mohawks scrutant les fortifications de Sainte-Marie. Arakwa privée de sa présence, semblait se calmer. La contrainte jugulait en elle toute ingéniosité, toute volonté même. Godfrey la surveillait de plus en plus étroitement. Il observa qu'elle rôdait dans les parages du blockhaus et qu'elle épiait de ses yeux de strix fixant sa proie tous les mouvements de Diana. Il tenait toutes ses facultés pour éminemment néfastes. Il résolut de s'en ouvrir encore délicatement à Annaotaka. Le lion rugit: « Les femmes ont leur rôle, ô Sontakwa, celui que leur donne le grand oki afin qu'il y ait plus de guerriers pour faire la guerre. Et le guerrier est au monde pour comprendre la guerre, et non les femmes.

—Peau de castor est un marchand de fourrure, pas un guerrier ».

—Un marchand de fourrure est presque un guerrier, trança Annaotaka, il le peut devenir, qui sait?

—Ta fille, ô chef, a fait la guerre et tué des ennemis.

—Le Rayon de Soleil a du sang de guerrier dans les veines, afin qu'elle puisse donner naissance à d'autres guerriers. Mais elle est femme », prononça le chef, péremptoirement. « Il y a des femmes qui crient comme des orfraies parce que la lune ne brille pas autant que le soleil; ce sont celles qui ne sont qu'envieuses et non guerrières et qui oublient ce que leur a dit le grand oki: « Je vous donne aux guerriers afin que vous fassiez beaucoup de guerriers; non que vous en soyez ». Et ces femmes, quand elles existent, produisent de grands chefs.

—Le grand chef a la langue d'un sage.

—Annaotaka sait beaucoup de choses. Il sait qu'il ne convient pas au renard d'avoir un coeur de loup. Il sait que d'un coeur de louve ne sortira pas de re-

narde. » A cet instant, il repérait Arakwa rôdant, languide, au bord du fossé, sans le moindre soupçon du jugement dont l'accablait son père.

L'eût-elle su, d'ailleurs, que d'un coeur irréductible, elle s'en fût battu l'oeil; car justement le canot de Gilles qu'elle guettait au passage, abordait. « O Peau de castor, lui dit-elle aussitôt, tu me blesses de flèches invisibles. Débarque et viens avec moi parler sincèrement, dire des mots qui ne sont pas des pièges ».

Gilles remarqua ses doigts frétilant sur le manche de la hache. Il lui fallait donc asquiescer à l'injonction de la belle ou s'attendre à quelque scène au fort. Il la suivit bien forcément. A l'orée du village, elle s'assit sur une souche: « Assieds-toi près de moi, veux-tu, Peau de castor? Plusieurs questions me viennent à la bouche ». Cette invitation acceptée, elle le regarda en face, les yeux rivés aux siens, inquisiteurs. — « Mon coeur me demande, ô Peau de castor, quand le capitaine frappera sept coups pour nous.

—Le capitaine qui frappe sept coups pour nous ! » — Ça l'intriguait.

—Le capitaine qui fait tic, tac, et cesse de frapper la cloche quand le ondaki dit: « Arrête ! »

—Tu veux donc dire la cloche? » dit Gilles en éclatant de rire. Il avait entendu raconter au corps de garde, et sans y croire, l'histoire de l'étonnement des Hurons en présence de la première horloge introduite au pays par le Père de Brébeuf. Ils l'appelaient le capitaine, et ils restaient assis pendant des heures, devant elle, pour l'entendre sonner.

« Que dit le capitaine? » demandaient-ils.

—Quand il frappe douze fois, c'est l'heure de pendre la bouilloire au-dessus du feu. Quand il frappe quatre fois, c'est l'heure de se lever et d'aller à la mai-

son ». — Par cet innocent stratagème, Eken pouvait se débarrasser des visiteurs, inattendus et indéracinables.

« Est-ce ce que tu voulais dire ? »

— Oui, le capitaine, ô fou », dit Arakwa impatiente. « Quand il sonne sept, l'ondaki dit que tu m'appartiens.

— Oh ! » — Gilles, à cette invite inopinée, battit, de ses talons, un roulement de tambour contre la souche. Et, les yeux malicieux, lui dit : « Tu oublies, ô désirable Rayon de Soleil, que Awontekete ne t'a pas encore conduite par la main à l'autel ; qu'il ne t'a pas versé l'eau. Tu ne vas pas à son annonkia.

— Alors, il ne va pas te donner à moi ? » Ses yeux devinrent brillants ainsi que deux jaspes sanguins. « Tes paroles ne sont pas bonnes. Je vais dire aux robes noires : « Jette ton eau sur moi. Je veux être une croyante ». Quoi encore ? »

— Je ne sais pas. Awontekete te dira.

— Awontekete est peut-être le chef des robes noires ; il n'est pas mon chef. Il ne me dit pas : fais ceci, et je ne le fais pas s'il me le dit ». Elle resta devant lui, les yeux et la bouche figés.

— Je vais t'apporter un plat de sagamite et une brassée de bois pour notre foyer, décida-t-elle.

Gilles se renversa si fort sur la souche qu'il faillit en tomber. « C'est mal ce que tu dis, lui cria-t-il. Ta cérémonie ne vaut rien. Awontekete ne permet pas qu'on prenne femme de cette manière. Et il est mon chef.

— Et ton chef dit ceci et tu dis de même ! Quel guerrier ! Moi, femme, je fais comme il me plaît. Pas même le grand chef, mon père, pas même le grand chef Shastaretsi, peuvent me dire : fais ceci et fais cela. Je fais comme il me plaît ! » Elle fonça alors

sur lui, les yeux exorbitants d'érotisme exacerbé. « Tes oreilles sont emplies de la voix du Petit Tonnerre. Un jour, je vais la brûler. Un jour, je te brûlerai! » cria-t-elle. Elle lui cracha à la figure et s'enfuit vers la forêt, étouffant de rage, la voix étranglée d'un cri de haine.

Gilles demeura aussi impassible que la bûche sur laquelle il était assis. Lentement, il se redressa, regarda tout autour si on l'avait pu voir. Dans le village, la vie allait son petit train monotone et paisible. Femmes et filles étaient accroupies dans la tiédeur du soleil d'une fin d'après-midi, ni rire ni babil aux lèvres. Elles fixaient, de leurs yeux mi-clos l'espace imprécis comme si leurs esprits devançaient déjà leurs carcasses lourdes et solennelles sur la route du Rocher debout qui conduit au Pays des ombres. Gilles et ses histoires ne les intéressaient point. L'esprit rassuré, il partit et s'arrêta au blockhaus, où Diana était assise, dehors, en train de se faire une tunique de daim.

« Tu as l'air ennuyé, Peau de castor », lui dit-elle, en manière de salut, et montrant le sol à côté de la souche qui lui servait de banc: « Assis-toi là et conte-moi tout cela.

—Vous parlez bien le français ». Il était embarrassé pour entamer la conversation.

—Je fais des progrès. Et ton huron? Je t'ai vu parler de guerre avec ce cher Rayon de Soleil ».

Il sourcilla. Il n'avait pas aperçu Diana dans son rapide examen des lieux.

—Il n'y avait rien de mal à cela.

—Non, sauf que la manière dont elle jouait avec le manche de sa hache n'était peut-être pas précisément un signe de tendresse ». Elle examina d'un oeil critique sa tunique tendue au bout des bras.

—Quand j'aurai fini ceci, il faudra que je me fasse encore une paire de moletières. La vie des femmes n'est que couture, coudre et coudre toujours.»

Gilles reprenait un peu d'aplomb. Son regard ne l'avait pas trahi. Diana n'avait vu que la rencontre au fossé. — « Je crois qu'Arakwa m'en veut », risquait-il.

—Alors, attention! Il pourrait t'arriver quelque chose. Elle est aussi redoutable qu'une vipère.

—Elle a dit qu'elle te brûlerait.

—Elle l'avait déjà dit ». Diana secouant son vêtement: « Je n'ai pas fait de la bonne besogne.

—Ça ne vous intéresse pas, je crois, dit-il, un peu désinvolte. « Qu'est-ce que vous penseriez, si je vous disais qu'elle m'accuse de vous préférer à elle?

—Je dirais: « Raconte-moi cela tout au long ».

Gilles saisit l'occasion. Il redit la scène presque mot pour mot. Diana resta muette, un moment. — « Je n'en soufflerais mot à personne à ta place, lui conseilla-t-elle. « Je vais y réfléchir. Viens me voir à ce sujet demain ».

Le soir, elle congédia Godfrey d'un bref signe de tête et dès que le Père Supérieur quitta son cabinet, elle l'aborda. « Il va faire un rude hiver, mon Père, commença-t-elle. Si vous voulez me donner quelques peaux, j'aiderai le frère Masson à les piquer.

—En avons-nous besoin, Diana? fit le Père Rague-neau, plutôt amusé.

—Oui, mon Père. Cet hiver, il y aura de grands froids et peu de vivres. Les vêtements chauds préserveront de la maladie.

—C'est bien gentil à vous, de vous occuper de nous, Diana ». En jetant négligemment un coup d'oeil sur sa soutane usée et déteinte: « Votre offre est pré-

cieuse; il y en aura tant à faire. Je vais prévenir frère Masson de les couper tout prêts pour être cousus. »

Diana, apercevant Godfrey qui s'approchait en la regardant d'un oeil bizarre, refoula l'envie de rire qui la prenait et dit: « Merci, monsieur. Cela va m'aider à justifier mon existence ici.

—Vous n'en avez nul besoin, mon enfant, s'empressa aimablement le Père Ragueneau. Votre connaissance des Iroquois a déjà suffi. Deux Hurons, captifs, puis évadés, viennent de nous apprendre que l'ennemi est en ce moment massé en force, et hésite à attaquer ou les Pétuns ou nous ».

Diana secoua la tête. « Les Tabacs, d'ici à une lune n'existeront plus. Ils sont Hurons et se conduiront en Hurons. Ils seront défaits, massacrés, hommes et femmes, et ceux qui échapperont, conduits au pays étranger.

—Votre pronostic n'est pas gai ». Le Père Ragueneau laissait voir sa détresse. « Vous avez dû en parler avec Godfrey?

—Godfrey connaît la mentalité des Hurons, mon Père. Je ne veux pas pousser les choses au noir; je ne veux que vous les faciliter en vous préparant à ce qui va arriver.

—J'en suis bien touché, Diana ». Annaotaka s'étant approché d'eux, elle se retira. Le pronostic du chef était plus sombre encore. Il accorda avec Diana que les Iroquois tourneraient leur furie sur le peuple Tabac. Une fois le blocus levé, des centaines de fugitifs se précipiteront vers l'île en travers de la glace. Annaotaka mimait la scène pathétique d'un doigt vers la neige, et puis à sa bouche.

Le Père Supérieur s'assombrit. « N'y a-t-il rien que nous puissions faire. Nous ne pouvons rester inertes et laisser mourir ces gens de faim.

« Si les Hodenosoni attaquaient le peuple des Monts bleus, ô chef, vos guerriers ne pourraient-ils les surprendre? » proposa Godfrey.

—Ton avis est bon, ô Sontakwa. C'est ce que ferait le peuple de la Maison longue. Pourtant, tout grand chef que je suis, je ne peux pas, cette lune-ci, dire à mes guerriers : « Faites ainsi ou comme cela. Mes propres hommes de la Corde voudraient venir avec moi; mais ils sont trop peu ».

Godfrey se rendit à l'évidence. Rien à faire. Le conseil était fini.

Diana parut tout éclat et tout sourire quand elle vit Gilles le lendemain soir. — « Désolée, fit-elle en riant, de n'avoir réfléchi à rien. . . Il me viendra, peut-être, une idée. Mais assieds-toi et parle-moi de Québec. Je ne l'ai jamais vu, imagine-toi ».

Le regard de Gilles s'aviva. Parler de cette distante capitale de la Nouvelle-France allait alléger la nostalgie profonde qu'il en avait. En véritable orateur, aux phrases pittoresques étincelantes d'expressions de trappeur, il fit passer devant ses yeux tout Québec, sa Haute-ville et sa Basse-ville. Quand Godfrey lui avait parlé de Québec, c'était un petit endroit gris et froid comme ses murs de pierre. Sous la parole de Gilles, les quatre-vingts maisons de la Basse-ville, vers le bord de la rivière, devenaient, pour elle, aussi réelles que les maisons d'écorce du village d'Akwentoe.

Elle se promenait avec lui, semblait-il, devant les murs de la Haute-ville, admirait la masse en pierre du fort ainsi que la demeure du gouverneur, le chevalier Charles Huault de Montmagny, chevalier de Malte, et

grand gentilhomme; les églises comme des cathédrales, le collège et les couvents des Jésuites. Les 550 habitants, du gouverneur au plus modeste laboureur du sol, prenaient corps et âme, remuaient et travaillaient, tandis qu'il parlait.

Sur l'aile de la parole de Gilles, elle parcourut toute la Nouvelle-France, Ville-Marie où son gouverneur, Paul de Chomedey, sieur de Maisonneuve, grand soldat qui avait consacré son épée à l'église, combattu les Iroquois et protégé le fort et les palissades contre les attaques. Puis il y eut Trois-Rivières et le nouveau fort Richelieu. Diana écouta avec une attention ravie, le récit de la bataille autour du fort à moitié construit et comment le grand chevalier de Montmagny, lui-même, conduisit une poignée seulement de ses troupes à la victoire contre les Iroquois et à la délivrance de la colonie. Ses lèvres se serrèrent, à la pensée que Godfrey savait tous ces faits et ne les lui avait pas racontés.

* * *

L'automne s'était écoulé rapidement et le frimas chevauchait les vents du nord.

Les arbres n'étaient plus que des squelettes alignés contre le firmament et le sol était exsangue comme la mort. Novembre, le plus sombre de tous les mois était arrivé, quand Tarontas et son groupe revinrent à l'Île des Chrétiens. Ses hommes avaient rapporté beaucoup de poisson séché, au-delà même de ce qu'ils pouvaient, réellement, en porter. Tarontas ne s'enorgueillissait pas du succès de son expédition. Lui et le Père Supérieur savaient que le triple, même six fois cette quantité seraient encore insuffisants pour les besoins de l'hiver. Godfrey considérait ces paquets de poisson sec d'un oeil désintéressé. L'attitude détachée

de Diana vis-à-vis de lui, soudain, le rendait cruellement perplexe. Cela s'était produit un soir, et il pouvait jurer que ses intentions étaient manifestement honnêtes; mais, elles ne le parurent point. « Je me méfierais d'Arakwa, si j'étais toi, dit-il. Elle a fait des menaces contre toi.

—Elle en a déjà fait bien auparavant ». Diana leva les yeux du veston de daim qu'elle cousait. « Elle ne m'inquiète pas », dit-elle, d'un ton indifférent.

—Elle prétend qu'elle a une raison, répondit-il gravement.

—Oui? laquelle? » — Diana se redressa.

Des lèvres seules il esquissa un sourire: « Elle croit que tu coures après son homme.

—Oh, vraiment! » La voix de Diana devint glaciale. « Et qui est son homme, je te prie? Avant c'était toi... »

Le regard de Godfrey se durcit: « J'ai déjà entendu ça; ce n'était pas vrai, et tu le sais.

—Moi! Comment le saurais-je?

—Nous n'allons pas nous quereller; ça n'en vaut pas la peine, dit-il sèchement. Si tu doutes de moi, je ne t'ennuierai plus avec cela ».

Diana sourit du coin des lèvres, et le laissa s'éloigner, fou de rage. Arakwa rôdant au loin, fit en sorte de le rencontrer à l'entrée du village et lui dit: « Mon coeur prépare un feu pour Hinowaiia. Elle brûlera ». Sa voix tremblait.

—Alors, dit-il, sorcière, je te brûlerai à ton tour ».

—Toi... tu aimes cette femme! cria-t-elle. Tu es fou! Tu vois avec des yeux de bicheteau. Moi, Arakwa, je vais te dire. D'abord elle te prend, et te brise comme une noix. Elle jette au loin la coquille. Et maintenant elle prend ma Peau de castor. Je vais la brûler. »

Il se mit à rire.

—Tu ris et ton rire est une coquille qu'elle rejette. Je vais t'en dire plus. — Elle se tordait la bouche. — D'abord elle te ment; puis elle ment à mon homme. Ensuite elle..."

Godfrey froidement la jeta par terre: « Voilà pour la menteuse. Si tu recommences, tu iras encore par terre. »

Elle se remit sur ses pieds, furibonde, le poing sur la mâchoire ouverte, les yeux flamboyants. « Toi aussi, tu grilleras pour cela, tu rôteras à petit feu. »

Godfrey, un sourire sarcastique aux lèvres s'éloigna vers le fort: ça lui sembla être le meilleur parti. A la poterne, il se sentit attiré vers le cabinet du blockhaus. Il y trouva le Père Ragueneau en conférence avec Tarontas. Le prêtre l'accueillit gravement d'un signe de la tête. « Votre jugement était juste Godfrey, lui dit-il. Les Iroquois déclanchent leur invasion des Pétons. Je viens de recevoir avis de leurs intentions. J'envoie le chef que voici avec quelques-uns de ses guerriers, pour rappeler les Pères Garnier et Chabanel. Je ne veux point d'effusion de sang inutile. »

Prenant la lettre sur la table, il la remit à Tarontas. « Tu es sûr, chef, que tu peux échapper aux Hodenonsi? Je ne voudrais pas mettre en danger ta vie et celle de tes guerriers. »

Tarontas grommela: « J'ai plusieurs saisons d'existence, ô Awontekete. Je connais les habitudes des Hodenonsi comme je connais celles des loups. Ils vont traverser le bois lentement, en se cachant comme font les loups. Ils vont attendre le moment favorable pour une attaque en surprise. Moi et mes hommes, nous allons partir carrément, vivement, comme le daim court, sur la glace. Nous allons aller livrer notre mes-

sage à la ville de la culture du tabac et nous en reviendrons de même. »

Le Père Ragueneau marqua d'un hochement de tête sa satisfaction: « Convenu. Etkarita est le point névralgique de l'attaque et je vous conseillerais de n'y point rester ». Son attitude resta grave et déférente, en remettant la lettre au chef. Tarontas parti, il répétait encore, à mi-voix: « Etkarita, la ville de culture du tabac, le plus exposé des villages pétuns. Et le Père Garnier, ainsi que le Père Chabanel, y sont installés ». Il jeta un regard significatif à Godfrey, et, las, se laissa tomber sur sa chaise.

Godfrey se mordillait la lèvre, absorbé par des pensées rétrospectives: la table du conseil, dans la grande salle du vieux fort Sainte-Marie, le jour où le Père Daniel, franchissant les frontières du monde spirituel revint à la place qu'il avait occupée pendant sa vie. Des quatre qui étaient assis le plus près de cette place, les Pères de Brébeuf et Lalemant étaient, à présent, comme la grande salle où ils s'étaient réunis, des cendres sous les neiges du continent, là-bas... Les Pères Garnier et Chabanel étaient à la mission Saint-Jean, à Etkarita. Sa figure s'assombrit:

« Vous avez bien fait ce que vous avez pu, mon Père, en les rappelant. »

Le Père Supérieur soupira, les yeux fixés sur la table.

Ainsi que l'avait prédit Annaotaka, jadis les Iroquois s'étaient retirés, suivis de fugitifs se ruant éperdus vers Akwentoe. A cette île où la pénurie de vivres accueillait alors 3,000 bouches supplémentaires, c'était le double de ce nombre qu'il fallait nourrir dans des conditions identiques. Les nouveaux venus arrivaient la figure creuse, le corps anémié et l'esprit débile. Des semaines durant, ils avaient grelotté dans leurs ca-

chettes, mourant de faim et de misères. Nombreux ceux qui n'atteignirent leur refuge que pour y expirer, tandis que tant d'autres ayant pu passer les rives enneigées ne parvenaient, en se traînant, jusqu'au plus proche abri des maisons d'écorce que pour y exhaler leur agonie près des foyers éteints.

Le prêtre et le frère coadjuteur se dévouaient jour et nuit au service des vivants et à l'ensevelissement des morts. Les réquisitions faites sur leurs maigres ressources étaient formidables. Plus de 6,000 Hurons comptaient pour leur subsistance, sur une soixantaine de Français. Le Père Supérieur se rendait compte qu'aucun d'eux ne pouvait passer l'hiver que grâce à une sévère organisation. Tous les hommes valides furent affectés à la pêche sous la glace, ou à suivre les sentes de chasse du continent. Seuls Annaotaka et ses éclaireurs cordes étaient exempts de ces corvées. Les femmes furent assignées au ramassage du bois pour le feu. Les enfants furent employés à empiler le bois sous les banquettes dans les maisons tout le temps de la trêve et jusqu'au retour des Iroquois. Conduire et administrer une population notoirement connue pour son caractère indépendant et indolent, et l'amener à une effective unité demandait de la patience, de la fermeté et du tact. Le Père Supérieur usa d'un irréfutable argument auquel les plus entêtés durent céder. Il fallait pêcher et ramasser du bois, ou mourir de faim et de froid au cours des semaines de frimas qui allaient venir. Seule Arakwa y fut réfractaire et demeura défiante.

Le Père Ragueneau attira l'attention d'Annaotaka sur sa rébellion; et le chef, méthodiquement et sans colère, l'amena à l'obéissance tant abhorrée à bons coups de son bâton de commandement.

Tarontas revint sans encombre. Il arriva au cabinet du blockhaus apparemment aussi frais que le plus jeune des guerriers rocs de sa tribu en dépit des années et d'une douzaine de lieues à l'aller, et autant pour le retour, sur la glace et la neige et contre le vent et malgré le froid. Il salua le Père Supérieur cérémonieusement.

« J'ai prié pour que vous reveniez sauf de ce voyage, ô chef », dit le Père Ragueneau à Tarontas, qui lui remettait deux lettres. « Mes prières ont été favorablement exaucées. Avez-vous trouvé le peuple des Collines bleues en bonne condition morale et physique ?

—Les Timondate ignorent la peur, ô Awontekete, dit le chef avec un rictus macabre. Les guerriers de la tribu du Loup, au village de la culture du tabac, aiguissent leurs haches, remplissent de flèches leurs carquois et font retentir des chants de guerre. Leurs coeurs sont remplis de joie que les Hodenosoni arrivent. »

Le Père Supérieur regarda un moment les deux lettres devant lui, sur la table. Il comprenait parfaitement l'instabilité du caractère Huron; ses sautes frénétiques de courage, et son impatience sous la contrainte.

« Je crois qu'il n'y a aucun danger à essayer d'arrêter l'ennemi sur la piste.

—Enons, ou Honareenhak ainsi qu'on le nomme maintenant a parlé d'une attaque par surprise. » Tarontas, par des contortions de bouche exprimait son mépris.

—Encore Enons, dit entre les dents le Père Ragueneau; quand finira-t-il de donner ses ineptes conseils ?

—Il est fou, grogna Tarontas. Il a parlé ainsi, parce que Waraka a donné l'ordre prudent aux guerriers

d'attendre que les Hodenosoni attaquent. Je restai bouche close, car Enons m'avait remarqué, et il a des partisans. Si j'avais dit quelques paroles contre lui, je ne serais pas ici en ce moment.

—Je comprends, ô chef ». Le Père Supérieur s'appuya le dos à sa chaise, les lèvres serrées. Il apercevait la noirceur du complot. Enons attaquait perfidement le Père Garnier, au feu du conseil. Levant vivement les yeux : « Enons, dit-il, va conduire le peuple de la Colline bleue au désastre.

—Nombre d'entre eux vont aller au Pays des âmes », commenta Tarontas, qui partit en maugréant.

Le Père Supérieur ouvrit les lettres. Ses hochements de tête indiquaient l'approbation qu'il accordait à ce que lui écrivait le Père Chabanel. Il se proposait de partir pour l'île Saint-Joseph dans un jour ou deux, aussitôt qu'il aurait arrangé ses affaires. La réponse du Père Garnier suscitait plus d'appréhension. Il intercédait pour obtenir la permission de rester à sa mission. On s'attendait là-bas, d'heure en heure, à une incursion iroquoise ; et que tous les guerriers chrétiens auraient besoin de ses offices. « De plus, ajoutait-il, par mon départ, je perdrais peut-être l'occasion de faire le sacrifice de ma vie pour le Seigneur ».

Le Père Supérieur s'assit, la lettre en main, et ses pensées envolées vers la grande salle de l'ancienne Maison de Sainte-Marie.

XXVII

NOEL approchait; et les fêtes de la Nativité allaient s'accompagner, cruel et lugubre contraste, de l'oeuvre de mort encore mise en action contre la valeureuse phalange des missionnaires. On était dans la troisième semaine de décembre. Un Pétun chrétien se traîna péniblement à la porte du fort et fit entendre d'une voix haletante qu'il apportait un message pour Awontekete. Introduit dans le cabinet du blockhouse, il remit au Père Supérieur une missive sur écorce. Le Père Ragueneau jeta un coup d'oeil rapide sur les feuillets écrits très serrés et pâlit en voyant, au bout, la double signature de Léonard Garreau et d'Adrien Greslon, de la mission de Saint-Mathias. Il passa sur son front une main tremblante, et renvoya le messager, en donnant l'ordre qu'on lui donnât le coucher et le vivre. « Je lui parlerai demain », dit-il.

Lentement, ainsi qu'on s'applique à une douloureuse tâche, le Père Supérieur se penchant sur les feuillets de bouleau, lut en prononçant à peine entre ses lèvres paralysées d'amer chagrin :

« Le sept de décembre, vers trois heures de l'après-midi, les Iroquois sont apparus aux portes de Etkarita où notre mission de Saint-Jean se trouvait, et semè-

rent, comme en un éclair, l'épouvante et la terreur chez tous les pauvres habitants qui, consternés de se savoir soudain vaincus, alors qu'ils croyaient leurs soldats vainqueurs de l'ennemi aux rencontres dans la forêt, furent pris de panique et s'enfuirent. Un grand nombre furent tués sur place. Le désastre fut si foudroyant que ce furent les flammes consumant déjà leurs cahutes qui en donnèrent les premières, l'alarme!

« Le Père Garnier était seul à la mission, et quand l'ennemi fit son apparition, il était en train de catéchiser le peuple dans un des logis. A l'alerte, il courut à l'église, où s'était réfugié un groupe de chrétiens tremblants de frayeur. « Nous sommes des hommes morts, mes frères, leur dit le Père Garnier. Priez Dieu, et sauve qui peut. Espérez en Dieu Tout Puissant et quoi qu'il arrive, gardez votre foi, pour que si la mort vous frappe, ce soit avec Dieu dans votre pensée ».

« A ceux qui étaient rassemblés dans l'église, il donna la bénédiction puis courut, en hâte, porter secours à d'autres victimes. Il se multiplia partout en absolvant les chrétiens, à la recherche des enfants dans les demeures en feu, pour baptiser les malades au milieu des flammes, son cœur embrasé du seul amour de Dieu. C'est tandis qu'il était tout abandonné à cette tâche sainte que le frappa la mort qu'il avait si souvent vue en face sans broncher. Une balle de mousquet, un peu au-dessous de la poitrine; une autre de la même volée, lui déchirant l'estomac, alla se loger dans la cuisse, et le terrassa.

« On vit le bon Père joindre les mains et offrir à Dieu ses prières. Puis regardant autour de lui, il vit, à dix ou douze pas, gisant sur le sol, un Indien mourant. L'amour de Dieu et le zèle pour les âmes étaient

plus forts que la mort. En murmurant des prières, il se releva avec grand effort sur ses genoux et se traîna vers le moribond. Il retomba. Il se remit une seconde fois sur ses genoux et essaya d'avancer; mais son corps vidé de son sang n'avait plus la force égale à son courage. Il retomba pour la troisième fois. Pour ce qui advint après, nous n'avons pas de témoignage, »

Le Père Supérieur s'effondra dans sa chaise. Ainsi l'intrépide Père Garnier terminait sa vie dans sa quarante-quatrième année, en mourant maintenant tel qu'il avait vécu. Le Père Ragueneau, résolument regarda encore le feuillet d'écorce. Il nota, avec tristesse, la mention de la retraite des Iroquois après leur victoire. Alors sa bouche convulsée trahit l'amertume de sa souffrance à l'évocation des atrocités rituelles qui marquaient la prise d'un village: les morts entassés sur place, les uns sur les autres, en une hideuse et sadique orgie de sang. Ce dont les Pères Garreau et Greslon avaient été témoins avant de trouver le corps du Père Garnier, gisant dans une mare de sang, sous un linceul de cendres, nu et la tête fendue de deux coups de hache. Pieusement, les deux prêtres l'avaient transporté à l'endroit où était l'église de la mission; et y enterrèrent tout ce qui restait du Père Garnier à la place même où il avait peiné pour Dieu jusqu'à sa mort.

Les paupières du Père Ragueneau se fermèrent. Il put se le représenter aussi nettement que s'il eût été dans la pièce. Il évoqua par le souvenir tous ses actes, comme une glorieuse chronique d'abnégation et de piété. Le Père Garnier n'avait vécu que pour ses chers Indiens. Il portait les malades sur son dos pendant des milles, et que de nuits il resta perdu jusqu'aux petites heures, dans les bois, après l'exercice de son

ministère auprès des malades. Son mépris du danger, sa vie intègre lui avaient acquis le respect de la tribu du Loup.

Le témoignage existe de ceux qui virent un ange à côté de lui pendant qu'il prêchait. « Un saint venu sur la terre et retourné au ciel », proclama tout bas le Père Ragueneau.

Tout machinalement ses doigts froissèrent les feuillets d'écorce et ses yeux s'ouvrirent. Il constata avec surprise qu'il lui restait à lire un sixième feuillet: « Il a plu à Dieu que le Père Chabanel quittât Saint-Jean le matin du 7 décembre, obéissant à votre rappel », avait écrit le Père Garreau, « et ainsi, il échappa de quelques heures à la destruction d'Etkarita. Le Père Chabanel s'arrêta pendant un moment, chez nous, à Saint-Mathias au moment même de l'embrasement de Saint-Jean. Il nous avait quittés le lendemain avant d'apprendre la nouvelle de l'attaque et s'était hâté de regagner Etkarita. »

Le Père Supérieur semblait voir dans ces lignes noires comme un présage du désastre. Il s'avança vers la porte, fit signe à un jeune garçon qui passait et lui commanda: « Dis au capitaine Béthune de venir ici tout de suite, je te prie ».

Il invita, d'un geste, Godfrey à s'asseoir et lui résuma brièvement le rapport tragique.

« Le Père Garnier, n'était-ce pas celui qui était assis immédiatement à côté de la place vacante du Père Daniel? » demanda-t-il, sachant déjà la réponse.

« Oui, mon père, oui.

—Et qui avez-vous remarqué assis vis-à-vis à table?» Le Père Ragueneau se pencha sur les feuillets d'écorce.

—Le Père Chabanel, mon père ». — Godfrey regardait les feuillets avec quelque vague pressentiment.

—Le Père Chabanel a quitté Saint-Mathias pour venir ici, l'après-midi du 7. Et il n'est pas encore arrivé. »

Godfrey regarda la table avec une grave insistance. Le Père Ragueneau parla pour lui: « Je vois que vous pensez ce que... ce que je crains ».

Godfrey rétorqua: « Ce que je vois, monsieur, le Père Chabanel ne pourrait parcourir qu'une distance de quinze lieues. Ce retard ne me dit rien de bon.

—A moi non plus. Voudriez-vous, je vous prie, dire aux Pères Le Mercier et Chastelain de venir me trouver ? »

C'est pensif et muet que Godfrey fit l'inspection des défenses du blockhaus. Il n'accorda aucune croyance à la nouvelle que les Iroquois auraient battu en retraite jusqu'à leur pays. A chaque minute, il s'attendait à voir la lueur de leurs feux aux rives du continent. La réduction de la garnison pour former l'expédition de la flottille à Québec avait fait de sérieuses coupes parmi les hommes disponibles pour le service de garde. Les mercenaires dûrent, forcément, remplacer les sentinelles aux remparts, et la défense des blockhaus fut confiée à des soldats aguerris. Le bastion principal en troncs où habitait Diana en était exclu.

Diana, à l'arrivée de Godfrey, le considéra sérieusement. « Vingt heures par jour, c'est trop, Godfrey. Ne pourrais-tu, vraiment, te reposer un peu ? »

Il haussa les épaules. « Merci de ton intérêt pour ma santé. Je ne connais qu'une chose, c'est qu'un seul homme en bas, en ce moment, c'est une catastrophe. Et l'on n'y peut rien. Il est impérieux de rester au poste sans relâche. Les mercenaires ne sont pas des soldats. Ils peuvent rester longtemps au guet sans rien voir.

—Très vrai, répondit-elle, gravement. Cependant, je ne vois pas qu'il te soit nécessaire de rester sans répit sur tes jambes. Les Iroquois sont encore chez les Tabacs ». Il fit un demi-tour : « Tu sais donc ?

—Rien... Je connais les Iroquois, voilà. Qu'est-il arrivé ?

—Saint-Jean est brûlé. Le Père Garnier est tué.

—Etkarita disparue ». Elle observa l'étendue scintillante de glace couvrant le détroit. « La plus grande ville des Tabacs, brûlée. Les Iroquois appliquent toujours leur tactique.

—Une ville de 500 familles, ajouta-t-il, tristement. La Nation des Tabacs est fichue. Elle va disparaître comme la Huronie.

—Raconte-moi donc tout », lui fit-elle, pressante. — Et quand il eut fini, elle prononça doucement : « Pauvre Père Chabanel. Il était de grande noblesse française et est venu dans ce pays, à contre-cœur.

—Pas exactement cela, rectifia Godfrey. Il n'appartenait pas à la grande noblesse. Il était professeur de rhétorique. Le Père Garnier était d'une aristocratie lignée. Et puis, le Père Chabanel ne détestait pas les Hurons. Ils les aimait plutôt et savait quel bien il faisait malgré ses difficultés. Il fit le voeu perpétuel de servir les Indiens. Il était le type achevé de l'homme supérieur, et comme le Père Garnier, il s'affligeait de n'avoir pas été digne de souffrir les affres de la mort aux côtés du Père de Brébeuf.

—Cela doit être beau d'appartenir à la noblesse et d'avoir de la famille, même perdu, dans ce pays si loin. Savoir qu'on est quelqu'un, pas un sans foyer », dit-elle, pensive. Puis elle changea de sujet. « Parle-moi donc du Père Garnier ? Tu as été avec lui pendant quelque temps. »

Godfrey évoqua les jours passés à Isiarakwi.—« Le Père Garnier menait vraiment une vie de saint. Je sais qu'il portait un cilice pour mortifier sa chair. »

Diana, émue, allait parler, puis se ressaisit.—« Arakwa t'attend. »

Godfrey lâcha un gros juron anglais. Diana en grimaça du nez et dit: « On appelle les Iroquois des païens; ils ne jurent point, cependant. Retiens bien cela, capitaine Bethune ! » Elle rit et ferma la porte sur elle.

Arakwa regarda Godfrey, cynique et menaçante. « Les lunes sont petites puis grosses, et petites encore, ô Sontakwa, et pendant qu'elles grossissent et qu'elles diminuent bien des choses arrivent. Garde bien le Petit Tonnerre pendant que tu le peux, car les lunes viendront et s'en iront, et il n'y aura plus de Hinowaiia à garder ni de Sontakwa pour la garder. J'ai tout dit.

—Le Rayon de Soleil ne peut briller dans la nuit, retourna-t-il avec intention, ni au pays des ombres. »

Lui rendant oeil pour oeil: « Rayon de Soleil trouvera la paix avec sa Peau de castor et elle aura ses propres guerriers de lui et personne n'osera la jeter par terre d'un coup de poing pour les paroles qu'elle a dites.

—Le Rayon de Soleil pense avec un esprit sens dessus dessous et pourrait se trouver sans esprit, un jour. Sontakwa avertit Arakwa d'être aussi prévoyante qu'un lapin en temps de grande famine. »

Un sourire tordu de dédain fut sa réplique et elle se sauva.

Les sentinelles du fort Sainte-Marie, chaque jour, interrogeaient l'étendue inerte de glace et de neige avec l'espoir d'apercevoir quelque silhouette harassée, en robe noire, tirant un traîneau portant les maigres

biens d'un missionnaire huronien et qui ne venait jamais. On en voyait d'autres, tragiques, en grand nombre, celles des fugitifs titubant de faim, la peau en parchemin sur leurs squelettes; visions anticipées de leurs fantômes. Les yeux du Père Supérieur se couvraient de tristesse en les voyant s'approcher en chancelant. Ils étaient son peuple et il ne pouvait rien pour eux, sauf de leur appliquer les rites de l'Église et de leur fermer pieusement les yeux...

Gilles l'aborda à la porte du corps de garde:—« Rien de mauvais, Père? »

Le Père Ragueneau hocha la tête: « Rien de mal, Joinville. Envoie donc un messenger dire à Tarontas que je l'attends. »

Le Père Supérieur attisait son feu quand Tarontas entra, éberlué de cette convocation inattendue.—« Vous m'avez appelé, ô Awontekete? »

—Oui, ô chef. Tu es un homme de foi et de cœur sincères. Il y a un nouvel ondaki à Ekarennondi. Il est à Wentake depuis quelques lunes seulement, et il est malade. Mon messenger doit être un homme courageux et rusé sur la piste. Voudrais-tu y aller, ô Tarontas, avec tes hommes du Roc, afin que mon message soit sûrement transmis ».

Flatté de cette confiance, les yeux brillants de fierté, il répondit: « O Awontekete j'irai où et quand tu voudras porter ce message.

—Au lever du soleil, donc, ô Tarontas, et mon cœur est content de ta promesse. »

Le Père Ragueneau retourna à l'habitation et s'assit devant la table, dans la chambre froide, rédigeant un rappel au Père Greslon de la mission de Saint-Mathias. En raison de sa santé, il devait se présenter immédia-

tement à la Maison de Sainte-Marie. Un seul missionnaire, désormais, devait rester à la mission des apôtres, chez le peuple des Collines bleues pour faire face à la précarité de son avenir.

XXVIII

UNE unique ombre se détachait dans la nuit. En angle obtus sur des raquettes; géométriquement en lutte contre le vent battant et contre un traîneau reculant, formule usée de l'effort bipède sur route, un être mouvant de cuir revêtu, approchait de l'île. Le martial halte-là de Gilles le démasqua; une voix humaine proféra: « J'apporte un message à Awontekete ».

On pria le Père Supérieur de se rendre au cabinet du blockhauss. Ses yeux aperçurent un chapeau de prêtre, une couverture et un dossier de paperasses sur la table devant lui. Ces objets venaient du sac du Père Chabanel. Le Père Ragueneau, sans lever les yeux, s'adressa au nouveau-venu :

« Ainsi Honareenhak et Enons ne sont qu'un seul: Enons le croyant, Honareenhak l'apostat, et tous deux reviennent en un seul, porteur de ceci ». Du doigt, il énumérait chaque dépouille.

Enons donna de la voix sur un ton insolent, et avec un air de défi: « Je viens de chez les Collines bleues. Je ne suis plus Enons; et je t'ai apporté ces choses de ton ondaki ».

Le Père Ragueneau demeurait impassible. D'un oeil dur, il toisa et scruta implacablement la silhouette

solide et vigoureuse qui était devant lui. Il y avait des mois qu'il n'avait vu d'aussi gaillard specimen du genre humain. « Tu viens, à ce qu'on voit, d'un pays de cocagne ». Du même ton sec, il ajouta : « Parle, si tu as quelque chose à me dire.

—Mes paroles sont courtes comme de jeunes épines ». Le forban faisait le plaisantin. « J'ai rencontré l'ondaki près de la rivière quand le soleil pour la première fois se leva sur les cendres d'Etakarita. Son coeur était froid et ses paroles nombreuses. Il dit que ses Wentats avaient fui en entendant les prisonniers de Timontate pousser leurs cris sur la piste. Mais ils ne pouvaient courir assez vite. L'ondaki jeta son ballot par terre, pour courir plus vite. Je l'ai apporté. Je n'ai plus de paroles à dire.

—Tu en as beaucoup de vraies à dire », dit froidement le Père Ragueneau.

Celui-ci manda Godfrey pour écouter avec lui une seconde fois le récit. Malgré leur habile interrogatoire, Enons n'en dit pas davantage. Godfrey, rageur, dit en français au Père Ragueneau : « Le bonhomme ment, mon Père, voilà qui est certain. Peut-être, avec un peu d'artifice, arriverions-nous à lui faire avouer autre chose.

—Je ne saurais me prêter à pareille mesure », dit vivement le Père Ragueneau. « Nulle contrainte, je vous prie. S'il ne veut pas parler de son propre mouvement, restons-en là. Donnons-lui quelques jours pour se reposer, et interrogeons-le de nouveau. »

Godfrey faisait des yeux furibonds à Enons. L'Indien, de ses yeux pétillants épiait dans chaque figure un indice, une clé de ce qu'on disait. Il ne trouvait que marbre impénétrable. « Qu'il en soit fait selon vos ordres, mon Père. Il va naturellement rallier le

groupe païen. Je vais demander à Annaotaka de ne pas le laisser s'échapper.

« Excellente idée. Amenez-le lui tout de suite. »

A la poterne, Godfrey vit Annaotaka et le Père Le Mercier qui s'entretenaient. Il alla avec Enons jusqu'à eux. « Je m'en vais déclarer cet Enons, que vous voyez. Il s'appelle Honareenhak; il a rapporté les effets du Père Chabanel, à propos desquels il nous a raconté une histoire toute fausse. C'est tout ce que je sais, pour l'instant. » Se tournant vers Annaotaka, il lui dit en huron: « Awontekete m'a demandé de venir recommander à votre surveillance l'homme que voici, autrefois connu sous le nom d'Enons et de votre tribu des Cordes. Il apporte ici les frusques d'un ondaki assassiné, et tout ce qu'il dit fleure le mensonge. »

En reconnaissant Enons, Annaotaka, de ses yeux vipérins, lui instilla un si haineux venin qu'il s'en recroquevilla. « Il est traître aux anciens esprits et au nouvel esprit. Il n'y a pas de vérité en lui. Que dit ton coeur, ô Sontakwa ?

—C'est celui d'Awontekete qui parle, ô chef. Il dit qu'Enons restera parmi tes guerriers. Il serait très mauvais qu'il s'enfuît.

—Il est venu, il restera, ô Sontakwa. Nous le surveillerons comme on surveille un prisonnier Hode-nosoni, ou un loup qui tue en attaquant derrière. » Enons s'affaissa des épaules. Son regard erra comme celui d'un fauve captif

—Il n'a pas de coeur et a plusieurs langues », grommela Godfrey. « S'il parle une langue véridique tu le sauras, ô Annaotaka. Ainsi fais vraiment bonne garde sur lui et sur ce qu'il dira; prends toute mesure, alors, que te dictera ton coeur, et envoie un rapport à Awontekete des paroles que tu entendras de lui.

—Il restera avec mes soldats jusqu'à ce qu'il parle. » Annaotaka pétrifiait Enons de la glaçante férocité de sa voix.

—Et les paroles d'Awontekete sont : « Aucune main humaine ne doit se lever pour le faire parler. »

Le chef s'arrêta court, cracha pour marquer son dégoût. — « Il parlera dit-il, parce qu'il est un lapin dans l'ancre du loup. »

Le Père Le Mercier, se retira péniblement pendant qu'Annaotaka emmenait Enons de force.

« Vous ne pouviez être plus explicite, capitaine. Cela vous regarde, assurément ; mais à votre place, j'irais rendre compte au Père Supérieur de ce qui vient de se passer.

—Ce serait encore mieux si vous m'accompagniez. Je suis sûr que vous serez convoqué, ainsi que le Père Chastelain

—Alors, allons-y ensemble ». Le Père Le Mercier arrêta un petit gars et l'envoya avertir le Père Chastelain.

Le Père Supérieur approuva tout le rapport de Godfrey. — « Je suis content que vous ayez fait entendre à Annaotaka qu'il ne fallait user d'aucune contrainte. C'est un excellent caractère, très digne de confiance. Malheureusement, sa philosophie n'est pas comme nous la voudrions.

—Il ne fut jamais bien souple, monsieur », dit Godfrey, en souriant.

—Homme d'intelligence, il souffre de la stupidité de son peuple. Il s'efforce d'instaurer le pouvoir absolu en vue de le sauver. Tout païen qu'il est, ses intentions sont pures, bien que sévères.

—Le seul genre de correction que les Hurons comprennent, fit observer le Père Le Mercier.

—Je le crains bien, acquiesça le Père Ragueneau. Annaotaka n'est pas d'un caractère plus sanguinaire que les autres chefs. Il y a simplement que, capable d'analyser les causes, il a la force de volonté d'imposer une obéissance relative à son point de vue. A propos, Enons... »

Godfrey s'excusa. Des remparts il apercevait Gilles et Arakwa. Les empreintes de pieds d'Arakwa dénotaient que la rencontre n'était pas précisément amène. « Alors c'est comme ça que tu penses, Peau de castor, me rejeter comme un os à moëlle vide. » Elle rageait. « Je te vois maintenant assis comme une vieille femme à écouter le Petit Tonnerre. Ah oui ! tu voudrais me quitter pour elle, une femme de la Maison longue, de plusieurs maisons.

—Il n'y a rien qui...

—Mensonges ! » Elle fulminait. « Quand tu étais accablé par Sontakwa, qui est venu à ton aide ? Qui a dit les mots du coeur ? Qu'est-ce que le Petit Tonnerre ? Ecoute-moi, ô Andouch, mon homme que tu es. Je vais brûler cette Hinowaiia et Sontakwa. Ici ou au Pays des ombres, je t'aurai. »

Sa sauvage ardeur l'effraya. Ce fut avec quelque soulagement qu'il entendit la cloche sonner la relève de la garde.

La fin de l'année s'achevait avec la lugubre perspective de ce qui allait arriver. Sur les massives épaules du Père Supérieur pesait la responsabilité de s'organiser en vue d'un avenir menaçant. Il tenait vraiment le bâton du commandement. Il était comme un second Moïse né dans une autre terrestre solitude et tous les yeux se tournaient vers lui, sollicitant ses directives. Et il ne s'en trouvait point deux qui fussent d'accord. La famine et la maladie, les dissensions et

les faux dieux surgissaient de multiples façons pour la plus grande consternation du Père Ragueneau. Le plus pressant problème était de créer un organisme d'approvisionnement et de prophylaxie, et il y consacra toute son énergie en vue de vaincre les deux principaux éléments délétères de l'humanité: la famine et la maladie.

On pria Shastaretsi de vouloir bien laisser sa pittoresque retraite pour venir s'asseoir à la table de conférence. Le Père Supérieur assisté des Pères Le Mercier et Chastelain l'accueillirent: « Nous t'avons demandé, ô chef, de venir t'unir à nous afin que quelque chose soit fait pour que la faim ne ronge pas ton peuple jusqu'à la mort et que la peste ne montre pas sa hideuse tête et ne les dévore pas. C'est une question de vie ou de mort pour ton peuple, dit le Père Le Mercier. Il reste peu de blé et chaque jour, plus de gens qu'il y a de doigts à plusieurs mains sont enlevés de leurs demeures et rendus à la Terre qui les a jadis nourris. »

La masse effondrée de Shastaretsi se mouvait mal à l'aise sur le banc. Il regardait en face le Père Ragueneau et voyait tant de chagrin dans les yeux du prêtre qu'il en détourna son regard.

« Les flèches de la mort volent vite, admettait le chef, et notre peuple ne comprend pas ce qu'il devrait faire. Il n'économise pas son pain. Ce qu'ils ont acquis pendant ce soleil, ils le mangent incontinent. Ils ne se rappellent pas qu'avec le soleil suivant le ventre se sera vidé et qu'il se durcira de telle sorte qu'ils mourront.

—Exactement. Il faut trouver un moyen de les secourir, répondit le Père Supérieur. Il ne faudrait leur

donner qu'une quantité déterminée de nourriture chaque jour, afin qu'ils vivent. »

Le Père Chastelain s'éclaircit la gorge. L'horreur aiguë sa voix. « Il m'est venu aux oreilles que quelques-uns emplirent leur marmite des os de ceux qui moururent dans leurs maisons et même détentrèrent ceux qui avaient été ensevelis.

—Il ne reste plus de vivres dans les demeures ». Shastaretsi regardait ses mains maigres « Ce qui n'avait pas été consommé fut volé pendant la nuit quand ceux qui avaient mangé dormaient; jusqu'aux glands disparaissent des maisons. Mon peuple est comme des squelettes qui marchent.

—Des voix m'ont chuchoté qu'on arrachait même les bébés morts de la poitrine de leurs mères mourantes pour les mettre dans les marmites. » Cette dénonciation du Père Chastelain suscita une intense émotion.

—On mange tous les chiens, il n'y a plus de blé », dit le chef, les mains tendues en un geste de désespoir. « Il faut que mon peuple vive. Je ne puis cependant dire: faites ceci ou faites cela, tout grand chef que je suis. »

Le Père Supérieur avait la gorge serrée. Il parla en français. « Les incidents qu'a relatés le Père Chastelain sont exceptionnels et doivent être regardés comme des retours au type ancestral. Il faut les supprimer dès le début. Nous sommes en présence d'un peuple déséquilibré par la misère. Il se rend compte du péril qui le menace. Ils savent que si la famine et la maladie amenuisent leurs facultés, les Iroquois attaqueroient et que le poteau de torture, avec le feu lent, les attendent. Il nous faut leur redonner confiance, de

toute pratique façon. Je proposerais un système général de rationnement, avec nos minimes réserves.

—Le capitaine Bethune a imaginé un excellent système quand on construisit le nouveau village à Isiarakui, rappela le Père Le Mercier. Je le connais en détail. Nous pourrions en calquer un sur ce modèle.

—C'est vrai », agréa le Père Ragueneau. S'adressant à Shastaretsi en huron: « Nous allons ouvrir nos réserves à tous, au lieu de faire une répartition limitée comme nous la pratiquons actuellement, si petite que soit notre provision de blé, mais il faut apporter à cette distribution beaucoup d'ordre. Quand Tianaestake fut détruite et qu'on construisit une nouvelle aonkia à côté d'Isiarakui, nous distribuâmes de la nourriture aux affamés. Nous pouvons procéder encore de cette manière.

—Là, il y avait peu de gens de la tribu corde, tandis qu'ici, il y en a beaucoup, objecta le chef. Je ne pense pas que mon peuple s'y conforme.

—Il faut l'accepter ou mourir, dit gravement le Père Supérieur. Nous ne sommes pas des enfants qui se chamaillent pour des cailloux.

—Il faudra tenir compte de la malhonnêteté huronne à la répartition des rations », laissa échapper le Père Le Mercier en français. « Il va falloir y mettre bon ordre si nous ne voulons pas que nos réserves soient à sec au bout d'un mois.

—Cela n'offre pas, me semble-t-il, grande difficulté. Nous pourrions adopter le système de rationnement à jetons. Ça s'est déjà pratiqué. Jacques Levrier pourrait découper des jetons dans les peaux de daim, et frère Gauber pourrait faire des emblèmes en fer et les estamper à chaud sur le cuir.

—Chaque jeton donnerait à chaque personne droit à une quantité X de nourriture pour sa famille. Je me chargerais de les distribuer et », le Père Chastelain secoua la tête, « et d'échanger les jetons à discrétion.

—L'idée est belle ». Le Père Ragueneau, posant ses doigts sur le bord de la table: « je vais transmettre la motion à Shastaretsi. »

Le grand chef ne cacha pas son dissentiment à cette proposition et ce fut avec une profonde mélancolie qu'il avoua: « Mon peuple refusera de se soumettre à l'autorité. Il ne se rangera pas à votre avis.

—Il leur faut l'unanimité d'opinion ou rien, dit avec vivacité le Père Le Mercier. Et il y a une autre question sur laquelle il leur faut être unanimes ». Il souligna la nécessité de mettre en vigueur un nouveau système d'hygiène publique. « Aux lunes passées, conclut-il, des villages entiers ont péri comme des mouches de l'accumulation d'immondices autour de leurs demeures et vos villes devinrent si infectes qu'il vous fallut déménager pour qu'on les nettoiyât. Aujourd'hui, on ne peut aller chercher au loin un pays propre. Il faut tenir le village propre ou la peste vous décimera. »

Shastaretsi geignait: « Vos paroles sont inutiles pour mon peuple. Il ne veut rien entendre.

—Il faut que votre peuple écoute ou qu'il retourne à la terre ferme; et aux feux de tortures des Hodenonsi. » La voix du Père Ragueneau se faisait âpre.

« Nous avons tenu nos promesses envers vous, ô Aontekete, dit Shastaretsi, avec dignité. A présent, vous parlez de nous bannir. Rappelez-vous que nous sommes nombreux et que vous êtes en petit nombre. Nous serions une nation rangée contre une poignée. »

Le Père Supérieur dit une phrase en français au

Père Le Mercier : « Amenez-moi le grand chef de guerre ». Au sinistre Shastaretsi, il dit : « Si ton peuple ne fait pas comme je dis, ce sont eux qui seront réduits à une poignée. C'est ainsi qu'est la situation. »

Il expliquait les ravages de la maladie dans une population anémiée quand le Père Le Mercier revint accompagné d'Annaotaka. Celui-ci jeta sur Shastaretsi un regard méprisant. — « Tu m'attends ô Aontekete ?

— Nous avons besoin de tes paroles de sagesse, ô Annaotaka. C'est une question d'importance, il s'agit de la survivance de ta nation. »

Brièvement, le Père Ragueneau esquissa le plan de rationnement de la population ainsi que les mesures d'hygiène proposées. — « Le grand chef craint que le peuple ne s'insurge et ne vous attaque.

— Tes paroles sont bonnes, comme toujours, ô Aontekete ». Annaotaka alors, accompagna ses paroles d'un reniflement dédaigneux, à l'adresse de Shastaretsi. « Le grand chef croit qu'il est assis à sa maison du conseil. Il n'en a pas, parce qu'il ne dit que des paroles creuses. S'il pouvait écouter tes paroles, il apprendrait qu'un guerrier malade ne vaut rien; qu'un guerrier dans une couverture n'a rien du guerrier. Ou c'est un mauvais genre de guerrier, ô Aontekete; ta manière est la bonne. Nous vivons dans ta ville, nous ferons selon ta manière ». Alors se détournant du maugréant Shastaretsi, et levant une main : « Moi, Annaotaka et mes guerriers des Cordes, nous verrons à ce que le peuple fasse ainsi, et toujours comme tu dis, ô Aontekete. Parle sans crainte.

— Païen, mais viril », murmura le Père Ragueneau, comme Annaotaka sortait de la salle à pas de géant, sans daigner regarder encore l'inepte grand chef.

Le frère coadjuteur Gauber reçut l'ordre de forger des estampilles en fer; le cordonnier Levrier de découper des jetons de cuir. A Shastaretsi incombait la tâche d'aviser les réfugiés de la nouvelle réglementation du rationnement et de l'hygiène. Il le fit avec des circonlocutions apologétiques, et les Hurons tous comme un seul homme s'opposèrent aux règlements. Annaotaka prononça quelques paroles sévères et l'opposition déclarée le céda à un revêche acquiescement. Individuellement chacun donnait, tout doux, libre cours à sa hargne et Enons tâchait à reconstituer le courant de sourde opposition.

Le Père Ragueneau conféra avec Annaotaka. Il espérait vaguement que le chef pût avoir d'autres renseignements sur la mort du Père Chabanel. Mais le chef lui signifia sur le ton affirmatif: « Mon frère n'a nul besoin de passer sa nuit à penser à ce qu'a dit ce paria d'Enons. Ce n'est qu'un menteur, un vantard, inoffensif d'ailleurs. Il est encore vivant parce que vous voulez qu'il parle. Un jour sa langue se déliera et l'envers de son esprit apparaîtra. Alors, je surgirai de chez moi et j'agirai.

—M'enverrez-vous quelques messagers auparavant, ô chef? », demanda avec anxiété le Père Ragueneau.

—Les messagers ne sont pas nécessaires entre frères. Je vous ferai les messages moi-même. »

x x x

L'entrée de la nouvelle année avait été célébrée par des offices et des prières. Le Père Supérieur était devant la petite église, respirant l'air froid et pur, les yeux au firmament. Les étoiles brillaient de cet éclat vif d'airain particulier aux nuits de la mi-hiver. Il plaisait au Père Ragueneau de voir un présage heureux, dans leur éclat et leur apparent rapprochement.

Advenant une catastrophe, au moins n'aurait-il rien négligé... Son souffle, un moment sous le frein de la pensée redevenait profond, et, justement, Louis, le commissionnaire, arrivait à lui en courant. Annaotaka voulait un rendez-vous avec Aontekete au cabinet du blockhaus.

Le Père Ragueneau tournant les yeux vivement, aperçut Godfrey vaquant à ses inspections règlementaires. Il l'interpella et tous deux s'acheminèrent à son cabinet. Godfrey y avait eu à peine le temps de ranimer la flamme du foyer qu'Annaotaka entra. Ses yeux clignèrent: le chef tenait sa main droite, (celle qui tient la hache de guerre) dans son dos.

« Salut à toi, ô Aontekete, à toi Sontakwa, dit solennellement Annaotaka. Tu es venu à moi, ô Aontekete et tu m'as dit: « Mon frère, je voudrais savoir qui, exactement, a tué ma robe noire? » Je t'ai dit: « Un jour sa langue parlera et l'envers de son esprit apparaîtra. Alors, je surgirai de mon foyer et j'agirai ». Ces paroles, je les ai tenues, comme un grand chef doit faire: Vois donc, ô Aontekete, la main qui a tué ton ondaki ! »

Annaotaka fit un moulinet de sa droite: une main chut sur la table avec un bruit sourd de plomb: étau de serres, de griffes arquées saisissant et étranglant quelque invisible proie. Godfrey, à ce spectacle, se meurtrissait la lèvre. Rien n'eût pu mieux symboliser Enons, cet esprit agité et vindicatif, tendu vers un vain mirage de pouvoir et croulant avec ses espoirs et ses ambitions démantelés dans une immonde abjection.

Le Père Ragueneau regarda d'abord la preuve macabre de la justice d'Annaotaka; puis le chef. Son regard glacial comme l'air du dehors reflétait sa pensée chrétienne: « O Annaotaka, tu as administré la justice,

sans débat. Tu t'es attribué un pouvoir qui n'appartient qu'au Grand Esprit. C'est une mauvaise action. Elle est d'une âme orgueilleuse et amoral.

Godfrey, suffoqué, attendit, une seconde qui lui parut interminable, l'explosion de fureur. Un homme d'un courage inouï, évidemment, pouvait, seul se permettre d'infliger au chef guerrier des Hurons une aussi mordante et flétrissante semonce.

Un sourire, étonnante chose, pour Godfrey, parut aux lèvres d'Annaotaka qui, simplement dit: « Je m'attendais à ces paroles de mon frère, le grand Aontekete. Il serait un puissant guerrier s'il n'était chef des robes noires. Il a parlé comme il a fait parce que son coeur souffre. Il n'a pas réfléchi; son esprit était rouge de colère. Moi, je n'étais pas en colère et j'ai pensé à ma manière. J'ai dit: « Enons est un homme à deux faces, toutes les deux mauvaises. Il a craché sur les okis de mon peuple et s'est tourné vers votre Grand Esprit. Il vous a ensuite tourné le dos et est revenu à nous, comme un loup à son antre. Mais il n'est plus un des nôtres. Il n'est rien. Il se réclame de nous, et par ce fait se livre à notre justice. Par conséquent, moi, Annaotaka, je vais agir avec lui comme j'agirais avec quiconque parle deux langues viles. »

Le Père Supérieur, immobile, écoutait avec attention la défense d'Annaotaka, les yeux fixés sur les sinistres griffes qui, jadis, étaient des doigts. Tout en réprouvant l'acte d'Enons, il se savait dénué du droit de sévir contre lui, le Huron ayant abdiqué sa foi pour retourner à la vie païenne. C'est donc avec un sourire de renoncement qu'il dit: « J'ai réfléchi aux paroles que mon frère a dites. Elles ne sont point réfutables; mais elles ont l'accent sincère de l'amitié. Je ne parle

pas davantage parce que mon coeur est gros de chagrin.

« Mon frère pense en homme ». Il traduisait ainsi sa satisfaction. « Viens avec moi et tu apprendras sur ta robe noire des paroles vraies. Enons parlera avec une seule langue. »

Le chef ressaisit la main, plutôt la patte griffue d'épervier. Suivi du Père Supérieur et de Godfrey, muets, il alla jusqu'à la dernière maison, en fit glisser de côté le couvercle de porte en écorce et entra. Une fumée âcre s'échappant en tourbillons de dix feux prit le Père Ragueneau à la gorge. Godfrey s'essuya les yeux et vit les hommes et les femmes, vêtus d'une braie, et étendus autour des flammes sautillantes, les côtes saillantes sous la peau, prête à crever; les bras et les jambes en baguette de flèche, et la face creuse comme le masque de la mort. Annaotaka rejeta sa tunique de fourrure et se trouva à l'unisson des autres.

Le Père Ragueneau vit avec une soudaine clarté que le parti qu'Annaotaka avait pris vis-à-vis d'Enons était le seul convenable. Il ne s'en fallait que d'une étincelle pour faire éclater une conflagration qui eût détruit le peuple huron, et Enons aurait allumé cette étincelle. Il regarda à l'endroit où l'apostat se tordait près du poteau fiché en terre; le sang de son moignon garrotté dégouttait à ses pieds. La peur de la mort exorbitait ses yeux fixés sur son moignon sanguinolant, et le secouait de tremblements affreux.

Annaotaka le regarda une fois et ronchonna, furieux. Il lança des yeux flamboyants à Arakwa qui, à côté d'Enons, s'amusait à le larder de la pointe rougie d'une alène. Les pustules du prisonnier en criaient long, et le chef rugit: « Je t'ai parlé et tu n'as pas écouté. Tiens! » D'un coup de poing, il l'envoya tournoyer dans la foule.

Enons vit le Père Ragueneau. Il fit de son côté un mouvement qui était un appel déchirant : « O Aontekete, j'ai été une faible créature de la forêt, et j'ai été puni. Aie pitié de moi dans ma faiblesse et je retournerai à ta croyance.

—Tais-toi, ô menteur, hurla Annaotaka. Si tu veux échapper à ce feu, et si tu ne veux pas le subir complètement » — il indiquait les flammes scintillantes au centre de la maison — « tu parleras avec la vitesse du vent et tu videras ta cervelle de ses mensonges. Dis comment tu as tué l'ondaki en le frappant par derrière. »

Dans les yeux d'Enons luirent la haine et l'angoisse. Le chef se baissa et attrapa un tison embrasé. Enons, tremblant, glacé des affres de ce tourment, de sa bouche béante anhéla :

« C'était le soir de l'attaque des Hodenosoni. Je me suis arrêté près de la rivière. Quand la lune fut comme une paille courbe l'ondaki est venu à moi. Il était perdu. Les Hodenosoni allaient droit vers son feu et les guides avaient fui. Il s'arrêta pour décharger son sac, et alors un mauvais esprit me parla. Il disait : « Voici l'un des ondakis qui ont apporté la misère et la ruine dans mon pays. Tue-le. Le mauvais esprit a conduit ma main ». Enons regarda le moignon rouge où la main criminelle était ; et il frissonna. « Je l'ai frappé derrière la tête avec ma hache, et, il est mort.

—Où est son corps ? » demanda Godfrey. Le Père Ragueneau restait les yeux braqués sur Enons, comme ahuri par la laideur d'une âme dont le péché est étalé au jour.

—L'ondaki gît où il est tombé.

—Ce ne sont pas les robes noires mais les serpents tels que toi qui ruinèrent mon pays, risposta Annaotaka, farouche. » Il imposa le silence dans la maison, en levant la main.

« Ecoute bien, ô peuple des Cordes. Ma hache est tranchante. Elle frappe cet Enons pas seulement pour avoir tué la robe noire, mais aussi pour avoir dit des paroles mensongères, telles que celles qui nous ont livrés aux Hodenosoni. »

Le Père Ragueneau se portant d'un bond au-devant de lui: « Arrête! dit-il. Ne frappe point, ô mon frère. Ce que tu dis de cet homme peut être vrai, mais ne sois pas sans pitié. Voudrais-tu tuer l'âme avec le corps? Accorde-lui le temps de se repentir, de sauver son âme, si son corps doit périr.

—O Aontekete, je suis un grand pécheur ». Les mots sortaient en tourmente de la bouche d'Enons, comme la pluie dans une bourrasque: « Pourtant j'ai été croyant. J'ai suivi les mauvais sentiers. A ta pitié mes pieds... »

—Silence, ô hypocrite! » Annaotaka le frappa en travers de la bouche. « Tu as ambitionné, jadis, d'être chef de guerre des Cordes! Toi à qui j'avais laissé la garde de mon village de Tianaestake! Dis-moi où est Tianaestake? Il est en cendres sous la neige. Dis-moi où sont nos territoires de chasse? Ils sont maintenant aux mains du peuple de la Maison longue. As-tu combattu pour les sauver? Non, tu t'es enfui avec tes jambes de lapin! Tu t'es enfui chez les Collines bleues. Les Hodenosoni sont venus et tu t'es réfugié chez nous. Alors, je te tue! »

La hache brilla comme un éclair. Dans le crâne d'Enons, le masque convulsé d'une délirante frayeur, elle s'enfonça. Le félon payait la rançon de ses crimes.

Le Père Ragueneau détourna son regard de la carcasse mutilée pendant au pieu, comme celle d'un ours accroché par la patte. Courbé, pensif, il chemina dans la froide nuit... Renégat et assassin, certes, Enons l'était. Mais, le déni de suprême médiation chrétienne à une âme tourmentée et trouble la livrait, noire de ses péchés, rouge du sang d'un martyr, à l'éternel et irrévocable jugement...

Levant les yeux au ciel, le Père Supérieur y retrouva le reflet d'or des étoiles, les rayons argentés dont la lune limpide et sereine inonde la terre. Emouvante preuve, pensait-il, de l'infinie bonté du Créateur qui avec un longanime et incommensurable amour, prodigue la beauté surgie de ses divines mains jusque sur ce coin de planète si apparemment ingrat, si farouchement rebelle, que le coeur du Père Ragueneau saignait de tant d'inflexible cruauté et d'irréductible haine. Il hâta ses pas vers la quiète solitude de l'église Saint-Joseph afin d'y alléger son esprit, par la prière, du fardeau de son angoisse et de son souci.

XXIX

LA nouvelle année, aux yeux du Père Supérieur, semblait s'être levée sous un ciel écarlate et fulgurant. Il n'y voyait pourtant qu'un phénomène naturel, au point de rencontre et de choc de deux civilisations. Dans la sphère d'Annaotaka et de ses commensaux païens se trouvait l'homme primitif à son plus haut degré d'évolution, encore attardé à la frontière de l'âge de pierre, à des coutumes et des croyances vestiges des premières étapes de la constitution de l'espèce en tribus.

La Maison de Sainte-Marie, avec ses soixante Français, abritait le type d'humanité parvenu à l'apogée de son ascension aux sommets culturels selon de nouvelles données de civilisation et une conception philosophique de la vie portant l'empreinte de la croix. Le Père Ragueneau s'appliquait à trouver une réponse à cette énigme d'un destin obstiné, semblait-il, à changer les remous écumants du détroit du Tonnerre en un torrent du temps coulant de manière à rattraper par sa course des milliers d'années pour le bénéfice de l'île aux rives prédestinées d'Akwendoe.

Le flux et le reflux des jours du rude hiver offraient à l'observation et à l'étude le saisissant contraste des deux modes d'existence. Les prêtres et les frères co-

adjuteurs levés plusieurs heures avant la pointe grise de l'aurore trimaient avec un zèle infatigable jusqu'aux tardives heures du soir, pour assurer le ministère à la satisfaction de la communauté. L'humble église de Saint-Joseph s'emplissait et se désemplissait cinq ou six fois le matin pour satisfaire au besoin spirituel des Indiens convertis... Shastaretsi, le grand chef des Hurons, avait tenu sa promesse. Akwendoe n'était qu'une île de chrétiens. L'infortune avait assagi les Hurons. Les okis de l'ancienne foi n'offraient plus de soutien aux âmes abattues, à l'heure ultime du départ au pays des ombres. La lumière émanant de la croix vint comme un divin rayon éclairer leur heure obscure. Hommes et femmes, dans leur désespérance, trouvaient consolation en l'Homme des douleurs. Les Hurons avaient rompu les chaînes qui les liaient au passé. Autour du corps de logis d'Annaotaka seulement, les dieux de l'Age héroïque persistaient-ils. Là, hommes et femmes imploraient le secours des okis, forts et cruels, et dans la férocité desquels se reflétaient leurs propres instincts lascifs. Les jeunes Indiennes rôdaient autour des feux, déployant leurs charmes avec abandon, et provoquaient sans vergogne les jeunes guerriers. Les hommes passaient leur temps aux jeux de fortune, risquant leurs modiques biens sur la chute de disques de bois peint. Les vieux racontaient à voix basse aux jeunes des histoires de nains et de géants, d'esprits maléfiques et implacables qui fréquentaient les rochers et les arbres, l'eau et l'air et qui, dans leur accès de colère faisaient prélibation humaine. L'arenkiwen seul manquait. Annaotaka interdit sévèrement l'entrée du village à tous les sorciers. Avec raison accusait-il les Hurons d'avoir, par leurs dissensions, ruiné le pays. Il ne voulait plus de leurs fomentations ni de leurs rites

érotiques et obscènes. Il déclarait ouvertement que tous, païens ou chrétiens aussi bien, étaient tributaires de la libéralité des prêtres et qu'il ne tolérerait aucune pratique qui leur répugnerait.

Dans ce crépusculaire monde primitif évoluait la vivante figure d'Arakwa. Indifférente aux dangers qui menaçaient son peuple, elle n'éprouvait dans son cœur de pierre aucune tristesse à leur misère. Avec l'impitoyable impulsion qui aiguillonnait les premiers hommes à la recherche de la possession, elle poursuivait opiniâtrement l'objet de ses désirs : Gilles.

Homme des bois, Gilles avait été affecté au service de nuit du principal corps de logis quand la patrouille sur la rivière fut supprimée au premier gel. Sa compétence indiscutable justifiait le choix qu'on en avait fait pour ce poste important où il avait sous ses ordres six guerriers cordes de tout repos. Bien que Godfrey ne visitât que rarement le blockhaus, et après que Diana se fut retirée, le soir, il voyait souvent celle-ci et Gilles assis à la porte et se profilant dans les lueurs du feu à l'intérieur. Il attendit une occasion où elle serait seule pour lui recommander la prudence. « Cela ne me regarde pas », commença-t-il, avec un pâle sourire, « sauf que j'ai certaines responsabilités quant à la sûreté et à l'ordre de cet endroit. Je ne veux pas que toi et Gilles courriez de tels risques. Vous faites des cibles magnifiques, assis contre la lumière. »

—Est-ce un ordre ? demanda-t-elle, négligemment.

—Je ne veux pas que tu le prennes pour un ordre. Je te demande seulement de considérer que nous sommes faibles en nombre, et l'on ne peut prévoir les conséquences de quelque imprudence manifeste comme celle-ci.

—Bon, c'est un ordre de la garnison ». Diana continua en riant : « Je croyais d'abord que tu avais peut-

être peur à mon sujet, non à celui de Peau de castor.

—Avant tout, je crains pour toi. Il m'est venu aux oreilles certaines rumeurs que tu serais ici pour servir les Iroquois et que tu trahiras les Hurons à l'heure dite. Tu t'offres en cible aux Hurons dans la lumière du feu. Arakwa est un animal venimeux.

—Qui prétend que je veux lui enlever sa Peau de castor, dit-elle avec calme. — Eh bien, non. Quand il eut constaté qu'il n'y aurait pas de traite de fourrure, il a laissé tomber Arakwa comme une pierre brûlante. Elle ne veut pas l'admettre, c'est tout. — Elle a décidé d'avoir Gilles bon gré mal gré.

—Et ce serait bien fait pour elle qu'elle l'eût », dit Diana avec une sauvage candeur, en souriant et tout-à-fait nature à ce moment. « Tu es bon garçon, Godfrey, mais bien stupide. Nous ne nous asseoirons plus dans la lumière. Et merci du renseignement sur ce cher Rayon de Soleil. Ça confirme quelque chose que je présumais. »

Godfrey partit tout remué. Il souriait du calcul qu'elle prêtait à Gilles; mais s'assombrit du cas qu'elle faisait de lui. Avait-elle réellement décidé de mener, par ce moyen, Arakwa au désespoir? Cela était insensé, se disait-il; tout était insensé chez elle. Furieusement perplexe, il faisait nerveusement la claquette avec ses doigts. Le mélange du sang blanc et du sang rouge avait fait de Diana un sphinx troublant. En allant bon pas vers le fort, il vit Arakwa sourdre de derrière le blochhaus pour se trouver nez à nez avec Gilles.

« Pendant ton absence », lui dit-elle en le dévisageant malicieusement, « Sontakwa et Hinowaiia ont beaucoup parlé et ri ensemble. Je n'ai pas tout compris ce qu'ils ont dit. Cela pince-t-il ton coeur? »

—Ils peuvent bien dire tout ce qu'ils voudront, dit Gilles en ricanant.

—Alors pourquoi n'as-tu pas des paroles pour moi? Que t'a donc fait ton Rayon de Soleil?

—J'ai été de garde toute la nuit. Quand les Rayons de soleil sortent, je suis plongé dans le royaume du sommeil. A la minute même, je retourne prendre mon service.

—Tu as pourtant le temps d'écouter le Petit Tonnerre te rire dans les oreilles, et tu oses me dire que cela t'est indifférent. Je ne te crois pas. » Sa voix s'aggravait d'une sourde menace. « Un jour je brûlerai cette Hinowaiia; alors, elle ne te verra plus.

—Je parle avec Hinowaiia, oui. Elle est tout près de moi et cela m'indiffère autant que la poularde sauvage cacardant dans les risières.

—Les compagnons appellent les compagnes dans les champs de riz, et vos nids sont dans la même maison ». Une funeste lueur vacilla dans ses yeux. « N'oublie pas, ô Andouch, que j'ai mis sur ton front le signe corde, et sur le sien celui du serpent.

—Hinowaiia n'a rien fait contre toi ». La voix plus dure il ajouta: « N'oublie pas, ô Rayon de Soleil, que je pourrais mettre sur ton front, le signe... de la mort.

—Je suis comme l'Oiseau Tonnerre qui habite le ciel. Je vois tout. Je vois le signe du serpent sur elle et sur toi, celui de la tribu corde. Pense bien, ô Andouch, que tu peux changer ce que les okis disent être pour exister. Ce qui doit être sera. »

Le subtil coup l'ennuya. Elle était exacerbante de doucereux venin. Il lança un trait au hasard. « Les robes noires reviennent des champs de missions en plus grand nombre. Tu connais les ondakis. On leur donne ce nom parce qu'ils sont dans les secrets des esprits et qu'ils sont sévères et bons. Leur loi règne ici, non la loi de ton peuple. Le Rayon de Soleil peut ruiner la

tribu des Cordes si elle laisse son esprit se noircir de colère.

—Que m'importe mon peuple? Je ne m'occupe que de ma Peau de castor, à cause de sa manière d'agir envers moi. Il s'est détourné de moi pour aller au Petit Tonnerre. Il n'y aura plus de Petit Tonnerre, et Andouch me reviendra. Et Andouch ment parce que son coeur est froid de peur. Les ondakis ne reviennent pas en nombre. Il n'y en a qu'un; la nouvelle robe noire qui est allée chez le peuple des Collines bleues. Le Rayon de Soleil le sait et elle connaît le coeur d'Andouch.» Arakwa disparut en éclatant d'un rire sardonique.

Le Père Greslon était revenu au fort Sainte-Marie, obéissant au rappel du Père Supérieur, qui lui avait été communiqué par Tarontas au village de la tribu du Daim de Ekarenniondi. La maladie l'avait tellement ravagé que le Père Ragueneau resta confondu devant la force de volonté grâce à laquelle il avait pu se traîner littéralement tout le long de la route de la mission de Saint-Mathias, au pays des Tabacs. L'histoire qu'il dût raconter des jours de décembre passés avec le Père Garreau, après la destruction d'Etkarita, donna au Père Ragueneau la matière d'une autre page de courage se rein à inscrire dans les annales de la Huronie.

Le Père Supérieur avait appris que des sorciers s'étaient acharnés à fomenter des troubles. A peine étaient-ils assurés que les envahisseurs iroquois s'étaient retirés au-delà des Collines bleues qu'ils tâchèrent de convaincre les guerriers mécontents que les ondakis étaient des magiciens conjurés avec l'ennemi pour détruire la nation. La mort de deux prêtres fut décrétée en un conseil secret et les guerriers déchaînés entourèrent la mission en proférant des menaces. Quand

les Pères Garreau et Greslon apparurent, les révoltés formèrent le traditionnel sentier de la mort par lequel on poussait les prisonniers en les meurtrissant de coups jusqu'au poteau de supplice. Les deux missionnaires traitèrent cette démonstration avec la plus dédaigneuse indifférence. Malgré les massues et les haches qu'on brandissait au-dessus de leurs têtes, ils firent le trajet lugubre sains et saufs. Ainsi que le dit le Père Greslon, la protection de Saint-Joseph a immobilisé les mains meurtrières. De sorte qu'il revint à la Maison de Ste-Marie, où, grâce aux bons soins, il recouvra la santé. Il avait laissé le Père Garreau seul dans son domaine périlleux, autant du fait des paroissiens désabusés que de la férocité des Iroquois.

Le Père Supérieur considéra la peau à demi gelée et pendant immobile, à l'air froid et calme, au-dessus de la fenêtre ouverte. L'histoire n'était pas nouvelle. L'ingratitude huronne était aussi anciennement connue que la mission des Hurons. Une douzaine d'années repassèrent à l'esprit du Père Ragueneau en une rapide vision. Ce fut la mémorable année de 1638 où la rougeole fit des coupes sombres dans les populeux villages. De cette heure lugubre se détache la sinistre figure des Ontitarac. Le nain arenkiwen accusa les missionnaires de jeter leur malédiction sur le pays. D'autres sorciers ne tardèrent pas à répandre cette calomnie. Ce fut une époque de terreur démente, de passions meurtrières déchaînées. Les prêtres étaient si certains qu'ils étaient voués au sacrifice pour apaiser l'accès de haine superstitieuse que, suivant la coutume huronne des condamnés à mort, ils donnèrent une « fête de la mort » aux villageois. Le rapport qu'a donné le Père Ragueneau des tortures qu'ils subirent

fut publié dans les Relations des Jésuites, et, à sa grande confusion, créa un terrible émoi en France.

Il avait écrit :

« Les incrédules ajustent leurs actes à leurs idées ; ils nous ferment la porte au nez, ou s'enfuient quand nous arrivons à l'improviste. Un jeune homme feignit, pendant un moment, d'écouter notre enseignement. Tout-à-coup, surgit un autre jeune homme en furie, qui nous ordonna de sortir de la maison. Le premier qui avait semblé écouter sincèrement, m'arracha du cou mon crucifix et saisissant une hache, la leva au-dessus de ma tête et me frappa avec une sauvagerie telle que je me demande comment je suis encore vivant. Quelque invisible main sans doute détourna le coup. Il essaya une seconde fois de me fendre la tête ; mais une femme lui attrapa le bras et l'arrêta. J'avoue que je n'avais jamais vu la mort de si près. J'ai adressé une demande au chef du village pour qu'on me rendit mon crucifix. Mon agresseur me le rendit à la condition que je sauve la ville de l'épidémie. »

« Dix années écoulées — songeait le Père Rague-neau ; l'année avant la construction du vieux fort, le Père Jogues était alors missionnaire ici. Ce fut lui qui le premier nous avertit des mensongères histoires mises en circulation par un certain sorcier, un décafé tortu de corps et hanté du démon. C'était, bien entendu, avant sa capture par les Iroquois.

« A Sainte-Thérèse, village des Ours », murmura-t-il, si bas que le Père Greslon ne put saisir ses paroles, « et avec moi se trouvaient les Pères Le Mercier, Chastelain, de Brébeuf et Garnier. Les Pères de Brébeuf et Garnier sont, à présent, avec le Père Jogues et les saints. Oui, tout comme sont aussi les Pères Lalemant et Chabanel. Et moi... » Il leva les yeux en

poussant un soupir. Le Père Greslon se pencha en avant: « Vous parliez, Père? » — « Ce n'est rien ». Le Père Supérieur reprit contenance. « Vous êtes loin d'être en bonne santé. Il faut vous reposer et reprendre vos forces. Le Père Le Mercier va se charger personnellement de vous ».

Le Père Greslon ne resta à l'hôpital que par obéissance à son Supérieur. Le Père Ragueneau s'aperçut que l'impatience entravait la guérison autant que la faiblesse. A contre-cœur il décida de lui confier quelque service. « J'ai été inquiet au sujet de Diana, dit un jour le Père Supérieur. Elle se dépense beaucoup à soigner les malades, et pis encore. Elle est assidue à ses charges, ignore les heures, et la difficulté des tâches ardues ne l'arrête point. Elle devient de plus en plus silencieuse chaque jour, et se concentre davantage en elle-même. N'aurait-elle pas quelque souci harassant. Elle refuse absolument de parler de son enfance.

— Toute cette misère a pu l'accabler, dit le Père Greslon en s'éloignant péniblement.

— Ce n'est pas un motif de ce genre qui influencerait sur elle ». Le Père Ragueneau secouait la tête. « Elle est totalement insensible aux souffrances indiennes. Elle fait simplement ce qu'elle fait, parce qu'elle juge qu'il est de son devoir de nous aider. Je crois que si vous réussissiez à la faire parler de son enfance, cela allègerait son esprit. »

Le Père Greslon entama sa tâche avec l'ardeur d'un homme au repos depuis des semaines. Il trouva Diana dans l'une des maisons chrétiennes, penchée sur une femme mourante de l'influenza. Séparée d'elle par le feu de la pièce, le Père Bonin donnait les derniers sacrements à l'une d'elles, qui, à cet instant même allait rendre l'âme.

De ces figures émaciées, impassives, les yeux atones regardaient autour d'eux sans voir. Aucun ne savait qui serait frappé après l'autre, et nul espoir n'habitait leur coeur, désormais.

Diana se pencha plus près d'une forme rabougrie sur la civière de grosse écorce. Les lèvres bleues bougeaient à peine, la voix était éteinte, comme lointaine. — « Mon heure est arrivée et je te bénis, ô jeune fille, autrefois ennemie, aujourd'hui amie. Je vais dans le nouveau monde, le meilleur au-dessus du soleil. Je loue le Grand Esprit qui a pris mon homme, mes fils et mes filles. Maintenant il me donne sa dernière bénédiction. Je vais aller les rejoindre au ciel ».

Les paupières s'agitèrent et la tête se blottit dans le creux du bras. Diana tira une mince feuille d'écorce sur la forme inerte. Le Père Greslon parla doucement. « Il est pénible et désolant que nous ne puissions faire que si peu pour tous ces êtres.

— Vous êtes le Père Greslon ». La voix de Diana était grave. « Vous ne devriez pas être ici. Cette maison est pleine de malades, et je vois que vous êtes bien faible encore. Venez avec moi. Nous ne pouvons faire davantage. »

Il observa ses lignes minces et sa figure maigre. « Vous ne me paraissez pas être non plus très robuste, vous-même, Diana. » — « J'ai perdu environ quarante livres. Ce n'est rien. Nous serrons tous nos ceintures ensemble et nous partageons en frères. Quand on sait qu'on a fait tout son possible, on a moins de remords, n'est-ce pas ? »

Le Père Greslon sourit, puis frissonna. Diana s'alarma tout de suite. Il ne faut pas que vous restiez au froid. Venez au bastion en bois. Le Père Ragueneau y a son cabinet mais il ne s'en sert pas.

—N'avez-vous pas peur vous-même?

—Pourquoi? — Je suis jeune et forte. Quarante livres ce n'est rien pour moi. » — Elle ouvrit la porte du cabinet. — « Oui, il fait chaud ici. Assoyez-vous, je vous prie, Père, et parlez-moi au long du pauvre Père Garnier. C'est vous et le Père Garreau qui l'avez trouvé. »

Un peu plus tard, le Père Greslon faisait son rapport au Père Supérieur: « Je ne suis pas sûr que nous ne nous trompions pas sur Diana, dit-il. Elle me paraît tout-à-fait modeste, et réservée. Je ne pense pas qu'elle soit insensible aux souffrances qui l'entourent. En tout cas, elle a une magnifique maîtrise de soi.

—Oui, en effet, concéda le Père Ragueneau. Mais avez-vous réussi dans votre tentative? »

Le Père Greslon l'oeil hagardement fixé sur ses mains: « Non, échec complet. Je ne connais pas son secret. Elle le garde pour elle.

—Il faut pourtant tirer cela au clair. Ce secret doit être comme une blessure cachée qui s'ulcère. En tout cas, je suis parfaitement content d'elle. Elle est un ange de pitié pour toutes ces pauvres femmes ».

Dans la nuit, les feux iroquois flambèrent sur le continent et dans leur rougeoiment le va-et-vient des ombres était significatif. Le Père Supérieur délaissa les affaires de Diana pour de plus urgents problèmes. Il ne se doutait pas que dans le secret de sa chambre elle s'échinait à fourbir un arc de guerre; ses yeux, pendant qu'elle astiquait, étaient attirés en tangente au mur, comme par l'aimant, vers un carquois appendu, redondant de flèches acérées.

Quand Gilles vint prendre sa faction, elle l'attira à part. — « J'ai eu une très intéressante conversation avec le Père Greslon. Il m'a parlé des Pétuns qui vou-

laient le tuer ainsi que le Père Garreau, quelqu'un ayant fait courir le bruit qu'ils étaient de connivence avec les Iroquois. »

Gilles bondit, mâchoire béante. — « Je sais ce que cette saligaude de Rayon de Soleil a été capable d'inventer, continua Diana très calme. Je ne tiens pas précisément à recevoir un coup de hache derrière la tête ; mais voici ce que je vais faire. Les Iroquois campent là-bas sur la terre ferme. Le premier soir que le temps sera favorable, je vais traverser pour en tuer quelques-uns. Simple histoire de démasquer cette menteuse Arakwa.

—C'est impossible, c'est fou ! vous allez vous faire tuer ! Il halenait.

—Si je n'y vais pas, je vais me faire fracasser le crâne tout de même, c'est couru.

—Je vais le dire au capitaine, trancha-t-il. Il va vous enfermer.

—Et vous ? Vous m'avez déjà dit... Il se peut que, enfermée, je sois en sécurité. Vous, vous êtes en faction de nuit. Ces haches de Hurons sont un tel gâchis » Elle haussa les épaules, de guerre lasse, et attendit la réaction de Gilles à cette menace.

Il s'écria : « Mais je n'ai jamais rien fait ! Pourquoi penseraient-ils cela ?

—Pourquoi penseraient-ils simplement ? Un Huron ne pense pas souvent ; quand il pense, il pense mal, et ça fait du vilain. Il va sans dire qu'en cette généralisation, il faut excepter Annaotaka, qui, lui, est un vrai guerrier. Maintenant écoutez-moi ! » Elle baissa la voix jusqu'au murmure, en le voyant irrésolu. « Si nous ne faisons rien, on nous abat sûrement. Si vous suivez mon plan, nous nous en tirerons tous deux. Je connais les Iroquois. Ils sont sûrs d'eux. Nous nous

faulilerons dans leur camp, nous ferons goûter de la hache aux plus proches, puis nous courrons au fort. Je puis décocher une flèche comme personne. Vous avez un fusil à pierre; chargez-le d'une douzaine de boules. Surpris, ils saisiront leurs haches, mais une fois à découvert, ils ne nous affronteront pas. Nous montrerons alors notre bonne foi et par là nous leur remonterons le moral ».

Gilles en restait figé. Non de peur, mais à la pensée atterrante de la colère du Père Ragueneau et de Godfrey. Sans compter la perspective d'un coup féroce d'une hache dissimulée dans l'ombre. Si indomptable que fût son courage, il répugnait à pareille mort. Les dernières paroles de Diana vainquirent sa résistance. Ni le Père Supérieur, ni Godfrey n'avaient pu lui imposer une discipline en vue du succès d'une expédition. Il voua Arakwa aux gémonies, et, à contre-cœur donna son consentement. Diana retourna à sa chambre, un sourire énigmatique aux lèvres et se remit à bricoler les flèches.

Elle avait passé des heures à observer les feux sur le rivage du continent. Ils étaient groupés vers un seul point, sauf un qui était considérable, en face du fort, distant du camp principal, d'un demi mille environ. Une avant-garde de grand chef, jugea-t-elle, à un endroit convenable pour détourner l'attention dans le cas d'une attaque en masse. Elle observa les silhouettes s'agitant autour du feu et les dénombra à une vingtaine. A deux reprises, elle s'imagina voir se profiler des plumes d'aigles contre les flammes. C'est là qu'elle voulait frapper, le premier soir que le ciel serait couvert.

Elle déploya ses plans devant Gilles. Il y souscrivit d'enthousiasme, dès lors qu'il y participait. Il n'était

pas de caractère à rester apathique. Il comprenait l'audace et la passion du combat. La préparation méticuleuse, l'espionnage de l'ennemi de jour et de nuit répugnaient à sa nature. Il fit de ferventes prières pour que le ciel s'obscurcit et se couvrit de nuages orageux. Deux jours plus tard, pas davantage, elles étaient exaucées.

LE vent soufflait en furieuses bourrasques sur le détroit du Tonnerre. A la vigie du bastion est, Godfrey vivait le cauchemar horrifiant d'une ruée effrénée de meutes hurlantes de loups, surgissant par milliers de la nuit noire des futaies emplies des claquements sinistres de leurs mâchoires, et des déchirures lugubres de leurs crocs. La main en visière sur les yeux, il scrutait avec angoisse le point nord. Une fine neige lui cinglant la face, il fixait le continent où pointait à travers les rafales de l'ouragan la faible lueur d'un feu. La nuit promettait tout plein d'alertes et d'anxiété, prévoyait-il, à déceler l'attaque brusque des Iroquois du fond impénétrable de l'horizon en tourmente.

Jurant alternativement en anglais et en français, Godfrey passa une tunique de daim par dessus le gilet de cuir, et commença une inspection des blockhaus. Au corps de garde, il s'arrêta, glissa deux pistolets dans une ceinture, se mit en sautoir une paire de raquettes. la main au mousquet, il se tourna vers le sergent Laurie: « Robert, lui cria-t-il, prends ma place aux remparts. Voici le moment d'avertir les guerriers, avant le déclenchement de l'attaque. »

De la poterne, il jeta les yeux sur le détroit et il eut un réflexe de surprise. Deux formes imprécises sem-

blaient bouger, substance et génies à la fois de la tempête. Fugitif coup d'oeil; mais vision d'horreur. Il se précipita au saillant. Gilles n'y était pas. Les Hurons lui apprirent qu'il était parti depuis un moment, avec mousquet et hache. Godfrey fila comme un trait à la porte de Diana. Fermée mais sans barre. A la lueur du feu, il vit que l'arc et le carquois n'étaient plus au mur. Proférant un juron saugrenu en anglais, il revint au corps de garde huron. — « Toi, et toi », dit-il en désignant du doigt deux hommes des plus sûrs. « Courez comme des daims effrayés, chez Annaotaka, lui dire que je pars vaincre les Hodenosoni. Dites-lui que je vais au feu des Iroquois, tout seul, et que je n'espère pas le revoir à moins qu'il ne vienne comme le vent avec ses guerriers ».

Les Hurons jetèrent un profond « ho »! d'admiration et partirent. Godfrey fixa ses raquettes par les courroies et disparut dans l'océan de neige.

Les épaules voûtées, il traversa la glace en biais vers la terre ferme. Il savait gré au vent tout de même de le pousser. Il se produisait dans le rideau opaque de rapides trouées, comme des déchirures de griffes, qui lui permettaient de voir. Il jurait et priait alternativement. Il maudissait l'idiotie de Diana et de Gilles d'avoir entrepris cette folle aventure et priait pour que le gros de la tempête ne soufflât pas avant qu'il les eût trouvés. Quand à Annaotaka il n'y pensa point. Il savait que le chef de guerre suivrait comme il le lui avait demandé.

Godfrey s'arrêta tout à coup, son mousquet au creux du bras gauche, tout prêt. Du brouillard rougeâtre, qui était le feu du chef, sortit un cri sauvage. Il sembla que l'orage portait sur ses ailes le bruit frénétique d'une orgie sanguinaire des Iroquois. Deux silhouettes

surgirent devant lui, qui rivalisaient de vitesse dans la direction de l'île. A l'instant où Godfrey, d'un bond, tentait de les rejoindre, il entendit une détonation sourde aussitôt éteinte par la rafale de vent. Il vit l'une des deux ombres chanceler, puis tomber. L'autre s'arrêta. Godfrey jura, furieux, de ne pouvoir arriver à son secours. Il poussa un soupir de soulagement en voyant que l'autre silhouette se redressait, l'arc en main. Le vent le favorisait. Il lança un cri : « Diana, cours ! sauve-toi ; je vais les arrêter ! »

L'arc tomba. Elle ne fit plus un mouvement. Une minute après, il la rejoignait. « Cours ! cria-t-il. Sauve-toi ! Je vais m'occuper de Gilles » Un rire sauvage la secouait, un rire guttural que le vent emporta et chassa au large. Et tous deux restèrent penchés sur l'être effondré à leurs pieds. La neige rabattue par le vent cinglait cruellement en lanières, et, dans ses tourbillons, des formes indistinctes s'approchaient en rampant ainsi que des loups qui se serrent pour dévorer. Deux contre une quarantaine environ, estimait Godfrey. Les chances étaient impossibles. C'était la fin de la lice. Il eut un rictus. Vive comme le fil d'un rasoir était son envie de tuer de l'Iroquois, autant que sur les parapets de Saint-Louis, quand il réservait ses munitions pour abattre le Petit Tonnerre. A cette heure, c'était pour tuer le chef aux six plumes d'aigle que ses yeux fouillaient la nuit à travers la tempête. La farce que lui jouait le sort lui tira un rire farouche. La vie qu'il avait jadis cherché à enlever allait finir avec la sienne ; mais celle du chef aux six plumes d'aigle y passerait aussi.

Ses yeux perçants le repérèrent. Le mousquet sauta à l'épaule. Il y eut un jet de flamme, un éclat rouge. Les six plumes d'aigle volèrent dans un écla-

boussement de neige. Le rire à gorge déployée de Diana fusait, quand un éclair jaillit d'en face, puis un bruit sourd, à côté d'elle: Godfrey tournoya et s'écroula. Le cri aigu qu'elle échappa fit réagir Godfrey. Avec un effort suprême, il se tourna et de sa main droite tira de sa ceinture, un pistolet, puis un second. Le bras poussé au point sur la glace, il tira deux coups rapides; et les deux mousquets iroquois disparurent. Godfrey vit cela, mais pas davantage. Il s'écrasa à côté de Gilles. Un cri sauvage s'étrangla dans la gorge de Diana. Pour la première fois, dans sa trépidante vie, en pleine conscience, elle connut la peur. Non pour elle, certes, mais pour l'homme, tout à coup inerte à ses pieds. Elle le regarda à la tête, d'un seul coup d'oeil; elle se retourna d'un coup de rein superbe, le corps glacé de rage et d'intense haine. Sous leur impulsion fatale, tout son être, esprit et muscles coordonnés, se muait en une implacable machine de guerre. Amazone d'un monde primitif en pleine tourmente des éléments déchaînés, elle épiait le moment propice pour l'hécatombe. Deux flèches, comme la foudre, lui passèrent à la hauteur des yeux, en sifflant dans le vent. Elle nargua, flegmatique, et d'un seul mouvement leva l'arc et l'encochoa. La corde revenait claquer à l'arc et ses doigts allaient au carquois prendre une autre flèche. De ce rythme aisé qui, mécaniquement partageait chaque seconde en vitesse, elle lançait la mort en avalanche au milieu du fracas de l'orage. C'était d'un tir inégalable, d'un juger infailible du vent et du déplacement. En quarante secondes une douzaine de flèches touchèrent leurs cibles mouvantes. Elle exultait d'une âpre joie au massacre qu'elle avait fait. Elle cria sa féroce exaltation jusqu'à ce qu'elle vit les Iroquois reculer devant la mort ailée, rompre et fuir, à la

faveur de la poudrerie en trombes. Annaotaka la trouva alors penchée sur Godfrey, inconsciente de la tempête, insouciant de l'ennemi.

Le crissement et le craquement de la neige sous les pieds des Hurons d'Annaotaka ramenèrent Godfrey à la connaissance. Il bougea, puis fit des efforts pour se mettre sur son séant. « Donnez-moi le bras. » Il soufflait, pantelant.

« Non, Godfrey, non ! cria Diana. Nous allons te porter pour te ramener. »

Annaotaka marmonnait sa surprise. Godfrey le regarda et regarda aussi les guerriers tout à l'entour : « Je savais que tu viendrais, mon frère. »

Sa voix se ranimait. « Mon cœur est triste de n'avoir pu combattre avec tes hommes des Cordes, ô chef. »

— Nous combattons les Hodenosoni, une autre lune, ô Sontakwa. Un guerrier va te porter à la grande forteresse de pierre.

— Mes pieds m'y porteront. Comment est Gilles ? » Diana secoua la tête.

— Je m'en doutais, à la manière qu'il est tombé marmotta Godfrey. Donne-moi la main.

— Tu ne vas pas... » Elle protestait. « Tu ne vas pas marcher ? »

— Me faire porter sur le dos d'un indien ? Fichtre non. Hâtons-nous, sinon il nous faudra jouer du mousquet pour nous frayer un chemin.

— Où as-tu été frappé ? » — Diana l'aidait à se remettre debout.

— Ici. » Il montrait l'épaule gauche.

Malgré ses protestations, elle lui fixa le bras au côté avec son ceinturon, tout en lui faisant mettre ses raquettes par un guerrier.

« Et ramasse mon mousquet et mes pistolets, dit Godfrey. Je ne voudrais pas les perdre. »

Annaotaka revenant d'une brève reconnaissance du champ de bataille: « Peau de castor ne combattra plus », dit-il en faisant, de son doigt posé au centre de son front, un commentaire assez significatif. Puis il leva trois doigts: « Il y a trois Hodenosoni tués par du plomb. Quatre fois ce nombre a été abattu par des flèches. Le Petit Tonnerre parle comme un grand chef de guerre et chacun de ses mots tue. Même le plus fort guerrier n'aurait pu en tuer davantage. » Il mettait dans sa voix un accent de profonde déférence.

« Près du feu, à cet endroit, ô chef, tu trouveras d'autres gens de la Maison longue qui connaissent maintenant le taillant de nos haches. Mais ce qui est urgent, ô Annaotaka, c'est que tu me donnes des guerriers pour nous aider à regagner le fort. » Elle montra l'endroit où Gilles gisait dans la neige. « Alors, toi, suis en te tenant entre nous et le continent. »

Le chef donna vite ses ordres. Le mince corps qu'était Gilles fut hissé sur le dos d'un guerrier, et avec Diana à côté de lui, Godfrey se traîna lentement en trébuchant vers l'île. Annaotaka avec un petit peloton d'hommes divergea vers l'endroit où les Iroquois étaient tombés.

Le gros des soixante soldats se faufila à travers la tempête jusqu'au feu du camp principal. Une vingtaine de Hurons entourant Diana lui grommelaient leur admiration. La Hinowaiia qu'ils avaient redoutée jadis était désormais des leurs; et seule elle avait infligé une écrasante défaite à leurs ennemis détestés. Ils manifestaient leur joie dans leur langage. Diana regardait avec tristesse la face tirée de Godfrey. Ils essayaient tout le plus fort de la tempête de neige. Il était im-

possible à un blessé de lutter contre son effroyable poussée. Elle allait procéder à l'encontre de sa volonté quand il s'affaissa, évanoui contre elle. On lui enleva ses raquettes, et en un tournemain on le hissa sur le dos d'un guerrier. La caravane avançait à pas pressés.

Diana s'appuya contre Godfrey en coupe-vent contre l'orage assassin, et ne quittait pas des yeux, de ses yeux pleins de douleur, sa figure exsangue. Quel voyage interminable pour elle; quelle éternité d'inquiétude et de souffrance! Périples de cauchemar; course éperdue, fuyant la mort à travers une étuve infinie où pullulent des fantômes gris, grouillants et infranchissables butoirs. Tout sens d'orientation anéanti, elle marchait aveuglément. L'espoir d'atteindre un refuge avant que Godfrey ne périsse de cette misère, allait l'abandonner, quand enfin le chef de file lança le cri reconfortant. Le fort et sa masse blanche leur apparaissaient.

Sans daigner écouter les protestations de Diana, les soldats couchèrent Godfrey sur le large banc du cabinet du corps de logis. Gilles avait été tout de suite enfoui dans la neige, près de la porte. Diana n'avait pas le cœur ni le temps de mesurer leur stupide affairément. Elle ranima le feu et se mettant vite à délayer la tunique de Godfrey, elle commanda: « Que l'un de vous aille en hâte prévenir Aontekete que Sontakwa est ici, blessé. »

Elle en interpela un autre: « Dis! Andouch était un guerrier et il est mort tel en face de l'ennemi. Qu'on le mette avec les guerriers au prochain feu de conseil. »

L'action était son stimulant. Mais encore Diana était-elle le mécanisme froid, précis, qui avait résisté aux Iroquois, jusqu'à leur fuite. Elle considéra sans émotion la chemise tachée de sang, et, à l'aide d'un couteau de chasse se prépara à la taillader pour l'enlever.

Elle était si attentive à ce qu'elle faisait qu'elle n'entendit pas entrer Annaotaka dans la pièce. — Il bougonna qu'il était d'opinion qu'on doit tout de suite exhiber une blessure faite par un ennemi.

Il se pencha, releva Godfrey, et Diana enleva la chemise. Le grand froid avait refermé vite la blessure. Annaotaka fit remarquer le bourrelet derrière l'épaule. Au-dessous se dessinait le contour d'une balle. Le chef prit le couteau de Diana. Une incision, un petit coup de côté de la lame, et la balle tomba avec un petit bruit sourd dans sa main.

Cette opération ranima Godfrey. Il ouvrit les yeux : « Je savais que je pourrais faire cela ». Il cligna des yeux en se voyant la poitrine et les bras nus. « Ce n'est pas moi qui ai fait... »

La porte s'ouvrit, et le Père Supérieur entra. Derrière lui venait le sergent, portant le nécessaire à pansements et le pot d'eau bouillante. Le Père Ragueneau se penchant sur Godfrey avec une profonde sollicitude : « Une attaque dans la tempête ; et vous avez été blessé, Godfrey ! Pas gravement, j'espère.

— Mon frère est le plus brave des guerriers, ô Aontekete. Il ne le cède qu'à Petit Tonnerre. Non, le peuple de la Maison longue n'a pas blessé Sontakwa à mort. Leurs mousquets ont fait feu et une pierre de plomb est entrée là. » Annaotaka fit voir au Père Supérieur une cavité ronde, bleue et rouge, dans l'épaule de Godfrey. « Voici la pierre de plomb.

— Ce n'est rien, » dit Annaotaka, avec un haussement d'épaules optimiste.

Le chirurgien Pinar et l'apothicaire Molère arrivèrent. Le Père Ragueneau les salua d'un petit mouvement de tête. — « Nous allons nettoyer la plaie et remettre l'épaule en quelques minutes ». On envoya Diana

chercher une couverture de castor et de l'eau fraîche. Quand elle revint, le pansement était terminé. Le sergent dit tout haut : « Faut-il que j'envoie la civière, Monsieur? »

Le Père Supérieur vit se durcir le visage de Diana. — « Pas encore. Apportez du bouillon chaud dans ce pot. »

Godfrey bougea avec difficulté, ouvrit les yeux et prit une petite gorgée d'eau. « Tu te sens mieux, Godfrey? » lui demanda Diana.

Il répondit par un signe de tête, et ferma les yeux.

Le Père Ragueneau interrogea Diana d'un simple regard. Diana dit : « C'est ma faute. Gilles est étendu dans la salle de garde... mort.

— Gilles est mort! » Le Père Supérieur s'effondra sur le banc. — « Racontez-moi tout ».

Elle raconta tout, avec un calme noble, sans rien omettre. Le Père Ragueneau connut dans son détail la conspiration huronne contre elle, l'incursion au camp iroquois et la bataille livrée en pleine tempête de neige. Mention ne fut pourtant pas faite, même une seule fois, d'Arakwa.

Annaotaka la regardait, l'oeil fixe, sans un clignement. « Il n'y avait pas d'autre parti à prendre, mon frère Aontekete. Mon peuple est fou, même celui des Collines bleues. Ils sont ensorcelés par les mauvais esprits. Le Petit Tonnerre n'a pas tué Andouch. Elle est un grand guerrier. Regarde! » Il montrait à sa ceinture, une touffe grise de scalps récents. « Elle a tué comme sait tuer un grand chef, et elle a inspiré à mon peuple un nouveau courage. »

— J'entrevois ce qui peut en résulter d'heureux, dit le Père Ragueneau en français. Ce que vous avez fait, Diana, était apparemment nécessaire. Il est regretta-

ble pourtant, et j'en suis affligé, que vous n'avez pas jugé bon de me confier votre projet. Tout ceci eût pu être évité.

—C'était une guerre privée, Père. Si Gilles ne s'y était pas mal pris, il n'y aurait pas eu de combat.

—Je ne tiens pas vos explications pour probantes. » Le Père Ragueneau remarquant l'air bizarre et interrogateur d'Annaotaka, lui traduisit en huron: « Ma bouche disait que tes paroles étaient sincères, mon frère; mais que le Petit Tonnerre aurait dû me faire part de son dessein. Je suis bien fâché qu'elle ne l'ait pas fait. »

Annaotaka, avec un sourire cynique dit: « Quand le chef fait la guerre, il ne demande pas s'il doit salir les haches. Il demande qui veut venir avec lui pour les tremper de sang. » Posant alors un profond regard sur Diana: « Quelque serpent dans mon peuple, dit-il, a dit contre toi de méchantes paroles, ô Petit Tonnerre. Moi, Annaotaka, chef de guerre de mon peuple, je te demande le nom de ce serpent. »

Elle secoua doucement la tête. « Je regrette, ô grand chef. Ma bouche ne peut accuser, si mes yeux n'ont pas vu.

—La réponse est belle, avoua Annaotaka, hochant la tête. Tu parles comme il convient à un chef. »

Le sergent revenait avec le brouet. Le Père Ragueneau jeta un regard sur Godfrey. Il dormait. « Nous n'allons pas le réveiller. Vous, sergent, apportez une civière. Gilles Joinville est étendu, mort, dans la salle de garde. Emportez le corps afin qu'on le prépare pour l'ensevelissement. Puis revenez ici et nous déplacerons le capitaine. »

Diana blêmit. « Mon Père, vous n'allez pas enlever Godfrey d'ici. Il a besoin de soin, et je vais le soigner. Vous ne voudriez pas me... »

—Je ne puis, cependant, faire autrement, mon enfant! » La voix du Père Supérieur avait un sincère accent de compassion. « Je ne puis le laisser seul.

—Je comprends très bien, révérend Père, mais, dit-elle, au désespoir, il y a moyen de concilier tout.

—Je saisis ce que vous voulez insinuer. » Et avec une infinie bonté dans le regard il la contempla. Il nota la figure tirée de fatigue, la fine coupe de la bouche, mais surtout ce que lui révélait la profondeur insondable de ses yeux, éclatants de lumière et d'ardeur.

—Ma pauvre enfant, que dois-je faire? Ne me croyez pas cruel. Je vous comprends mieux que vous-même. Je comprends jusqu'à ces terribles pensées que vous me cachez... »

Un doux rire égrena sa joie: « Cependant, vous ne voulez pas nous marier! Ne pourriez-vous donner l'ordre qu'on le garde, en surveillance, dans cette pièce? Alors je pourrais en avoir soin. Si Godfrey est ici, Annaotaka considérera que ce bastion est gardé si bien que même un rat n'y pourrait entrer. »

Les yeux du Père Ragueneau allaient de Diana à Godfrey, puis à Annaotaka et tout autour de la pièce. Il était visiblement pris par son raisonnement. Le chef les observait avec une imperturbable attention. Ne comprenant pas leur français, il s'en rapportait au langage des yeux. Il fit, soudain, une enjambée vers Godfrey, et sourd aux objurgations véhémentes du Père Supérieur, il entreprit de le tirer du sommeil. Il vociféra: « Ecoute bien ô Sontakwa, on dit des paroles de conseil. Ouvre tes oreilles! » Voyant papilloter les yeux de Godfrey il se tourna vers Diana avec un hideux

sourire de victoire. Elle, profitant vite de son réveil : « Ecoute Godfrey, dit-elle, le Père Ragueneau va te faire transporter au fort. Dans ces conditions, je ne pourrai rester auprès de toi. En insistant tu pourrais certainement rester dans cette pièce. Fais selon ton désir. »

Le Père Ragueneau plongea ses yeux dans ceux de Diana en exprimant, d'un hochement de tête, la peine qu'elle lui faisait. « Pas tout à fait loyal, ce que vous avez fait là, ma fille. »

Godfrey remua la tête. Un peu de couleur monta à ses joues. « J'aimerais bien, mon Père, qu'on me laissât dans ce bastion. »

Le Père Supérieur le fixait, perplexe. « Etes-vous bien sûr, Godfrey, que vous voulez rester ici ? Vous êtes malade et ceci est l'endroit le plus exposé. Je vous parle en ce moment en vous considérant affectueusement comme un fils.

—Merci, mon Père, prononça Godfrey d'une voix faible. Je me sentirais plus heureux ici. »

Le Père Ragueneau, fléchi, hésitait encore ; il branla la tête ; puis souriant : « Alors soit. Nous ne vous déplaçons pas. »

C’ETAIT la beauté qui brille après l’orage ; la paix qui récompense la lutte. Diana, rêveuse, jeta un coup d’oeil à la barbacane du blockhaus, et dans le faisceau cristallin de ce diaphragme meurtrier, Akwendoe lui apparut, resplendissant et féérique joyau. La tempête de neige qui, pendant la nuit sombre avait, comme un glaive, déchiré toute la Huronie, laissait, au matin, dans son affreux sillage, la splendeur irisée d’une miraculeuse vision. Chaque buisson, tout arbre jusqu’aux crêtes hautaines des vieux pins tout blancs, ployaient sous le lourd embrassement de la neige. Les palissades étaient d’hermine immaculée ; les bastions, d’albâtre diaphane.

Le soleil franchissant la barre d’horizon, de sa clarté crue, captée puis réfractée en averses de poussière d’astres inondant la terre, changea ce monde albe en une impalpable et surnaturelle beauté. Simple trait divin de l’universel Architecte, jeté à l’oeil perverti de l’homme, en amorce des gloires promises de son héritage spirituel, et recelées dans la voûte éternelle jusqu’au terme de la vie terrestre. Diana, saisie d’admiration murmura : « Dieu, quelle étonnante... Quel... » Elle revit en pensée les tourbillons de la tempête, la tourmente de mort et de sang d’où

naissait cette paix, tant d'émouvante beauté, et qui lui évoquait Godfrey. Un souffle puissant emplit sa poitrine.

L'apothicaire Molère bougea sa masse léthargique, et du coin de la banquette regarda, avec des yeux clignotants, Diana, penchée sur Godfrey. En voyant la bouche du malade se crispier de douleur, elle fut prise d'un frémissement subit. Ce monde étincelant qui venait de tant la troubler, n'était donc qu'un mirage. Ce n'était donc que le masque odieux, l'embûche mortelle.

Les paupières de Godfrey clignèrent, et Diana, le voyant sourire, sentit sa poitrine se gonfler et sa gorge se dilater de joie. La nature elle-même, souvent impitoyable, la divine Providence, montraient leur transcendantale mansuétude. Sinon Gilles n'eût pas été la seule victime. Dans son infinie pitié, Dieu avait protégé Godfrey, et Il faisait de ce jour même un chef d'oeuvre de sublime clarté. Elle sentit naître en elle l'humilité et la contrition. Des larmes roulèrent sur ses joues. Godfrey ouvrait les yeux. En l'apercevant, il fit un effort pour se soulever. — « Non, non ! » fit-elle, en le retenant d'une main sur son front, « Ne bouge pas, je t'en prie.

— Tu pleures, murmura-t-il. Pourquoi ?

— Je pleure du bonheur de te voir ici. » Elle sourit à travers ses larmes. *λυσίμων γελωσασθ.*

Godfrey ferma les yeux. Il les rouvrit. — « Pourquoi es-tu sortie comme ça lui dit-il, d'une voix affermie.

— Il le fallait. » Elle tomba à genoux à son chevet. « Que tu es stupide, Godfrey, comme tous les hommes du reste. »

A ce moment, le sergent Lausier vint remplacer maître Molère, et il apportait à Godfrey du gruau

chaud. Repliant sa longue carcasse sur le banc, il se mit à presser Diana de questions. — « Attendez un instant, Robert, dit-elle. Je vais aller chercher de l'eau fraîche. Et rappelez-vous que je suis le chef dans cette pièce. Le soldat Bethune ne doit pas parler. Il lui faut ménager ses forces. »

Quand elle revint, Godfrey s'était rendormi. — « Il est complètement épuisé. Les nuits sans sommeil et les tracas ont usé sa résistance. S'en remettra-t-il? Voilà toute mon inquiétude. Quand Gilles...? » elle s'arrêta inquiète, en regardant le sergent.

—C'est fait. Je suis venu tout de suite après.

—Terrible! murmura-t-elle. Et pourtant, si nous n'avions pas agi ainsi, Godfrey et moi aurions été tués.

—Je le sais. Le Père Supérieur aussi. Lui et Annotaka ont passé la nuit en conférence jusqu'à l'heure des dévotions personnelles du Révérend Père. »

Le sergent Lausier jeta machinalement un coup d'oeil à une archière. — « Voilà, dit-il, ce suppôt de l'enfer, Arakwa. Voilà l'auteur de tout le mal.

—Gardez Godfrey. Je veux la voir. » Diana ouvrit la porte et sortit. Arakwa avançait lentement dans la neige profonde, tête baissée, sans rien voir.

« Ah! Rayon de Soleil qui ne brille plus! » Diana attaquait, sans pitié. « Tu voulais me faire fendre la tête et celle du Grand Aigle à coups de hache. Et à quoi ta rancune a-t-elle abouti? On a pelé ta Peau de castor. C'est un brave qui est mort, et qui git dans la terre gelée. »

Arakwa demeura figée, la main sur son coeur. La haine qui la consumait se voyait dans ses pupilles dilatées. — « Tu mens, cria-t-elle, ô chienne de louve! C'est toi qui l'as ensorcelé! Tu le voulais, mais il t'a été enlevé.

—Vile machine à mentir, lui rétorqua Diana avec tout son mépris. Je n'ai jamais convoité ta Peau de castor. C'est Sontakwa que j'ai voulu et je l'ai dans cette maison. Prends garde, ô Rayon de Soleil qui ne luit plus! Tu as essayé de me tuer avec lui, et tu as tué celui que tu ne voulais pas tuer. Je te répète: Prends garde, car je rougirai ma hache de ton sang. Touche seulement à un cheveu de la tête de mon homme, et si grande que soit mon admiration pour ton père, tu meurs.

—Je vous brûlerai tous deux! » cria Arakwa en se sauvant, la face convulsée.

—On dirait qu'on la coupe en morceaux, gouaillait le sergent.

—C'est bien ça, répondit Diana, féroce. Je lui ai arraché le coeur; et c'est ce que je voulais.

—Je sais assez de huron pour comprendre ce que vous lui avez dit. » Le sergent Robert la regardait curieusement. « Eh bien!... comme torture c'est servi. Fichtre, elle a son compte!

—Pas encore assez. Elle est perfide et traîtresse, et elle le sera toujours. Je voulais l'avertir.

—Et ça y est bien », soulignait-il avec une visible joie. « Vous lui avez tourné le fer dans le coeur.

—En a-t-elle un seulement? Vous pourrez tout raconter au Père RaguenEAU.

—Dites-le lui vous-même », répondit le sergent, qui regagnait le banc en hochant la tête. Il y eut un grand silence dans la pièce.

Aucun d'eux n'avait vu Annaotaka s'approcher jusqu'à l'encoignure du bastion et s'y tenir à l'écoute. Quand Arakwa s'était enfui, il s'était défilé en tapinois pour la rattraper à son blockhaus de la forêt. Il l'avait alors saisie au bras et la foudroyant de son re-

gard: « J'ai entendu des paroles, dit-il, qui sont entrées comme des flèches dans mon cœur. » Il contenait l'éclat de sa voix. « Moi, ton père, je te dis et te redis: deux fois les mauvais esprits t'ont hantée et deux fois tu as tué des hommes. La première fois quand les Hodenosoni ont brûlé les ondakis, je t'ai parlé comme à présent. J'ai dit: j'ai trois avis. D'abord celui que tu es indigne de vivre. L'autre, que je devrais te renier pour toujours. Le troisième, que tu pourrais, peut-être, te corriger. Je me rangeai à ce dernier. Mais aujourd'hui, je dis que tu mérites de mourir, que tu n'es plus de mon sang. Je dis que la prochaine fois, tu mourras.

—Silence, misérable! » Il la giffla en pleine face. « Le Petit Tonnerre est un grand chef. Elle combat ses ennemis courageusement. Songe à Enons! Tu iras à la grande Maison. Ma maison se ferme pour toi. » Il la souffleta encore. Elle s'échappa, la gorge étranglée d'un sanglot de désespoir et de haine. Annaotaka la suivait de ses yeux écrasants comme le granit, puis, en quelques enjambées disparut dans la forêt.

Du même pas revenant avec un ballot d'écorce sous le bras, il alla droit au bastion principal. D'un coup d'épaule, il ouvrit la porte toute grande. Grommelant, il passa devant le sergent Robert, sans le voir, alla droit vers le Père Ragueneau et Godfrey. Se trouvant alors en présence de Diana, il leva cérémonieusement la main et lui dit: « ô Petit Tonnerre, moi, Annaotaka, je te parle comme à une fille de mon sang, et de mon esprit, et dont le bras si fort à la guerre ressemble au mien et dont le courage est résolu au combat comme le mien. Ta langue a dit des paroles de vérité à une femme appelée Rayon de Soleil. Moi, Annaotaka, j'ai entendu ces paroles que tu as dites, et à

mon tour, j'ai parlé à cette femme, en chef suprême de la tribu des Cordes. Mes paroles étaient justes comme les tiennes. Il n'y a pas à parler davantage, ma fille, ô Petit Tonnerre. »

Diana, effectivement, savourait cette surprenante apostrophe. Le Père Supérieur et Godfrey ne l'écoutaient pas avec moins de stupéfaite admiration. Puis Annaotaka tendit à Diana la botte d'écorce: « Pour que tu l'emploies, ô Petit Tonnerre. Quand tu combats pour sauver une vie, celle des autres ne compte pas à tes yeux. Tu combats comme doit faire la fille de mon esprit. Tu combats avec la hache aussi bien qu'avec les flèches, et un guerrier a besoin de ses forces. Regarde ceci! un de mes meilleurs chiens, et prêt pour la marmite. Je te prie de le prendre. Fais geler en cachette sûre ce que tu veux conserver pour d'autres soleils. Sa chair te rendra forte. C'est pour toi et mon frère, le Grand Aigle. » Il marcha vers la porte. « Les esprits ont détourné de nous leurs regards quand tu es venue sur terre. »

Le Père Ragueneau fixait le mur en troncs d'arbre. « Forme particulière d'adoption, que le chef a crüe acceptable pour nous, murmura-t-il. Il a banni Arakwa, et lui substitue Hinowaiia. »

Diana le regardait muette d'étonnement. — « Un grand honneur! » Godfrey trouvait la force de sourire. « Pourquoi pas? Il sait apprécier un vaillant guerrier par dessus tout. Et elle et lui sont plutôt redoutables »

Le Père Ragueneau pétrissait, de ses doigts, sa lèvre supérieure. Et Diana ne parut pas saisir la plaisanterie. « Qu'a-t-il voulu dire en déclarant qu'à ma naissance les esprits se détournèrent? »

— Il essayait de faire entendre que vous auriez dû naître Huronne », dit Godfrey de sa voix faible.

Le Père Supérieur jetant les yeux sur le paquet :
« Un cadeau d'une munificence princière. »

Les événements, par la suite, justifièrent la gratitude de Diana envers Annaotaka. La maladie, tenace, ne quittait pas le blockhaus, et secouait Godfrey moribond sur son grabat. Diana, les traits durcis, les yeux fiévreux de toute la tension de son espoir, restait immuable à son poste bénévole, à toute heure du jour et de la nuit pour administrer les préparations médicinales d'herbes macérées par l'apothicaire Mollère. Le Père Ragueneau, les joues caves, les yeux abattus rognait ses heures de travail pour veiller le pauvre corps épuisé, ligoté au banc pour immobiliser l'épaule blessée. Il considéra la figure tirée de Diana et lui dit doucement : « Cela vaut mieux ainsi, ma fille. Autrement, il se serait épuisé de surmenage et n'eût eu de cesse qu'il ne fût réduit à un état voisin de l'irréremédiable. »

Diana sourit malgré tout. Car qui, pensait-elle, se surmenait plus que le Père Supérieur, et courait, de ce fait, les plus grands risques de contamination ? En effet, à une pareille époque de tribulation, la foi ne se trempait-elle pas davantage, et le Père Supérieur écrivait, avec une nuance de modeste fierté, des rapports de service qui ne faisaient état, dans leur teneur, ni de la maladie, ni de la mort :

« Combien peu des survivants ne doivent l'existence à notre aide ! En est-il un parmi les morts qui ne nous fût redevable d'un dévouement sans réserve ? Du reste, on salue en nous les pères de ce pays ; et la foi y a trouvé une solide assise, puisque, durant les treize derniers mois, nous comptons jusqu'à 2,700 conversions. Il faut noter que notre indigence de provisions alimentaires n'eût pu permettre de sauver la vie à plus de un

sur dix réfugiés. Mais, même si tout échouait, jamais, Dieu aidant, le courage, la ténacité et l'espoir ne faibliraient. Car l'amour peut tout faire et tout souffrir. Cette assertion, chacun des Pères vivant ici, la fait sienne. Leurs coeurs sont prêts à tout, et leur courage affronte sans sourciller la croix, le danger ou la torture. »

Alors le Père Ragueneau posa sa plume, ferma ses paupières lasses, mais les ouvrit bientôt avec un pli d'inquiétude au front. Il y avait encore tant à écrire.

« S'il m'était possible de décrire notre misère dans son vrai jour, on ne pourrait s'empêcher de pleurer à sa seule évocation. Bien que nous ne portions secours qu'aux cas les plus urgents, nous ne saurions faire plus que de prolonger la vie de quelques jours seulement. C'est un spectacle courant que celui d'un nourrisson mort au sein de sa mère, dépourvue de la force même de l'ensevelir; ou encore celui d'un enfant vivant accroché encore au sein rigide et froid de sa mère. Nous avons vu tout cela, et bien pis encore.

« On nous apprend que quelques-uns poussés par la faim horrible, ont dévoré des carcasses de chiens en pourriture, des excréments, et qu'ils ont même déterré des cadavres pour les manger. Bien pis, dans quelques demeures, quand la mort avait fait son oeuvre, on découpait le cadavre pour le faire cuire et le servir en pitance aux survivants. »

Le Père Supérieur laissa tomber sa plume. Ses yeux fixaient le mur, vaguement. Il se souvint soudain que peu de sépultures n'avaient été faites dans la tribu païenne des Cordes. Les plis de son front s'accrochèrent alors. Si un tel état de chose existait, il ne faudrait pas qu'il fût toléré un jour de plus. Il se leva, arpenta la pièce en proie à une vive agitation. Il

décida de visiter les demeures d'Annaotaka et de son peuple dès le lendemain, et de vérifier le contenu de leurs marmites.

XXXII

ANNAOTAKA alla au-devant du Père Supérieur au blockhaus de la forêt. Remarqua-t-il le sombre regard du Père Ragueneau, aussi bien que l'imperceptible ton d'admonestation de sa voix. — « O grand chef, mon coeur me dicte de venir te demander si toi et ton peuple vous êtes mécontents, car mes yeux me disent que ni vous ni vos guerriers ne veulent partager notre frugale nourriture. Ce n'est pas que vous ne mangiez plus, puisque je constate à l'instant même que les mêts cuisent dans vos marmites sur le feu. » Le Père Ragueneau soulignait les derniers mots de ce prologue, d'un signe précis de la tête indiquant l'une des longues maisons aux dix feux situées tout auprès du blockhaus de la forêt. Les yeux du chef se fermèrent à demi. « Mon coeur commande à ma langue de ne dire que de tristes paroles. Il veut dire qu'Aontekete doute de mon amitié. Je vais répondre en invitant Aontekete à venir voir nos marmites. Il ira d'abord à la grande maison comme il le veut, et de ses propres yeux, il contempera ce qu'ils verront. »

Silencieux et sceptique, le Père Supérieur accompagna Annaotaka. Il remarqua d'abord, avec quelque pressentiment, que les guerriers et les femmes, bien que maigres, ne donnaient pas, comme les chrétiens

émaciés l'impression d'apathie. Ils étaient alertes et leurs yeux brillaient. Il s'approcha du premier poëlon mijotant sur le feu. Arakwa se mit à rire et, de hausséments d'épaules marquait sa dérision. En deux enjambées, Annaotaka se trouva à côté d'elle. « Tu es une femme de cette maison, rien de plus, lui dit-il d'un ton âpre. Personne ne doit injurier mes hôtes. » Il la précipita à terre du revers de sa main.

Le Père Ragueneau, sans faire attention à cette scène disgracieuse, se pencha au-dessus de la marmite. « Et quelle viande est-ce ?

—C'est du gagenon.⁽¹⁾ Annaotaka à l'aide d'une louche en sortit quelques morceaux. J'ai donné l'ordre de les tuer à l'approche des grands froids. J'ai jugé qu'ils dépériraient tout comme mes gens. Pourquoi les laisser maigrir tandis que dans le froid leur chair se conservera comme elle est. Il en reste assez à mon peuple pour cinq soleils.

—Mon coeur se réjouit de ce que tu me dis, ô grand chef. J'avais des craintes, car, il n'y a pas eu d'ensevelissements au compte de vos maisons. N'y a-t-il pas eu de malades ?

—Il y en a eu. Beaucoup sont maintenant au Pays des ombres. Nous ne les avons pas gardés, parce qu'ils nous étaient plus utiles dans la marmite. Ils nous ont aidé ainsi à conserver nos chiens pour les jours de grand besoin.

—Mon coeur saigne que toi et ton peuple mangiez de la chair défendue. » Le ton de reproche du Père Supérieur était sévère.

—Pourquoi faites-vous cette injure à mon peuple et à moi ? Est-ce là agir comme un frère ? » La figure

(1) Chien, loup.

d'Annaotaka devint noire de contrariété, puis s'illumina. — « Mon frère dit des paroles que je n'attendais pas; mais, il fallait les dire. Je vois que mes pensées n'étaient pas bonnes. J'ai oublié que nous sommes des invités dans ton aonkia. Sans quoi, nous n'aurions pas mangé une telle nourriture. Nous ne le ferons plus. »

Le Père Ragueneau fouillait de ses yeux l'âme d'Annaotaka. Ce revirement lui paraissait bien rapide pour être sincère. « Mon frère me dit de bonnes paroles qui pareille chose n'arrivera plus. »

Le chef, indiquant du doigt, la porte: « Dehors, ô Aontekete, dit-il, il y a des trous couverts qui coulent selon les mouvements du soleil. Dedans sont vos gens qui, jadis, furent mon peuple. Notre estomac n'était pas à l'aise après avoir mangé nos gens. Nous avons agi ainsi parce que c'est l'année de la grande famine. Nous ne le ferons plus.

—C'est bien. J'ai ta promesse, ô Annaotaka. Mon cœur est triste que nous ne vivions et ne mourions referment la blessure de mon cœur. Je pense qu'une pas dans la même foi, ensemble.

—Cela ne sera pas, ô Aontekete. Mon peuple tient à l'ancienne foi et nous voulons vivre et manger. Je n'ai pas fini, ô mon frère. Ecoute les paroles que je vais exprimer, ajouta-t-il, en devançant la protestation du Père Ragueneau. Nous allons partir à l'attaque des ennemis, et c'est eux que nous mangerons. Non, ne lève pas la main pour demander à dire des paroles injustes. Je sais ce que je veux. Il n'y aura pas de feux de torture, car c'est là ta crainte. Nous les frapperons sur la tête comme on frappe un chevreuil blessé; ainsi nous vivrons d'eux pour les tuer en plus grand nombre.

—Penses-tu, ô chef, que ces paroles soient celles que mes oreilles voudraient entendre?

—Ce sont des paroles dites, répondit Annaotaka froidement péremptoire. — Nous n'avons pas déserté ta croyance, puisque nous ne l'avons jamais acceptée. Nous ne courbons pas nos fronts, parce que nous vivons suivant nos anciennes lois. Nous mangeons pour lutter, et nous luttons afin que votre peuple vive. »

Il fallut bien que le Père Supérieur se résignât. Le même soir, Annaotaka vint au saillant du blockhaus. Il fit claquer la porte en l'ouvrant, et d'un moulinet de la main intima à maître Molère indigné, l'ordre de se retirer dans l'obscurité, dehors. Diana remarqua avec un enthousiasme contenu qu'il portait six plumes d'aigles, ainsi que la décoration vultuelle de guerre. La hache pendant à la ceinture; la longue lame du couteau, nue sur la cuisse. Il fit, de la main, le salut d'égal à égal puis fixant son regard sur Godfrey lié à son châlit, mais s'adressant à Diana: « Avec ton aide, ô ma fille nous pourrions faire grand carnage. Mais ta place est ici avec mon frère Sontakwa. En restant tu combats pour lui. Je t'apporte, pour ce combat, quelque chose de mieux que des flèches. »

Il lança un ordre, par-dessus son épaule. Arakwa entra, tête haute les yeux brillants. Elle déposa sur un banc les carcasses gelées de deux chiens, et à pas mesurés, prudents, s'échappa plutôt qu'elle ne sortit de la pièce. Diana, quelque peu éberluée, prononça: « O grand chef, ton grand coeur fait battre de joie mon petit coeur. Pourtant, avec ton cadeau, tu apportes quelque triste chose: ta récalcitrante porteuse.

—Tu as le coeur d'une guerrière; mais elle a celui d'une ensorcelée. » Il s'emporta tout rouge. « Mon frère Aontekete, le grand Aontekete, est venu chez

moi et elle l'a traité en hôte indésirable. Elle est venue ici en indésirable messagère. C'est justice.

—Tu nous fais, ô mon père, un cadeau qui est d'un coeur grand. » Avec reconnaissance, Diana acheva: « Le dernier cadeau semblable a fait à Godfrey du sang nouveau dans ses veines. Et tu te dépouilles pour nous.

—Mes derniers gagnenons », dit-il avec une particulière fierté, et en ajoutant: « Ce n'est rien. Je vais chercher de la viande fraîche. Mon frère reviendra-t-il bientôt sur la piste? »

Les yeux dirigés vers Godfrey, Diana leva ses mains jointes en signe d'inquiétude. La bruyante arrivée d'Annaotaka, son verbe haut ne l'avait pas réveillé. Elle courut poser son visage près du sien, les yeux tout grands d'angoisse et levés au ciel. Elle constata que sa respiration était pénible, et que sa figure était chaude, brûlante sous sa main. Le chef s'approcha à côté d'elle; mit la main sur le front de Godfrey, et plissant le front il dit: « Le feu en dedans de lui est ranimé, il va se raviver encore plus. Mon coeur sait cela, parce que mes yeux l'ont vu se produire. Il brûle sans rien consumer.

—Tes paroles m'encouragent », répondit-elle. Elle effleura de la main le visage de Godfrey, et droite, en face d'Annaotaka, les yeux flamboyants: « Ecoute bien, ô chef suprême », dit-elle avec un farouche accent, presque voilé: « Mon coeur exulterait si je pouvais aller avec toi sur la piste, hache et flèche en main, pour m'acquitter de ma dette envers lui.

—Hache, flèche, et coeur ranimé par la haine, appuya le chef, ravi. Ma fille, le Petit Tonnerre, irait payer sa dette de sang à son homme. Le Rayon de Soleil ne peut aller payer une dette à l'homme qu'elle

a tué. Elle n'est plus ma fille. » Sa figure se contracta de colère. La porte claqua; il était déjà loin.

Diana, après un coup d'oeil sur Godfrey, se précipita dehors. Un petit Indien passant en traînant les pieds, squelette mouvant sur des pieds de plomb, elle lui commanda d'aller avertir maître Molère à son dispensaire au blockhaus adjacent. L'apothicaire vint, tous plis et replis de sa face tumescents de colère rentrée. Devant le flot de paroles de Diana, toute trace de l'affront d'Annaotaka se dissipa. Il avança cahin, caha, vers Godfrey, le regarda avec des yeux en boules de loto: « Le chef, dit-il d'une voix asthmatique, a très bien défini cela. J'ai vu beaucoup de cas semblables.

—Et ils s'en sont réchappés?

—Quelques-uns. J'ai quelque chose de très bon pour ce cas. » — Il se traîna lourdement à son dispensaire pour exécuter la préparation, en se répétant, chemin faisant: « Il est heureux que nous ayons pris cela au début...! »

Diana se sentit faible. Elle s'affaissa sur la banquette, et, assise, contempla Godfrey. Doucement elle se redressa, retrouvant un peu ses forces. Elle transporta le don d'Annaotaka au plateau des plus hauts machicoulis où le froid intense, et les courants d'air pouvaient le conserver jusqu'au moment opportun. Comme elle redescendait l'échelle, maître Molère revenait, tenant une tasse. A force de persuasion et d'insistance, il finit par réveiller Godfrey et lui faire faire un effort à demi conscient pour avaler une gorgée du médicament. Les effets lénifiants de ce dernier inspirèrent à Diana un sentiment nouveau d'estime et de respect pour l'apothicaire.

« Rien d'autre à faire pour le moment », chuchota-t-il de sa voix sifflante, en réponse au seul regard in-

terrogateur de Diana. — « Je lui en donnerai une autre dose dans trois heures. En attendant, espérons pour le mieux. » Il se laissa choir sur le banc. Diana s'assit près de Godfrey et prit sa main fiévreuse dans les siennes. Elle était plus reconnaissante envers Annaotaka, pour sa générosité, qu'il ne s'en doutait. Le Père Ragueneau, de son côté, lui avait envoyé des poulets pour en faire du bouillon pour elle et pour Godfrey ; et il va sans dire, que ces poulets valaient leur pesant d'or. Prudemment, on abattait du bétail pour augmenter la ration quotidienne, et les provisions supplémentaires dévolues à Diana et à Godfrey venaient de l'ordinaire de la communauté. Elle n'entendait pas, du reste, que non seulement un banal superflu, mais rien ne lui parvînt au détriment de quoi que ce fût.

Les demandes de suppléments sur les maigres ressources alimentaires s'accrurent à mesure que les réserves de grains s'épuisaient. Juste à ce moment, le retour du Père Ménard, avec un bon nombre de ses paroissiens de Saint-Charles fuyant la rive orientale du lac Huron pour des régions plus sûres et plus approvisionnées, n'était pas pour améliorer la situation. Ils arrivaient, de leur pays algonquin à l'île des Chrétiens, après un voyage à pieds de soixante lieues, comme des fantômes d'humains dans un état de détresse indicible. Environ quatre-vingts bouches venaient grossir le nombre des affamés et amenuiser d'autant leur insuffisante pitance.

Diana avait protesté auprès du Père Ragueneau qu'elle ne voulait pas bénéficier du régime prescrit pour Godfrey ; mais il avait rejeté sa demande. Nous travaillons tous à son rétablissement et nous comptons pour y parvenir, sur la grande part que vous y prenez. Ce but, ainsi que vos généreux efforts sont compro-

mis si vous n'entretenez pas vos forces. Non, mon enfant, et il vous faut accepter, parmi les obligations que vous assumez, celle de vous conformer au régime que nous vous accordons. »

La générosité d'Annaotaka permettait à Diana de ne pas être, pendant un certain temps, aux crochets de l'office du fort et elle se berçait de l'espoir qu'Annaotaka regarnirait son garde-manger.

Son attitude aurait certainement attristé le Père Ragueneau, très profondément; mais elle espérait le tenir dans l'ignorance de son projet. Diana était réaliste. Elle jugeait futile de s'attarder à des délicatesses purement conventionnelles. On se trouvait en présence d'une situation bien définie. Il y fallait apporter des mesures décisives. L'ancienne manière indienne lui paraissait la seule efficace. En entendant, aux petites heures du jour, s'élever des voix chantant des airs iroquois, elle sourit. Cela lui apprenait que la razzia d'Annaotaka avait été copieuse; qu'il avait ramené des prisonniers et que ceux-ci montraient leur courage en défiant leurs vainqueurs.

Un peu plus tard dans la matinée, sa figure s'était rembrunie. Godfrey était dans une sorte d'inconscience. Bouleversée, elle envoya chercher le Père Supérieur. Il vint immédiatement. « C'est de l'épuisement, lui expliqua-t-il, le résultat de jours et de semaines de surmenage, d'abus de ses forces. La nature seule opérera sa cure. L'influenza a fini son cours, je crois. Il faut maintenant alimenter le malade. Le ressort de son organisme nous est garant de sa guérison. »

Quand le Père Ragueneau aborda sur le ton grave un commentaire sur l'expédition d'Annaotaka et la vingtaine de prisonniers qu'il en ramenait, Diana cessa

d'écouter. Quelque chose en elle s'était endurci, et quelque chose c'était son tempérament qui reprenait sa trempe première d'alluvion indienne. Elle vit sans émotion l'apothicaire Molère administrer au malade sa nouvelle potion, et elle resta de marbre, devant ses hochements de tête. Le moment venu, elle s'occupa du feu, réchauffa les mains de Godfrey, et assise à son chevet, l'observa. Au soir, prenant une nouvelle fournée de flèches, elle se mit à les polir minutieusement et en faire des armes parfaitement propres à accomplir leur mortelle fonction.

Les jours se succédèrent. Godfrey ne donnait aucun signe d'amélioration. Maître Molère étant allé au dispensaire y malaxer une autre ordonnance, et Diana étant occupée à enduire son arc de graisse, Annaotaka, inopinément fit irruption dans la pièce. Embrassant, d'un coup d'oeil sûr, les aîtres et l'atmosphère régnants, il dit de sa voix rude à Diana : « Voilà bien une guerrière, ô ma fille. Seules les femmes pleurent. Il va donc y avoir un grand carnage, toi, pour ton homme ; moi, pour mon frère. »

Elle opina d'un hochement, l'oeil sévère. « Voilà qui est parler en sage, ô mon père. Toi et moi, ensemble. Nous allons opposer oeil pour oeil, dent pour dent, et nous pousserons encore plus à fond la lutte.

—C'est la loi de notre peuple. A l'apparition de la lune, nous avons payé notre dette envers Peau de Castor. Beaucoup de morts et beaucoup de prisonniers. » Il fronça les sourcils, s'avança vers Godfrey, et leva la main en disant : « Mon frère, je te dis ceci : moi, Annaotaka, si tu partais pour le Pays des ombres, sache que beaucoup de guerriers de la Maison longue te suivraient comme tes esclaves.

—Et moi avec lui, ajouta Diana, sur le même ton.
Avec tes esclaves guerriers, ainsi qu'il convient à
un grand chef de quitter cette terre.

—Cela est juste et bien », approuva Annaotaka. Il
passa devant maître Molère et devant Arakwa avec
une indifférence parfaitement dédaigneuse.

XXXIII

L cloche de Saint-Joseph retentit. Diana s'éveilla en sursaut, toutes ses fibres hypertendues par la poignante note d'alarme. D'une souple détente, elle bondit sur le plancher, toute vêtue, elle était ainsi toujours prête à voler au chevet de Godfrey, dans le cabinet contigu.

Elle trouva la lourde porte en chêne entr'ouverte. Instinctivement, comme sa poitrine s'emplissait bruyamment d'air, ses mains saisirent le brise-glace à côté du cuvier et elle fonça dans la pièce. A la lueur de l'âtre, elle aperçut Arakwa, son couteau de chasse levé sur Godfrey. Comme un éclair, le brise-glace, avec quelle précision! atteignait la cible. Arakwa croula en travers du moribond inerte. Aussi rapide, Diana se jetait sur Arakwa, l'étranglait déjà de sa poigne d'athlète, dans une rixe à terre, mêlée farouche de membres forcenés, à côté du grabat déchiqueté. Molère, mal conscient, se mit à hurler en essayant de se tenir sur ses pilastres variqueux, fendus par une chancelière que, dans sa course fulgurante, Diana avait, du pied, projetée en bolide. Un coup de talon dans son abdomen dilaté l'envoya, pour comble, se tor dre sur le parquet. Une voix mordante, dominant son râle sifflant cria: « Sauve-toi, vieux fou; je vais tuer cette saleté. »

Un tumulte de voix arriva du dehors. Cinq guerriers de la Corde et Louis Desfosses à leur tête, alertés au quartier, faisaient irruption. Louis embrassant la scène d'un coup d'oeil, vit Godfrey, gisant inanimé, sous Arakwa, elle-même étouffée sous le poids de Diana en traverse. D'un coup classique du manche de couteau sur le poignet de celle-ci, Louis lui fit lâcher prise. Diana, alors, lui darda dans les yeux un regard si foudroyant, qu'il eut un mouvement de recul. Les Hurons se concertèrent dans leur grognement national et se resserrèrent. L'apothicaire Molère se mit sur son séant, la bouche close de douleur, les yeux allumés de fureur. Ses yeux rencontrant ceux de Diana s'occlurent. — « Feux de l'enfer », grommela-t-il, en se signant.

Diana se releva ; elle donna un coup de pied à Arakwa évanouie en jetant un cri perçant. La garde en bronze du couteau de chasse émergea du flanc de Godfrey. Louis aussitôt tira violemment Arakwa. — « N'y touchez pas ! cria-t-il vivement à Diana. — Cela regarde Molère. »

En désignant chacun des guerriers, il dit : « Toi, va tout de suite chez Aontekete en lui demandant de faire apporter de l'eau chaude et de la charpie. Et toi, va dire à Annaotaka de venir avec la vitesse d'un trait. Puis toi, toi, et toi ! Montez la garde à la porte pour que personne ne sorte d'ici. »

Pendant ce temps, Diana s'était tournée vers l'apothicaire et froidement lui administrait trois coup de pied. Complètement atterré par la flamboyante férocité de ses yeux, il se remit en équilibre comme un poussah, sans protester. Sous sa surveillance, on remplaça Godfrey sur son lit de camp retapé du mieux

qu'on put. Les paupières du pauvre malade s'agitèrent, ses yeux s'ouvrirent.

« Où suis-je ? » murmura-t-il. « Oh ! mais je dormais. »

Diana porta la main à son cœur. Sa gorge était sèche. Louis dit brièvement : « Restez bien tranquille, monsieur. Vous êtes tombé de votre lit sur un couteau. Ce n'est rien, mais ne bougez pas. »

Godfrey leva la tête et aperçut Arakwa étendue inerte par terre. Avec un sourire sarcastique à Diana « Quelle audace, dit-il, de parier qu'elle gagnera. » Diana eut, à cette réflexion, un éclat de rire nerveux. « Le plus sûr pari est que tu as repris tes sens. » Se tournant vivement, elle dit à Louis : « Ayez l'oeil sur elle. Elle se remet. »

— Je vais y voir, n'ayez crainte », dit fermement Louis. Arakwa, en effet, se dressa ; elle procéda à l'inventaire de sa gorge et de sa tête en se palpant minutieusement. Elle tournait ses yeux sur Diana quand le Père Supérieur entra. D'un coup d'oeil, il se rendit compte de la situation. — « Annaotaka a-t-il été prévenu ? dit-il. »

— Oui, votre Révérence, je l'ai envoyé chercher en même temps que vous » répondit Louis. Le Père Ragueneau resta penché, un moment, sur Godfrey, la main posée sur son front et lui souriant. « C'est bien, mon garçon. Aucun signe de fièvre, et vous voilà remis. » Il se courba encore pour examiner mieux le couteau que tenait l'apothicaire Molère. — « Que faites-vous de ceci ? lui dit-il. »

— Je ne constate aucune gravité, Père. Simple plaie superficielle. La lame s'est arrêtée dans sa chemise. »

A cet instant, le chirurgien Pinar entra, portant un pot d'eau chaude et de la charpie. Le Père Supérieur

assista jusqu'à la fin, au pansement. Puis congédia tout le monde, excepté Diana, Arakwa et maître Mollère. Il ordonna de laisser le couteau sur le banc jusqu'à l'arrivée d'Annaotaka. Le chef arriva. Son regard était particulièrement glacial. — « Je viens, ô Aontekete, comme chef suprême de mon peuple », dit-il, en levant solennellement la main.

La physionomie du Père Supérieur prenant une expression moins grave: « Tes paroles, dit-il, ô Annaotaka, mon coeur les attendait.

—Ce que je dis me vient du coeur. Et mon coeur n'est pas méchant. » Les yeux d'Annaotaka à ce moment, errèrent, rapides comme l'éclair, du couteau de chasse à Arakwa qui, toute haine sourde, se tenait à l'écart; puis à Godfrey. « Voir tes yeux ouverts, ô Sontakwa est aussi réjouissant, pour moi, qu'un beau soleil. Tu es revenu à la santé.

—Pas tout à fait, ô grand chef, mais bientôt », répondit Diana pour Godfrey; ses mains jointes laissaient voir les traces de la lutte...

—Cela n'a pas d'importance pour une guerrière », remarqua Annaotaka. Comparant Arakwa, qui, de ses doigts se massait la gorge, avec Diana qui laissait voir l'enflure de ses poings, il ajouta avec un sourire ironique: « Mes yeux me disent que tu es allée sur le terrain de bataille, ô Petit Tonnerre. Tu as guerroyé contre le Rayon de Soleil et, vois! elle ne brille plus. Veux-tu ô Aontekete me dire des mots qui m'expliquent tout. »

L'apothicaire devint couleur de prunelles vertes. — « J'ai fermé les yeux, avoua-t-il, mais légèrement, après avoir travaillé tout entouré de soleil. Il y eut un éclair de lumière, puis l'obscurité. » Le chef regarda l'orateur avec un air de parfait mépris. — « Ma fille,

le Petit Tonnerre, est une grande guerrière. Elle va me dire des paroles sensées.

—En peu de mots, ô Aontekete, ô Annaotaka. J'ai vu Rayon de Soleil penchée sur Sontakwa, avec un couteau, la lame nue. J'ai lancé une massue qui a porté juste. J'ai tiré Arakwa par terre, et Sontakwa est tombé avec nous. Je voulais tuer Rayon de Soleil. Mais ce... ce faiseur de médecine, là (elle montrait dédaigneusement du pouce l'indigne maître Molère) ... donna l'alarme. Alors Rayon de Soleil est encore en vie. Pourquoi, ô grand chef, ne la ferais-tu pas parler? Tu pourrais juger de son cœur par ses paroles. »

En écoutant ce discours, le Père Supérieur laissait paraître dans ses yeux l'horreur que lui inspiraient les sentiments de Diana; dans ses hochements de tête, la consternation où le plongeait la satisfaction qu'Annaotaka, au contraire, en manifestait: « Tu parles comme je parlerais moi-même, chef suprême, ô Petit Tonnerre. Tuer pour ton homme est bien. » De Godfrey son regard revint à Diana. « Mon cœur est content, mais il est triste aussi. Sontakwa se remet; et cependant, le Petit Tonnerre ne veut pas prendre la piste de guerre avec moi. C'est pourquoi le contentement et la tristesse se rencontrent dans mon cœur. Quel massacre nous aurions fait dans les mêmes combats. Ma fille, Petit Tonnerre! Les Hodenosoni seraient passés en esclaves au Pays des ombres! Par comparaison, leurs morts devant les palissades de Katdaria ne seraient rien. »

Le Père Ragueneau s'insurgeait contre cette sorte d'apologie de Diana, et contre cette manière d'Annaotaka de la traiter d'égal à égal. Sa fine psychologie lui éclairait hélas! jusque dans leurs arcanes les desseins secrets de Diana en évoquant leur effroyable ana-

logie avec les sanguinaires horreurs de Saint-Louis. Quel douloureux spectacle pour lui que le consentement manifeste et effréné de cette enfant aux sophistiques exaltations de ce païen dont l'hybride amitié et la pernicieuse garrulité constituaient une paradoxale situation et un angoissant problème.

La peur, pendant ce temps, s'infiltrait plus profonde dans Arakwa que trahissait la lueur hagarde de ses immenses yeux. A la proclamation, par Annaotaka, de l'intronisation officielle de Diana dans la tribu corde, la défiance se blottit plus au fond du coeur de la fille répudiée. Elle trembla vraiment à la sommation féroce et impitoyable de son père: « Nous attendons quels mots tu diras, Rayon de Soleil. Dis-les à Aontekete le grand chef de cette ville; dis-les à moi, suprême chef de ton peuple. Et qu'il n'y ait rien de caché derrière ta langue! »

Arakwa scruta l'auditoire avec un air effaré et prostré à la fois. Mais l'explosion de fureur que provoqua en elle la vue de Diana, calme et hautaine, la transfigura. On voulait encore l'humilier devant le Petit Tonnerre; et pour sa sadique joie la faire trembler? L'orgueil tout d'un coup la rehaussa de taille, en lui donnant, aux yeux de ses inquisiteurs l'aspect extérieurement placide, alors que bouillonnait en elle un volcan de haine. « Eh! pourquoi donc, ô grand chef, attaqua-t-elle avec assurance, n'irais-je pas brandir mon couteau sur la tête de Sontakwa? Je l'ai réclamé pour mien avant que ne vienne l'ensorceler cette Hinowaiia de malheur. Au moment qu'il allait entrer au Pays des ombres, je voulais le marquer du signe de la Corde. Dans la vie future, il serait devenu mon homme. »

Avec un rejet insolent de la tête en arrière, elle darda sur Diana des yeux brûlants comme des tisons. — « Ce gros sac, là-bas, avec son pipeau dans le gosier m'a raconté que les morts se relèveraient tous, au jour du Grand Jugement. Alors, Sontakwa se lèverait et serait mon mari. »

Le Père Supérieur protestait par toute la dignité grave et meurtrie de son attitude et de son geste. Il jeta à l'apothicaire apoplectique, un regard interrogateur.

« C'est la vérité, votre Révérence, admit maître Mollère, de sa voix flûtée. Rayon de Soleil est venue me trouver avec son boniment idiot. Je l'ai rembarée, en lui disant qu'il n'y avait, au ciel, ni mariage, ni promesse de mariage. Elle a repiqué à ses boniments de femme ivre. Alors, je la lui ai fermée net en lui disant que ces affaires-là se régleraient au Jugement dernier quand tous les morts ressusciteront.

—Ce n'était pas très théologique, ni bien... académique, mais c'était assez juste, » dit le le Père Ragueneau avec un soupçon de malice. Puis avec une paternelle componction, en s'adressant à Arakwa, guindée de morgue et d'arrogance: « Quelle aveugle fille vous faites! Sachez donc que ce qui vous fait commettre vos criminelles actions, ce n'est pas l'amour, mais la jalousie. La jalousie seule a perverti votre coeur. »

Obtuse et rebelle: « Il aurait été à moi. Il aurait porté ma marque, » fut la réponse qu'il en tira; qu'elle pensa solenniser par: « C'est le Seigneur qui donne et c'est Lui qui enlève; personne ne sait quand son heure arrivera. » Elle ne se rendit que plus ridicule.

Diana échangea un sourire avec Godfrey. Arakwa le vit et se sentit mordue au tréfond de l'âme. Elle en tapa du pied sur le sol, prise d'une grotesque et futile colère.

« Crois-tu que je vais le perdre au Pays des ombres ! Même ici mon coeur le retiendrait. » Elle fonça en trombe sur Diana, les bras tendus en avant. « Si tu le possèdes ici, je l'aurai au Pays des ombres ! Devant le Grand Rocher Droit, dans la vie future. Je veux aller avec lui, il est mon homme. » Elle poussa un cri rauque et disparut comme l'éclair, dans la nuit.

« Il ne lui reste rien à dire » grogna Annaotaka.

—Son coeur a parlé avec sincérité », acquiesça le Père Ragueneau dont les yeux s'arrêtèrent, un instant, aux arabesques des flammes du foyer. Avec un soupir il dit à Annaotaka : « Mon coeur est triste, ô grand chef. Rayon de Soleil a perpétré ses criminels desseins jusque dans ma maison, dans mon propre domaine. Elle traite en ennemi celui qui prépare les médicaments. (Il jeta à maître Molère un regard indéfinissable). Elle a osé venir attaquer Sontakwa et lui infligea des blessures qui pourraient bien être mortelles. Les méfaits de ta fille, ô Annaotaka sont de plus en plus odieux.

—Son âme a été envoûtée, ô Aontekete. Elle agit comme une bête sauvage ; et je la traiterai comme une bête sauvage.

—Non comme une bête sauvage qui voit le poignard du chasseur, ô grand chef, mon père ! insinua vivement Diana ; elle est femme et en femme elle combat. » Annaotaka s'était arrêté sur le seuil de la porte.

—Tu parles comme une guerrière, Petit Tonnerre. Je la traiterai donc comme une femme qui fait la bête sauvage. »

Le Père Supérieur, depuis quelques instants, déjà, examinait Godfrey avec un profond intérêt. Il ressentait une vive joie à voir se raviver ses yeux. « Il vous faut sustenter, maintenant, jeune homme », lui dit-

il affectueusement. Il expédia l'apothicaire Molère à la quête d'un pochon de soupe. Quant à Diana, le regard triste du Père, sévère à la fois, la pressentit à ce qu'il devait lui dire: « Je ne vous demande pas compte, ma fille, des âpres pensées que votre esprit abrite, ni des funestes desseins que vous nourrissez. Tout cela était mal au regard de Dieu et des hommes. Je ne sais que faire. Vous avez eu une si étrange formation, qu'il me faut bien essayer de concilier tout en vous.

—Je suis réellement désolée, mon Père, si j'ai pu vous offenser. » La voix de Diana était grave, ses yeux plus profonds et plus sombres. « Vous êtes si bon, si affectueux et je vous aime tant pour tout ce que vous avez fait pour moi. Mais, ce que j'ai fait... je le referais, absolument. Je vous déclare d'abord que mon intention bien arrêtée était de tuer Arakwa; et ce serait fait si Louis ne m'avait entravé le poignet, de son couteau. »

Le Père Supérieur sans détacher de l'âtre ardent ses yeux attristés: « Courageux aveu, mais terrible péché commis avec une telle intention... Comment, pourquoi avez-vous délibérément voulu marquer votre âme de cette hideuse souillure?

—Elle avait son couteau levé au-dessus de la tête de Godfrey. Comment ne l'aurais-je pas tuée? » Le ton de sa voix évoquait encore son émoi.

—Elle avait son couteau levé... La situation se des-sine mieux. Eussiez-vous su ses intentions réelles, qu'auriez-vous fait? Les yeux du Père Ragueneau se rivaient aux siens.

—Je l'aurais battue jusqu'à épuisement.

—Sincère réponse. Peu charitable geste; et que, probablement Annaotaka va mettre à exécution. Il me

faut aviser à bien des choses. Mais vous ne m'avez pas dit ce qui, à ce moment particulier, vous a conduite ici.

—La cloche de l'église qui sonnait.

—Oui, je l'ai entendue. Il y a eu un seul coup. Je me suis demandé pourquoi. En tout cas, il fut providentiel. Et, le drame eut sur Godfrey manifestement, un étonnant et salutaire effet.

—Il me semble qu'il y a une éternité, mon Père, que je ne me suis senti si bien. Mon épaule est complètement guérie. Je pourrais reprendre mon service.

—Dites-vous bien, plutôt, que vous avez pris un repos rigoureusement nécessaire; et que, jusqu'à nouvel ordre, vous allez rester au tableau de convalescence. La fin de l'hiver ne va pas tarder à venir; et si vous alliez vous étaler sur la glace!... » La porte à ce moment s'ouvrait.

Le Père Le Mercier entra, les yeux exceptionnellement brillants. Il parlait d'un ton saccadé, mais calme. « J'ai été appelé à l'église et j'ai pensé nécessaire de vous apprendre tout de suite ce qui m'arrive. » Il ne parut apercevoir Godfrey qu'à ce moment: « Je vois que vous allez beaucoup mieux. Je n'en suis pas surpris. »

En disant cette phrase mystérieuse, le Supérieur adjoint sourit.

« Quand j'arrivai à la porte de l'église, j'y trouvai Marie Kiwatanwa. Pauvre femme, elle s'affaissa aussitôt. Elle me murmura qu'elle avait vu Arakwa, se glissant en tapinois vers le bastion en troncs d'arbre, couteau en main. Elle flaira quelque dessein diabolique, et avec un effort surhumain se traîna jusqu'au dehors pour essayer d'alerter le fort. Ses forces la trahirent, et quoique tombée par terre, elle eut la

force d'agripper la corde de la cloche. Elle resta évanouie jusqu'à mon arrivée.

« Un grand souffle chrétien est passé, et le bienheureux saint Joseph a guidé ses pas jusqu'à la fin... Oui, son intervention nous a été propice encore; cette fois, elle a protégé Godfrey. » Le Père Ragueneau soupira; « Marie Kiwatenwa, cœur sincère jusqu'à la mort, alors que tant d'autres restent implacablement haineux et aussi froids que les vents du Nord qui soufflent sans arrêt. »

L'hiver de 1650 passe pour avoir été le plus long. Le dur frimas et l'horrible froid se prolongèrent au-delà de mars. Les Hurons méchants ne s'en bonifièrent point, tant s'en faut. La mort chevauchant sur la brise arctique fauchait sans pitié. Les survivants, désespérément accroupis dans la faible chaleur du soleil regardaient anxieusement fondre la glace en opercules, avec une lenteur exacerbante. Dans les criques du continent, il y avait du poisson; dans les bois, des glands, sur l'île: la mort.

Annaotaka et son peuple attendaient le changement du vent avec une unanime impatience. Ils souffraient moins que leurs concitoyens chrétiens et les tiraillements de leurs estomacs torturés par la faim, le virus de la famine n'étaient pas meurtriers chez eux. Une fois que, espéraient-ils, la glace perfide se déciderait à s'entre-bailler, on pourrait lancer les canots, et une soudaine incursion nocturne, au camp iroquois, remplirait leurs marmites de viande fraîche.

A l'arrivée des premiers jours de chaleur, les hurons au courage indolent eurent quelques soubresauts féroces de leur instinct de la conservation. Par deux ou par vingt, il se fafilaient dans les crevasses de la glace en lagune. Aventure mortelle le plus souvent.

D'autres par mille écueils surmontés parvenaient à la terre ferme et s'y égaillaient en groupes de dix ou de cent pour pêcher et glaner.

Godfrey et Annaotaka présidaient à l'exode non sans appréhension. Ils ne voyaient que la mort toujours au bout de cette piste. Le chef finit par interdire à ses guerriers de quitter l'île. Godfrey approuvant cette mesure disait au Père Supérieur: « Les Hurons se repentiront de leur folie, mais trop tard, quand ils se verront attachés aux pieux.

—Que nous proposeriez-vous qui puisse y suppléer?

Le Père Ragueneau levant les yeux du rapport qu'il écrivait et poussait de côté, vit Diana à la porte, et qui n'osait entrer. Il lui fit signe de venir et lui dit: « Avez-vous entendu ce que j'ai dit, mon enfant? »

Diana secoua la tête. « Si je connais bien les Cinq Nations, père, en ce moment même, ils sont en train de se rassembler de toute part afin de se joindre à ceux qui ont hiverné ici, en face. Et leur nombre va grossir de plus en plus. Vers l'été, ils constitueront une immense armée. Je ne vois aucun espoir. Le peuple Huron est perdu.

—C'est inconcevable, dit le Père Supérieur d'une voix atone. Il est inconcevable que cette vigne du Seigneur soit arrachée, racine et cep. Les Iroquois ont bien d'autres ennemis. Ne pourrions-nous avoir une trêve. Cette année nous sera peut-être propice. »

Au fil des jours, le Père Ragueneau reconquit sa belle assurance, avec son clair regard: « Ne serait-il pas possible que les Iroquois aient changé de tactique », disait-il par une belle après-midi, en causant avec Godfrey et Diana, au blockhaus. « Il y a si longtemps que nous n'avons rien entendu, du côté du continent, que je me convains que nous pouvons entretenir quelque espoir pour l'avenir. »

—D'autres se sont risqués à traverser le détroit, mais aucun des guerriers d'Annaotaka », commentait Godfrey.

Diana, les yeux machinalement accrochés à ses pieds, petits et bien chaussés de mocassins, répliqua : « Les Iroquois suivent un plan de campagne bien défini. La nation des Tabacs est balayée. Au tour maintenant des Hurons d'ici. Viennent ensuite les Neutres et après cela... »

—Voulez-vous dire La Nouvelle France? demanda vivement le Père Ragueneau.

—La Nouvelle France les vaincra peut-être, mais d'autres ne le pourront.

—Ruse, arrogance, férocité. N'allons-nous pas en finir avec ces loups des forêts. Certes la justice de Dieu... »

Une sentinelle ouvrit la porte et fit le salut. Elle dit avec une stupéfiante simplicité :

« Un survivant de la terre d'en face, monsieur. »

XXXIV

LE Père Supérieur fit quelques pas vers la porte. Un Huron parut titubant. Son pagne était rouge de sang, la tige tronquée d'une flèche sortait d'une épaule, un ruisselet cramois coulait de sa tête. Le Père Ragueneau redressa les épaules, mit une main sous l'aisselle du guerrier vacillant. « Venez avec moi à l'infirmerie. Nous allons appliquer des onguents sur vos plaies, puis nous causerons. »

Ils s'éloignaient lentement. Godfrey, avec quelque révolte secrète, les suivait des yeux. La consigne le confinait à la garde du blockhaus et du fort. Jusqu'à la fin de sa convalescence, le village était aussi éloigné pour lui, de la frontière, que l'était la forêt. Cette nuit-là, la lumière brûla tard dans le cabinet du Père Supérieur. Sa plume, guidée par des doigts gelés, glissait difficilement sur le papier.

« En ce jour de l'Annonciation, une nouvelle bande d'Iroquois, ayant fait presque deux cents lieues à pieds, sur la glace et dans la neige, à travers la forêt et par delà une chaîne de montagnes sur leur propre territoire de chasse, surprisent le campement des Hurons chrétiens sur le continent et firent une cruelle hécatombe des fugitifs à moitié morts de privations.

« Il semble que les puissances du mal siégeaient aux feux du conseil des Iroquois et que le malin esprit

des ténèbres guidait leurs pas dans les obscurs sentiers; car, ils disposèrent leurs forces avec une telle habileté qu'en moins de deux jours, ils avaient chassé devant eux chaque bande de Hurons chrétiens. Ces derniers habitaient un large territoire de plusieurs pays séparés les uns des autres par six, sept ou huit lieues. Quelques groupes se composaient parfois de cent hurons, d'autres de cinquante, et quelques-uns formés de familles isolées.

« Ces fugitifs affamés avaient choisi leurs emplacements avec beaucoup de soin et d'habileté. Ils n'avaient choisi que des endroits peu connus et éloignés des routes de grande circulation. Pourtant tant de prudence ne leur servit à rien contre la ruse de l'ennemi et la rapidité de son attaque. Et la plus étrange chose est que, de toutes les victimes dispersées, comme elles l'étaient sur une aussi vaste étendue de territoire, un seul homme s'échappa. Il nous est arrivé portant les traces horribles de cette tragédie. »

C'est alors qu'Annaotaka avait frappé dur. Il avait écouté le récit du massacre de la terre ferme avec une impassivité qui ne pouvait trahir la furie intérieure qui le torturait. Une saute de vent ayant ouvert une voie dans le détroit, le chef donna l'ordre à ses guerriers de mettre à l'eau une flottille de canots pour aller, à la faveur de la voûte obscure du ciel, prendre les Iroquois à l'improviste. Ils le firent avec une férocité qui leur assura la victoire complète. Les Hurons victorieux revinrent à l'île avec plus d'une douzaine de prisonniers.

Les réfugiés se réjouirent du succès des guerriers cordes; mais le Père Supérieur n'en pouvait que s'affliger. Il se trouvait en présence d'une sorte de cannibalisme impossible à réprimer. Né des coutumes et

de la nécessité, il était perpétré par des guerriers païens sur qui il n'avait aucune autorité. Les réfugiés pourtant ne tardèrent pas à s'affliger avec lui. Les Iroquois irrités de leur défaite se ruèrent sur tous les Hurons qui s'aventuraient sur le continent et leur faisaient subir les tourments les plus atroces réservés jusque là aux seuls Jésuites ou aux captifs de marque.

Lentement, inexorablement, les Cinq Nations se resserrèrent autour de l'île des Chrétiens, comme un étau. Les Hurons excités par la faim ne savaient plus de quel côté se tourner. Sur l'île Akwendoe, ils ne pouvaient attendre qu'une lente et inévitable mort. Sur la terre ferme, c'était la fin terrifiante au poteau, n'offrant qu'à un petit nombre de privilégiés du sort, la possibilité de jouer leurs persécuteurs, en un coup rapide vers la liberté et la vie. Ainsi qu'un joueur désespéré joue son va-tout sur le dernier jeté de dés, d'autres groupes mourant de faim se préparaient à courir cette ultime chance, car aucun de ces désespérés n'avait même la force de se raccrocher à la superstition.

Le Père Ragueneau se mêlait à ceux qui restait en arrière et observait les partants, qui à la dérobée, filaient vers le continent. Sa souffrance morale était telle que déjà sa pensée concevait les lignes qu'inévitablement, il aurait à écrire.

« Ma plume n'a pas d'encre assez noire pour décrire la férocité des Iroquois. Comme la faim chasse le loup du bois, ainsi en fût-il de nos chrétiens désertant leurs villages devenus, par les privations endurées, des séjours d'horreur. Le carême allait finir. Hélas, que n'y eût-il au moins quelques glands et de l'eau dont les malheureux affamés eussent fait leur

jeûne! Le dimanche de Pâques nous leur fîmes faire une confession générale. Ils partirent le lendemain, certains de n'arriver ailleurs qu'à leur destination dernière. Et, de fait, quelques jours à peine s'étaient-ils passés qu'arrivait la nouvelle du désastre qu'on avait prévu. Presque tous avaient péri dans de terribles et foudroyants massacres; quelques-uns traînés en captivité; des femmes et des enfants brûlés sans quartiers. Leur effroyable sort fut également le lot d'autres bandes capturées par la suite. Les rares rescapés, il va sans dire semèrent partout, dans leur fuite, la panique et l'épouvante.

« Les Iroquois répandirent le meurtre et la mort tout autour de nous. Nos espérances furent déjetées et ruinées comme un vase de pur cristal qu'on fracasse sous ses pieds. Ainsi, d'une terre de sanctuaire, arrosée du sang qui fut versé pour l'amour du Christ pour Son peuple, on a fait de notre terre de paix promise et féconde, un lieu d'horreur et de malédiction. De quelque côté que nous regardions nous ne voyions qu'une arène de cruautés, qu'un sépulcre de cadavres, victimes de la famine et profané par la hache et le brandon. Et notre coupe de misères n'était pas encore pleine à déborder. Les malheureux survivants apportaient la nouvelle que deux grandes armées d'Iroquois étaient en route pour aller les exterminer. Le désespoir était universel. »

Ce fut la fin. Shastaretsi, l'oeil triste, les traits figés, se rendit auprès du Père Supérieur, comme grand chef des Hurons. Il était accompagné d'Annaotaka, impénétrable et sévère; de Tarontas, aux yeux noirs, narguant les années en dépit de la famine et de la maladie. Annaotaka considéra le grand chef avec froideur. Il ne se dépensa pas en vains préambules de

politesse. — « Je suis comme toi, ô Aontekete, un homme dont le coeur est comme un ciel sans lumière. Wentaké n'est qu'un tas de cendres refroidies. Il n'y reste rien à brûler. »

Le Père Ragueneau blêmit. Tarontas lança un coup d'oeil à Shastaretsi. Le grand chef était paralysé de colère contenue. Le chef de guerre de la tribu du Roc dit quelques mots brefs, diplomatiques: — « Je répète ce que mon frère Annaotaka a dit, mais d'une autre manière. Le feu de conseil d'où nous venons, est en ce moment même allumé, et tel qu'il est, ainsi sont les gens de l'Unique Terre à part. Tout n'est pas que cendres mortes. Beaucoup de langues ont exprimé les pensées de plusieurs esprits. Quelques-uns voudraient se cacher dans la forêt; d'autres préféreraient mettre la pointe de leurs canots sur l'île des Bannis. » Tarontas devint noir de colère. — « Il en est qui sont sans coeur et qui voudraient même être esclaves des Hode-nosoni. Mon frère aîné Shastaretsi a des paroles sages pour vos oreilles, ô Aontekete. »

Le grand chef lança vers Annaotaka un coup d'oeil plein d'un hautain mépris, et s'adressa au Père Supérieur: « Mes paroles ne sont pas semblables à bien d'autres, ô Aontekete. Elles ne sont pas privées de lumière. Tu peux nous sauver, s'il te plaît de faire seulement un pas hardi. Nous ne sommes pas des spectres, des esprits de défunts errant dans ta paroisse. Nous sommes des hommes vivants. Si tu regardes vers la terre du soleil levant, tu verras Te Iaton-tarie, la forteresse de pierre près des Grandes petites eaux. Là, à l'ombre du gros rocher, nous pouvons rassembler ce qui reste de notre peuple. Nous pouvons reconstruire notre nation et notre foi ne s'éteindra pas devant le Grand Esprit ni devant l'homme.

« N'attends pas pour agir, ô Aontekete. » La voix de Shastaretsi devint plus grave. « Nous sommes en tes mains. Le peuple de l' « Unique Pays à part » est parti on ne sait où. Seul ce domaine reste. Si tu tiens un long conseil, le sol même qui est sous nos pieds s'ouvrira pour nous engloutir avec toi, et nous irons avec ceux qui ne sont plus. Toi, mon frère, porte les Wentats dans ton cœur. N'attends pas qu'ils soient des os blanchis sous les cieux. Sauve-les tandis qu'ils voient encore le soleil. »

Le Père Supérieur promena son regard de l'un à l'autre, et fixa, en dernier, Annaotaka. Celui-ci après une torsion souriante des lèvres, dit : — « Les Hode-nosoni ne verront pas le dos de nos guerriers, ni à cette lune, ni à la prochaine. Moi, Annaotaka et mes hommes cordes, nous allons rester. Nous mangerons pour tuer, et nous tuerons pour manger. »

Le regard du Père Ragueneau s'assombrit. Il ne savait pas que Annaotaka adressait la parole à Shastaretsi. « Tes paroles ont été entendues par des oreilles amies. Brûler cette forteresse de pierre ici » (il agitait la main vers le fort Sainte-Marie), est une question à décider aux feux de conseil de mes frères. Il faut qu'ils viennent ici pour me parler. Dans une lune, je vous répondrai avec des paroles sincères.

— Dans une lune, répondit le grand chef. Je le dirai à mon peuple, c'est bien. » Le grand chef jeta un froid coup d'oeil à Annaotaka et sortit de la salle.

— Et toi, ô Tarontas, est-ce que toi et tes hommes du Roc voudriez retourner chez le peuple des Collines bleues et lui porter un message, à Ekarenniondi ?

— J'irai, ô Aontekete, et je reviendrai avec lui.

— Et ta bouche ne me cachera pas les avertissements du danger, comme il est arrivé quand les gens des Col-

lines bleues voulurent assassiner mes prêtres? » En s'adressant ainsi à Tarontas, le Père Supérieur ne le quitta pas des yeux.

—Ils n'ont fait aucun mal à tes frères, rétorqua le chef des Rocs. Leurs coeurs étaient peïnés, voilà tout. Il n'y avait rien à dire. »

Le Père Ragueneau ne pouvait oublier la ligne de mort formée pour les Pères Garreau et Greslon; les haches tournoyant au-dessus de leurs têtes. Ce seul souvenir l'assombrissait. Ce danger réel à ses yeux n'avait pas été suivi du double martyre, grâce à l'intervention du bienheureux saint Joseph. Enfin, le Père Greslon était maintenant à la Maison de Sainte-Marie. Il déciderait le rappel du Père Garreau et lui en ferait tenir l'avis par Tarontas. Quant aux Pères Poncet à la mission de Saint-Pierre, sur l'île du Grand Manitoulin; Claude Pijart, à la mission du Saint-Esprit, sur la rive sud lac Huron, il aviserait à leur sort. En soupirant, il pensa à Ekaentouton, l'île des Bannis, dans le haut des Grandes eaux fraîches; puis à Endarahi, la ville de la Peau de castor peinte, située sur la rive est des Grandes eaux fraîches.

Tarontas promit de lui procurer les messagers nécessaires. « Ils seront prêts ainsi que moi à prendre la piste au petit-jour. »

Annaotaka revint à l'embrasure de la porte pour dire: « O Aontekete, mon coeur a touché ton coeur ce soir. Tu voudrais pouvoir rester avec moi pour combattre, mais ton esprit te dit: « Non, il faut que je conduise ces lapins de Wentats à un sûr clapier.

Le Père Supérieur ne prêta pas l'oreille à ce propos du chef. Il ne lui accorda même pas un regard; et indifférent à son départ comme à sa réapparition, il se redressa dans sa chaise, la tête tombante. C'est

que, écrire le rappel de ces missionnaires lui paraissait un décret grave, rien de moins qu'une condamnation à mort des Missions huronnes.

Le retour des missionnaires fut long à s'effectuer. L'attente fut une longue épreuve pour le Père Supérieur, une terrible angoisse. Il était vrai comme l'avait laissé entendre Shastaretsi que 100 Hurons étaient disparus depuis la destruction de Saint-Louis et de Saint-Ignace, treize mois auparavant; mais l'espoir opiniâtre refusait de céder. Par quelque artifice, quelque miracle la victoire pouvait encore être possible. En Huronie, les forces obscures avaient dû, plus d'une fois reculer, à la onzième heure, en un désordre confus devant les puissances miraculeuses. Même phénomène ne pourrait-il se produire aussi bien à la douzième heure? Cette pensée regaillardit le Père Ragueneau dont les épaules s'effacèrent instinctivement et les yeux brillèrent aussi hardiment que jadis. Sur cette terre de désespérance, il restait l'unique roc inébranlable sous le flot montant du désastre. Et l'étonnant aspect de cette personnalité, est que l'incarnation qu'il était, de l'espoir, n'en insuffla jamais de faux au cœur des autres. Godfrey et Annaotaka seuls connaissaient son caractère, seuls ils surprenaient, comme un privilège, l'éblouissant héroïsme, le rayonnement de ce phare dirigeant que ni l'adversité ni la mort ne pouvaient éteindre. Un matin, de bonne heure, dans l'intimité de son cabinet, il dit: « Nous parlons, ici, entre hommes, et nous ne devons rien nous dissimuler. L'horizon me paraît noir, à présent. Mais le soleil se lève et voici la lumière. Ne fuyons pas la nuit. Attendons la lumière. » — Ayant interrogé, du regard, Godfrey resté muet, il se tourna vers Annao-

taka. — « Et toi, frère, bien que méconnaissant notre Grand Esprit, que te dit ton cœur ? »

—Je dis que mes guerriers cordes n'ont pas le cœur obscurci, et qu'ils se battront comme un troupeau de loups.

—Tu parles bien, mon frère. Je vais rester ici, avec toi. Notre peuple luttera d'un cœur unanime. Les Hodenosoni redouteront nos coups. »

D'un rapide coup d'oeil, le Père Supérieur sonda encore la pensée de Godfrey, sans mieux réussir à lui animer le masque.

Le chef marqua, d'un grognement, son désaccord : « Mon frère rêve d'un oiseau d'orage quand il y a de la neige sur le sol. »

Le Père Ragueneau se serra les lèvres, et pendant une longue seconde, il fixa Annaotaka qui lui rendit la pareille. « Mon frère, le grand chef oublie que l'oiseau d'orage frotte ses ailes dans les nuages glacés aussi bien qu'aux gouttelettes du printemps. »

« La victoire n'est point impossible au guerrier qui combat, même pas celle de Wentake.

—Un homme sur le terrain de bataille doit vaincre ou mourir », répondit Annaotaka, avec un geste méprisant de la main. « Ton peuple ne veut pas se battre : il mourra.

—Ils furent naguère des guerriers, ne peuvent-ils pas le redevenir ? dit vivement le Père Supérieur. — « Vous et moi, ô grand chef, nous pouvons sauver Wentake malgré elle. Qu'en dites-vous Sontakwa ? »

—Le chef a encore beaucoup à dire, ô Aontekete.

—Sontakwa est un guerrier intelligent, grommela Annaotaka. Il sait que les combattants de Wentake sont allés au Pays des ombres. Il se demande par quel tour magique on changerait en aigles des coqs de bruy-

ère. Il se demande avec quoi les aigles se nourriront s'il n'y a pas de coqs de bruyère. »

Il alla vers la porte et l'ouvrit violemment. « Regarde, ô Aontekete, chef pacifique au coeur de soldat, regarde ce que tu vois et ce que tu entends ! Les sombres nuages descendent sur terre ; plus noirs tout à l'heure, ils l'obscurciront, mais dissiperont-ils l'odeur de mort qui plane dans l'air, ou les idées de ceux qui sont au Royaume des ombres ! »

La tête affaissée sur la poitrine, le Père avait le regard perdu dans l'échappée de la porte ouverte. Annaotaka était déjà parti. Au loin, dans le crépuscule, se profilait le squelette d'une balsamine, de tige blanche, aux branches éployées comme des bras aux phalanges crispées. De leurs excroissances verdâtres, les corbeaux jetaient leurs cris rauques, oiseaux de malheur qui se repaissent de la misère dénudée sous la lune et les étoiles.

Quelque chose de cette scène de désolation lui pénétra l'âme, avec une pointe hilare de sa futilité.

Un amer dégoût lui soulevait le coeur. Les paroles d'Annaotaka lui revenaient avec la virulence de leur corrodante simplicité. Il lui sembla que le soleil mourait dans le ciel de midi, et que la lune luisait froide et vitreuse à l'arche mortuaire de la nuit. Sa tête trembla au cri affreux d'un échassier plongeant dans les courants du détroit. Dans ce cri chevrottant et striduleux, le Père Ragueneau entendit la plainte déchirante de la Terre Perdue. Godfrey emplit ses yeux mouillés, de cette figure sublimement douloureuse du Père Supérieur, de ses yeux aveuglés, de sa bouche arquée de souffrance et d'amertume.

Doucement, il s'éloigna, le laissant seul dans son fauteuil, seul avec ses morts.

DIANA sortait du blockhaus. Elle aperçut Godfrey, silhouette voutée dans la pénombre, courbée sur une souche à l'orée de la clairière. Elle entendit craquer une bûche dans le cabinet du Père Supérieur et jeta un coup d'oeil par la porte ouverte. Dans la faible lueur du feu, elle vit le Père Ragueneau penché sur sa table et regardant vaguement dans le lointain. C'était bien maintenant la tête grisonnante d'un homme vieux, et dans les courbes de son galbe fléchi se lisaient, émouvants, les souffrances et les chagrins de cette terre autour de lui, dévastée par la misère. L'affaissement des épaules, le vêtement en peau de daim usé et râpé, lui évoquaient quelque vieux bûcheron blessé dans la sente et transporté, méconnaissable, à sa cahute. Les larmes inondaient ses yeux.

Le Père Supérieur, lentement leva les yeux. Il hocha la tête et en soupirant : « Ah, mon enfant, dit-il, mon chagrin vous cause un surcroît de soucis.

— Une simple pensée soudaine, mon père. » Ses mots étaient confus. « J'étais vraiment peinée. Vos espoirs, votre vie qui sombrent dans ces... »

Il apaisa ses pénibles sentiments, de sa main soulevée. Il était toujours la puissante personnalité qui

avait émergé de la défaite, avait regardé la défaite et la mort avec un égal courage. « Rien n'est perdu dans les desseins de Dieu, mon enfant. Rien, à ses yeux, n'est si petit qu'il soit négligeable, ni trop volumineux pour s'adapter à ses plans. Seul l'être fini, borné, doute, et, douter des choses, inconsidérément, il est vrai... », il hésita, baissa le ton, ralentit, « cependant, qui suis-je pour parler ainsi... moi aussi... inconsciemment... moi non plus, je ne suis pas impeccable... Qui suis-je pour oser blâmer? »

Diana avait le coeur serré à la douleur morale que reflétaient ses yeux.

Le Père Supérieur souffrait comme seuls peuvent souffrir ces êtres d'élite qui ont rêvé de grandes choses. Quelque chose en elle se brisa comme la corde d'un luth qui se rompt. Elle tomba à genoux devant le prêtre croulant de fatigue, mais de courage invincible, et elle pleura.

Il posa tendrement une main sur sa tête. — « Mon enfant, mon enfant, ce n'est pas ainsi qu'il faut accepter la défaite. Dieu nous a formés de telle sorte que nous dominions les épreuves et les adversités de la vie. Ce monde est comme un creuset dans lequel nous nous affinons par la souffrance, nous nous trempions par le feu et nous nous purifions pour la vie future. Plus la croix est lourde, plus resplendissante est la couronne. Ne pleurez pas pour moi, mon enfant, mais plutôt pour ceux qui n'ont pas reçu la grâce de se préparer à la vie de céleste servitude. »

Diana se retira, confuse. Lentement, calme, elle s'achemina vers l'endroit où Godfrey était assis, indifférent à tout sauf à l'ineptie du rêve impérial de Champlain. Il leva les yeux. Quelle surprise! Elle lui toucha délicatement l'épaule. « Viens, lui dit-elle,

allons au bastion. » Sans dire un mot, ils arrivèrent au blockhaus. Elle le fit asseoir sur un banc près de la porte et s'assit sur une marche. — « Ainsi, dit-elle doucement, Akwendoe est fini. »

Il hocha la tête.

—Je sais que c'est dur, continua-t-elle, comme de perdre un vieil ami. Mais cela devait arriver. Tu le savais, je le savais. Jamais les Hurons ne devaient vaincre. Rester sur place c'est mourir. »

—Père Ragueneau, dit-il brusquement, je viens de le quitter, se rend compte que tout est fini. »

—Ah oui. Pauvre Père Ragueneau, dit-elle à mi-voix, en s'appuyant au chambranle de la porte, c'est comme s'il mourait lui-même. Tu étais là; dis-moi ce qui s'est passé. »

Elle frissonna à ce que Godfrey racontait d'Annaotaka et de ses pathétiques métaphores. « L'infection de la mort dans l'air. Je connais cela; ça va même s'aggraver. Oui, il faut déguerpir. »

Elle le regarda en scrutant; fronça les sourcils, et fit digression: « Arakwa viendra-t-elle avec nous? — Elle rôde encore par là.

« Arakwa! Je ne pensais, bigre plus à elle. » Ses yeux cherchaient une autre diversion dans le ciel. « Elle est restée autour de chez-elle depuis la nuit où tu l'as éreintée.

—Je ne l'ai pas oubliée, dit-elle, sèchement, Arakwa non plus, ne l'a pas oubliée.

—Il lui a donné une terrible correction. Il la laissa évanouie par terre. Elle ne doit pas pouvoir bouger, en ce moment.

—Il lui a brisé trois côtes, s'empressa Diana de l'informer. Donnons-lui le temps et elle suscitera des ennuis, de grands ennuis. »

Godfrey serrait les lèvres. Sa voix blanchit. — « Soyons bien convenus d'une chose. Tu ne feras plus de combats singuliers; jamais pour aucun motif.

Diana se dressa d'un bond. D'une voix cassante: — « Soyons convenus d'une autre chose, capitaine Bethune, je ne veux pas me faire éclater la cervelle par une hache huronne. Si je m'engage dans un combat singulier, j'y serai bien et ce n'est pas toi qui m'arrêteras. Et si je tue cette saleté, je la tuerai bien aussi, et je me passerai parfaitement de ton avis et de celui du Père Ragueneau. Là-dessus vous pourrez donc, chacun, aller donner vos instructions à la lune. »

Elle restait debout devant lui, inflexible comme l'acier dans sa détermination, les yeux noyés comme l'or pur en fusion. Fasciné par leur vertigineux abîme, il s'inclina. « S'il te faut un combat singulier, que ce soit, au moins, dans des conditions acceptables et qu'on n'y tue plus de mes hommes » — et tâtant son épaule, avec un sourire oblique, il dit: « Je me passerai bien de me faire recasser ça. »

La flamme de ses yeux tomba. Elle n'était plus que contrite et souriante. « Oh ta pauvre épaule, ce fut une horrible guerre. Gilles a fait gaffe sur gaffe. Dès le début, sa hache portait à faux et les cris ont donné l'éveil aux autres. J'étais furieuse contre lui.

—Tu l'as bien voulu, répartit Godfrey avec une pointe de sérieux. C'est toi qui as choisi Gilles.

—Il le fallait! Il n'y avait personne d'autre.

—Mais je n'ai jamais compris pourquoi tu t'amusaiss à rendre Arakwa folle de jalousie à cause de lui, dit-il sur un ton rauque.

—Eh! comment faire, alors? » La question arrivait à pic avec un sourire en coin. « Je te le répète, Godfrey, tu es un beau soldat, mais ce que tu peux être

stupide, tu n'en as pas idée. En tout cas, ne te tracasses pas pour moi. Il n'y aura pas de sabotage sur ma prochaine piste. J'irai seule.» D'un geste onduleux de la main, elle prit congé de lui et rentra dans sa chambre.

Le premier retour de missionnaire, en exécution des ordres lancés par le Père Supérieur, fut celui du Père Pijart. Il arriva perclus et épuisé. Sa mission était d'ordre ambulante, et assujettie aux déambulations des Indiens sur la côte orientale du lac Huron, en quête de gibiers et de refuges.

Il faisait d'un roc propice son autel, de la forêt son église.

Il n'échappa au martyre qu'à la faveur d'une heureuse expédition de chasse avec les Hurons. Durant l'absence de la tribu, les Iroquois attaquèrent brusquement le camp éloigné, et massacrèrent ou dispersèrent les paroissiens algonquins. Le Père Pijart et ses Hurons rescapés arrivaient donc au fort Sainte-Marie épuisés par vingt lieues de marche et décharnés ainsi que des squelettes effrayés de leur ombre.

Puis ce fut le Père Poncet, arrivé de la mission de Saint-Pierre, au bout de quarante lieues de dangereuses péripéties. L'abandon forcé de cet avant-poste de la rive nord du lac fut un nouveau crève-cœur pour le Père Supérieur. Cette mission desservait à la fois Hurons et Algonquins avec les nomades des neiges, les Ojibways.

Le Père Ragueneau évoquait l'année de son second retour en Huronie. Ce fut au mois de septembre 1641, date mémorable, que le Père Isaac Jogues explora l'extrême pointe nordique du lac, jusqu'à Sault-Sainte-Marie, et que, au cours de ce voyage de dix-sept jours, en compagnie du Père Raymbault, il visita la nation

des Ojibways. Le Père Ragueneau, à l'évocation de cette prospère extension occidentale de la mission, poussa un soupir de tristesse parce que son abandon lui semblait être une irrémédiable flétrissure de la mission des Hurons. C'est l'année suivante que le vaillant Père Jogues ayant emmené le Père Raymbault sur une civière à Québec, l'y vit mourir; et que lui-même endura les plus affreux tourments au village mohawk de Ossernenon. Le Père Raymbault reposa à côté de l'immortel Champlain, en juste hommage à celui qui, après lui, avait affronté le voyage aux rives du plus grand des Grands lacs et dont le génial Champlain avait désigné le bord occidental pour frontière au Royaume du Nouveau-Monde qu'il projetait de faire surgir de la forêt.

Le Père Ragueneau souleva le dôme lourd de ses épaules. Le retour du Père Poncet effectué, il ne restait, pour que l'effondrement de la Mission des Hurons dans les cendres de la Huronie fût un fait accompli, qu'à attendre celui du Père Garreau. Il se rendit, en prières, à l'église de Saint-Joseph. Et c'était d'un pas caduc, maintenant, qu'il s'y acheminait.

Le Père Garreau arriva; et avec lui Tarontas. Celui-ci, apercevant d'abord Diana, s'approcha aussitôt d'elle, et, faraud comme un coq lui dit: « Regarde, ô jeune fille! moi Tarontas j'ai vu des choses qu'aucun oeil Wentat n'a conteuplées! »

Diana, inclinant dignement la tête lui dit: « Mes oreilles attendent ton récit, ô grand chef de la tribu des Rocs.

—Des choses merveilleuses, ô Petit Tonnerre, sont apparues à moi et à mes guerriers, de vrais croyants. Nous avons vu le Grand Esprit descendre du ciel.

Alors, de son souffle, il dissipa l'orage, et sa main calma les eaux en furie.

Diana ouvrit la bouche: — « Et tu as vu tout cela, ô chef? Vraiment le Grand Esprit t'a favorisé.

—Le Grand Esprit est venu jusqu'à nous. » D'un claquement de lèvres, il marquait l'émoi délicieux qu'il éprouvait à cette évocation. « Nous étions partis sur les grandes eaux du Nottawasaga et le ciel était complètement obscurci. La pluie battante et le vent nous paralysaient. Nous ramions avec autant de force qu'en use un homme, en une lune et en un soleil, à n'en pouvoir plus d'épuisement. A bout de forces, nous avons levé les yeux vers le Royaume des âmes. »

Tarontas s'arrêta, revivant en pensée ces heures angoissantes en plein brouillard et dans l'orage sur la baie. Son regard, lourd et farouche, fixé sur Diana, dit: « Les ondaki nous ont préparés à entrer au Royaume des âmes. Gelés et épuisés, nous y étions résolus. C'est alors que le Grand Esprit est descendu sur terre. Il souffla et l'obscurité se dissipa. Sa main posée sur les eaux les rendit aussi plates que cette tête de hache. Le soleil nous sourit et le vent cessa. Nous étions comme morts et le Grand Esprit venait à nous et nous rendait la vie. Voilà. »

Avec la même exaltation, il alla raconter son aventure au Père Supérieur. Et cette nuit-là, la lumière encore dans le cabinet de l'habitation, ne s'éteignit qu'aux petites heures...

Les réunions des missionnaires se multiplièrent autour de la table de conseil. Les conclusions étaient unanimes, tragiquement; rien ne pouvait plus sauver la mission des Hurons. Aux jours mêmes de l'abondance générale, alors que l'arrière printemps se fondait dans la munificence de l'été, les Hurons n'avaient

rien à se mettre sous la dent. Les Iroquois avaient opéré un si vigilant encerclement de l'île qu'aucun assiégé n'osait s'aventurer vers le continent. Et les chrétiens hurons ne se nourrissent que de racines et de rats.

Diana, rarement se rendait aux maisons d'écorce du village. Elle s'assoyait en face du blockhaus et ses yeux observaient tout sans rien omettre. Arakwa lui parut silencieuse et morose. Elle restait assise pendant des heures, à son ancien lieu de rendez-vous avec Gilles, les yeux fixés sur le fort ou sur la terre ferme. Un jour, en passant près d'elle, Diana vit passer dans ses yeux l'éclair lugubre, la mort. Le soir, elle en fit part à Godfrey: « L'esprit de maléfice rôde dans le village; gare si nous ne nous tenons en constant éveil! » Godfrey sourit.

— Absolument! insistait-elle. Et l'esprit maléfique, c'est Arakwa. La haine la rend démente. Vois-tu qu'elle ait l'idée de mettre le feu au village. Avec tant de malades ici, ce serait pire qu'une invasion iroquoise. »

Godfrey se sentait saisi de cette gravité. — « Très sérieux, en effet, dit-il. Plus d'hommes robustes ici. Quelques convertis seulement, capables de combattre un feu! Alors que même avec les hommes d'Annaotaka, il est douteux qu'on puisse sauver le village.

— « Que les Iroquois en profitent pour lancer une attaque et tout est perdu. » Elle redoublait d'insistance. « Il faut absolument agir, si nous voulons partir d'ici en vie avant la fin de l'été. Les hommes ne travaillent que quelques heures à leurs canots. Ils seront cernés avant d'avoir fini.

— N'exagère pas. Leur moral est encore bon. Je vais y voir, de toute manière. »

Diana rabroua Godfrey d'un haussement d'épaules et se rendit au blockhaus d'Annaotaka. A son passage, Arakwa l'assassina d'un regard féroce. Le chef accueillit Diana en congédiant, d'un signe de la main, les sous-chefs. « Tu es guerrière, ô ma fille, et tu viens en guerrière. Il n'y a, ici, que des guerriers.

—Les autres chefs ne prendront pas la hache de guerre. » Diana posait là un fait, non une question.

—Ils n'avaient pas d'estomac pour combattre quand ils le pouvaient; maintenant, ils n'ont rien dans leurs estomacs pour les faire combattre.

—Les estomacs vides font les bras faibles, observa-t-elle.

Annaotaka renacla: « Quand les bras des croyants étaient forts, leurs volontés étaient éparses. Maintenant qu'ils sont faibles, leurs volontés ne font qu'une. Ils courent comme des lapins.

—Si j'écoutais mon coeur, ô grand chef », (Diana se faisait insinuante) je dirais: « Petit Tonnerre reste ici pour guerroyer avec les Cordes; et quel carnage d'Iroquois l'on verrait! »

—En effet, ô Petit Tonnerre.

—Mais Aontekete dit que nous devons sauver les faibles et les vrais croyants; alors, il faut que j'aille de son côté. »

Annaotaka accueillit cela d'un dédaigneux grognement.

—Les croyants n'ont pas d'audace, ô chef. Il leur faut quelque chose pour exciter leurs esprits alanguis, de même que tes guerriers, ô Annaotaka, ont besoin de quelque chose à mettre dans leurs estomacs. » Elle soulignait cette comparaison de petits signes du menton dans la direction du continent en face.

Le chef la regarda dans les yeux : « Mes oreilles un jour, ont entendu Aontekete dire que ma dernière expédition de guerre avait changé les Hodenosoni en démons qui soufflent le feu lent de torture dans les veines. »

—Les Wentats ont besoin d'Annaotaka pour exal-homme de paix au courage de soldat. Les Hodenosoni sont des démons. Et puis, quand les feux de torture sont consumés, ils ne se rallument plus.

—Paroles sages, ô Petit Tonnerre.

—Les Wentats ont besoin d'Annaotaka pour exalter leur courage. Annaotaka a besoin d'Iroquois pour ses marmites, afin que ses soldats vivent et se battent encore un soleil.

—Et les Hodenosoni ne dorment pas... (il l'observa à ce moment, de très près) Il y aura des feux éteints dans mes maisons.

—Les ventres vides font les foyers froids », confirma-t-elle.

Annaotaka acquiesça d'un cérémonieux signe de la main levée : « Mon coeur est comme celui du Petit Tonnerre. Nous sommes des guerriers avec un même langage. Cela est bien. »

Aux heures grises avant l'aube, des Iroquois chantaient leurs chants guerriers en défi à leur vainqueurs. Annaotaka accourut chez Diana, lui dire sa hideuse satisfaction : « Petit Tonnerre a présagé la victoire dans ses paroles. Plus de prisonniers que les doigts des deux mains pour mes marmites. L'un d'eux s'est échappé.

—Bonne nouvelle, ô grand chef, dit-elle en souriant, les haches étaient rouges ?

—Oui, rouges. Il tint une main en l'air. — Ces soldats de la Corde ont passé le Roc debout. » Il leva l'au-

fre main et les doigts des deux mains écartés : « Cela et cinq autres doigts ; puis autant d'esclaves hodenosoni les soignent. Tes paroles étaient bonnes, ô ma fille. » Il partit, puis se retourna pour dire, l'air furieux : « Ce prisonnier, échappé ! — Les cordes étaient coupées ! »

Diana seule, sentit se tendre toutes les fibres de son être. Le regard vitreux de haine qu'Arakwa avait posé sur elle, coulait dans ses veines comme un poison brûlant.

XXXVI

ARAKWA appuyée contre une touffe de balsamines suivait, anxieuse, la course du soleil alors à son zénith. Mais elle était encore, par la pensée, aux heures floues du matin où les prisonniers, solidement ligotés, avaient été jetés dans les crapaudières des maisons d'écorce pour y greloter dans l'humidité. L'un d'eux, maigre de chair, mais costaud, tel le premier Andouch qu'elle avait connu aux jours de sa vie libre à Tianestake, gisait près de l'entrée, loin des autres en vrac. Arakwa le reluqua voluptueusement. C'était là guerrier à délecter le cœur de toute fille indienne, et elle jura qu'aucune homélie ne le lui arracherait.

Un coup d'oeil furtif suffit à l'assurer que le gardien s'était endormi près de la porte intérieure. Elle rampa jusqu'au prisonnier. La bouche collée à son oreille elle lui chuchota : « Guerrier, si tu veux vivre, tu n'as qu'à dire quelque chose à ton grand chef. »

Un espoir inattendu luit dans ses prunelles noires. Ses lèvres remuèrent à peine. Dans un souffle il dit : « Je promets.

—Veux-tu aller dire à ton chef que s'il amène ses combattants ici, il foulera de ses pieds le chemin de la victoire?

—Je promets encore, ô fille.

—Et qu'il faut qu'il fasse selon ce que je lui dis. » Ses pupilles se dilataient. « Un homme et une femme, de peau blanche, m'appartiennent.

—Il en sera selon ce que tu dis. » Ses yeux, comme deux stylets d'acier dardaient dans ceux d'Arakwa.

A mi-voix: « Un homme et une femme », elle exhala, féroce: « Vifs, je les brûle. Dis autre chose encore à ton grand chef. S'il est de coeur avec moi, qu'il envoie de son camp trois sacs à fumée dans l'aronkia quand le soleil sera derrière le grand pin sur la pointe, par-dessus les eaux. Alors, j'irai au-devant de lui, à cet endroit, quand la lune est le pendant du soleil.

—Je promets, ô fille de ma joie. »

Elle tira son couteau; et, le touchant à peine, elle trancha ses liens. Il dégagea en détente ses bras et ses jambes et furtivement disparut dans la forêt, ombre flottante sur les ondes vaporeuses de l'aube. La colère d'Annaotaka, en apprenant cette fuite, tenait de l'infemale et cynique fureur. Ce fut à grand'peine qu'on le dissuada d'envoyer le gardien au poteau et aux feux lents.

X X X

La crête du pin géant était sertie de l'or rayonnant du soleil au déclin. Tout à coup, du camp iroquois, monta l'écran fuligineux de trois colonnes torses d'épaisse fumée. Le signal, Arakwa ne fut pas seule à le voir. Diana, qui suivait, amusée, le jeu des oiseaux dans les arbres, vit sourdre à l'horizon lumineux, une strie noire serpentante; puis une seconde, puis une troisième. La vivacité de sa compréhension dépassa l'amplitude de ses orbites. Elle courut au corps de garde, tira à part un guerrier: « Vite, lui dit-elle, allez

chez Annaotaka, et sans que personne vous entende, dites-lui que j'ai à lui parler. »

Quand elle lui eut raconté le phénomène, le chef s'écria à sa manière: « Ce que tu dis, Petit Tonnerre est la différence entre la mort et la vie. Tu as des yeux et qui voient. Mon peuple a des yeux, mais ne voit point. Quelques-uns virent un sac, quelques-uns un autre; mais aucun ne vit tous les sacs. Ils dormaient. Mes guerriers seront prêts quand la lune sera basse à l'horizon. Je vais aller prendre avis d'Aontekete et de Sontakwa. »

Le Père Supérieur conférait avec Godfrey quand Annaotaka d'un coup de genou ouvrant la porte du cabinet, entra. Je viens te dire la trahison. Les guerriers de la Maison longue vont traverser le détroit ce soir. Ils préparent une attaque comme celle qui a décimé notre peuple. Quand les traîtres s'assemblent, deux esprits agissent comme un seul, et combien d'âmes prennent le chemin du Royaume des ombres par surprise.

—Attaqués par trahison! » La consternation du Père Ragueneau était navrante.

—Cela m'inspire du dégoût. »

Godfrey se crispait à sa chaise.

—Nous savons. Les Hodenosoni ne savent pas ce que nous savons. Les yeux du Petit Tonnerre sont vifs, son esprit est clair comme l'eau de source. A la lune basse, je viendrai avec mes guerriers. Quelques-uns iront à l'endroit où vous faites de bonnes médecines. D'autres viendront ici. Ils seront partout. Ce sera une guerre à mon goût. Beaucoup de ceux de la Maison longue retrouveront leurs ancêtres et leurs aïeux. Cela est bien. Ho! » Annaotaka appuya ces derniers mots d'un assourdissant coup de poing sur la table, et partit.

Le Père Supérieur, atterré dans sa chaise, soupirait :
« Incroyable !

—Mais vrai, mon Père, repartit Godfrey, âprement. Je crois connaître le point d'attaque principal. Je vais pointer le canon tout de suite.

—Comme vous le jugerez à propos. Je ne comprends pas la manoeuvre de Diana. Pourquoi n'est-elle pas venue me confier ses soupçons ?

—Si je vois bien la situation, elle n'avait pas d'autre parti à prendre. Toute autre tactique eût été une mortelle injure au chef.

—Croyez-vous ? Pendant que vous allez vous occuper de la défense des murs, je vais m'entretenir avec Diana. » Le Père Ragueneau, à grands pas quitta la pièce.

—J'ai appris de très troublantes nouvelles, dit-il à Diana. J'éprouve du dépit que vous ne vous soyez pas confiée à moi.

—J'en suis désolée, Père, répondit-elle, avec un sourire figé. J'ai fait ce qui m'a semblé le mieux. Les signaux venaient du camp iroquois. Je sais qu'un prisonnier s'est échappé et je crois que c'est par les artifices d'Arakwa. S'il en est ainsi, le jugement de l'affaire ressortit à Annaotaka.

—C'est juste, Diana, très juste. La faute ne m'incombe pas toute entière. Vous êtes une jeune femme volontaire. Dans l'occurrence, je ne puis établir les blâmes. Annaotaka attache une très grande signification aux signaux. Je vais vous donner une garde de corps spéciale. Godfrey va y voir.

—Il aura le commandement du fort, Père ? s'enquit-elle vivement.

—Je saisis ce que vous insinuez, repartit le Père Supérieur, avec un faible sourire. Oui. Il n'est pas

encore rétabli, et je n'entends pas qu'il s'expose inutilement.

—Merci, père », lui dit-elle, avec reconnaissance.

x x x

Tard dans l'après-midi, l'apothicaire Molère, face ronde furibonde, Silène fulminant, déambula au dispensaire du blockhaus, où, tout en arrimant des ustensiles sous la banquette, il crevait d'indignation. Il vitupérait Annaotaka et sa stratégie encombrante. Des guerriers tout plein dans son laboratoire! Le chef ne bougea pas jusqu'au coup de deux heures du matin. Alors, il se glissa, léger comme un fantôme dans le long bâtiment adjacent, et constata la disparition d'Arakwa. Sans bruit, il réveilla ses guerriers et se dirigea avec eux, en tapinois, vers le fort. Les portes grillées s'ouvrirent toutes grandes sur le mot de passe. Le Père Ragueneau et Godfrey se trouvaient dans la cour.

Annaotaka désigna trois guerriers, d'un seul coup de la main sur l'épaule, et les entraîna chez le sergent Lausier. Tous quatre coururent chez Diana. D'autres furent aussi effectivement répartis aux divers blockhaus, à l'hôpital et aux points stratégiques. Quelques minutes après, Annaotaka seul, immobile, leva la main en signe d'adieu et disparut dans l'obscurité nuit. Le Père Ragueneau, triste, rendit le salut. Il avait connu un autre commandement qui plus tôt accepté, eût sauvé la Huronie. Il partit, comme une multitude de pieds couraient devant lui dans la nuit: Tarontas menait ses guerriers du Roc aux parapets.

Une heure s'écoula; puis une autre. Au fort comme aux bastions, les soldats attendaient patients, immobiles. Diana était assise sur un banc, l'arc en main,

le carquois en sautoir à l'épaule. Elle entendait dans le calme, le souffle du sergent Robert et des trois Hurons. Elle voyait des guerriers, silhouettes aux vagues contours, monter l'échelle du terre-plein commandant les meurtrières. Le sergent y était en position sur un banc en face d'une barbacane plus basse. Il lui indiqua l'autre.

C'est alors que l'horrible cri de guerre « Kwé » partit, strident, d'une multitude de gosiers. Diana souriait, les dents serrées. Elle avait pigé la tactique iroquoise. A la faveur de l'obscurité, ils avaient rampé à travers bois, encerclé le village, pour concentrer leurs forces sur le saillant du bastion, et à la poterne du fort. Le bruit d'un formidable impact s'éleva du point de repère des maisons d'écorce, pour s'estomper aussitôt sous une avalanche de mousqueterie et le vomissement tonitruant du canon. Les Iroquois se couchèrent sous une grêle mortelle de balles et de traits. Diana entrevit une femme qui criait en face d'un chef tenant sa hache levée. Le taillant s'enfonça dans son crâne au moment où l'arc de Diana claquait. Le chef lui laboura ensuite la face. Les Iroquois hésitaient. Un second chef surgit en avant pour les rallier.

Le cri de guerre huron partit du bastion éloigné du fort. Godfrey apparut près de l'assise en pierre, à la tête des guerriers chrétiens. A l'instant où Diana l'apercevait, il tituba, et resta inanimé sur le sol. Les croyants perdirent courage devant un ouragan de flèches; et, pris de panique, s'enfuirent. Alors en exhaltant un gémissement, elle bondit de son banc; d'un coup violent ouvrit la porte, et, la flèche encochée à la corde, elle leva son arc. Trois Iroquois se ruèrent en avant. La corde de son arc claqua trois fois. Le troisième Mohawk tomba comme il levait sa hache,

sur Godfrey. Elle poussa un rire déchirant. Le sergent Robert, à côté d'elle, en fut glacé. A un appel, les guerriers de la Corde arrivèrent à la rescousse. — « Toi, couvre-nous de tes flèches ! » cria Robert à Diana. Deux des guerriers de la Corde tombèrent. Diana aida à porter Godfrey jusqu'au banc du bastion. Elle se pencha sur lui, les traits de marbre, la mâchoire en étai. Elle ne vit pas de blessure. Robert la rappela au combat d'un coup de doigt en aiguillon. « Ses pistolets sont sûr le petit banc à côté de lui, lui dit-il, brusquement. Il te faut tenir seule aux deux barbacanes. Notre seule protection contre le feu est de là-haut. Il faut que je monte »

Voyant les chrétiens battre en retraite, les Iroquois poussèrent leurs cris de guerre avec une violence redoublée et triomphale. « Préparez-vous ! » cria à tous, le sergent, de sa meurtrière du dernier plateau. « Ils vont attaquer en masse. »

Diana courut pour saisir un pistolet. Elle s'arrêta net : Godfrey se levait sur son séant en se frottant les yeux. — « Reste couché ! lui ordonna-t-elle d'une voix profonde. — Les Mohawks attaquent. »

En un éclair, il saisit un pistolet. « Va-t-en, cria-t-il, en faisant feu. « Retourne à ta meurtrière. J'en ai abattu un. Vite », brusqua-t-il. Elle ne bougeait pas. « Vois donc ce trait, à terre ! »

Avec un cri étranglé, elle s'élança à la barbacane. Son anxiété pour Godfrey venait de leur faire friser la mort emplumée.

L'arc en main, elle épiait par la barbacane. Annaotaka et le principal corps de ses guerriers étaient aux prises avec les Iroquois. Mohawks et Senecas étaient en corps à corps avec les Hurons dans une étreinte féroce. La massue et la hache se levaient et s'abat-

taient, fendaient et tuaient. Diana, froide, rigide, attendait son moment. Il vint. L'arc claqua. Un second chef aux six plumes d'ailes tomba, la main agrippée à la mort barbelée plantée dans son gosier.

Godfrey, pistolet au poing, était à l'autre meurtrière. Diana du coin de l'oeil l'observait avec joie tout en déclanchant son arc. Soudain, un bruit sourd de corps qui tombe, au-dessus d'eux. « Au plateau, vite! » cria Godfrey, la voix claquante. Le Huron est touché, là-haut.

Les yeux exorbitants, elle lui dit: « Les pistolets sont chargés? »

—Oui. Je vais m'occuper des deux barbicanes. Vasy, vite, tonnerre de Dieu. Ils essayent peut-être de mettre le feu aux murs. »

Elle examina d'un coup d'oeil le guerrier étendu sur le plateau. Une balle après avoir traversé le plancher éventré était allée se loger entre les deux yeux. Un filet de fumée fusait en spirale par une fente du plancher en surplomb. Elle cria au sergent Robert, attrapa un baquet d'eau et courut à la longue et large brèche. Au-dessus, elle apercevait le feu qui léchait une pile de balais. Elle vida l'eau dessus.

Les cris des Hurons arrivèrent triomphants. L'attaque des Iroquois cessa aussi subitement qu'elle avait commencé. Au lieu de victimes léthargiques, ils avaient trouvé un adversaire aussi féroce qu'eux-mêmes. Ils étaient floués. Ils luttaient furieusement, maintenant, pour échapper surtout à l'étau qui se refermait sur eux. Le sergent resta en vigie jusqu'à complet amortissement des cris dans le lointain. Avec un haussement d'épaules pour oraison funèbre, il flanqua le corps du Huron sur le plancher du bastion. Puis sur l'ordre de Godfrey, le traîna dehors. Le Père Su-

périeur et Annaotaka inspectaient le champ de bataille. « Une centaine de tués, y compris deux grands chefs, comptait le Père Ragueneau, et une vingtaine de blessés. C'est donc une défaite pour eux... »

Il s'arrêta bouche bée. A ses pieds gisait le corps déformé d'Arakwa une hache enfoncée dans le crâne. Annaotaka en atteignit le manche et l'arracha de la plaie. Il examina avec intérêt le taillant rouge. « Ainsi, fit-il, le fer a terminé ce que la langue avait commencé. Tant mieux, car c'est mon bras qui aurait frappé.

« Une rancoeur injustifiable l'aveuglait et la tournait contre son peuple. Les Hodenosoni ont cru qu'elle les trahissait... dit le Père Supérieur, gravement. « Oui, et c'est mieux ainsi.

— Bonne hache » jugea Annaotaka en tâtant du pouce le fil de l'instrument meurtrier... Et il la glissa dans sa ceinture. Il commanda à deux jeunes Hurons de porter le corps à son blockhaus de la forêt. — « Et veillez à ce qu'on ne touche rien », ordonna-t-il avec force.

Le Père Ragueneau ne pouvait assister à cela sans en être attristé et sans en manifester son sentiment outré à Annaotaka, là présent devant lui. Mais le chef rétorqua : « Mes guerriers ont gagné cette bataille, ô Aontekete. De plein droit, les armes et les munitions ennemis leur reviennent, et je les réclame pour eux.

— Tes prétentions sont justifiées, ô chef.

— Pour moi-même, je réclame les prisonniers. »

Le Père Ragueneau, le cœur et l'âme torturés, intercédait pour qu'eux ne le fussent point.

« J'en ai donné ma parole ! lui assura Annaotaka d'un ton offensé.

—« Les prisonniers vous appartiennent puisque je n'ai encore point juridiction sur vos usages païens, dit avec calme le chef de la Mission des Jésuites. En tout cas, ma prière réitérée ne comportait aucun doute de votre promesse.

—Je comprends que c'était pour alléger votre coeur. C'est bien, dit Annaotaka radouci.

—Mes hommes enterreront les morts.

—Les morts me sont inutiles » grommela le chef, qui s'engagea à rassembler tous les prisonniers. Le visage assombri, le Père Ragueneau se dirigea vers le blockhaus de vigie. Impuissant à faire libérer les captifs, la loi huronne les déclarant propriété absolue du vainqueur, il obtenait pour eux la suppression des tortures par privilège accidentel et précaire; ce qui constituait la limite de ses prérogatives. Il y avait de quoi soupirer! Il avisa un Père qui administrait les sacrements aux croyants moribonds, et l'enjoignit d'adoucir, le plus possible, le sort des prisonniers.

Dans l'embrasement de la porte, il aperçut, assis sur un banc, Godfrey dont Diana pensait l'épaule. « Qu'est-ce? Votre épaule, encore brisée?

—Non, mon père, seulement rouverte un peu.

—C'est une blessure. Où? » Le Père Ragueneau angoissé encore, se penchait sur lui.

—Il a mené une sortie, lui dit brièvement Diana, et il a failli être tué. »

Pour répondre à l'interrogation anxieuse du Père Supérieur, elle décrivit la scène dont elle avait été témoin; et se tournant vers Godfrey, avec une crainte soudaine. « Tu dois être touché quelque part. Je t'ai vu tomber évanoui.

—Je te l'ai déjà dit. J'ai trébuché! L'impatience enflait sa voix. — Je me suis frappé le côté de la tête

sur un rocher. Tu vois bien la bosse; juste comme une tête de hache.

—Etes-vous sûr que votre épaule n'est pas brisée, insista le Père Ragueneau, l'air inquiet.

—Simplement luxée, mon père. Je pourrais manier le pistolet comme si de rien n'était. — Et avec un rictus: Le plus joli petit combat que j'aie encore vu.

—Petit combat! » s'exclama le Père Supérieur, ahuri et peiné. « Acharné, oui! Au moins cent morts chez les Iroquois, et grandement soixante Hurons, la plupart chrétiens. Et Arakwa fut tuée par le chef iroquois, sous la présomption, j'imagine, de les avoir trahis.

—Je l'ai vu tuer, affirma Diana. J'ai tué le chef par cette barbacane.

—Il vaut mieux qu'elle soit morte ainsi. Le péché d'homicide ne pèse pas sur l'âme d'Annaotaka, si justifié que paraisse cet acte à ses yeux de païen. »

Le Père Ragueneau observa Godfrey, avec beaucoup de gravité. « Je suis surpris, l'admonesta-t-il, que vous ayez quitté les parapets pour mener une attaque en personne. C'était intrépide à plus d'un point de vue.

—C'eût été stratégie belle, à la tête de vrais guerriers, non de moutons! lâcha rossement Godfrey. Un seul assaut à ce moment nous eût assuré pleine victoire.

—« Le Grand Sontakwa croyait aux lapins », plaisanta Diana.

Le Père Supérieur la regarda, avec un air de reproche; puis la remarque d'Annaotaka lui revint: « Votre peuple ne se battra pas. »

S'adressant à Godfrey: « Tarontas et ses hommes, où sont-ils ?

—Aux parapets, mon père. J'étais sûr d'eux, sûr qu'ils repousseraient complètement toute tentative de prendre le fort. » — Avec un sourire caustique aux lèvres: « Je pensais que les Hurons me suivraient. »

Le Père Supérieur, en secouant tristement la tête, tourna ses yeux vers la nappe rougeoyante de l'aurore, à l'horizon. « Je vous en prie, faites examiner votre épaule tout de suite par maître Pinar. »

Il se dirigea en hâte vers l'église. Diana se rendit à la porte. Le Père Le Mercier surveillait l'enlèvement des morts et des mourants. Godfrey, à côté d'elle, lui dit dans un murmure: « Voilà trois fois que tu me sauves. »

XXXVII

C'ETAIT à la quatrième heure du dixième jour de juin 1650. Le Père Supérieur, seul sur le rivage de l'île des Chrétiens abandonnait ses yeux battus par la douleur au filet d'or qui enluminaît l'horizon à l'orient. Derrière lui, les ruines de l'église Saint-Joseph se consumaient sous la cendre comme un bûcher éteint d'espérances mortes. De la trouée de la clairière, la fumée s'échappait par bouffées, en duvet de charbon, des ruines calcinées du village d'Akwendoe. Des cendres, et la sombre destruction derrière lui, et l'aurore d'un jour nouveau devant lui. Ainsi, tel Moïse au milieu du désert, le Père Ragueneau se sentait isolé pendant que son peuple découragé se groupait, obstiné à réclamer la terre promise.

Le Père Le Mercier, de son côté, contemplait d'un oeil mélancolique le rassemblement des Hurons. Se tournant vers le Père Chastelain, il lui indiqua du doigt de l'autre côté de l'eau et de la forêt, l'endroit où les ruines noircies du vieux fort Sainte-Marie gisaient à l'ombre du redan à quatre lieues de distance. Sa voix grinçante s'aiguissait encore d'une mordante âpreté. « Nous allons et venons, abrités par ce qui est le sang de notre coeur. Mais d'autres viendront cueillir la joie éclosée de la lie de nos chagrins. Nos peines, le

trésor et le temps prodigués les attendent. Un nouveau blé se sèmera dans les champs, de nouveaux troupeaux brouteront dans les prés; et une nouvelle église s'élèvera à la gloire de saint Joseph et de notre Ordre. Oui, nous reviendrons honorer les martyrs. Une terre de sacrifice, une terre promise, comme celle-ci, ne peut périr dans la barbarie.

En même temps que le Père Chastelain marquait de sa tête dévotieusement inclinée, un profond assentiment intérieur à cette prophétie, le Supérieur-adjoint donna le signal de l'embarquement de la flottille. Hommes, femmes et enfants, tous les Hurons chrétiens se jetèrent pêle-mêle dans les canots. Annaotaka s'avança prestement vers le Père Supérieur, la main levée: « Tu pars en soldat, ô Aontekete, non comme ces femmes fuyardes qui se disent des Wentats.

—Tu dis des mots de rancune, ô Annaotaka, lui reprocha le Père Rageneuve. Ils viennent d'un coeur aigri.

—Ils viennent des cendres refroidies, ô Aontekete, des feux morts du Wentake. » Le chef protesta, par ses grognements, contre le lancement des canots. « Ces gens là ont échappé aux haches des Hodenosoni. Ils se sauvent maintenant de leurs traditions.

—Pourtant Tarontas et ses hommes restent, dit d'une voix forte le Père Supérieur.

—Le grand chef des Rocs porte une hache rouge et ses hommes sont des hommes. Mais où sont les autres, les nombreux autres, qui ne sont pas allés avec lui? demanda Annaotaka. Tarontas n'en commande donc que peu.

—Et toi, ô chef, tu vas rester encore plusieurs lunes? » — Godfrey, très à propos faisait diversion à son idée fixe.

—Je me bats comme un ours pour le territoire de chasse, ô Sontakwa; ainsi que le grand chef des Ours, Tokatwen, se serait battu pour ce sol de chasse ours que voici. Les Hodenosoni, s'ils reviennent, sentiront mes griffes et celles de mes hommes. Ils sauront que les guerriers de la tribu des Cordes ne se sauvent pas. »

Annaotaka fit quelques foulées vers Diana. « Et toi, ô ma fille, quel carnage nous aurions fait, toi et moi, et combien d'esclaves iroquois nous aurions pu envoyer nous attendre au Pays des ombres! »

Il grommela quelque chose à un jeune gars, prit un paquet d'écorce qu'il tenait: « Ceci, ô Petit Tonnerre, je te le donne, un cadeau d'un guerrier à un guerrier. Tu le garderas en pensant à la grande guerre que je fais, jusqu'à ce que je vienne à ton feu et que nous revivions nos victoires.

—Quand je verrai ceci, ô grand chef, mon père, mon coeur sera comme la lumière du soleil, au souvenir de ses grandes batailles; et ma pensée demandera: quand reverrai-je sa figure?

—Quand le bras de la hache sera fatigué et que le tranchant sera émoussé par le travail rouge, alors Annaotaka viendra.

—Ce seront des lunes de joyeux travail, ô mon père, lui répondit Diana en riant.

—Et des soleils rouges de joie. Et maintenant, ô Petit Tonnerre, ma fille, mon coeur voudrait parler à ton coeur et qu'aucune oreille n'entende mes paroles. » Avec une manifeste gaîté, il l'entraîna à part, lui chuchota quelques mots brefs; puis s'en fut à la recherche de Tarontas pour lui donner d'autres instructions. Shastaretsi restait à part, dans une silencieuse dignité comme il convenait à un grand chef des Hurons. Annaotaka passa devant lui sans le voir. Il éleva la voix

pour adresser la parole au Père Supérieur : « Mes hommes de la tribu des Cordes vont se rendre à la pointe du pays. Là, ils vous surveilleront, ô Aontekete, quand vous passerez le camp hodenosoni.

—Ton coeur est bon, ô grand chef. D'ici à un soleil, tu viendras vers nous.

—J'irai vers toi quand je partirai d'ici; je partirai d'ici quand je le voudrai. Mon coeur te plaint, ô Aontekete, homme de paix au coeur de soldat, d'être forcé de partir pour que les blancs lapins ne deviennent pas des squelettes blancs sur le sol. Je te salue en soldat comme cela est dû à un soldat! »

Tête haute; les six plumes d'aigles de son rang en panache, Annaotaka partit à la tête de ses guerriers pour la pointe du pays, en passant devant les cendres de son village, prêt à guerroyer si les Algonquins osaient intercepter la flottille. C'était son respectueux geste d'adieu et de bonne foi.

Plus de trois cents Hurons et soixante Français quittèrent l'île des Chrétiens. Godfrey, en s'assoyant dans le canot de Tarontas, se prit à réfléchir que, si formidable que cette flottille parût, elle n'était en réalité qu'une bande de fugitifs en dérive; tout ce qui restait de l'empire chrétien, jadis puissant, de la Huronie. Les canots franchirent le torrent des détroits vers les grandes nappes de la baie des Eaux du Tonnerre. Aucun Iroquois n'osa les entraver et, au campement de nuit, Godfrey s'arrêta près du feu de Tarontas, où Diana s'assit avec la femme du chef et sa famille. — « Une terrible journée, dit-elle très cordialement. Vous êtes tout-à-fait accablés, ainsi que les pauvres Pères Ragueneau et Le Mercier. Je les ai vus chez eux. Ils ont dû être solides comme le granit, tout calmes et gris qu'ils sont! »

—Le bout de leur monde, de notre monde. Tout fini. » En regardant les feux brûler ici et là sur le bord du rivage, il essaya d'y trouver raison de sourire. « Annaotaka se rappelait sa fille adoptive.

—Il est d'un caractère fier, et il souffre... beaucoup.

—Oui, la mort de sa nation lui déchire le cœur. J'ai compris qu'il vous disait cela.

—Tu as donc vu plus que je n'ai entendu. » De la main, elle déroba un sourire. « Ce qu'il m'a dit c'était de ne pas montrer mon cadeau, ni d'en parler, jusqu'à un certain moment. Et ce moment n'est pas arrivé.

—Je pourrais bien regarder dans tes bagages.

—Tu pourrais essayer... ou tu ne pourrais peut-être pas. » Elle ramassa, en disant cela, un lourd gourdin, et elle faisait mine, tout en riant, de le brandir comme une trique.

Il s'assit à côté d'elle. « Le premier jour de notre départ, tu voudrais déjà me bastonner. Dis donc, pendant mon immobilisation, n'avais-tu pas dit à Arakwa, à ce qu'il me souvient, que j'étais ton homme? Et maintenant tu m'abandonnerais par le sentier. »

Diana regardait vers la plage, où le sergent Robert faisait les cent pas devant les canots. « Quoi que j'aie pu dire à Arakwa, elle sait, maintenant la vérité.

—Et la vérité c'est...? »

Elle fit un geste de désintéressement. — « Nous ne serions jamais partis si Annaotaka n'avait pas fait sa dernière grande attaque.

—« C'est toi qui lui en as insinué l'idée? » Il la regardait curieusement.

—Annaotaka en avait l'idée. Mais il craignait d'en nuire le Père Ragueneau.

—Et tu l'as encouragé... Je comprends maintenant. Pourtant, voyons, tu ne pouvais pas compter d'avance sur la trahison d'Arakwa.

—Ce n'était pas nécessaire. Te serait-il jamais venu à l'idée que les chefs iroquois en étaient à attendre un prétexte pour lancer leurs forces à l'attaque?

—Du beau travail. — Il se toucha l'épaule. Le Père Supérieur ne me permet de rien faire, même pas prendre une pagaie. Je ne suis qu'un excédent de bagage.

—Mais très important bagage », dit une voix grave derrière eux. Ils se levèrent d'un bond. Les Pères Ragueneau et Le Mercier, en tournée d'inspection du camp s'arrêtaient à leur feu. Dans la profondeur de ses yeux si fatigués, le Père Supérieur gardait pourtant un éclair de malice. « Et mais, qu'était donc ce beau travail, à propos?

—Nous disions, mon père, que l'attaque des Iroquois en créant la panique parmi les Hurons les força à l'action, répondit vivement Godfrey.

« Autrement, ils auraient probablement atermoyé jusqu'à ce qu'il fût trop tard. »

Les yeux de Diana s'attachaient aux profondes traces creusées par la souffrance physique et morale dans ces deux vénérables têtes grises. — Akwendoe est loin derrière nous, père. C'est déjà du passé.

—Le passé est une parcelle de notre vie », commenta le Père Supérieur, calme, mélancolique. « C'est un élément de notre individualité. Il en est même la somme constituante. » — « Et ce dont l'avenir est fait, ajouta le Père Le Mercier. Sans passé constant, mon enfant, il ne saurait y avoir de religion vraie. »

La bouche entr'ouverte, elle marquait sa confusion béate du caractère sérieux qu'avaient pris ses paroles. « Je ne parlais que de la Huronie, votre Révérence; de

ce quelque chose fini, achevé, tout comme j'en ai terminé avec les Iroquois. Finis, Oubliés. »

Le Père Supérieur, tournant sa tête de gauche à droite en dénégation absolue: « Non, Diana, votre passé iroquois n'est pas oublié. Il réapparaît de cent manières différentes. Il imprègne toute votre vie.

—Mais je le considère comme le remous de l'arrière, de la poupe, protesta-t-elle. Québec c'est le sillage de l'avant, c'est la vie en proue, inconnue, nouvelle.

—Que vous aborderez, que nous aborderons avec les propulsions de l'arrière, de l'expérience tumultueuse ou calme, vraie ou fausse », ratiocinait du même ton aimable le Père Le Mercier.

Le Père Supérieur leva les yeux pour voir Tarontas et ses guerriers Rocs lancer les canots vedettes à la reconnaissance des criques et des goulets de la baie de Matchedash. Et montrant du doigt Tarontas, à l'arrière-plan: « Regardez-le. Il a su profiter de l'invasion de l'île des Chrétiens par les Iroquois. Il a acquis le sens de la responsabilité. Quelque chose qui n'y était pas auparavant, s'est marqué dans son esprit, comme l'estampe du maçon incrustée dans le ciment de l'édifice achevé. » Diana, en se redressant: « Je ne comprends pas, père » — « ...ne veux pas comprendre, devriez-vous dire, » insinua le Père Le Mercier.

Le Père Supérieur hocha la tête avec un faible sourire et, en compagnie de son adjoint, il s'éloigna. Diana reprit sa position appuyée contre les bagages. — « Je n'ai pas oublié, en tout cas, nos peaux de castor, fit-elle avec une nargue souriante. Je m'appuie dessus. Voilà pour mon passé iroquois. »

Godfrey fouissait le sol avec un bâton. « Je crois que le Père Ragueneau a raison, rien ne...

—Pas même de fouiller les mots », interrompit-elle froidement, avec un geste occlusif de la main.

x x x

Un morne voyage attendait les fugitifs. Pour Godfrey, le commencement de la route de Champlain, à Québec, devait être la fin. Ses soixante portages avec ses quarante rapides bouillonnants et ses cataractes tonnantes devaient se noyer dans l'embrun du passé, à l'instar du grand rêve de l'empire de la Nouvelle-France, sur le continent américain, mort-né dans le cerveau de son génial créateur. Ce fut d'un coeur brisé qu'il vit la flottille contourner la rive est de la vaste baie aux trente mille îles, devant les rupestres îlets, les anses frangées d'écueils, et, pointer au nord vers les grands lacs et l'embouchure de la rivière des Français au cours torrentueux. L'étonnement de Diana lui exorbitait, chaque jour, un peu plus les yeux. Cette grandeur farouche de la nature, son inhumaine vastitude l'emplissaient d'un émoi singulier, de l'angoisse d'un irrémédiable esseulement. Les rives du lac Nipissing étaient aussi dénuées de villages indiens que de Français, et la noble Ottawa n'était plus qu'un désert. Les nations algonquines du nord avaient disparu. Pour la première fois, l'implacable sauvagerie des Iroquois lui présentait l'amplitude panoramique de sa féroce dévastation. Il appartenait au Père Supérieur de peindre la sombre opposition de la splendide Route de Champlain, rongée des ulcères hideux du vampirisme iroquois. Il y pouvait retrouver sa palette d'un soir où il s'était arrêté, navré devant le site ravagé d'une ville informe, jadis l'opulente Ottawa :

« Quand je vins à cette grande rivière, il y a treize ans, je la trouvai bordée de peuples algonquins qui ne

connaissaient d'autres dieux, sur terre, qu'eux-mêmes. Ils avaient tout à souhait: poisson et gibier à foison; commerce fructueux avec les nations alliées, et peu d'ennemis à redouter. Ils ont déchu depuis, en proie à la misère, aux cruautés mortelles. Bref, ils sont disloqués et dispersés, presque éliminés de la surface de la terre. Notre seule consolation est de penser que, morts chrétiens, ils ont la part d'héritage que réserve à ses fidèles enfants, notre Dieu qui est toute justice pour quiconque se présente à Lui. »

L'atmosphère trouble du pays eut de pernicioeux effets sur l'âme meurtrie des Hurons. Leur jactance devint aphasique. Le découragement annihilait en eux jusqu'à l'instinct de la conservation. Un soir, le Père Ragueneau, s'étant arrêté à l'habitation de Diana lui avoua: « Je ne sais quel parti prendre. Je ne puis compter que sur mes hommes pour faire le guet; mais ils sont, pour la plupart, très novices dans la vie des bois. Si par aventure, les Iroquois attaquaient, quelle débâcle et quel carnage ce serait! »

Diana porta son regard au sombre escarpement qui s'élevait, derrière les feux jusqu'au contour dentelé de la crête des arbres. — « Les Iroquois ne viendront pas, père. Ils sont plus préoccupés de battre Annaotaka.

—Vous pensez; vous croyez qu'il s'est sacrifié pour nous sauver? »

Avec un sourire quelque peu ironique: « Non, Père, fit-elle, il ne s'est pas sacrifié. Il est resté parce qu'il a à payer une dette de sang.

—Je vois que vous le croyez capable de vaincre. Je le crois aussi. Je le voudrais bien ici, actuellement, pour insuffler à ces Hurons un peu de son courage indomptable. Ils semblent avoir perdu tout espoir.

—C'est qu'ils écoutent les voix de la terre. Ces voix les effraient.

—Les voix de la terre! Que dites-vous là? Sommes-nous païens ici? Sa figure s'assombrit.

—Ils ne savent pas qu'ils les écoutent; mais les voix parlent, et ils entendent.

—Expliquez-vous! dit-il, vivement.

—Ils voient la terre sauvage qui les entoure, plus sauvage encore que la leur, terre morte, de surcroît; cendres de villages, os d'humains. Terre peuplée seulement des fantômes de ceux qui y vécurent. Leurs esprits de Hurons entendent les cris des mourants, les gémissements aigus des suppliciés. » Diana prit une longue respiration. « Les sons que nous entendons, nous les portons en nous-mêmes. Ils sont l'évocation qui nous prostre tous. Les Hurons entendent ces appels dans leur sommeil, ou éveillés, mais inconsciemment.

—Ils sont l'évocation qui nous prostre tous », répéta le Père Ragueneau, en s'éloignant. Puis il revint un peu sur ses pas, les yeux dans le vague, en disant: « Je me rends compte que vous avez bu à notre coupe, et avec nous jusqu'à la lie: l'expérience et son évocation. Diana, merci. »

Le Père Supérieur, ce soir-là, se sentit comme inondé de lumière. Assis, l'oeil fixé sur l'âtre flambant, il resta ainsi jusqu'à la complète transformation des bûches en cendres blanches. Au matin, il s'arc-bouta dans son canot, la tête plongée dans la contemplation intérieure, d'où ne le tira que la voix des chutes de la Chaudière, sourde comme un roulement de tambours voilés. La flottille aborda.

XXXVIII

L'ON était arrivé aux chutes de la Chaudière. Le Père Le Mercier resta pour surveiller le transport des provisions et des bagages à la piste de portage. Le Père Supérieur parcourait la piste, lentement, les mains dans le dos. A quelques pas, suivaient, silencieux, le Père Chastelain et Godfrey. Par un taillis, on avait vue sur la grande chute pilonnante. Le Père Chastelain s'arrêta, et par son exclamation soudaine, attira l'attention sur une haute crête rocailleuse, au-dessus du remous de la Chaudière bouillonnante, où il venait d'apercevoir Tarontas. Chapeau à plumes en bataille et face haute en couleurs de guerre. Pendant une minute, il parut le bras en extension ouverte et levée. Il ouvrit la main et il s'en échappa comme du bout des doigts sous le souffle du vent, une poussière vaporeuse. Le Père Ragueneau observa un arc-en-ciel suspendu, frêle et vacillant, à la crête bruineuse. « La gloire du Seigneur et les maléfices de l'homme, dit-il en soupirant. Le sacrifice de la nation des Tabacs. Je ne comprends pas.

—Un retour au paganisme, commenta le Père Chastelain. Il va falloir demander à Tarontas une explication de sa conduite.

—Il doit y avoir une signification... insinua Godfrey.

—Vous croyez? Je le pense aussi. » Le Père Supérieur, regardant à la crête, constata que Tarontas n'y était plus. « Allons, dit-il. Ne nous attardons pas davantage. »

A la pointe opposée aux petites chutes du rideau et à la source de la rivière Rideau, une reconnaissance attendait. On avait remarqué de nombreuses empreintes de pieds d'hommes, mais aucune de blancs. Le camp fut planté en hâte à la pointe du portage et on éleva une barricade d'arbres. Durant tout l'après-midi et toute la nuit, les soldats et les guerriers montèrent la garde.

Le Père Supérieur tira Tarontas, à part: « Mes yeux, dit-il, ont vu un spectacle, ô chef, qui a rendu triste mon coeur. »

Tarontas, souleva les épaules. « C'était insignifiant comme un claquement de doigts, ô Aontekete. Mon frère, le grand Annaotaka, m'a parlé, quand nous sommes partis: « Fais, je t'en prie, ô chef des Rocs, un sacrifice pour moi à l'oki Castor du Pouvoir qui a endigué les rivières et fait la terre, qui a fendu les rocs, et fait mettre les eaux en furie, afin que mes ennemis, les Hodenosoni tombent devant mes guerriers et que la victoire soit à moi. »

La figure du Père Ragueneau prit une expression sévère. Tarontas, précipita son histoire. « Ma langue a fait une promesse. Alors je suis allé au rocher des Offrandes et j'ai dit: « Ciel, voici ce que je t'offre, en sacrifice, non pour moi, Tarontas, car je viens les mains vides, mais pour mon frère Annaotaka. Je fais ceci pour lui, et je prononce ses paroles: « Ciel, aie pitié de moi. Ciel, aide-moi. Moi, Tarontas, je fais ceci

pour Annaotaka et je parle au nom de son coeur. Mes paroles sont dites. »

Au bout de quelques instants, le Père Supérieur, lentement, lui dit: « J'ai peu de choses à dire. Si tu as agi honnêtement, il n'y aura pas de faute. Sinon le Grand Esprit te punira.

« Il nous faut considérer la sécurité du peuple. Nous n'avons plus de temps à perdre en paroles. »

Dans le gris brouillard avant l'aube, Tarontas et une dizaine de guerriers sautèrent en tapinois les barricades, et disparurent dans la forêt. Aussi silencieux qu'une feuille qui tombe sur le sol, le chef se glissa dans les bois, ses hommes se répandirent de chaque côté. Ses pas étaient si feutrés qu'il arriva jusqu'à une enjambée d'un lapin endormi, avant que le rongeur de pousses, surpris, s'enfuie à toutes jambes, fou de frayeur. Tarontas gelait, futile détail au pays des ombres. De ses yeux perçants, il scrutait chaque buisson, chaque tronc. Il aperçut six plumes d'aigle bouger dans un fourré, une main tourner avec un couteau solidement enserré. Pendant une demi-seconde les plumes parurent à travers l'écran d'aiguillettes de pins, puis disparurent. Tarontas tourna et vira comme un lynx chassant, et rampa dans le fourré par un détour. La hache brilla et une silhouette qui se dissimulait, pliée en deux, tomba à genoux et s'affaissa sur le sol. Le chef se pencha en avant et recula aussitôt avec un cri de surprise. C'était la face marquée et creuse de Awintwen qu'il venait de voir. La tête relevée et les lèvres arrondies il lança un cri terrifiant de chat-huant. Cinq hommes des Rocs le rejoignirent. « Le grand chef de l'Unique maison blanche est parti au Pays des âmes », leur dit-il vivement, à mi-voix. « Toi, et toi, trouvez ses guerriers et leur dites

tout, et vous qui restez ici, voyez que ceci, qui lui appartenait soit porté à Aontekete. »

Il retourna en hâte au camp. « J'apporte des nouvelles bonnes et des mauvaises, ô Aontekete, dit Tarontas, brièvement. Les ennemis que nous avons trouvés ne sont pas des ennemis. Ce sont les hommes de Scanonwenrat et le grand chef Awintwen a fait sa dernière guerre. »

Le Père Supérieur, bouche bée de stupeur s'exclama: « C'est la flottille du Père Bressani qui vient à notre secours, dit-il en français à Godfrey, et Tarontas a tué Awintwen. Horrible méprise ! »

Godfrey s'adressant à Tarontas: « Il y a eu rencontre dans les bois et les haches de guerre étaient rouges, ô chef.

—Une hache était rouge, ô Sontakwa. » Tarontas raconta la scène. « Et voici, ô Aontekete, mes guerriers avec le grand chef qui est mort. »

Le Père Supérieur jeta un regard sévère à Tarontas. — « Tu as offensé le Grand Esprit. Ton offrande de la tribu des Tabacs était une abomination à ses yeux. Le Grand Esprit a puni ton péché. Ton faux jugement et ton entêtement ont coûté la vie à ton autre frère, Awintwen. Tu as deux péchés sur la conscience. »

Tarontas se tira à l'écart en protestant. « Il faut que je voie le Père Bressani tout de suite, dit le Père Supérieur. Il ne faut pas que de si tragiques accidents se renouvellent.

—Je propose que nous procédions avec calme, mon père, conseilla Godfrey. On nous a pris pour l'ennemi, et nous avons fait de notre côté la même erreur. Les hommes de la tribu des Rocs vont se joindre à ceux du Père Bressani qui ne tardera pas arriver. »

En moins d'une heure, il arrivait, accompagné de Jean Feuille. Novice dans l'oeuvre de la mission des Hurons, le frère coadjuteur écarquillait les yeux d'étonnement à la vue des vêtements de daim en haillons des prêtres. Le Père Supérieur et le Père Bressani s'embrassèrent affectueusement. « Mais vous avez été blessé! » observa le Père Ragueneau, en regardant le pansement qu'avait le missionnaire à la tête.

—Eraflé par la mort, dit en souriant le Père Bressani. Il y a deux jours, mon groupe, une quarantaine de Français et une vingtaine de Hurons, établirent un camp où nous nous figurions être en parfaite sécurité, Nos gardes indiennes dormaient selon leur habitude, et tout-à-coup surgis des bois, les Iroquois tombèrent sur nous comme une giboulée. Sept de nos gens furent tués avant que nous parvinmes à les encercler. Nos hommes ont tué huit Iroquois. Deux autres réussirent à s'esquiver.

—Une dizaine donc! Où étaient les autres?

—Il n'y en avait pas davantage. Nous avons découvert plus tard qu'ils avaient construit un bastion en troncs d'arbres et ils étaient en embuscade pour intercepter, au passage, les caravanes sur l'eau. J'ai reçu trois blessures de flèches à la tête. Rien d'autre.

—Décidément, la fureur iroquoise dépasse toute expression. » Le Père Supérieur était accablé. « Une dizaine contre soixante, et ils attaquent. Et voilà qu'on tue Awintwen.

—Un bon chef et un brave chrétien, confirma le Père Bressani. Triste erreur, mais assez naturelle en ces jours de lutte.

—Ah, oui, ces jours de haine et de lutte! » dit le Père Ragueneau en soupirant. « J'ai l'impression, parfois, que la forêt même est inondée de sang. »

Le portage pour contourner la Chaudière fut ardu. Le Père Supérieur et Godfrey se rendirent au camp du Père Bressani. Ils apprirent que le chevalier de Montmagny n'était plus gouverneur de la Nouvelle-France. Il était retourné en France. Le gouvernorat avait été offert au sieur de Maisonneuve; mais ce dernier étant rivé à celui de Ville-Marie, la fonction de vice-roi échoua à son Excellence Louis d'Ailleboust de Coulonges, pieux gentilhomme de la Champagne et une personnalité notable de l'île de Montréal.

« Un habile soldat et expert en l'art des fortifications », ajouta le Père Le Mercier, en se mêlant au groupe. « Il a contribué pour une grande part à la fortification de Ville-Marie, ainsi qu'à la construction de l'hôpital.

—Un magnifique soldat, confirma le Père Ragueneau. Il va défendre l'honneur et la paix de la Nouvelle-France. Son Excellence est ferme dans sa foi et travaille nuit et jour à amener les Indiens au Christ.

—Ville-Marie est un avant-poste particulièrement dangereux, observa le Père Le Mercier. Les colons sont obligés de vaquer à leurs travaux, l'arme à la main. »

Godfrey vit Diana qui venait de la piste. Nous avons un nouveau gouverneur, lui dit-il, en l'abordant.

—Alors, je ne verrai pas le grand vieux chevalier?

—Non, mais tu verras de Maisonneuve. C'est un grand soldat, et il a été en passe d'être gouverneur de la Nouvelle-France.

—Parle-moi du nouveau gouverneur. Tu n'as même pas prononcé son nom!

—Oh, monsieur d'Ailleboust, membre de la Compagnie de Montréal, qui a fondé la colonie. Il est un ingénieur militaire éminent. C'est le titre le plus impor-

tant pour un gouverneur, à présent.» Elle laissa tomber sur lui un regard infiniment pitoyable, confinant au mépris. « Le pauvre capitaine, il a la langue malade. Je me renseignerai moi-même, merci. Allons, il faut aller donner un coup de main au chargement des canots. »

L'appoint fourni par le groupe du Père Bressani rendait la flottille inexpugnable et le voyage à Ville-Marie s'effectua rapidement.

Toute l'armada fit le tour de l'île de Montréal. Les voyageurs eurent le spectacle des bâtiments peu élevés sur le territoire plat en bordure de la rivière du Mont-Royal, se dressant à l'arrière plan, majestueux, avec l'épaisse frondaison de ses sommets surmontée d'une haute croix blanche. — Godfrey, la montrant du doigt à Diana, lui expliqua « qu'elle avait été portée jusque là-haut par de Maisonneuve, il y avait moins d'un an. La rivière avait débordé et menaçait d'emporter le fort. Il fit le voeu que si les eaux se retireraient sans faire plus de ravage, il porterait cette croix lui-même au haut de la montagne et l'y planterait. La rivière s'étant retirée, il accomplit sa promesse. »

Diana troussa le nez au fort rabougri, aux bastions et aux murs de pierre et de terre.

« Loin d'être aussi beau que notre premier fort Sainte-Marie », marmonnait-elle. Elle regarda au-delà, l'hôpital protégé par les remparts de terre, le moulin à vent et les maisons éparses en troncs d'arbres: « Je n'aime pas votre village. C'est un piètre endroit. Et cette population agitée et hurlante: tout à fait sauvage.

—Nous leur faisons peut-être la même impression. » Godfrey faisait une petite grimace en regardant ses hardes de daim rapetassées.

Le sieur de Maisonneuve, perruqué et imposant dans son uniforme, accueillit le Père Supérieur très chaleureusement. Godfrey salua avec toute la précision militaire. Le gouverneur souriant: « Ah, oui, capitaine Bethune. J'ai appris que vous menacez de dépasser les meilleurs d'entre nous, en hauts faits. »

Diana s'approcha. Le sieur de Maisonneuve d'un large coup de chapeau à plumes, fit le salut de cour: « Et mademoiselle Woodville, j'ai bien l'honneur. »

Diana inclina la tête à la manière iroquoise. Un murmure de surprise fusa de la foule. Le Père Ragueneau s'empressa de dire: « Je propose qu'un membre du personnel escorte Diana à l'hôpital. Mademoiselle Mance verra à son installation, et je lui parlerai d'elle, moi-même, un peu plus tard. »

Diana lança un coup d'oeil énigmatique à Godfrey et elle s'en allait charger ses bagages sur ses épaules quand elle vit, avec un crispant déplaisir, deux jeunes gars prendre les devants à la course, et balancer ses bagages sur leur dos. Elle suivit néanmoins l'officier d'escorte, mais en jetant sans cesse un coup d'oeil par-dessus l'épaule pour s'assurer que les porteurs ne s'équivaient pas.

Ce soir-là le grossier menu du fort parut à Godfrey un banquet délicat. On y parla beaucoup de la guerre de frontières et de l'audace croissante de la Confédération des Cinq Nations. — « Maintenant que les Hurons sont dispersés, nous devons nous attendre à des événements encore pires », augurait le gouverneur, avec une visible émotion sur sa figure aduste soudain contractée. « Les Iroquois de l'ouest vont écraser les

Neutres, et les nations de l'est, les plus ambitieuses, vont coaliser leurs forces contre nous. Nous aurons fort à faire pour les repousser.

—Je crains bien que Votre Excellence ne voie juste, répondit Godfrey. La tactique était d'y faire pièce en pays d'Huronie et nous nous y sommes ruinés. »

Un murmure d'approbation courut autour de la table. — « Une héroïque épopée » dit le gouverneur en prenant une rapide gorgée de vin. « Seize soldats, le plus souvent six seulement, et des alliés peu sûrs. Votre résistance mérite de figurer dans les fastes de l'histoire des armes. Vous avez donné à la Nouvelle-France une dizaine d'années précieuses pour préparer sa lutte finale. Et sans les hommes du fort Sainte-Marie, je doute qu'il eût pu y avoir une Nouvelle-France.

—Nous rendons grâce à Votre Excellence, dit Godfrey, un peu rouge d'émotion. « Je suis désolé personnellement que nous n'ayons pu réaliser notre idéal.

—Je pense que nous sommes meilleurs juges que vous de ce que vous avez fait. Vous abandonnez la lutte, faute de ressources. Vous allez constater que la Nouvelle-France n'est pas... » Il s'arrêta, son regard sourcilleux parcourant toute la table en héraut, et il ajouta : « La rumeur veut que nous en venions à une entente avec les Puritains. Un accord survenant dans ce sens, il nous deviendrait facile de réduire enfin les Iroquois à quia. »

L'étrangeté de l'assertion saisit Godfrey à lui en faire déposer la coupe qu'il portait aux lèvres. Une alliance de cette sorte prenait, à ses yeux, un caractère morganatique. En tout cas, les catholiques en Nouvelle-Angleterre, et les huguenots en Nouvelle-France étant proscrits, un tel accouplement lui paraissait, po-

litiquement, aussi artificiel qu'un accord se concluant entre un aigle et un hibou pour partager le même nid. Cela lui rappela que Diana était « internée » à l'hôpital de Jeanne-Mance, une aigle, aussi, dans un nid de colombe, mais il se rassura à la pensée que son séjour à Ville-Marie ne se prolongerait pas.

Ce même soir, le feu de conseil s'alluma en dehors des grilles du fort. D'un côté se trouvaient le gouverneur, le Père Supérieur, le Père Le Mercier et Godfrey. De l'autre, Shastaretsi, Tarontas, et les aînés de la nation des Hurons. Ils écoutèrent, sans broncher, le sieur de Maisonneuve leur offrir des terres sur l'île de Montréal. Le grand chef des Hurons se leva pour répondre. Il étendit le bras vers la Huronie, et dit : « Nous venons de l'habitat des morts, où notre sang et nos os furent repris par la terre qui se tourna contre nous. En la quittant, nous avons apporté dans nos oreilles les cris de guerre des Hodenosoni, et dans nos gorges, le râle de nos morts. Si nous restons ici, les Wentats disparaîtront de la terre. Aontekete nous a parlé d'une forteresse de pierre pas si grande que celle qui est sur la rivière en Wentake, et, voyez, elle a été détruite ! Non, ô Aontekete, nous ne resterons pas ici. Nous irons avec toi à ta grande forteresse de pierre pour être en sécurité. »

Tarontas, en faisant entendre un grognement se leva. Les chefs et les aînés levèrent la main droite en signe de salut et se retirèrent. L'île de Montréal, à leur point de vue, était trop exposée aux attaques des Iroquois.

x x x

Jeanne Mance accompagna Diana jusqu'à la flottille, qui l'attendait.

Godfrey eut un sourire furtif en constatant le changement opéré en deux jours. Sous l'habile direction de mademoiselle Mance, Diana était devenue proprette, comme un mioche barbouillé se transfigure en bonbon rose aux récurages vigoureux d'une nurse qui connaît son métier.

Le peigne et la brosse avaient rendu à la chevelure ses brillants reflets cuivrés, et, partagés sans recherche de manière à encadrer la figure, ses cheveux rendaient hommage au consciencieux shampooing qu'on leur avait administré. La robe de daim tachée et dépenaillée, était disparue avec toutes les traces accumulées du voyage. Diana portait une modeste robe noire, et un bonnet blanc bien ajusté, don de sa généreuse hôtesse.

Mademoiselle Mance marchait à côté de Diana avec une modeste fierté. La sérénité de ses traits et la quiétude de son regard reflétaient les profondes convictions de son âme, qui, à sept ans déjà l'avaient conduite à la vie monastique, mais non cloîtrée, et plus tard à la Nouvelle-France en une périlleuse mission de charité. Dans le court trajet de l'hôpital au bassin d'abordage, elle rayonnait de la joie d'avoir accompli une agréable tâche. Diana garda, à côté d'elle, un maussade silence, et de pyrophoriques yeux.

L'apothicaire Molère ayant commis l'imprudente erreur d'exhaler trop fort par son « four » demesuré l'ébahissement que lui valait la transformation de l'amazone, Diana lui lança une paire d'yeux en chalumeaux brûlants qui le figea sur place et le flétrit littéralement. Godfrey tint le canot pour la faire embarquer, puis s'assit derrière elle. « Tu es simplement merveilleuse. Que s'est-il passé? » questionna-t-il, ravi et impatient. Elle ne desserra pas les lèvres que

Ville-Marie ne fût disparue loin derrière les courbes et les saillies du trajet. Alors elle s'inclina en arrière et épancha sa polaire fureur : « Exécrable chose ! Des questions, d'indiscrètes questions ! — Des ordres, rien que des ordres ! — Comment se conduire, comment manger, comment s'habiller ! — Si Québec est comme cela, je retourne chez les Mohawks. Je vais le dire au Père Ragueneau ce soir. »

Godfrey, discrètement, se tut.

LE parcours de la route de Champlain et ses péri-
péties étaient choses révolues. De l'émeraude
du Saint-Laurent au cobalt du ciel pers, les
plateaux escarpés de Québec projetaient, en
défi à l'homme et à la nature, la masse grivelée de leur
basalte. La flottille avait abandonné très loin en aval
le petit poste de traite des Trois-Rivières, et c'était,
maintenant, la capitale de la Nouvelle-France que con-
tempaient ses occupants, héroïques rescapés de la plus
sublime catastrophe de l'humanité. A sa vue Godfrey
oublia les blessures de son orgueil; l'odyssée sanglante
de la Grande Route. D'un coeur neuf, il s'attardait aux
menus détails des maisons en bois, des boutiques de la
basse-ville et des entrepôts agglomérés sur les quais.
Des yeux et du col il toisait le promontoire abrupt, les
murailles, les édifices et les jardins de la haute-ville,
qui montaient à pic jusqu'au fort, d'où le regard s'em-
plissait d'un panorama grandiose que la capitale in-
fante d'un royaume sculpté dans le roc rebelle huma-
nisait d'un charme naïf et pittoresque.

Il en admirait déjà, du majestueux fleuve, l'envolée
des clochers et des tours; l'émouvant beffroi découvert
du couvent des Ursulines, où s'abritait, avec madame
de la Peltrie sa fondatrice, et Marie Madeleine de Chau-

vigny, la Mère Supérieure Marie de l'Incarnation, dont l'âme généreuse et l'intelligence agissante rayonnaient d'une bénéfique influence sur la colonie.

Et cette colonie issue de France, hommes et femmes au courage surhumain, dévots et pécheurs à la fois, travaillant et luttant avec une égale énergie, à l'ombre tutélaire de solides murs crénelés; vivant dans des maisons de chêne et de pierre cimentée, autant de conquêtes chèrement payées, était empreinte, à ses yeux, d'une grandeur épique.

Dans cet état d'âme, il sourit tendrement à Diana, en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule. Elle, effarée, fixait l'immensité. « Tu ne m'as jamais dit que Québec était à ce point une belle ville et une ville forte. Les armées de dix peuples réunis ne pourraient s'en emparer. Est-elle en réalité aussi grande qu'elle en donne l'impression ?

—Sa population n'égale pas celle d'une grande ville mohawk.

—En tout cas, solide forteresse. » Elle retomba dans son mutisme, celui de l'inquiétude et du pressentiment.

On aperçut au loin, comme des points noirs mouvants, des gens descendre en cohue par les étroites et noires rayures qui marquaient les sentiers du rocher. Ils rejoignirent au quai d'autres citoyens de la basse-ville. « C'est la brigade épouvantail qui arrive », dit Godfrey, avec une ironie douteuse.

Diana n'y répondit point.

A l'approche de la flottille, la foule des badauds s'écarta pour livrer passage à un groupe d'officiers et de prêtres que rejoignit bientôt une silhouette en fastueuse robe noire. Godfrey reconnut Son Excellence monsieur d'Ailleboust, le très Révérend Jérôme Lalemant,

Supérieur des Missions au Canada, et madame de la Peltrie. Il dit à Diana, de côté: « Quand nous atterrirons n'oublie pas la révérence que t'a montrée mademoiselle Mance. Tout ce qui est de qualité et de condition est réuni là; et tu es le seul morceau convenable que nous ayons à leur présenter. »

Les arrivants paraissaient émus du très chaleureux accueil qu'on leur faisait. Diana, de prestance et de galbe incontestablement admirable, fut présentée aux membres du Conseil, et pour chacun elle inclina la tête. Sur un signe du Père Ragueneau, madame de la Peltrie, avec empressement, l'escorta jusqu'au couvent, pendant que le Père Le Mercier s'occupait du déchargement des canots et le Père Chastelain conduisit les Hurons à un terrain de campement près des murs. Godfrey gratifia Shastaretsi d'un regard congru. Il gardait du grand chef de trop amers souvenirs pour dissimuler mieux ses sentiments. Un officier de l'état-major vint à point le prier de se rendre chez le Gouverneur.

La figure grave de Son Excellence, terminée par une barbe grise en pointe et court-tondue, était ridée d'un sourire. Ses yeux noirs, en considérant Godfrey, réfléchissaient une lueur amicale: « Vous prendrez vos quartiers au fort, capitaine, et nous aviserons à vous costumer, si possible, mieux en rapport avec votre rang de gentilhomme et d'officier de Sa Très Chrétienne Majesté. »

D'un geste courtois il fit grâce à Godfrey de toute formule de remerciements et, s'adressant au Père Ragueneau: « S'il vous était loisible d'assister à la réunion du conseil, ce soir, à huit heures, avec le capitaine Bethune. »

C'était un ordre. Godfrey se retira intrigué de cet ordre singulier. A ses quartiers, il trouva, tout prêt, un uniforme nouveau. « Il doit y avoir erreur, dit-il à l'ordonnance. Cet uniforme est de l'état-major. » Il passa la main sur les lourds galons d'or.

—Pardon, mon capitaine, il n'y a pas d'erreur. L'uniforme a été commandé par Son Excellence, il y a deux jours.

—Alors, je m'en sens honoré au-delà de mes ambitions. »

Ce soir-là le Gouverneur s'entretint avec Godfrey comme avec un civil. « Vous êtes, capitaine, un brillant soldat, lui dit-il, et jamais promotion ne fut plus justifiée. Mais que de choses pressantes encore nous réclamant! »

Le Gouverneur et son Conseil s'assirent à la table de chêne massif de la grande salle. Derrière eux se tenait l'état-major en uniforme de gala bleu, dentelle blanche et or. Ce fut un fastueux spectacle dont la splendeur ne fit manifestement aucune impression sur Oonkwaya, le chef des Mohawks et les trois guerriers qui l'escortaient. Lui-même, revêtu des plus belles peaux de castor et de plumes d'aigle de son rang, se balançant au-dessus de sa tête, était une magnifique silhouette d'homme. Il s'avança vers le centre de la table; leva lentement la main, comme pour saluer un égal.

« Prêtez l'oreille à mes paroles ô Onontio », préludait-il, en s'adressant au Gouverneur dont le titre, qui avait d'abord été donné à Champlain, voulait dire en iroquois « Grande Montagne ». « C'est moi, Oonkwaya, la bouche et la langue de ma nation qui parle, et en m'écoutant vous entendez parler mon peuple. Nous avons beaucoup de chants guerriers dans mon pays, mais

vous y entendrez des chants de paix aussi, si le coeur vous en dit. Nous venons ici parler aux Wentats qui sont présents. Nous savons qu'ils ont quitté leur village de la baie des Nombreuses îles. Nous connaissons leur piste, et jusqu'au nombre de leurs traces. Nous savons tout d'eux. » Il s'arrêta pour regarder l'état-major avec une moue qui pouvait être de défi. « Nous savons que, pendant que je parle, le grand chef de guerre, Annaotaka, ainsi que ses guerriers des Cordes, s'acharnent à tuer nos hommes. Nous honorons en lui et en ses combattants leur courage à la guerre; et nous voulons, nous aussi, les tuer. Mais ceux qui se sont sauvés... », il fit un geste de mépris, « qu'en faire? Ils ne vous sont plus utiles; ils ne comportent plus de combattants Wentats engendrant des guerriers. Il nous faut des hommes comme esclaves, et des femmes pour procréer des guerriers. Moi, Oonkwaya, je vous demande de nous les donner. Nous les prendrons ou nous entonnerons nos chants de guerre contre vous. J'ai parlé. »

Le chef suprême s'effaça, les bras croisés, fier de sa force et de son arrogance. Le Gouverneur posait sur lui un regard de chrétien mépris pour sa païenne insolence: « Mes oreilles ont entendu vos guerriers chanter leurs chants de guerre dans nos villages. Ils ont chanté et sont morts.

—Ce n'était pas des guerriers, ô Oontiio, ricana Oonkwaya, des haches blanches seulement, des jeunes hommes qui espéraient devenir des guerriers. Quand nos hommes de guerre vont chantant leurs airs meurtriers, l'herbe ne pousse plus, les arbres s'étiolent et meurent. J'ai parlé. »

Godfrey, qui avait observé de près l'un des trois estafiers à plumes, chuchota quelques mots au Père Ra-

gueneau. Celui-ci, quand le chef suprême eut fini sa mercuriale, fit quelques pas en avant, et, pointant le guerrier du centre: « O Ononkwaya, dit-il, cet homme n'est-il pas un Wentat? N'est-il pas chez-vous que depuis une lune? »

L'homme balbutia quelque vague dénégation. Le chef suprême le calma d'un grognement inintelligible. Ses yeux s'enflammèrent contre Godfrey et dit: « Le guerrier blanc a vu ce qui était caché. L'homme, que voici, était jadis notre ennemi. Il est maintenant l'un des nôtres.

—Cet homme est à deux faces, rétorqua Godfrey, froidement. Je connais le fond de son coeur qui est aussi noir que la nuit est obscure. Il a trahi ses amis, à une journée de distance d'ici, et il a mené vos gens au guet-apens et les a assassinés. Il vient ici pour nous trahir.

—Ta langue parle de ce qui n'est passé que d'une lune. » Ononkwaya cherchait à identifier Godfrey. Les feux de ses yeux révélèrent sa colère. « Tu es Sontakwa. Tu étais sur la grande rivière, il y a une lune.

—J'ai entendu bien des choses. J'ai appris le nom du traître. Je l'ai vu dans son propre village de Kakiakwe, près du lac de la Pêche à la lance. Il a descendu la grande rivière, il y a six lunes. » La voix de Godfrey était tranchante. « Ecoute-moi bien, ô chef suprême. Cet homme à deux faces était parti en guerre contre toi, et tes guerriers l'ont pris au filet. A ce qu'il dit, il est allé chez toi parce que sa nation est comme des os morts. Il a conduit tes guerriers à ses frères et ils sont morts, et de cela, il y a à peine une lune. Mes paroles ne sont-elles pas vraies?

—Oui, elles sont justes, j'ai dit. »

Le Gouverneur fit retentir un commandement aux gardes. « Saisissez cet homme. Il est de la tribu des Rocs. Que Tarontas l'exécute ce soir. »

Ononkwaya recula d'un pas. « Mes oreilles ne comprennent pas tes paroles, mais mes yeux me disent ce que tu dis. Je te demande, ô Onontiio, est-ce que ta langue a dit que moi et mes hommes étions ici en sécurité?

—Toi, ô chef suprême, toi et tes guerriers, vous êtes reçus ici avec honneur. Ce traître », monsieur d'Ailleboust montrait du doigt le Huron qu'on entraînait, tremblant, « ce traître n'est pas de ton peuple. Qu'il meure.

—Tes paroles sont justes. Il n'appartient pas à nous. » L'astucieux sachem désavouait maintenant ce qu'il ne pouvait plus sauver. « J'ai parlé.

—Et ce dont nous avons parlé, l'endroit des feux du peuple Wentat, cela demande une réunion du Conseil. Nous t'en reparlerons vers le prochain soleil. » Et le Gouverneur se leva en signe de renvoi de l'assemblée.

Personne, même pas Ononkwaya, n'attendait un acquiescement à sa demande. Elle n'était qu'une touche de l'état d'esprit des Français, et la sentence de mort prononcée avec une telle rapidité contre le félon huron fit voir aux Mohawks qu'il était tranchant comme l'acier aiguisé. Son Excellence ayant échangé ces considérations avec le Conseil, fit signe à Godfrey: « Vous avez de bons yeux, capitaine, et bonne mémoire. Vous nous avez fourni une excellente occasion de donner à Ononkwaya une très nécessaire leçon de choses.

—C'est à Ville-Marie que j'ai appris l'histoire, Votre Excellence, et, en voyant le traître ici, je l'ai reconnu.

—C'est au faux héroïsme de ce genre que les criminels, toujours imbéciles, se font prendre, observa Jean Paul Godefroy, l'un des conseillers.

—Les Iroquois en sont bien pour une bonne part, j'imagine, les instigateurs, insinua le Père Ragueneau. Il allait espionner les Hurons en escobardant, et vendre ce qu'il eût pu surprendre de leurs projets.

—Alors, fini son utile intermédiaire, répondit gaiement le conseiller Godefroy.

—Malheureusement, il y en a beaucoup de cette espèce. Au moins pouvons-nous chasser celui-ci de nos pensées », dit le Père Ragueneau en se tournant vers Godfrey.

X X X

Le lendemain Godfrey ne fut pas peu surpris de recevoir une invitation à prendre le repas de midi avec le commandant du fort; il le fut bien davantage et jusqu'à l'ébahissement, quand un aide-de-camp vint avec force révérences l'informer que le Gouverneur le recevrait en audience officielle, dans l'après-midi. Il occupa l'entre-temps à examiner minutieusement son uniforme, satisfait, à la fin, de son impeccable correction.

Diana, avec madame de la Peltrie, l'attendait aux portes closes de la salle d'audience. Les lèvres charnues de madame de la Peltrie s'étaient modelées en un sourire à la fois espiègle et fier. Un rayonnement de joyeuse fierté se reflétait même dans les yeux du Père Ragueneau qui se tenait de l'autre côté de l'antichambre par où devait arriver Godfrey. Diana, sous la savante direction de madame de la Peltrie, était passée magiquement, de l'enfant débraillée de la forêt, à la grande dame, d'une beauté grave, au port noble.

Enfin Godfrey, de son chapeau, traça dans l'espace une volée d'hommages et, se courbant très bas, céla à tous les yeux l'éclair d'amour qui luit aux siens, quand il aperçut Diana comme jamais il ne l'avait vue, si irrésistiblement désirable. Le velours de sa robe, garnie de dentelle, et tombant en moëlleuse draperie du corsage, vigoureusement lacé, s'harmonisait à la chaude complexion de ses joues, au sombre éclat de ses yeux exceptionnellement avivés. Les vagues lustrées de sa chevelure de bronze étaient serties en un bonnet de velours noir à bandes étroites et de dentelle blanche arrêtée par une boucle de cuivre artistiquement ouvree, aux reflets d'or rouge. Les yeux de Diana se dilatèrent comme il ne les avait vus qu'une fois jadis, un jour évanoui désormais dans la tourmente des souvenirs, où Arakwa s'enfuit du plateau de la redoute sous la menace de son couteau.

Diana, sans parler, palpait le fauteuil de chêne sculpté recouvert de tapisserie, sur lequel elle était assise, et admirait la grande tapisserie appendue au mur du fond de l'antichambre. « Je ne pensais pas que la main des hommes pouvait faire de si belles choses. »

Madame de la Peltrie, souriante, touchait le doigt indicateur de Diana: « Vous oubliez, ma chérie! » et elle tapait légèrement le doigt coupable. « Mais beaucoup de belles choses sont faites par les femmes! »

« Ceci est un grand château en France, et entre des quantités d'autres », dit Diana à Godfrey, oubliant encore la recommandation. Même Québec est petite à côté de lui. Je connais, il est vrai, bien peu de...

—D'imposantes fortifications? » Godfrey étudiait la grande masse de pierre et de ciment dominant de ses murs et de ses tourelles, la montagne abrupte. « Si

nous avons seulement quelques-uns des soldats qui gardent de pareils forts ici, alors... »

Le grincement des portes de la salle d'audience lui coupa la parole. Deux soldats se tenaient martialement au garde-à-vous. Godfrey agrippa nerveusement son chapeau à plumes jusqu'à en avoir les phalanges blanches. Il pénétra, avec Diana, dans la salle, escortés de madame de la Peltrie et du Père Ragueneau. Diana exécuta l'officielle révérence de cour, et Godfrey s'inclina très bas vers le dais éloigné, où étaient assis Son Excellence le Gouverneur et Son Excellence sa femme. Louis d'Ailleboust de Coulonges était un représentant royal de la Très Chrétienne Majesté d'Europe au Nouveau-Monde, tel qu'il paraissait, roide comme une sentinelle en faction, dans sa chaise d'apparat; resplendissant de broderie écarlate et or et de dentelle blanche, avec Son Excellence, silhouette de reine, en velours marron et drap d'argent, aux traits classiques aussi figés et aussi froids qu'une statue de marbre. Autours d'eux se tenaient en attente les membres du Conseil, leurs femmes, en velours et en soie, les membres de l'état-major et les seigneurs.

Ainsi que dans un rêve, Godfrey entendit le Gouverneur prononcer le nom de Diana Stanley Woodville, parler de ses services envers l'Etat, tant à Saint-Louis qu'à Saint-Ignace, de la fortune en wampums, dont elle avait fait don à la mission chez les Hurons, et, enfin, de la dette que lui devait la Nouvelle-France. On passa à Son Excellence un long parchemin, portant cachets, et enrubané, qu'il lut d'une voix basse et bourdonnante.

Son Excellence, alors le remit à Diana avec un baiser sur chaque joue et une accolade de sa femme. Diana fit quelques pas en arrière avec une nouvelle révérence

de cour, les joues et les yeux rayonnants. Elle tenait des terres de seigneurie en Nouvelle-France.

Godfrey serra plus fort son chapeau en entendant prononcer son nom. Il entendit faire un résumé de sa carrière, ce qui le fit devenir aussi rouge que l'uniforme du Gouverneur. La main du Vice-Roi lui tendit deux documents portant leurs grands sceaux de plomb et des rubans or, bleus et blancs. Il était anobli et fait seigneur.

Le Révérend Père Jérôme Lalemant s'avança à pas lents. Sa figure mince et ascétique ridée par les soucis de ses responsabilités et par les années, était éclairée d'une flamme intérieure que reflétaient ses yeux noirs et austères, comme sa voix annonçait la modestie du savant. « Sa Très Chrétienne Majesté, par Son Excellence, a justement récompensé le capitaine Bethune pour les services qu'il a rendus à la Couronne. Il est un autre service également digne de considération, un service inspiré par l'esprit et rendu sans autre mobile que sa haute conception du devoir. »

Le Père Supérieur des Missions du Canada dressa sa mince taille dans toute sa hauteur et une magique transformation se produisit. Il apparut comme un géant parmi les hommes. La grandeur réelle de son coeur et de son esprit, qui en avait fait tout à coup un apôtre ardent de la Croix, et un administrateur avéré de l'Ordre, rayonna dans toute la salle. Le mordant de sa voix pourtant assourdi, ne manquait pas d'émouvoir. Godfrey fut séduit par le rythme mesuré de ses phrases comme on est pris par le flot de la marée. Il ne se rappelait que vaguement l'élévation et la chute des mots dans lesquels des phrases fragmentaires se détachaient en grand relief, telles que... un service qu'un Godefroy de Bouillon eût pu trouver à sa taille...

Godefroy humble d'esprit, qui refusa la Couronne de Jérusalem et prit le titre inférieur de Baron du Saint-Sépulcre... Godefroy, le parfait chevalier qui victorieusement conduisit la première croisade et, peu après, ravit aux infidèles, la Cité Sainte; fonda l'Ordre du Saint-Sépulcre, l'ordre de chevalerie le plus vieux de la Chrétienté. »

Ainsi que l'on voudrait rassembler les bribes d'un rêve effondré, Godfrey se rappelait que le Père Lalemant se tourna vers le Gouverneur et dit: « Je demande, donc, que Son Excellence veuille bien faire l'honneur au capitaine Godfrey Bethune de lui conférer la reconnaissance officielle de ses services, si généreusement déférée par Sa Sainteté le Pape Innocent X, l'investiture de Chevalier de l'Ordre du Saint-Sépulcre. »

Deux officiers de l'état-major s'avancèrent à côté de Godfrey et en s'inclinant reçurent l'épée et le chapeau. Il se rappelait vaguement la splendide investiture, l'importance de la draperie sur ses épaules du manteau de soie blanc avec les insignes de l'Ordre du Saint-Sépulcre, une croix rouge de Jérusalem, la pose du col d'or, la mise au ceinturon de l'épée à la garde d'or, et la présentation du chapeau blanc à plumes et garni d'or. Il lui semblait se mouvoir dans un monde irréel où il fallait accepter des obligations et écouter des félicitations.

Il accepta donc avec un respect mêlé d'inquiétude les félicitations de Leurs Excellences, des membres du Conseil; les officiers et les seigneurs.

Le Père Ragueneau lui mit une main sur l'épaule et l'emmena dans une pièce privée. Madame de la Peltrie, le Père Lalemant et Diana y étaient déjà réunis. Diana s'approcha et, faisant une profonde révérence:

« Je vous fais tous mes vœux, Sir Godfrey Bethune. »
— Cela fit sourire le Père Ragueneau. — « La famille Bethune est au-dessus de toute plaisanterie. Elle est très vieille puisqu'un ancêtre de Godfrey passa en Angleterre avec Henri d'Anjou, au douzième siècle.

— Comme les Woodville n'ont pas de famille, je vais rester où, au moins, ils comptent pour quelque chose. »
Son rire fusa, harmonieux.

— Les Woodville sont une ancienne et honorable famille », dit le Père Lalemant avec autorité. « En Virginie, on les tient en haute estime.

— En Virginie! » — Diana avait rougi à cette évocation. « En Virginie, ils ne sont que... » Elle se tut, déterminée tout à coup à garder le silence.

— Il y a une autre question, très pressante. » Le Père Ragueneau regarda Godfrey, puis Diana en souriant. « Comme le Chevalier Bethune porte le manteau de son Ordre, je propose que mademoiselle Woodville porte sa peau de castor et vienne avec nous. »

Diana promena son regard en voyant la fourrure d'Hinowaiia apparaître comme par enchantement, et glisser sur les épaules.

XXXX

LE chef suprême des Mohawks une fois de plus étala son arrogance à la table du Conseil. Derrière lui, immobiles comme deux statues de bronze, étaient ses deux guerriers servants, à la mine impassive, les bras croisés sur leur couverture. Ononkwaya fixa Diana, qui se tenait avec une dignité raide à côté de Godfrey à l'extrémité de la table. Le chef projeta ses mains en avant, paumes renversées en signe de deuil. Puis il s'adressa au Gouverneur et au Conseil.

« De noirs nuages obscurcissent le soleil, et la terre se couvre des ombres de la nuit; car l'esprit de l'un de mes guerriers, adopté par ma nation, a fui vers l'Au-delà. Par la hache du chef des Rocs son esprit a été affranchi et n'est plus sur cette terre. Mes yeux, une fois encore scrutent l'obscurité et, que voient-ils? La fille d'Akreskwi dans la maison de nos ennemis et elle-même notre ennemie. Voyez! elle porte justement dans ses cheveux ce qu'il est interdit de porter, l'insigne du grand Atotarho, celui qui fut tué par ceux qui couraient devant nos guerriers, fuyant comme des lapins. »

Diana se sentit piquée au vif par cette publique délation. De ses yeux jaillirent des milliers d'aiguilles

de feu. « Le chef suprême a laissé sa mémoire à la Maison longue. Le chef de guerre Annaotaka et ses hommes de la tribu des Cordes ne sont pas vaincus. Le grand Atotarho est venu à ma rencontre. Avec la hache et le couteau, il est venu, et, vois ! il est resté. Ceci, que je porte, était à lui » ; elle toucha la boucle de cuivre ; « Annaotaka victorieux le ramassa sur le sol. Je le porte en présence de Onontio, comme je le lui ai promis, pour que lui, la Grande Montagne, connaisse la bravoure des guerriers cordes. »

Les yeux du chef suprême brillaient. Il fit un second geste de deuil. « La fille d'Akreskwi, dit-il, est morte. Elle est morte la nuit que son cœur s'est retourné et qu'elle vola Sontakwa ; j'ai parlé.

—Son cœur ne s'est pas retourné. Il a toujours été invariable, seulement elle ne le savait pas. » Diana était glaciale dans sa rage contenue. « Le Grand Aigle est à côté de moi. Vous auriez voulu en faire des os carbonisés.

—Comme il a fait de mon peuple, jadis le tien. Mes yeux contemplant le passé, les lunes mortes depuis longtemps, ce soleil oublié, lorsque moi, Ononkwaya et mes guerriers payâmes une dette de guerre. » Il la fixa encore, les yeux flamboyant de froide fureur, ses bras lancés grands ouverts. « Mes yeux voient une grande rivière qui coule dans le pays où le soleil brille et est chaud. Ils voient une enfant près de la rivière blanche, et le soleil est dans sa chevelure et dans ses yeux. Ils voient un grand aigle, le signe de la guerre et de la victoire, tomber du ciel à côté d'elle, saisir sa proie et monter au royaume du soleil. Moi, Ononkwaya, je vais vers cette enfant, et ses paroles sont celles d'une dette de sang due par ses ennemis, les hommes des pays de la rivière, pour sa famille qui a été assas-

sinée. Moi, Ononkwaya, et mes guerriers avons payé cette dette. Avec la marque de l'Aigle et celle du soleil cette enfant est venue à nous, et nous avons fait nôtre sa dette de sang. » Il pointa un doigt accusateur vers Diana. « Voyez celle qui oublie la dette du sang! Celle qui retourne à une piste morte! J'ai parlé.

—Le chef suprême parle avec deux langues, comme tous les gens de la Maison longue », répartit Diana, la gorge serrée. « Une langue dit d'une manière. L'autre parle d'une autre façon. Elle ne dit pas que la dette de sang fut payée; que la fille d'Akreskwi fut gardée comme on garde les prisonniers.

—La piste est une piste morte. J'ai dit. » Ononkwaya concluait avec sang-froid.

—Ainsi le terrain où vous posez vos pieds est une piste morte, ô chef suprême », répondit le Gouverneur, agacé. « Les Wentats sont sous la protection du Grand Roi qui est de l'autre côté des eaux salées. Il les gardera et les conservera.

—Les guerriers de la Maison longue viendront pour les prendre. Ils viendront comme l'eau de neige balayant tout devant eux.

« Ils viendront avec le feu et le fer, et la mort aussi viendra avec eux. J'ai parlé. » Ononkwaya mit la main à sa hache et sortit de la salle, avec son arrogance abattue.

X X X

Un soir, madame de la Peltrie et le Père Ragueneau étaient assis dans le jardin du château avec Diana et Godfrey. Les étoiles brillaient au-dessus, la lune lui-sait comme un disque d'argent lumineux sur le velours sombre de la nuit. Le Père Ragueneau soupira. « Les Iroquois nous veulent du mal. Ononkwaya est venu

pour nous déclarer la guerre; et la Nouvelle-France doit seule supporter le coup. Une ruse maligne pour exiger les fugitifs hurons. Cela va pousser la Confédération à s'unir et à déclancher une offensive générale contre nous.

—Ils s'en repentiront.» Godfrey avait confiance. « Ils constateront qu'ils n'attaquent pas des Hurons désorganisés.

—Nos colonies brûleront et nous perdrons nombre de vies précieuses. Non, Godfrey, la Nouvelle-France ne peut se risquer à une pareille guerre. Il faut de toute nécessité consolider, au contraire, ses positions. Après votre départ avec Diana, le Gouverneur et le Père Supérieur parlèrent d'une décision prise par le Conseil d'envoyer une délégation diplomatique à la colonie anglaise du Massachusetts, en vue du traité commercial qu'elle nous a proposé. Nous allons essayer d'en élargir la portée en y incluant une alliance offensive ou défensive contre les Iroquois. Cela ne m'inspire pas un espoir infini, mais dans notre situation actuelle, nous ne pouvons négliger aucun expédient, sous peine de remords cuisants.» Le Père Ragueneau tira son menton volontairement entre l'index et le pouce et son regard se fixa sur la nuit profonde du jardin. « Le Père Gabriel Druillettes est nommé délégué et nous avons retenu comme judicieux le voeu que vous, Diana, ainsi que Godfrey, vous l'accompagniez, au titre d'anciens colons anglais, qui avez, par vos mérites, acquis une situation et des honneurs enviables en Nouvelle-France.

—N'y a-t-il donc pas de paix ni de repos en ce monde? protesta Diana à mi-voix.

—Il y a des devoirs civiques et des obligations d'Etat », reprit le Père Ragueneau, sans acrimonie. « Vous

n'y retournez pas comme Diana Woodville la petite fille du fond des bois, qui quitta la Virginie dans de tragiques circonstances. Vous y allez sous des auspices officiels et accompagnée du chevalier Bethune, seigneur d'un pays voisin.

—Je n'ai jamais eu de foyer. » En regardant Godfrey, elle se rendit compte, à son passif silence, de la futilité de son opposition. « Et maintenant que j'ai des propriétés, il me faut encore partir.

—Pas pour toujours. Vous êtes en mission, en mission diplomatique.

—C'est détestable, dit-elle avec désespoir.

—Pourquoi me faut-il retourner à tout ce que je voulais oublier? »

Le Père Ragueneau comprenait et souriait. « Rappelez-vous, Diana, ce que je vous disais naguère. On ne peut échapper au passé. »

Madame de la Peltrie, lui serrant les mains à lui broyer les doigts, ajouta: « Nulle route du passé ne se peut fermer », et en un murmure: « pas même la route de Champlain.

—Nous allons revenir, et nous la rouvrirons », dit Godfrey.

D'une voix douce, mais forte de toute la sincérité de sa foi, le Père Ragueneau dit: « Comme ancien, et je puis dire aussi, comme le dernier Supérieur de la Mission chez les Hurons, que j'abonde entièrement dans votre idée, Godfrey. Il ne nous appartient pas d'épiloguer sur les dispositions prises par la divine Volonté. Nous ne sommes que d'intelligence finie, de simples instruments de l'infinie Volonté. Il ne nous est permis, et c'est tout ce que nous savons, que de marcher sur les traces de Celui qui mourut sur la croix, en pen-

sant que tous les sacrifices conduisent au glorieux accomplissement de Sa volonté.

—Nous pouvons tenir la route de Champlain pour la dernière petite route vers la Huronie », proposa modestement madame de la Peltrie; « mais non pour une route à jamais barrée. Tenter de la fermer, même, la ferait rouvrir plus grande. Vous avez dû, vous aussi, Père, souffrir beaucoup... »

Le Père Ragueneau posa sur elle un regard sévère, que la profondeur des yeux, cependant, adoucissait. « L'oeuvre du Père de Brébeuf en Huronie couvre une période d'un quart de siècle. Il fut le premier Supérieur à établir les fondations sur lesquelles reposait la Mission des Hurons.

—Et vous espérez, aussi, Père, qu'une nouvelle route s'ouvrira pour l'expansion de votre oeuvre. »

Godfrey souriait dans l'ombre. Il goûtait fort le tour délicat de la conversation de madame de la Peltrie. Mais il savait que toute allusion à la grande responsabilité qu'avait assumée le Père Ragueneau durant son supérieurat de la Mission en Huronie ne pouvait que blesser, en lui, la modestie du prêtre.

Aussi les répliques du Père Ragueneau n'étaient-elles que des soupirs: « Wentake Ehen! Huronie qui fut! Mon chagrin profond est de n'avoir pas été élu par le Seigneur pour l'action prosélytique des courageux martyrs; pour affronter les mêmes dangers, souffrir les mêmes tortures. Il en devait être autrement; mais, dans l'avenir, peut-être, qui sait! » et comme une méditation: « En vérité, le passé nous habite. »

Diana poussa un long soupir. Godfrey observait l'acutesse morbide de son profil. « La difficulté serait moindre si Ononkwaya avait raconté toute l'histoire. Nous habitons aux confins de la colonie virginienne

où les Indiens étaient vilains. Ils attaquèrent à l'improviste, pendant que mon père défrichait. Je l'ai vu tuer et scalper avec la hache. Mon frère et moi, nous étions près de la cabane. Ma mère lutta contre eux jusqu'à ce qu'elle fût criblée de flèches. Ils tuèrent mon frère d'un coup de long couteau, et ils m'emmenèrent captive. »

Sa poitrine se gonfla : « Je n'étais qu'une enfant. Quand nous fûmes en pleine forêt profonde, ils me laissèrent en liberté n'ayant pas à craindre que je ne leur échappe dans cette brousse. Je comprenais et disais quelques mots de leur langue, et je leur ai entendu dire qu'un groupe guerrier d'iroquois ayant descendu la rivière ne devait pas être loin. J'attendis qu'ils fussent endormis et je me suis faufilée à travers les bois. Je voulais faire venger papa et maman par les Iroquois et quand, au matin, Ononkwaya me recueillit, je me sentis heureuse. Il disait que j'étais un bon présage et le signe fait par l'aigle d'or indiquait que le Grand Otki m'avait envoyée pour les conduire à la victoire.

—Tout cela explique bien des choses, Diana. » La voix du Père Ragueneau était prenante. « N'avez-vous pas pensé à quelqu'un le jour où vous avez sauvé Godfrey à Saint-Louis et à Saint-Ignace ? » Ses yeux s'agrandirent. Elle redoutait sa profonde perspicacité. « Vous le saviez ? »—Elle respira—« Oui, mon propre père. Ses yeux, justement comme je l'ai vu, seul, devant la mort. Le Père de Brébeuf avait ses yeux. Et quelle mort le Père de Brébeuf voyait ! »

Le Père Ragueneau dit quelques mots à Godfrey : — « Emmenez donc Diana voir le beau spectacle, qu'elle ne connaît pas, de Québec et ses murs, le soir. Nous avons quelques petits détails de votre voyage à mettre au point. » Il retourna à madame de la Peltrie.

Diana contempla la capitale. Le spectacle, de nuit, lui évoquait quelque vaste tapisserie tissée de gris-vert, de noir et d'argent, se déployant jusqu'au grand fleuve, large coulée de lune argentée sur le fond noir d'une forêt, hérissée, à l'autre rive, de milliers de flèches comme autant de clochers d'églises. A ses yeux, ce saisissant symbole de l'esprit mystique et de l'humble foi qu'abritait Québec, comme un sanctuaire, s'y trouvait historié par la nature dans le sombre bleu piqué d'or du firmament. La simplicité de la vie en Nouvelle-France, la lutte de sa courageuse population pour l'existence contre les gigantesques forces du continent inconnu étaient illustrées par la faible lueur de la chandelle à travers les mornes fenêtres, aux carreaux en papier huilé, des maisons au bord du fleuve. Ce mystérieux symbolisme de la nuit émouvait Diana. L'expression de ses yeux s'aggrava quand elle dit à Godfrey : « Que nous sommes petits et comme le monde et les cieux sont grands ! »

—Mais nous, gens de la Nouvelle-France, nous y sommes à demeure à présent. Tout cela, les maisons des commerçants de la Basse-Ville, sous la falaise, tout ce que nous ne pouvons voir, tout va rester.

—Tu n'as rien dit de mon histoire. Ne t'a-t-elle pas surpris, et dégoûté ?

—Non, je la connaissais en grande partie, fit-il souriant.

—Tu la connaissais en grande partie ! » Elle lui jeta un coup d'oeil, de doute, d'incrédulité.

—C'est vrai. J'y avais songé. Tu n'étais pas la seule enfant blanche enlevée par les Indiens, particulièrement par les Iroquois. Il n'était pas difficile de deviner la vérité.

—Si stupide en certains cas, qu'il est donc fin dans d'autres! » Elle ne détacha pas de lui son regard, cette fois, et, soumise: « Tu ne me détestes pas? »

—Te détester! Pourquoi te... » Il ne continua pas: elle détournait la tête. Il laissa tomber son bras, balant.

—Je ne sais... » murmura-t-elle.

Godfrey reprit son aplomb avec une bonne respiration. De sa voix la plus grave, il lui dit: « Voyons, que je te dise: Nos terres sont côte à côte. Ne trouverais-tu pas bien que nous n'en fassions qu'une; et que cela ferait une belle propriété pour un chevalier et sa dame? »

—Je ne sais que penser. Je suis dans un monde de rêve. Ceci! Ceci » Elle touchait du bout des doigts, son corsage ajusté au lacet et sa jupe à amples godets. « Je ne sais vraiment si je me ferai à tout cela et à toutes ces bonnes gens qui disent: « Ne faites pas ça; faites ça ». Je crains fort de ne pouvoir me plier à cette existence.

—Tu y viendras vite, la rassura-t-il.

—Peut-être. Je vois tout cela pour la première fois. Tout me paraît forcément étrange. Après tout, il se peut qu'un jour je voie tout autrement.

—Une badaude ébaubie de tout. » Il ironisait gaiement. « Cette étrangeté des choses te deviendra vite familière.

—Je n'ai vu qu'effusion de sang. » Elle frissonna; et leva les yeux aux étoiles.

—Tu as vu bien peu le monde et moi encore moins. Tu pourrais rencontrer quelque femme qui te plaise mieux que moi.

—Cela jamais. » Il protestait tendrement. « Mais toi, tu pourrais en voir un autre beaucoup mieux que moi.

—Tu es trop fin, tiens! » De la raillerie son humeur passa à la mélancolie: « Ton cœur est au vieux fort près de la belle rivière. Le vieux fort n'est plus. Il ne reviendra jamais plus.

—Les Pères reviendront, affirma-t-il, avec force. puis le fort Sainte-Marie s'érigera de nouveau.

—Pas de notre temps, Godfrey. Non, nous n'y retournerons jamais. Un astre disparu ne peut plus briller. »

Godfrey un peu assombri, promena ses regards sur les murs crénelés. Un canon pointait son épais museau par une embrasure. Il y en avait d'autres, invisibles; des géants de fer, comparés à la petite sentinelle de la tour de poterne du fort Sainte-Marie. Mais ici, c'était Québec; et sa citadelle était aussi solide que le rocher sur lequel elle s'élevait: symbole de nouvelles lois et d'un nouvel ordre futur.

Il se tourna vivement vers Diana. Elle regardait, pensive, couler le fleuve. Il s'appuya au parapet et regarda aussi le Saint-Laurent, mais l'air plus soucieux. Ce fleuve coulait comme enchanté, à travers un pays sombre et rébarbatif, dont les ombres mêmes, pensait-il, recèlent, implacables, la tragédie et la souffrance du monde sauvage qui s'étend autour de lui. La pensée de Godfrey se reporta, en un éclair, au matin de leur arrivée à Québec. En compagnie de quelques privilégiés, il avait attendu à un bassin dérobé, que les frères du fort Sainte-Marie tirassent un canot isolé à la rive pour y placer deux petits barils cerclés de fer. Il s'était mis au garde-à-vous, quand, portés avec un soin respectueux, ils passèrent devant lui. C'est ainsi donc que les restes de Jean de Brébeuf et de Gabriel Lalemant revinrent à la modeste habitation de pierre de l'Ordre que les deux missionnaires avaient quittée

en tout honneur et en toute abnégation pour servir la Croix en Huronie.

Le tableau des ruines fumeuses du fort Sainte-Marie, sur les rives de la langoureuse rivière au bout de la route de Champlain, surgit aux replis de sa mémoire. Derrière les bastions béants et la tour de la poterne, les dépouilles des Pères de Brébeuf et Lalemant gisaient dans la terre qu'ils avaient aimée jusqu'à la mort. Le sol en était consacré bien qu'il fût au coeur d'une solitude désolée et dévastée. Le courageux chef de la mission des Hurons, et dernier Supérieur, le Révérend Paul Ragueneau, avait béni la fosse quelques instants avant que la Maison de Sainte-Marie ne fût livrée à la torche. Cela se passait, exactement, un an et un jour avant le mélancolique retour à Québec.

Godfrey se détendit en une longue respiration. Non loin de l'endroit où il était absorbé par ces souvenirs, sur les versants de la montée, se trouvait la maison des Missions du Canada où les deux barils avaient été solennellement transportés. Il se rappela le trait qu'on lui avait raconté du Père Gabriel Lalemant, qui la veille de son départ en Huronie, s'assoyant à sa petite table confia au papier le trop plein de son coeur: « S'il est raisonnable qu'on doive, même au prix de milliers de vies, essayer d'amener des âmes à Dieu, l'on n'en trouvera pas de plus prompt que moi. Silence, donc, mon âme! Abîme-toi dans cette oeuvre sainte. »

Godfrey s'abandonna, alors, rêveusement aux étoiles. Le Père Lalemant, au vrai, avait vécu un millier de vies, car durant l'affreuse et dernière nuit à Saint-Ignace, il avait enduré mille morts en une. Tel était l'esprit qui animait cette compagnie d'élite de la Croix: Jean de Brébeuf, Antoine Daniel, Charles Garnier, Noël Chabanel, des hommes qui avaient voué leur sang et leur

vie à l'oeuvre et à la devise de l'Ordre. « Pour la plus grande gloire de Dieu. » Godfrey se représentait les cinq héros, tels qu'il les avait connus vivants, sur le fond crépusculaire du souvenir, chevaliers des blanches solitudes, sans peur et sans reproche.

En une vision intérieure, il eut la certitude indubitable que les sacrifices et les souffrances des martyrs n'étaient pas vains et ne signifiaient pas plus la défaite que leur mort ne marquait la fin de leur mission sur terre. Parce que, au-delà du grand drame des événements humains, il y a l'archétype divin de l'existence, de conception si transcendante que, dans une rétrospective des générations seulement, l'homme pourrait en saisir la formidable étendue.

A la lumière de l'intuition Godfrey perçut une vision des années et des siècles à venir. Il vit un peuple, pourtant encore tout enfant, qui pénétrerait dans les profondeurs ignorées du continent; rouvrirait la route de Champlain et pousserait toujours plus loin jusqu'aux rives inconnues du vaste Pacifique. Alors la hache de guerre serait fondue en soc, les guerriers transformés en laboureurs, et les cathédrales et les églises s'érigeraient aux lieux où les pieux noirs se dressaient. Puis la Maison de Sainte-Marie, de même, résisterait au temps comme la « Demeure de Paix », afin que les générations du lointain avenir puissent, en regardant en arrière, à travers la marée des siècles et dans le placide héroïsme du passé, trouver la divine trace du doigt de Dieu sur la terre.

Une note harmonieuse, arrivant d'un clocher voisin, tira Godfrey de sa méditation. Il tressaillit comme un dormeur surpris. La mémoire aiguise la perception. Un jour qu'au fond de la Huronie il se trouvait près des palissades du vieux fort Sainte-Marie, il eut, par

une tragique prescience, la vision nette de l'imminente destruction de l'empire huron. Il y avait de cela deux ans, le jour que les Iroquois détruisirent Tianaestake et que le Père Daniel, le premier des cinq martyrs de la Maison de Sainte-Marie, avait attendu, impavide, la mort certaine devant la porte de sa chapelle de Saint-Joseph. Aujourd'hui sous les remparts de Québec, une plus grande révélation lui était faite.

Godfrey, immobile comme le merlon auquel il s'appuyait, tâchait à comprendre un tel développement spirituel, si incommensurable, et si différent en pensée et en action de l'époque où il vivait. Il conçut vaguement, comme un privilège, la participation, si minime fût-elle, qu'il devait à ce formidable plan de la vie; et dût-il accomplir ce devoir, aux frontières reculées de l'âge nouveau. Ses lèvres remuaient, mais sa voix s'éteignait, comme autour de lui, s'évanouissaient tous les sons dans la nuit. — « Un collier de haches rougies au feu et un pieu carbonisé; une couronne d'épines et la croix. »

Diana s'approcha tout près de lui. Ses doigts effleurèrent sa main. « Huronia! murmura-t-elle. D'étranges choses se passèrent en Huronie. »

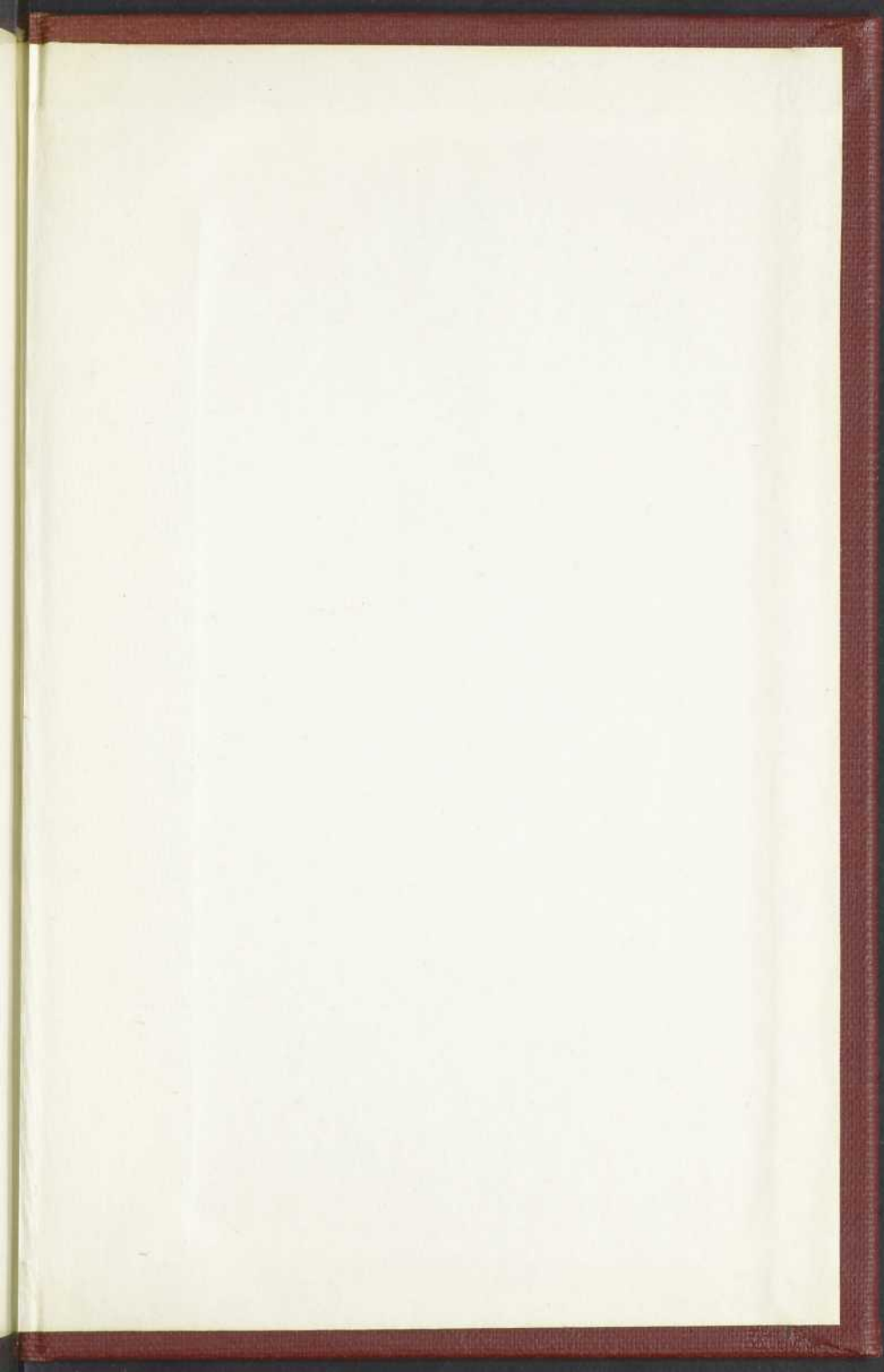
Il se tourna vers elle, la figure illuminée encore de la vision qu'il avait eue.

Diana, radieuse, versa dans ses prunelles ardentes du soleil de ses yeux le chaud rayon qui confondait leurs âmes. Leurs destins se scellaient; l'esprit cherchant l'esprit, le coeur appelant le coeur, par delà les futiles serments et l'inconcevable parjure.

- FIN -







BNQ



000 417 765